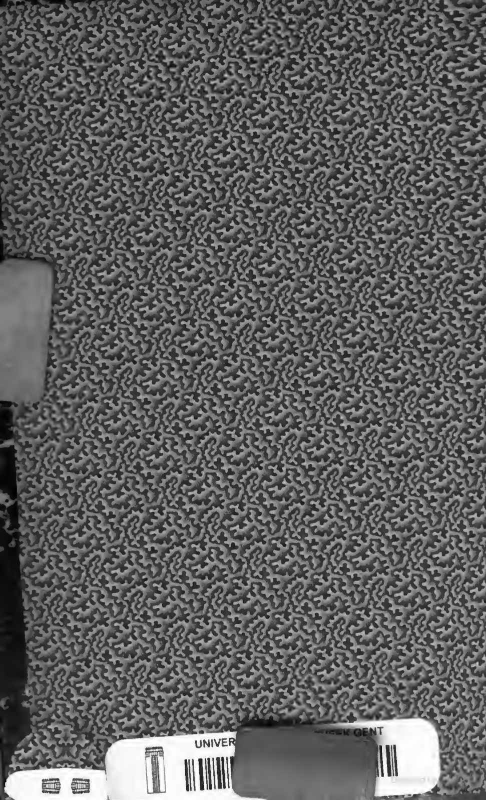



UNIVER
GENT

XVIIe SIÈCLE

BERGUES SUR LE SO(

ASSIÉGÉE LE 18 DE JUILLET 1622

&

DÉSASSIÉGÉE LE 3 D'OCTOBRE ENSUIVANT

SELON LA DESCRIPTION FAITE

PAR LES TROIS PASTEURS DE L'ÉGLISE D'ICELLE

> L'Eternel a esté jaloux de sa terre, et s'
> esmeu de compassion envers son peuple.
> JOEL, II, vers. 18.

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR

CH. AL. CAMPAN



BRUXELLES

PAR LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE BELGIQUE

11, RUE DU MUSÉE

MDCCCLXVII

COLLECTION DE MÉMOIRES

RELATIFS

A L'HISTOIRE DE BELGIQUE

SIÈGE DE BERGUES SUR LE SOOM EN 1622

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE BELGIQUE

PUBLICATION N° 25

EXEMPLAIRE DE SOCIÉTAIRE

N° 117. [illegible]

Le Secrétaire-adjoint

[illegible]

XVIIe SIÈCLE

BERGUES SUR LE SOOM

ASSIÉGÉE LE 18 DE JUILLET 1622

&

DÉSASSIÉGÉE LE 3 D'OCTOBRE ENSUIVANT

SELON LA DESCRIPTION FAITE

PAR LES TROIS PASTEURS DE L'EGLISE D'ICELLE

> L'Eternel a esté jaloux de sa terre, et a esté esmeu de compassion envers son peuple.
> JOEL, II, vers. 18.

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR

CH. AL. CAMPAN



BRUXELLES
PAR LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE BELGIQUE
11, RUE DU MUSÉE

MDCCCLXVII

INTRODUCTION

Le siége de Berg-Op-Zoom en 1622 n'est qu'un épisode militaire de la grande lutte qui a précédé l'affranchissement des provinces nord des Pays-Bas.

En réimprimant aujourd'hui un volume, consacré tout entier à l'histoire de cet événement secondaire, nous avons à expliquer les motifs qui nous ont déterminé à entreprendre cette publication.

L'histoire, telle qu'on l'écrivait jadis, n'était bien souvent qu'un récit de la vie des rois et la chronologie aride des événements survenus pendant leurs règnes. Les luttes politiques et guerrières entre les souverains, leurs naissances, leurs mariages, leurs victoires ou leurs défaites brièvement racontées, formaient le fond presque exclusif de la plupart des ouvrages que l'on décorait du nom d'histoire. Après leur lecture la mémoire restait chargée de dates et de noms propres; mais rien n'était vivant dans ces récits, rien ne retraçait d'une manière saisissante

l'existence des hommes qui nous ont précédés sur cette terre; rien surtout ne faisait connaître leurs mœurs, leurs habitudes, la différence que mettait entre eux et nous le temps où ils vivaient, le degré de civilisation auquel ils étaient parvenus.

On avait sous les yeux comme une représentation d'ombres chinoises qui passaient devant le lecteur, portant des noms divers, agissant d'une manière presque uniforme dans leur vie morale, civile ou militaire. Qu'ils eussent vécu à l'époque mérovingienne ou dans les temps des empereurs et des rois carlovingiens; au moyen âge ou pendant la renaissance, on eût dit que leurs actions avaient eu les mêmes mobiles et la même apparence extérieure.

L'intervention de l'artillerie mise à part, la bataille de Créci était une bataille comme la bataille de Tolbiac; Clovis était un conquérant comme Charlemagne; Guillaume de Normandie, un vainqueur heureux comme Louis XIV dans les premières années de son règne.

Le talent et désir d'être vrai ne manquaient pas certainement à tous ceux qui écrivaient l'histoire. Mais comment s'occuper des peuples, dans un temps où les peuples étaient comptés pour rien? Ce qui occupait exclusivement la pensée de la plupart des historiens, c'était le récit des luttes entre les divers potentats, les victoires ou les défaites, les traités, les partages ou la conquête des provinces; les différends entre

les princes temporels et le pape qui se disait alors le roi des rois. Les souverains, leurs ministres, leurs capitaines et leurs armées étaient presque seuls en scène; quant au peuple, à la bourgeoisie même, c'est à peine si l'on en parlait.

Bossuet a parfaitement défini la manière dont on entendait l'histoire au dix-septième siècle, en disant au dauphin, fils de Louis XIV, pour lequel il écrivit son *Histoire universelle* : « Les histoires ne sont « composées que des actions qui occupent les princes, « et tout semble y être fait pour leur usage. »

Des hommes d'une grande valeur ont écrit l'histoire pendant les deux derniers siècles, mais bien peu d'entre eux l'ont étudiée pour elle-même, et dans le bnt de la présenter sous son jour véritable. Presque tous avaient un système préconçu; ce système ne sortait pas de l'étude approfondie des faits historiques, tout au contraire, les faits devaient se plier au système de l'auteur et prouver sa thèse. Ce que l'abbé Vertot a dit à propos d'un événement matériel : *Mon siége est fait*, aurait pu s'appliqner à la philosophie de l'histoire, telle qu'elle a été mise en pratique par les écrivains des dix-septième et dix-huitième siècles.

Voltaire avait bien apprécié le point de vue exclusif de Bossuet, lorsqu'il disait : « Il paraît avoir écrit « uniquement pour insinuer que tout a été fait dans « le monde pour la nation juive : » mais Voltaire

lui-même, dans son *Essai sur les mœurs des nations*, semble avoir écrit uniquement pour détruire l'autorité des écritures et pour saper ainsi dans sa base la religion chrétienne. Des deux parts, le talent était immense; Bossuet écrivit en théologien éloquent, Voltaire en philosophe spirituel, railleur et pyrrhonien; ni l'un ni l'autre n'avaient étudié les faits sans parti pris, avec ce calme inaltérable et cette haute impartialité qui doivent être le caractère distinctif de l'historien.

Il faut le reconnaître, les difficultés matérielles étaient grandes dans les siècles antérieurs aux nôtres, pour arriver à la vérité. La connaissance des archives historiques était interdite au public. Cependant ces dépôts précieux contiennent la plupart des documents officiels; les correspondances intimes et diplomatiques, les rapports, les procès politiques, les vieilles lois et les vieilles ordonnances dont l'étude est indispensable pour éclairer les faits afin de les présenter dans toute leur réalité.

Quand, par hasard, et à l'aide de hautes protections, on obtenait des renseignements officiels, ils étaient accordés avec parcimonie, bien souvent d'une manière tout à fait partiale et de façon à influencer l'écrivain, dans le sens de ceux qui disposaient de ces documents.

On n'entendait que le son de la cloche favorable au gouvernement et aux grands seigneurs; rien ne

contrôlait les actes de ceux-ci grâce à leurs descendants ou à leurs successeurs, qui ne voulaient pas que l'on regardât de trop près la vie de leurs ancêtres ou de leurs pareils.

Les conséquences de cet état de choses étaient funestes pour la science. Ne pouvant puiser librement aux sources de l'histoire, les écrivains copiaient ceux qui les avaient précédés; les vieilles erreurs, si souvent redites, faisaient autorité; il n'y avait souvent de différence entre les historiens que l'habileté du plan ou l'éclat du style. Presque tous, comme nous l'avons dit, péchaient par le même côté; ils écrivaient la vie des rois et des grands, qui leur était imparfaitement connue; ils ignoraient absolument la vie des peuples et par conséquent ils n'en parlaient pas.

Les temps ont marché. A mesure que les nations s'émancipaient, elles éprouvaient un besoin plus vif de connaître les événements qui s'étaient produits dans les siècles passés et leurs causes réelles. L'histoire devint la plus attrayante des études; dès lors ceux qui voulurent l'écrire durent abandonner ce caractère de sécheresse, d'uniformité, de monotonie qui lassait la masse des lecteurs.

Les archives étant ouvertes, pour réussir désormais il était indispensable de donner un corps aux noms propres et, dans ce but, de se pénétrer des mœurs, des habitudes, des croyances des siècles

passés. On dut se rendre compte des motifs réels qui avaient dirigé les Rois et les grands et du jeu des passions politiques, toujours les mêmes au fond, mais singulièment diverses dans la forme, dont l'influence a été si grande sur les hommes et sur les événements.

Ce besoin de s'instruire donna du prix à des ouvrages négligés ou presque oubliés. Les mémoires historiques furent recherchés et l'empressement avec lequel on les achetait fit publier successivement en France, de 1820 à 1840 : les collections Guizot — Buchon — Petitot et Montmerqué — Michaud et Poujoulat — celle du *Panthéon littéraire* — celle de la *Société de l'Histoire de France* — la *Collection des documents historiques publiés par le ministère de l'instruction publique*, etc. ; la Belgique suivit, l'exemple donné en France et en Angleterre. *La Commission royale d'histoire* publia à Bruxelles les anciennes chroniques, et tous les peuples intelligents de l'Europe marchèrent dans la même voie. Bien loin de se ralentir ce mouvement a continué depuis trente ans, en s'accroissant toujours.

Presque toutes les villes ont aujourd'hui leur société d'archéologie et d'histoire, on étudie les mœurs, les habitudes et les coutumes des nations et des provinces; on recherche avec un soin curieux l'histoire des habitations, des meubles, des vêtements de nos ancêtres; de toutes parts enfin on travaille à trans-

former en une histoire complète, l'aride chronologie des temps passés.

On a compris que pour intéresser et plaire, il fallait présenter aux hommes non-seulement la vie publique des personnages historiques, qui est leur habit d'apparat, mais la vie réelle et intime des gens de toutes les conditions qui est le sujet principal des études et l'attrait le plus grand du lecteur.

Les mémoires personnels et les correspondances privées atteignent admirablement ce double but.

A ce point de vue, parfaitement justifié par la vie et la réalité qu'il donne aux récits historiques, le *Journal du siége de Berg-op-Zoom*, écrit par les trois pasteurs protestants de cette ville, Lambert de Rycke, Nathan Vay, Job du Rieu, nous a semblé digne d'un intérêt tout spécial.

Il y a certainement d'étranges longueurs et des passages ennuyeux dans ce livre : les citations bibliques, les sentences philosophiques y sont prodiguées; le compte journalier des entrées de vivres, de munitions et d'engins de guerre, expédiés par toutes les villes voisines de Berg-op-Zoom, peut paraître d'une monotonie fatigante. Rien n'aurait été plus facile, nous en convenons, que de rappeler en quelques lignes les services rendus; on pouvait se borner à cela sans affaiblir, en aucune façon, l'hommage que voulaient rendre les auteurs, au patriotisme des cités intéressées. Les lecteurs auraient été délivrés par ce moyen, du

récit de ces perpétuelles visites au port, pour y voir entrer des bateaux chargés de boulets ou de balles, de canons ou de mousquets, de perches, de chevaux de frise, de poissons salés ou de paille et de foin. Mais, il faut se souvenir que ce livre n'a pas été fait pour nous; ce n'est pas en vue de la postérité que les trois pasteurs l'ont écrit; c'est pour exalter le patriotisme des habitants des Provinces-Unies et pour glorifier le Dieu des armées qui avait béni leurs efforts. Nous devons donc tenir compte de la situation d'esprit des écrivains et apprécier à leur valeur les efforts qu'ils ont faits pour mettre en lumière, le dévouement de tous leurs concitoyens à la patrie et à l'indépendance nationale.

Nous regrettons toutefois qu'ils n'aient pas supprimé certaines plaisanteries cléricales qui, chez les pasteurs dissidents, ne sont pas plus légères que dans les séminaires orthodoxes. Elles n'ont point, pour l'ordinaire, le cachet du bon goût et ne portent pas toujours l'empreinte de la charité chrétienne. Les auteurs ne se contentent pas de se réjouir de la victoire des assiégés; ils y ajoutent bien souvent l'expression railleuse et vulgaire de la joie que leur inspire la mort des ennemis. Cela même, il faut l'avouer, est un signe du temps. Le XVII[e] siècle, à son début, est trop près du XVI[e] pour que le caractère de celui-ci soit complétement effacé. Trop de meurtres avaient souillé le gouvernement du duc d'Albe

et celui de ses successeurs, pour qu'après un quart de siècle, les supplices des victimes innombrables de cette terrible centurie ne fussent point encore présents à la mémoire de leurs fils.

La guerre en elle-même est toujours chose cruelle; mais en 1622, entre les Hollandais et les Espagnols, entre les protestants et les catholiques, l'esprit de vengeance se mêlait aux fureurs du combat et en doublait les horreurs. Ceux qui se croyaient les hommes évangéliques par excellence n'échappaient point à la contagion. De là ces railleries sans grâce et d'une apparence révoltante, sur les ennemis vaincus, morts ou mourants; ces rires malsains dont le lecteur serait scandalisé, s'il n'y voyait pas les passions d'une époque tout entière, plutôt que les sentiments individuels de ceux qui faisaient de tristes jeux de mots et de fades quolibets, sur les sanglantes tueries accomplies chaque jour sous les remparts de Berg-op-Zoom.

Nous faisons, comme on le voit, une large part aux imperfections de l'ouvrage que nous publions. Toutefois nous croyons que la reproduction de ce document historique se justifie non-seulement par les considérations que nous avons déjà fait valoir, mais par d'autres encore, que nous allons exposer.

Il est peu d'ouvrages, en effet, qui fassent mieux apprécier les caractères particuliers de la lutte reli-

gieuse aux Pays-Bas et qui reflète plus fidèlement les mœurs du temps.

Le protestantisme était dans cette période primitive, pendant laquelle les intérêts des croyances opprimées se confondent avec ceux de la liberté du monde. Agissant en dehors des pouvoirs reconnus, persécutées par les puissants du jour, les sectes nouvelles mettent alors leur espérance en Dieu et dans la justice de leur cause. La foi qui les anime est pure de toute ambition personnelle, elle fait des héros et des martyrs. A plus d'une page du récit qu'on va lire, on retrouvera cet enthousiasme et cette ferme croyance, qui justifient la lutte et déterminent le succès.

Le 18 juillet, l'ennemi se présenta devant Berg-op-Zoom :

« Nous nous reposons, disent les auteurs du jour-
« nal, sur l'ancre de notre espérance attachée à ces
« mains de Dieu qui font la playe et la bandent, qui
« navrent et guérissent [1]. »

Dès le 20 le consistoire assemblé « juge très-expé-
« dient de mettre en œuvre les armes spirituelles qui
« sont les exercices de piété et religion. »

Cette asssemblée députe en conséquence les trois pasteurs, pour déclarer au magistrat qu'il a été résolu par elle « de faire le prêche tous les jours, avec

[1] P. 7.

« prières solennelles, suivant l'occurrence du temps « et l'exigence des affaires. »

Cette décision est prise presqu'en dehors de l'autorité civile; elle est soumise au magistrat en quelque sorte pour la forme et celui-ci « joignant la main à « l'Église, arreste cette proposition si tost qu'elle est « prononcée; car en matière de service divin rien « ne doit estre plus évité que le délay. »

Le consistoire respecte sans aucun doute, l'autorité du magistrat. « Il faut rendre à Cæsar ce qui luy « appartient, » dit-il; puis il ajoute : « Mais surtout, « il ne faut pas oublier de rendre à Dieu ce que « tous luy doivent. »

« Il faut que les grands gouvernent sous les com- « mandemens de Dieu et que la loy de Dieu règne « sur les peuples. Dieu devant tout et tout après la « patrie[1]. »

La durée du siége, ses péripéties, les souffrances qu'il amène, les pertes qu'éprouve la garnison, ne diminuent en rien la pieuse confiance des assiégés.

Il y a, disent-ils le 15 septembre après deux mois de luttes sanglantes, « il y a un autre parfum de « plus grande force que tout ce que la terre et les « autres éléments peuvent produire: c'est la prière, « le vray parfum du soir et du matin[2]....

« Ce sont nos péchés qui ont armé la justice de

[1] P. 58 et 59. [2] P. 260.

« Dieu contre nous, il les faut mettre bas, les rom-
« pre et les détruire, combattre et abbattre cest
« ennemy qui est en nous; c'est la repentance, le
« jeusne et l'oraison qu'il nous faut empoigner,
« endosser et mettre en œuvre, à fin que la justice de
« Dieu se laissant vaincre, nous puissions voir misé-
« ricorde se glorifier à l'encontre de condamnation;
« Dieu combattant avec nous et pour nous, sans
« doute nous serons délivrés de la crainte de nos
« ennemis et de la main de tous ceux qui nous haïs-
« sent. Et quoique nous portions les marques de
« ce siége sanglant, l'un en son corps, l'autre en ses
« biens, l'autre d'une autre façon, ce ne seront
« qu'autant de témoignages honorables, que nous
« avons été aux occasions[1]. »

Les États-Généraux ne négligent pas plus que les magistrats secondaires leurs devoirs de piété; ils mettent aussi leur recours en Dieu et ordonnent : « un jour solennel de jeusne et oraisons publiques « qui sera le mercredi vingt et unième du mois, pour « supplier sa majesté divine qu'il lui plaise conti- « nuer sa faveur paternelle aux pays confédérés, « destournant arrière de nous les glaives de sa ven- « geance qui sont desgaignés contre nous et bénis- « sant pour cet effect les résolutions qui seront « prises et les moyens qui seront employés pour la

[1] P. 261.

« préservation des Provinces-Unies, assaillies par les « forces extrêmes de leurs ennemis[1]. »

On le voit, tout cela est pensé et résolu d'un même cœur, par l'autorité civile et par l'autorité religieuse : « L'harmonie est admirable entre l'Église et l'Estat ; « Moyse prie pour Josué et Josué combat pour « Moyse[2]. »

Les prières ordonnées eurent lieu au jour dit; le local primitivement choisi dans la ville de Berg fut de moitié trop petit pour contenir le peuple qui s'assembla « avec une trés-grande affluence de gens, « tant de bourgeois que de gens de guerre[3]. »

Il fut donc nécessaire de faire les prières en plein air; les pasteurs s'en félicitèrent, car ils avaient obtenu ainsi que toute cette multitude pût être édifiée ; d'ailleurs, ajoutent-ils avec éloquence : « C'est estre trop superstitieux de croire que les « prières, même particulières, sont plus efficacieuses « en un temple qu'en un lieu privé, en certain tem- « ple plus qu'en d'autres, devant certaines statues « que sans icelles. Dans tous endroits le ciel est « accessible et également distant ou approchant de « nous. De tous lieux donc, nous pouvons et devons « élever nos mains et nos yeux au ciel vers notre « Dieu. Les prières ne sont point recommandables « pour le lieu, mais pour l'assemblée, laquelle en un

[1] P. 262. [2] P. 59. [3] P. 284.

« champ et une prée et une grotte même, sera autant « agréable à Dieu si elle prie avec foy, qu'en un « temple eslevé et magnifiquement voûté et lambrissé [1]. »

La même indépendance d'esprit et le même bon sens se retrouvent dans la mesure prise le 24 juillet, de faire travailler le dimanche aux fortifications nouvelles. — *Le sabbath est fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbath,* disent les pasteurs, en citant saint Marc. « La nécessité ne connaît point « de loi, disent-ils encore, cela fait que le repos est « écarté de nos soldats, desquels la vie est comme « une vie sans feste et sans sabbath pour quelque « temps [2]. »

La foi si justement glorifiée par les auteurs du journal n'était pas néanmoins l'unique recours des assiégés. Les États-Généraux des Provinces-Unies, les États spéciaux de chaque province, le magistrat de la ville, les hommes de guerre et à leur tête Maurice de Nassau, n'oubliaient point la sage maxime qui résume la destinée des hommes : *Aide-toi, le ciel t'aidera.* Le récit de ces efforts unanimes, si bien combinés, où l'on sent toute la force que donne à un jeune peuple l'amour de l'indépendance et l'esprit de liberté, est à nos yeux, l'un des mérites essentiels du volume que nous publions.

[1] P. 284. [2] P. 92.

Dès que la nouvelle du siége fut devenue certaine, on ne négligea rien pour nuire à l'ennemi et pour assurer la défense de la ville. Le gouverneur fit sortir les habitants avec chariots, charrettes et chevaux pour retirer le foin, les grains, même ceux qui n'étaient pas encore mûrs, afin que l'ennemi ne pût rien trouver d'utile pour la nourriture de son armée.

Le même jour, *Basyn*, secrétaire de la ville, partit pour la Zélande; il arriva vers dix heures du soir à Middelbourg. Les conseillers d'État l'avaient attendu presque jusqu'à cette heure, alors bien avancée, puis ils s'étaient retirés dans leur maison; mais ils se rassemblèrent de nouveau, aussitôt qu'ils connurent la venue du secrétaire de Berg-op-Zoom et dès la même nuit, ils envoyèrent des messagers aux capitaines de huit compagnies d'infanterie, pour leur donner l'ordre de partir aussitôt. Le prince d'Orange faisait embarquer, de son côté, le colonel de Famars avec onze compagnies pour tenir garnison dans la ville assiégée. Maurice, comme le conseil d'État de Zélande, traduisait en actions les maximes posées par les auteurs du journal du siége : « Les longs dis-« cours ne servent de rien, où il est plus question « de faire que de parler. Nul mouvement qui n'a « vitesse ne peut avoir efficace ny effort remar-« quable[1]. »

[1] P. 28.

Tout en rendant hommage aux efforts du peuple et de ses chefs, le récit conserve son caractère et l'idée religieuse plane sur tout. C'est toujours à Dieu que grâces sont rendues des événements heureux pour la défense de la ville. Les troupes de Famars partent avec le vent contraire, le vent change et seconde leur marche: « D'où vient ce changement « si subit? — Que le vent fasse un saut si soudain « depuis l'occident jusqu'au levant? — Ce n'est « point César et sa fortune. Non, non, ce n'est point « ceste guide aveugle de la louche antiquité payenne; « c'est ce grand esprit, voire ce père des esprits par « qui jouent tous les ressorts de l'univers, toujours « agissant et toujours en action pour sa gloire. — « C'est luy, c'est luy qui maintenant tire ce vent « hors de ses cabinets et luy commande de trans- « voler jusques à l'autre côté du monde.

« C'est luy qui réside et préside au milieu de nos « supérieurs par son esprit, qui est un esprit de « sapience, d'intelligence, de conseil, de force, de « concorde. L'unanimité est le fondement de l'Estat; « l'équité, l'ordre, la prudence et la vigilance en est « le ciment [1]! »

Ces paroles émues ne sont point de la rhétorique, on sent en les lisant qu'elles ont été inspirées par une foi sincère et par une forte conviction dans la justice de la cause que défendent leurs auteurs.

[1] P. 49.

L'unanimité était, en effet, admirable. Pour qu'une aussi petite république pût résister à tous les efforts de la puissance espagnole et lutter, jusqu'à la reconnaissance définitive de ses droits, contre les nombreuses armées et les immenses ressources de la monarchie fondée par Charles-Quint, cette unanimité de volonté, d'action et de dévouement, était indispensable. Si la division avait éclaté parmi les confédérés, elle eût été le signal de l'asservissement de tous et la ruine des Provinces-Unies aurait suivi de près la désunion. Cette vérité était présente à l'esprit de tous les citoyens et maintenait le faisceau.

L'union fait la force, s'étaient dit les habitants des Pays-Bas du nord, et tous les esprits demeuraient tendus vers le même but, tous les cœurs battaient pour le triomphe sacré de la liberté de conscience et de l'indépendance du pays. Aussi, disent les pasteurs, « sans s'entrevoir, ny s'entro-« vrir, ils communiquent leurs plus secrètes inten-« tions, par une mutuelle infusion et distillation « d'âmes et de volontés unies et nourries de l'union « par le lien sacré de la religion et du serment qui « les oblige à Dieu et à la patrie [1]. »

Aucune division ne se manifestait; les hommes d'État, les chefs militaires, les corps constitués, l'armée et le peuple, n'avaient qu'une seule pensée.

[1] P. 51.

« Tellement qu'à bon droit se peut dire de cette multitude qu'elle n'est qu'un cœur et une âme... « Nous n'avons qu'une patrie, le bon gouvernement « en est l'âme. Si tost que le corps est attaqué, voilà « toutes ses parties, facultés et puissances en alarme; « nulle ne se retire, nulle ne s'absente, mais tout « accourt au secours et apporte tout ce qu'il a pour « la conservation de ce corps : ainsi en est-il d'un « Estat bien formé et uni... C'est ceste âme du bon « gouvernement qui avive tout, pourvoit à tout et « comme elle est espandue partout, rien ne bouge « qu'elle n'y apporte aussy tost la main que la « pensée [1]. »

Cette pensée et cette main, comme on le verra, ne firent pas défaut aux assiégés de Berg-op-Zoom, il est facile de s'en assurer à chaque feuillet du livre. Dans uue longue métaphore, ses auteurs comparent la ville attaquée à l'enfant qui vient de naître; Elle est entourée de secours qui lui viennent de toutes parts. Elle croît de jour en jour; ses ouvrages se font et se raccommodent; on travaille à la bien revêtir. Les fautes et les défectuosités se reconnaissent peu à peu, se réparent et se remédient; tout se munit en si bon ordre que de quelque côté que la place soit attaquée, il n'y a peu ou point de danger. Au dedans il règne un ordre parfait; au dehors il est pourvu à la sûreté générale par de

[1] P. 51-52.

belles fortifications, de bonnes gardes et l'abondance des munitions. La force, le courage, la vertu, l'honneur, la fidélité à l'État, ne manquent point à sa défense, et la font sortir victorieuse de toutes les épreuves.

Sous la poésie un peu prédicante des pasteurs Lambert de Rycke, Nathan Vay et Job du Rieu, il est utile de rechercher ce qu'il y a de neuf, de sérieux, de caractéristique, dans les événements dont ils se sont faits les historiens. Cette recherche vaut la peine d'être faite, car elle conduit à constater non-seulement le patriotisme et l'amour de la liberté que montrèrent les Hollandais dans cette lutte suprême, mais encore elle fait connaître la voie nouvelle et tout à fait civilisatrice, dans laquelle ils dirigèrent leurs armées et l'administration de la guerre.

Les armées du XVI[e] siècle, et celles du commencement du XVII[e], ne ressemblaient en rien à celles de nos jours. L'ordre n'y régnait jamais. Si l'on y rencontrait parfois la discipline, ce n'était que momentanément, et devant l'ennemi. Il n'en pouvait être autrement, l'exemple du désordre venait de haut. Les chefs et les rois eux-mêmes gaspillaient en folles dépenses de luxe et d'ostentation les sommes qui auraient dû servir à solder leurs hommes de guerre. Ceux-ci, n'étant point régulièrement payés, se mutinaient souvent pour obtenir leur solde. Il en résultait une situation d'autant plus dangereuse, que

ces troupes se composaient, en général, de mercenaires qui combattaient pour l'argent et le pillage. Soldats de nations diverses et quelquefois ennemies, ils n'étaient animés ni par le sentiment de la nationalité, ni par le respect et l'honneur du drapeau. La guerre était pour beaucoup d'entre eux un gagne-pain, et quand l'abondance ne régnait pas dans le camp, ils passaient parfois d'une armée à l'autre sans vergogne, en négociant pour obtenir soit une solde plus élevée, soit un payement mieux assuré.

Les guerres de religion auraient dû donner un caractère nouveau à ces bandes armées, et cependant l'esprit religieux lui-même n'avait pu détruire complétement les mœurs violentes de la soldatesque. Les Espagnols catholiques du connétable de Bourbon ne ménagèrent pas plus Rome, que les hérétiques du capitaine Freundsberg qui marchaient avec eux. Les troupes espagnoles se livrèrent à des excès si abominables en Allemagne, en 1598, que des plaintes en furent portées par les princes germaniques, à l'empereur Rodolphe II. Pour arrêter ces violences, l'empereur envoya des mandements à l'amiral d'Aragon, commandant de l'armée catholique; mais celui-ci n'en fit aucun cas et laissa les soudards continuer les massacres, les pillages et les déprédations de toute espèce.

L'horrible tableau que tracent les trois pasteurs de Berg-op-Zoom, des mœurs et coutumes de l'armée

de don Gonzalès de Cordova, au moment de son arrivée devant cette ville, fait comprendre ce qu'étaient alors les *maux de la guerre.*

« Tous les orages qui ont secoué l'Allemagne et « autres pays viennent fondre sur ceste ville. Toutes « ces harpies infectes qui fouillent et polluent tout « ce qu'elles touchent, les retraicts et pots de chambre de l'empire et de l'Espagne se viennent amasser en ceste povre Brabant, pour la rendre l'héritage de la violence, le partage des brigands et le « repaire des voleurs. Toute ceste vermine vient « grenouiller à l'entour de nous. . . . . . .

« Ce torrent ayant ravagé l'Allemagne vient icy « bruyant et bouillonnant d'une impétuosité si « grande, qu'il semble devoir en peu de temps tout « fracasser et emporter. Une gendarmerie, qui n'est « qu'une sentine d'ordure, une auge de toutes corruptions ; dont on peut dire que tout y est permis, « excepté d'estre vertueux ; de laquelle âme vivante « n'a peu encor dire aucun bien; tous ceux qui les « ont veus tesmoignent que c'est un peuple sans « discipline, sans règlement, sans crainte de Dieu, « sans respect des bons, sans compassion des misérables, qui *mange le pain de meschanceté et boit le « vin d'extorsion,* qui afflige et tourmente esgalement « autant l'ami que l'ennemi, pille les églises, brusle « les temples, assassine le marchant, tyrannise les « veillards, viole les vierges, fait avorter les

« femmes enceintes, rançonne le païsant par des « cruautés enragées qui jadis n'estoyent cognues « que des Scythes, des Cannibales et Lestrigons ! « Le peuple en gémit encor à ceste heure et ne sçait « mettre fin à ses sanglots pour les douleurs cui-« santes qu'il ressent de ces playes presque désespé-« rées et incurables. Oh ! qu'heureuses seriés-vous, « terres du Païs-Bas et de l'Allemagne, si ceste « canaille en estoit sortie, pour faire place vuide « aux gens de bien ! »[1]

Les hommes qui gouvernaient les Provinces-Unies voulurent épargner, autant que possible, aux populations de ce pays des malheurs semblables à ceux que venait de souffrir l'Allemagne. Il n'était pas en leur pouvoir, sans doute, de réformer l'armée ennemie; mais ils prirent des mesures intelligentes pour que leur propre armée n'ajoutât point des excès nouveaux aux excès des soldats qui composaient les troupes de Spinola et de Cordova.

Ils s'appliquèrent à cette œuvre dans l'intérêt de la bonne défense du pays, tout autant que dans celui de la vie et de la richesse de ses habitants. Ils disaient avec les pasteurs de Berg-op-Zoom :

« La crainte et la faim sont la ruine d'une armée « qui ne peut éviter une roulante dissipation[2], si on « n'y remédie promptement[3].

[1] P. 244, 245, 246.
[2] C'est-à-dire d'une désertion continue. [3] P. 322.

« Une armée sans argent sera tousjours à ventre « vuide, tousjours à mains crouchues, s'émancipant « à la rapine et volerie [1].

« La vraye prattique pour faire la guerre heureuse- « ment est de garder son authorité en se faisant « plus aymer que redouter, et pourtant faut-il luy « donner des longues et profondes racines ès cœurs « des sujects, par loix équitables et tenir ses branches « au large par un gouvernement amiable, esloigné « de toute tyrannie, ne permettant jamais que l'om- « bre s'en raccourcisse [2]. »

Appliquer ces sages maximes n'était point chose facile. Une inébranlable fermeté de caractère, jointe à la juste appréciation des circonstances et des gens sur lesquels il fallait agir, pouvaient seules ramener à l'ordre des hommes qui avaient les armes en mains, qui disposaient, par conséquent, de la force matérielle, que des habitudes invétérées de pillage et de violence avaient jetés hors des voies de l'humanité et de la justice.

A part le zèle pour la réforme, qui les soumettait jusqu'à un certain point à l'esprit évangélique, les défenseurs de Berg-op-Zoom avaient très probablement des antécédents à peu près aussi déplorables que ceux de l'armée assiégeante. L'histoire de l'armée protestante de Mansfeld n'est pas plus édifiante que celle de l'armée catholique de Cordova. Les troupes

[1] P. 247. [2] P. 255.

envoyées en garnison à Berg-op-Zoom, par Maurice de Nassau, appartenaient à autant de nationalités diverses que celles de Spinola; on y comptait, outre les regnicoles, des compagnies françaises, anglaises, écossaises, allemandes, wallonnes, flamandes et suisses. Les éléments de discorde, de lutte et de ruine existaient d'un côté comme de l'autre; mais le désordre et la misère se perpétuaient dans les armées de l'Espagne et des archiducs [1] et en faisaient un enfer pour le soldat [2]; tandis que le gouvernement des Provinces-Unies, éclairé par l'expérience, trouvait le remède à ces maux et par des mesures sages ramenait ses troupes à l'ordre et à la discipline.

Les moyens qu'il employait pour atteindre ce but n'étaient pas et ne pouvaient pas être compris, il est vrai, par les chefs de l'armée ennemie. Ceux-ci, gentilshommes fastueux et dépensiers, mettaient toute leur gloire dans la pompe extérieure et dans les triomphes militaires, quel que fût leur prix. Pour payer leurs serviteurs, leurs armes, leurs chevaux, pour faire face à leurs dépenses de jeu et de luxe, ils n'avaient pas trop des fonds que leur envoyait l'État pour la solde des troupes. Ils pillaient leurs armées,

[1] Les déserteurs espagnols arrivaient par cinquantaine et plus dans la place, et quand ils étaient interrogés ils répondaient qu'ils enduraient disette et pauvreté : *un peu de pain et peu d'argent*. Voyez p. 133.

[2] Un Italien déserteur auquel on demandait, à Berg-op-Zoom, d'où venez-vous? — répondit : *d'infierno*, c'est-à-dire, de l'enfer.

et ils étaient obligés, en compensation, de permettre à leurs soldats de ruiner le pays qu'ils occupaient, de dévaster les terres, de massacrer leurs cultivateurs.

La République des Provinces-Unies procédait tout autrement L'intelligence commerciale du peuple hollandais, la science économique de ses hommes d'État, leurs habitudes d'ordre, avaient enseigné aux chefs, comme aux simples citoyens, les principes véritables de l'administration des armées. Ils savaient d'abord que l'argent est le nerf de la guerre, puis, comme conséquence naturelle de ce principe, pour transformer en troupes régulières et disciplinées les pillards et les massacreurs qui avaient jusqu'alors formé le fond des armées, ils avaient compris qu'un seul moyen était efficace, à savoir : de les accoutumer à l'ordre et à la régularité de la discipline, en se montrant soi-même, vis-à-vis d'eux, d'une exactitude scrupuleuse pour le payement de la solde ; en ayant en outre le soin incessant de les bien fournir de vivres, d'habillements, de munitions ; enfin en ménageant leur vie dans les combats, en prodiguant les secours aux blessés et aux malades, en honorant la mémoire de ceux qui succombaient dans la lutte que les habitants des Pays-Bas soutenaient pour la délivrance de leur patrie et pour la conservation de leur liberté.

Tout cela fut exécuté avec calme, avec suite, avec méthode. On était persuadé dans les Pays-

Bas que, pour bien se défendre, il fallait l'accord des soldats et des bourgeois et que cet accord devait avoir pour base les services mutuels qu'ils se rendraient entre eux : les soldats en risquant leur existence sur les remparts et dans les sorties, les bourgeois en se montrant généreux, serviables, compatissants pour les défenseurs du pays et de la cité.

Il est intéressant de suivre à ce point de vue tous les actes des défenseurs de Berg-op-Zoom.

Nous avons dit comment, au début du siége, ils avaient député pour avoir l'appui des États-Généraux et des États de Zélande. Les uns et les autres vinrent à leur secours avec une générosité et une exactitude qui ne se démentirent pas un seul instant. « Durant toute la durée du siége, écrivent nos au« teurs, les États-Généraux furent très-soigneux à « ce que n'eussions faute de munitions quelcon« ques; ouvrans tous les jours leurs arsenals pour « nous envoyer toutes sortes d'armes, bales, poudre, « mesches, canons, affusts, avec tous leurs appa« reils, pèles, hoyaux, pics, brouettes, fascines, « planches, sappins, poutres, palissades de toutes « sortes, marteaux, coignées, cloux, panniers, gre« nades, cartouches, matériaux pour le feu artificiel, « seigle, avoine, orge, foin, paille et, en somme, tout « ce qui est requis pour la défence de la ville et of« fence de nos ennemis[1]. »

[1] P. 56.

L'ouverture du port de havre, que les Espagnols ne pouvaient bloquer, faute de marine suffisante, servait admirablement à ravitailler la place et à la maintenir dans une abondance qui émerveille les auteurs du récit. « Ceste ville durant son siége est « comme une foire de Francfort où l'on ne fait « qu'apporter en telle abondance, que ce qui ne peut « se recouvrer là ne se trouve nulle part [1]. Rien ne « s'espargne en la défence de la ville; aussy le secours « est comme une rivière qui ne tarit point, coulant « tousjours d'une teneur vers ceste place en grande « affluence [2]. »

Bien persuadés comme ils le disaient, que « le bon ordre qui digère et dirige les affaires d'importance, doit être avant tout établi », les défenseurs de Berg-op-Zoom décidèrent d'abord que le conseil de guerre s'assemblerait tous les matins régulièrement à sept heures, pour donner ordre à tout ce qui intéressait la défense de la ville, pour décider les sorties et les attaques contre l'ennemi; tandis que le magistrat se réunirait à neuf heures, pour aviser aux mesures d'ordre, de sûreté, d'approvisionnement, de recettes et de dépenses qui étaient de son ressort.

Les ingénieurs venaient au conseil de guerre rendre compte de l'état des fortifications, ils proposaient des ouvrages nouveaux à établir pour assurer la défense de la place. Le capitaine des mineurs,

[1] P. 231. [2] P. 248.

en présentant le rapport sur l'état des travaux de son ressort, demandait les secours nécessaires en hommes, en argent, en outils soit pour activer, soit pour achever ce qu'il avait commencé, ou bien pour entreprendre d'autres ouvrages de défense et d'attaque. Les chefs de l'artillerie faisaient connaître à leur tour : « l'estat du matériel tant en la ville qu'ès « forteresses qui en dépendent. »

Sur tous ces points on délibérait, on demandait l'appui soit des États-Généraux, soit des États de Zélande, soit de l'administration urbaine, suivant la nature des dépenses. Ces soins réguliers, cette prévision de toutes choses, dessinent nettement la position nouvelle donnée aux troupes des Provinces-Confédérées, par les hommes d'État et les chefs de l'armée de ce pays. Non-seulement le désordre n'existait plus dans les grandes choses, mais il n'était pas permis dans les détails en apparence les plus infimes. Le conseil de guerre veillait à la conservation et au bon emploi des munitions comme il veillait à la sûreté des soldats et au bon état des remparts. Le 24 juillet, peu de jours après l'arrivée de l'armée assiégeante, ce conseil fit publier « à « son de trompette et de tambour, que personne « (qui, ou de quelle qualité qu'il soit) ne s'advance « *sous peine de la vie* à desrober poudre, bales, « ou autres munitions et ustensils, servans à la « guerre et aux fortifications de la ville. » Il ne se

borna point là et afin que la poudre ne fût ni gaspillée mal à propos, ni aliénée clandestinement : « pour « qu'elle fût enfin employée *à son vray usage*, il « n'étoit permis à aucun capitaine de donner un « ordre pour délivrer de la poudre, sans l'autori- « sation écrite de son supérieur justifiant que la « poudre donnée précédemment avoit été employée « au service de l'État[1]. »

Un mois plus tard « pour bien mesnager la pou- « dre à canon, les seigneurs du conseil de guerre « trouvèrent bon que la distribution ne s'en face « plus en la ville; mais que les magasins de l'un « et de l'autre quartier soyent tousjours bien pour- « veux de poudre, mesche et bales, afin de ne con- « sumer beaucoup de temps à aller et venir, et que « personne n'ait occasion d'estre absent du quartier. « En après est ordonné aux conducteurs de délivrer « à chasque sergeant des armes ou à celuy que le « capitaine trouvera bon d'employer lorsqu'il aura « la garde, autant de poudre, mesches et bales qu'il « aura de besoin, selon le nombre des mousque- « taires que le capitaine affermera d'avoir sous son « commandement et au bout de cela, d'en prendre « *récépissé*, selon la coustume. Les sergeants feront « la distribution de ladite poudre avec une juste « mesure faite de fer blanc, contenant douze « charges, telle que leur baillera le commissaire

[1] P. 91.

« *Schilperoort,* auquel est donnée la charge de « suivre cest ordre[1]. » Tout cela fut exactement observé jusqu'à la fin du siége.

Toutes ces précautions minutieuses, cet ordre sévère, font, comme on le voit, un remarquable contraste avec le désordre immense qui caractérisait les armées de cette époque, et notamment avec l'état de celle que conduisait don Gonsalès de Cordova, au secours des assiégeants. Pour cinquante-six compagnies d'infanterie, sept cornettes de cavalerie, et treize pièces de canon, « Ce si petit corps avait une « si grande queue, qu'on ne vit jamais une si petite « armée avec un tel nombre de chariots, chevaux « de bagage, bidets, vivendiers, garçons, femmes, « enfans et un tas de racaille, qui faisoyent un « nombre, sans comparaison plus grand que l'armée « mesme. Tout cela ressemble au corbeau qui a ses « revenus hypothéqués sur le bien d'autruy[2]. »

Ceux qui gouvernaient les Provinces-Unies se gardaient bien de surcharger ainsi leurs armées de bagages fastueux à transporter et de bouches inutiles à nourrir; ils mettaient en pratique les sages maximes que posent les trois pasteurs : « Il n'y a « rien plus nécessaire en la guerre que l'ordre de « bien commander et bien obéir. Les hommes dans « l'ordre apprennent à vaincre, dans le désordre à « estre vaincus[3]. »

[1] P. 203. [2] P. 247. [3] P. 203.

Aussi n'était-ce pas la garde de la poudre seule qui préoccupait le conseil de guerre; les moindres objets nécessaires à la défense étaient surveillés par lui avec un soin extrême.

On le voit « ordonner à deux corbeilliers (vanniers) « de la ville de faire et aussy faire faire, tous les « gabions dont on aura besoin et selon la reigle et le « modelle prescrit; ordonnant au gentilhomme de « l'artillerie de leur livrer le bois qui y sera requis, « puis après de recevoir les gabions faits, d'ac- « corder avec eux au plus grand profit de l'Estat [1]. »

Il en est de même de toutes choses. Après avoir déféré à maistre David Orliens la superintendance et le commandement de tous les maîtres ingénieurs et leurs conducteurs, « tant ceux présents en « la ville que ceux qui pourront y estre employés « plus tard, » le conseil recommande à ce même personnage « le soin de tous les ouvrages qu'il a or- « donnés et ordonnera pour la défense de la place « et avec l'advis des ingénieurs de procurer qu'ils « puissent estre faits selon les conditions accordées et « bientost amenés à leur perfection [2]. »

Tout cela ne se faisant point sans de grandes dépenses, nos auteurs disent avec raison : « Celuy qui « ne l'a jamais veu ni expérimenté, ne pourroit croire « combien insatiable est ceste beste de la guerre et « combien elle dévore en peu de tems [3]. » C'est là

[1] P. 106. [2] P. 106. [3] P. 145.

une incontestable vérité, que certifient les budgets de notre temps d'une façon indiscutable. Mais, tout en étant bien pénétrés de cette vérité, les habitants des Provinces-Unies savaient aussi que la victoire, quelque chère qu'elle soit, est toujours moins coûteuse que la défaite. Ils ne négligeaient donc rien de ce qui pouvait assurer le triomphe de leurs armes. Ils avaient pour arriver à ce résultat une force qui manquait à leurs ennemis.

Longtemps opprimés et persécutés, ils connaissaient la valeur et la puissance de la justice et de la liberté. Ils avaient conscience de l'autorité que donne à une nation le respect des droits de tous les citoyens. Ils savaient aussi de quelle force sont l'ordre et l'économie bien entendue, dans l'administration des États. Partout et toujours ils agissaient sous l'empire de ces nobles et droites pensées. Négociants et hommes d'État tout ensemble, ils devaient à leur science commerciale de savoir qu'il n'y a de travaux bien faits que ceux qui sont bien payés; leur expérience politique leur avait également enseigné que les hommes ne s'attachent profondément à leur patrie et à leur gouvernement, qu'en raison de la liberté dont ils jouissent et du bien-être qu'elle leur procure.

En vertu de ces sages principes, la résolution fut arrêtée à Berg-op-Zoom, de ne jamais procéder avec violence et par voie de réquisition, comme on le

faisait partout ailleurs, mais d'apprécier avec une égale justice les labeurs de tous et de ne point priser les travaux de l'ouvrier au-dessous des luttes du soldat.

Le jour même où le conseil de guerre prenait des mesures pour ménager et conserver la poudre, le collége du magistrat s'assembla pour « adviser aux « finances, et afin que quelque somme de deniers « pût estre fournie » pour le payement, tant des ouvriers qui travaillaient aux ouvrages déjà ordonnés, que pour ceux qui entreprendraient les autres non encore déterminés soit de l'un, soit de l'autre côté de la ville, « car c'est mesme chose, disent nos auteurs, « qu'un navire sans voile et sans rame, et une armée « ou place assiégée sans moyens[1]. »

Aussitôt que cette résolution fut prise, le bourgmestre Jean de Bergaigne, receveur des États-Généraux, versa trois mille six cents francs aux colonels Hendenson et Famars, commandant les deux côtés de la ville, pour être employés « aux fins susdites; au « moyen de quoy, le peuple qui s'est esvertué au com« mencement, prend de plus en plus courage et fait « en peu de temps des travaux admirables[2]. »

Il fut pourvu, avec le même esprit de régularité et d'équité, aux travaux de tous genres. Deux jours après la décision que nous venons de rapporter, l'ordre fut donné afin d'avancer les ouvrages commen-

[1] P. 95. [2] P. 95.

cés, de payer les journées de chariots et charrettes dont se servaient le commissaire Schilperoort, les mineurs et ouvriers aux fortifications.

Jean de Bergaigne versa de nouveau six cents francs « avec promesse d'en respondre et procurer « l'approbation de ses maistres et seigneurs les « États-Généraux[1]. » Cette approbation ne se fit pas attendre : elle fut apportée dès le 27 juillet par le bourgmestre *Paschasius Turcæus*, à son retour de Hollande[2]. La même-recommandation de payement fut faite « pour les mareschaux occupés à réparer « les affusts, instrumens et ustensiles de guerre, « employant ceux qui ont leurs demeures proches « du quartier où les réfections sont requises[3] ».

Il faut remarquer l'attention toute particulière avec laquelle on évitait la perte de temps. On avait fait porter la poudre aux deux extrémités de la ville afin de mettre un terme aux allées et venues et aussi, que rien ne justifiât les absences du quartier. Ici, on ne permet pas aux officiers d'aller chercher au loin les maréchaux ou les charrons, ils doivent s'adresser à ceux d'entr'eux dont les demeures sont proches des points où il y a les réparations à faire.

Cette sage manière de procéder, en ménageant le temps et les forces des habitants de la cité, prévint les troubles intérieurs, que font éclater souvent en pareil cas la misère et les souffrances; jointe à la

[1] P. 104. [2] P. 105. [3] P. 104.

régularité et à l'honnêteté avec laquelle toutes les affaires étaient traitées, elle produisit cet effet naturel, de trouver chez les sujets de l'ennemi eux-mêmes les munitions de guerre dont les assiégés avaient besoin. Le 28 août, un vaisseau chargé de poudre arriva de Camphère, avec grande quantité de poudre et balles de mousquet, « mais aussy « avec les marchans qui traffiquoient de ceste « marchandise, avec les couratiers (courtiers ou « voyageurs) de Madrid, Séville, Lisbonne, Naples, « Milan, Anvers et Bruxelles [1]. » Ainsi en fait, ces diverses cités, soumises alors à la domination espagnole, étaient conduites par l'attrait d'un payement assuré, à fournir des munitions à ceux qui combattaient contre les armées de leur souverain !

Ce résultat économique est, du reste, presque toujours inévitable; car quelques mesures prohibitives que l'on prenne contre le commerce, il est rare qu'il n'ait pas plus de ressources pour les éluder, que la police et la douane n'ont de moyens pour les maintenir. C'était encore plus vrai au XVII[e] siècle que de notre temps.

Résolus à bien payer tous ceux qui les servaient bien, les défenseurs de Berg-op-Zoom se montrèrent disposés à être sévères, jusqu'à la rigueur, contre les entrepreneurs qui n'exécutaient pas leurs contrats.

[1] P. 206.

L'ordre fut donné au contrôleur et à tous les conducteurs des travaux des fortifications de « bien adviser « qu'avec le prevost, soit enjoint à tous maistres qui « ont quelques ouvrages en main, de travailler avec « autant de gens qu'il leur a esté commandé, ou qu'à « faute de cela les maistres susdits seront appréhen- « dés et mis en prison, et que leurs ouvrages entre- « pris seront baillés à d'autres, pour estre consommés « (achevés) à leurs despens [1] ».

Cela fut publié au son du tambour et l'on ordonna « à tous maistres qui ont entrepris quelques nou- « veaux ouvrages hors la ville, de s'en aller tout « promptement sans aucun délai à leur besoigne, « avec autant de gens qu'il a esté marchandé en « leurs conditions couchées par escrit, et de si bien « travailler que leurs ouvrages soyent au plustost « achevés, sous peine d'estre exécutés à mort, en « exemple aux autres [2]. »

C'était certainement pousser la rigueur bien loin; mais il faut remarquer, d'un côté, que le retard des travaux pouvait amener la prise de la ville et le massacre de ses habitants, et de l'autre, que nos auteurs ne mentionnant ni la poursuite, ni la mise en prison, ni la condamnation à mort d'un seul entrepreneur, il y a tout lieu de penser que rien de semblable n'a eu lieu. Les trois pasteurs chargés de la rédaction du journal du siége se montrent d'une exactitude

[1] P. 152. [2] P. 152 et 153.

tellement minutieuse, qu'ils n'eussent pas négligé d'enregistrer un fait semblable et d'une importance aussi grande, et même d'y trouver, s'il eut été accompli, une preuve nouvelle du dévouement de *leurs supérieurs* au bien public. La mise en demeure que nous venons de rapporter n'a donc été qu'un moyen d'activer les travaux indispensables pour la sûreté de la place et la conservation de ses défenseurs.

L'attention constante que l'on mettait à préserver les habitants de la ville des exactions que la guerre entraîne après elle, ne pouvait avoir de résultats assurés qu'à la condition d'agir vis-à-vis des soldats de façon à ne leur laisser ni raison, ni prétexte pour opprimer les ouvriers et les bourgeois. Les mesures prises par le conseil de guerre et le collége échevinal furent habilement combinées de manière à atteindre ce but. D'abord on augmenta la solde des troupes. « Les sieurs du conseil de guerre, considérans qu'ils « sont establis bons pères de ceste garnison, advisent « de la conduire si bien que nul ne ait occasion de « se mescontenter. Et pour obvier à toute confusion, « murmure, mutinerie, ou malveillance qui pour« roit chatouiller quelques cœurs inconstants, « trouvent bon d'ordonner que tout soldat, qui reçoit « ses gages par descontes, au lieu de son prest de « trente sols qu'il a reçeu par sepmaines, aura par « provision durant ce siége trente-six sols et que les « capitaines retiendront les autres quatre sols qui

« leur restent de chaque prest, pour leur en acheter « des souliers et bas de chausses, dont leur sera « rendu conte deuement en son temps. »

Cet avantage fait à la troupe, accoutumée en ces temps-là à recevoir des promesses au lieu de solde et trop souvent obligée pour vivre, de se payer de ses propres mains sur les populations amies ou ennemies, devait certainement faire naître la confiance chez des hommes dont beaucoup savaient, par une longue expérience, que nulle part ailleurs les engagements de l'État n'étaient remplis avec cette honorable ponctualité. L'aisance relative que ce payement régulier et l'augmentation de la solde procuraient au soldat, ne fut pas d'ailleurs la seule marque d'intérêt que ses chefs lui donnèrent pendant la durée du siége.

Après avoir reconnu que les troupes ne pouvaient être logées commodément dans les tranchées, comme on l'avait ordonné, le magistrat et le conseil de guerre députèrent quelques-uns des leurs pour visiter les maisons de la ville, afin d'y loger provisoirement la garnison : « Il ne faut pas prodiguer la santé, le « sang ni la vie de ceux que la guerre a rendus « lyons par longues fatigues et exercices, disent à « ce sujet les pasteurs, interprètes éloquents du « conseil de guerre et du magistrat, c'est ce qui « esmeut les seigneurs à faire ce que nous venons de « dire; c'est ce qui les esmeut à faire une si grosse

« despense aux fortifications. L'Estat n'espargne pas « l'argent pour espargner les soldats, aimans mieux « hazarder de l'argent pour la conservation de la « ville, que les hommes. La perte d'un brave caval- « lier leur est plus à regret que celle d'un thrésor. « Par ceste grande despense on sauve la vie à mille « et mille personnes, dont la moindre feroit faute à « l'Estat [1]. »

La sollicitude éclairée des chefs de guerre et des magistrats, pour assurer le bien-être des défenseurs de la ville, était extrême comme on le voit; ils montraient une grande habileté, en remplissant simplement leurs devoirs d'humanité vis-à-vis de la garnison. C'était, comme nous l'avons dit, le seul moyen de lui donner des idées d'ordre, qui lui avaient manqué jusqu'alors et de la maintenir dans une parfaite obéissance.

A côté de ces avantages généraux, on savait en accorder d'autres dans les cas exceptionnels. Ainsi, quelques cavaliers de la compagnie Van der Wel, ayant reçu la mission périlleuse de brûler certains moulins qui rendaient des services à l'armée ennemie, « les sieurs du conseil de guerre les rému- « nèrent honnêtement quand ils rentrèrent dans « la ville, après avoir accompli l'ordre qui leur avoit « esté donné. »

Mais quelque souci que l'on prenne des soldats, la

[1] P. 292.

guerre a des suites inévitables : la mort et les blessures! Aux morts on donnait une honorable sépulture; et, quant aux blessés, le récit de ce que l'on fit pour eux présente un intérêt véritable.

Le 8 avril, les approches de l'ennemi des deux côtés de la ville faisaient prévoir un grand combat. On s'attendait, par conséquent, à avoir beaucoup de morts et de blessés; le conseil de guerre prit à l'avance les mesures nécessaires pour pourvoir aux soins de ceux qui seraient frappés dans le combat. L'ouverture du port servait admirablement, en cette circonstance, les desseins du conseil de guerre. Celui-ci décida en conséquence que : « quand par le tesmoignage « du docteur Aleman [1] et des chirurgiens gagés par « l'Estat, quelques blessés seront jugés incapables « de faire aucun service de trois mois, ceux-là soyent « envoyés vers Hollande et Zelande, avec lettres de « recommandation des sieurs députés qui résident « en nostre siège et attestations de leurs capitaines, « à ce que [2] ils soyent receus et bien pansés aux « hospitaux, les faisans accompagner et conduire par « un chirurgien, ou un de ses plus habiles servi- « teurs, et un officier ou corporal de la compagnie « qui y aura le plus grand nombre de blessés. Et fut « cest ordre louable très-bien et exactement observé « jusqu'à la fin du siège ».

[1] Ce docteur était sans doute le médecin de la garnison.

[2] *A ce que*, — afin que.

Ordre très-louable sans aucun doute, et dont nous ne croyons pas que l'on retrouvât le pareil à la même époque, en dehors des armées ou des garnisons hollandaises. Comme tout devait être prévu et ordonné à l'avance, quelques doutes s'élevèrent, dans le cas qui nous occupe, sur l'imputation de la dépense à faire pour le transport des blessés. Ces doutes furent levés dès le lendemain par la délibération du conseil de guerre et des magistrats réunis, ils décidèrent que la ville de Berg supporterait tous ces frais « procurant soigneusement les « basteaux et toutes autres choses requises à ceste « œuvre tant nécessaire de charité. Et n'a point esté « fait faute durant tout le siége, selon le tesmoignage « qu'en peuvent suffisamment rendre les hospitaux « des villes de Hollande et de Zélande [1]. »

La ville ne résista point; elle se soumit à la délibération des deux conseils et ne songea plus qu'à une seule chose, à assurer dans les meilleures conditions possibles le transport des blessés. La science a sans doute, amené des progrès, mais il est permis de le dire, en aucun lieu, ni en aucun temps, on n'a montré une sollicitude plus intelligente, des soins plus éclairés et plus attentifs pour alléger les souffrances des victimes de la guerre.

Cette prévoyante humanité envers les défenseurs de la place ne s'arrêtait pas aux soins spéciaux dont ils

[1] P. 131.

étaient l'objet. Les conseils s'occupaient sans cesse de ce qui pouvait être utile à la garnison et aux habitants. Ils ne perdaient pas de vue surtout qu'à côté du budget des dépenses, le budget des voies et moyens, c'est-à-dire, la sûreté de la recette, est indispensable.

Le magistrat avait délibéré dès les premiers jours du siége le maintien des accises : cette assemblée députa le drossart, sieur de Brouchem, et le premier bourgmestre de la ville Turcœus, pour traiter de cette matière avec le gouverneur, les colonels et capitaines du conseil de guerre, afin que les revenus de la ville fussent maintenus autant que faire se pourrait. Un droit de vingt sols par tonneau de bière fut imposé du consentement des deux conseils, à tous les taverniers pendant la durée du siége : « Afin que par ce « moyen soyent rendus fructueux les revenus néces- « saires à ceste place[1]. »

Le 21 juillet cet impôt fut confirmé, et on en établit un nouveau de trois francs douze sols pour chaque poinçon de vin. « Afin, dit encore le journal, que « soit subvenu aux frais extraordinaires que la ville « aura à supporter durant ce siège; dès lors fut « donné ordre de cercher provisions de deniers chés « les fermiers des imposts, pour le payement des ou- « vriers[2]. »

On mettait par là un terme aux emprunts faits au bourgmestre Bergaigne. Mais, comme il arrive bien

[1] P. 63. [2] P. 98.

souvent, même de nos jours, les taverniers imposés ne se contentèrent pas de vouloir récupérer l'impôt par l'élévation de leurs prix de vente, ils cherchèrent sans doute à y joindre un bénéfice illicite. Ils exploitaient probablement les soldats qui étaient leurs principaux acheteurs, de manière à dévorer leur prêt. Dans les circonstances exceptionnelles où se trouvait la ville, le magistrat crut qu'il était sage de transgresser les principes économiques, pour éviter des malheurs publics; le 30 juillet, il fit savoir au conseil de guerre : « Qu'il seroit désormais convenable que les taverniers et vendeurs de bière « donnassent la grande mesure usitée en l'armée « pour deux sols, et le pot de ceste ville pour sept « liards, afin de soulager la garnison [1]. »

La proposition dut passer tout d'une voix au conseil de guerre, car il avait pour premier devoir de veiller au bien-être des soldats.

A mesure que le siége avançait, on se préoccupait davantage encore de la question des vivres; le 10 septembre, le magistrat, considérant la durée du siége et prévoyant qu'il pourrait tirer en longueur, « trouve bon de commander à tous les bourgeois « qu'ils ayent à se pourveoir, chacun selon sa qua-« lité, de grain, beurre et bois ou tourbes pour trois « mois, dont la visite se fera dans huict jours à ceste « fin de savoir si un chacun aura faict son devoir [2]. »

[1] P. 112. [2] P. 251.

Les approvisionnements étaient encore faciles, puisqu'un court délai de huit jours seulement, était accordé aux habitants pour se pourvoir de trois mois de vivres, mais le journal des pasteurs le dit avec raison : « C'est un acte de prudence de percer le « temps à venir et prévoir les choses de loin; c'est « un acte de vigilance d'y pourvoir en temps [1]. »

Pendant qu'on prenait dans l'enceinte de Berg-op-Zoom, tant de soins éclairés pour assurer le bien-être de la garnison et celui des bourgeois, les États-Généraux ne perdaient pas de vue le devoir que leur imposait la guerre, celui de nuire par tous les moyens à l'ennemi du pays qu'ils gouvernaient. Ils travaillaient donc « à luy donner autant d'empeschement, « incommodités et fascheries qu'il est possible. »

Le 9 août, un placard rigoureux des États-Généraux défendit expressément à toutes personnes de quelque qualité ou condition qu'ils fussent, étrangers ou regnicoles, de porter ou mener à l'armée du roi d'Espagne aucune sorte de vivres, munitions, appareils de guerre, ou autres biens et marchandises sous peine « d'estre comme ennemis appréhendés « et amenés pour bonne prise, leurs corps et biens « abandonnés au pillage et d'estre traités sans au- « cune connivence ou miséricorde; en après que « leurs villages où ils demeurent, seront prompte- « ment bruslés et saccagés, qu'aussy dès maintenant

[1] P. 251.

« lesdits porteurs ou meneurs de ce que dessus seront « poursuivis, attaqués et prins prisonniers et que « contre leurs biens, en qualité d'ennemis, sera « procédé avec toute hostilité rigoureuse [1]. »

Il y avait dans cette solidarité imposée aux villages, qui ne pouvaient mais des fautes de ceux qui trafiquaient avec l'armée espagnole, un reste de la barbarie du moyen âge; toutefois, il était difficile, même chez cette nation, alors bien plus humaine et bien plus véritablement civilisée que toutes les autres, qu'il ne restât pas dans les mœurs et les coutumes quelques traces de ces longs siècles de cruauté et de sanglantes représailles.

Il fallait se défendre, et les patriotes des Provinces-Unies, faibles en nombre, cherchaient par leurs mesures habiles à lutter contre les forces supérieures auxquelles ils avaient affaire.

Après avoir pris la résolution d'effrayer et de punir au besoin les habitants de leur territoire ou des pays voisins qui, fourniraient des vivres aux soldats de Spinola, ils entreprirent de détruire sur le sol de la Belgique les usines qui alimentaient les troupes espagnoles.

Au commencement de la guerre, mus par un sentiment d'humanité et peut-être aussi agissant dans un intérêt commercial qu'ils ne pouvaient ni ne devaient jamais perdre de vue, puisque la richesse de

[1] P. 137.

la Hollande était l'un de ses moyens de défense, les États-Généraux avaient accordé des sauvegardes aux moulins établis aux environs des villes d'Anvers et de Malines; le 18 août, ils écrivirent au bourgmestre Bergaigne, leur receveur, qu'ils révoquaient et rétractaient ces sauvegardes et abandonnaient les moulins à l'exécution de la gendarmerie des provinces. Cet avis fut envoyé aux gouverneurs des places fortes, et il fut enjoint « en particulier à la garnison « de Lillo, d'attacher les billets de ceste proclama- « tion, pour en faire l'exécution en dedans deux « jours après la promulgation[1]. »

Si nous comprenons bien les mots : *attacher les billets*, il s'agissait d'un dernier bon procédé des États-Généraux, qui avertissaient deux jours à l'avance de la retraite de la sauvegarde, en faisant afficher leur décision aux portes ou sur les murs des moulins dont il s'agit. Quoi qu'il en soit, la garnison de Lillo exécuta les ordres qui lui étaient donnés; il dut en résulter une gêne extrême pour l'armée ennemie, car elle retirait en grande partie ses vivres d'Anvers et des villes à l'entour de cette grande cité commerciale.

Cette mesure ne fut pas la seule que l'on prit dans le même but. Les États-Généraux avaient accordé ce que l'on nommait les *licences de Brabant et Flandres*. C'était une sorte de sauf-conduit pour les navires qui achetaient des marchandises dans les provinces

[1] P. 171 et 172.

protestantes du Nord des Pays-Bas et qui les conduisaient par l'Escaut dans les provinces catholiques du Midi [1]. Le 28 août, ces licences furent *serrées par provision et pour quelque temps*, dit le journal du siége, c'est-à-dire, sans doute, que l'on augmenta les droits que l'on payait à la sortie. Les États-Généraux ayant appris probablement que les denrées embarquées pour la frontière de France retournaient dans les provinces qui forment la Belgique actuelle, provinces alors soumises à l'Espagne décidèrent que les denrées dirigées vers Calais seraient sujettes au même tribut que celles destinées à l'Escaut.

Cette première disposition fut encore aggravée le 31 août :

« Les seigneurs de l'admirauté de Zélande ont « jugé estre très-nécessaire pour le service de l'Estat, « que toute sorte de vivres comme molue [2], hareng, « chaire salée, beurre, fromage, lard et autres sem- « blables marchandises que l'on transporte en pays « neutres de France, d'Angleterre et autres quartiers « payeront autant d'impôt à l'Estat qu'elles ont « payé tout au dernier [3] allant par delà le fleuve « l'Escault vers les terres de l'ennemy. Ce qui s'en-

[1] Des licences de même nature étaient accordées sous le premier empire français pour aller en Angleterre acheter des denrées coloniales.

[2] Morue.

[3] *Tout au dernier* — jusqu'ici.

« tend non-seulement pour l'advenir, mais aussy « pour les navires qui estant fresté ont déjà payé les « droits accoutumés, étant prest de partir, soit qu'ils « soyent encore dedans les havres ou mesmes sur « les rivières et à la rade; promettans néanmoins « d'en faire la restitution aux marchands, en cas « que cy après lesdites marchandises soyent moins « taxées et chargées, par expresse résolution de « messeigneurs les États-Généraux. »

Le but des États-Généraux était double : ils voulaient conserver aux producteurs de leurs pays leurs débouchés accoutumés, et rendre cependant impossible aux acheteurs, le transport des vivres dans le Brabant et les Flandres en accroissant leur valeur par des droits de sortie considérables. Mais le besoin des vivres était tel, sans doute, dans les provinces dont il s'agit, que la hausse des prix n'empêchait pas la vente d'avoir lieu. En conséquence, l'amirauté de Zélande informa le 8 septembre tous les receveurs que « les États-Généraux défendaient de mener, par « quelle voie que ce soit en terre de l'ennemy, par « mer ou par terre, aucuns vivres, vin ou bière sous « peine établie par leurs placcards. »

Nous croyons avoir pleinement justifié, par l'analyse que nous venons de faire, l'importance du volume que nous publions. C'est d'ailleurs, pour la civilisation une époque remarquable, que celle où commence la discipline des armées ; ceux qui

feront une lecture attentive de cet ouvrage, reconnaîtront que c'est un document du plus haut intérêt, comme étude des mœurs et des coutumes des habitants des provinces confédérées, comparés à ceux de l'Espagne. Il est juste, en outre, de rendre hommage au gouvernement des Provinces-Unies, qui le premier a mis un frein aux horreurs de la guerre, en plaçant le droit au-dessus de la force, en substituant l'ordre au pillage et à la débauche d'une soldatesque effrénée.

Nous ne voulons pas terminer cette introduction sans citer un dernier trait, de nature à faire apprécier toute la grandeur du service rendu à l'humanité par les Pays-Bas.

En levant le siége de Berg-op-Zoom, les troupes de Spinola et de Cordova mirent le feu à leur camp. Elles abandonnèrent, au milieu de l'incendie, nonseulement de riches bagages, des armes en grand nombre, leurs morts privés de sépulture, mais encore leurs blessés, leurs malades et même des femmes nouvellement accouchées!

Nos auteurs font ressortir, avec une éloquente indignation, le contraste qui se produisit entre les faits et gestes des assiégeants et la conduite des assiégés :

« Qui eust jamais creu, disent-ils, que celuy qui « se vante d'estre maistre de la campagne, ayant une « armée si puissante, deust quitter son quartier si

« hastivement et abandonner tant d'armes, que l'on « en armeroit plusieurs mille hommes? Qu'auroit-il « donc fait s'il eust perdu une bataille? Et quand « bien il voudroit excuser cest abandon de tant de « biens en ses quartiers, si ne peut-il en nulle façon « s'excuser d'avoir laissé ses morts pour estre la pas- « ture de la flamme ou des bestes sauvages, rendant « la campagne de Brabant semblable aux îles des « *Sirènes*, où l'on voit de loin les rivages tous cou- « verts de carnage et blanchis d'ossemens de morts. « Cecy n'est encor rien pour luy; combien que les « payens et barbares auroient honte de le faire. « Mais sa cruauté inhumaine et barbarie accoustu- « mée se monstre évidemment en abandonnant ses « soldats malades au milieu de son embrasement, et « mesme quelques femmes nouvellement accouchées. « Jamais ne fut veu plus triste spectacle, ni trouvé « mémoire plus honteuse d'une armée deslogée. Car « icy se trouve un homme, là une femme malade à « la mort gisans sur la campagne, ayans trainé « leurs corps, pour se sauver du feu; d'autres sont « trouvés bruslés dedans leurs baraques sur leurs « licts, n'ayans point eu la force pour sortir; autres « sont là gémissans et aspirans à la mort à demi « bruslés. Les spectateurs estans esmeus de compas- « sion envers ces misérables, font tout ce qu'ils peu- « vent pour les soulager et secourir et mesme s'es- « vertuent jusques là, que d'en amener plus de

« trente, tant hommes que femmes malades en la « ville, dont les uns furent mis en l'hospital, les au« tres en autres places commodes, et receurent tous « bon traittement, jusqu'à ce qu'ordre fut donné de « les envoyer à ceux qui les avoyent si laschement « et vilainement abandonnés . . . .

. . . .

« La cruauté naturelle de nostre ennemy monstre « assés qu'il a tout une autre loy et foy, veu qu'il « ne fait pas conscience d'abandonner ses amis ma« lades et langoureux, non pas mesme d'allumer le « feu pour les réduire en cendres. *Busiris* et *Pha*« *laris* auroyent honte de cecy, l'un exerçant sa « cruauté contre les estrangers, l'autre contre ceux « qu'estoyent condamnés à mort[1]. »

Certes, la cruauté n'a jamais été poussée plus loin, et l'atroce barbarie avec laquelle les troupes espagnoles livrèrent aux flammes des compagnons d'armes blessés et malades, des serviteurs et des femmes font voir à quel honteux oubli de tout sentiment humain étaient arrivés ces soldats qui combattaient, disait-on, pour le triomphe d'une religion de paix et de charité!

Après avoir rappelé, à propos de la retraite de l'armée de Spinola, que « l'espouvantement est la « punition ordinaire des tyrans et oppresseurs[2] », les pasteurs deviennent prophètes en quelque sorte,

[1] P. 344. [2] P. 346.

lorsqu'ils prédisent l'avenir réservé au peuple d'Espagne. « Cecy, disent-ils, n'est que commencement « de douleurs. Le temps viendra que nostre ennemy « se verra consumé du feu dont il tasche d'embraser « toute la chrestienté, et les cousteaux qu'il a forgés « pour espandre tant de sang innocent se tremperont en ses entrailles [1]. »

En voyant aujourd'hui les dissensions intérieures et infinies qui déchirent ce triste et beau pays d'Espagne et la calme prospérité du royaume des Pays-Bas, on est frappé de la justesse de cette prévision, et l'on sent combien il est vrai de dire que la gloire et le repos des nations, le bonheur et la sécurité des hommes sont le prix du travail et de la liberté.

Certes, les Provinces-Unies n'ont plus la force matérielle que leur donnait leur richesse au XVIIe siècle. Le royaume des Pays-Bas n'est plus cette grande puissance des États-Généraux, dont la marine luttait avec celles de France et d'Angleterre, dont les armées résistaient aux armées de Louis XIV, commandées par Turenne et Condé. Toutefois, l'ordre et la liberté ont rendu ce petit territoire respectable. Cet État secondaire, cette faible population, sont estimés et respectés par l'Europe entière. L'Espagne, au contraire, victime du despotisme civil, militaire et religieux, après avoir dominé l'Europe, descend

[1] P. 347.

chaque jour plus bas dans l'échelle des peuples. Sans liberté, sans intelligence du temps, sans ordre, sans finances, elle s'affaisse chaque jour et paraît aux yeux de tous comme une nation moribonde, pour laquelle il n'y a plus d'espoir de retour dans le présent, ni dans l'avenir!

Il faut souhaiter, cependant, que ce peuple, qui fut si grand, se relève; mais quels maux à réparer, que ceux faits par deux cent cinquante ans d'une décadence continue et d'un aveugle et stupide despotisme!

CH. AL. CAMPAN.

AVIS AU LECTEUR

SUR LA PRÉSENTE ÉDITION

Le journal du siége de Berg-op-Zoom a été publié à Middelbourg en 1623. La Bibliothèque royale de Bruxelles en possède deux exemplaires, provenant du fonds Van Hulthem. Celui que nous avons eu en main est un envoi de l'un des auteurs; il porte sur le titre les mots suivants : *D. Marco Zuerio amico integerrimo*, *D. D. Nathan Vajus*. C'est le nom latinisé du pasteur Nathan Vay, l'un des auteurs de ce récit : l'exemplaire était adressée au père de Marcus Zuerius Boxhornius, célèbre critique hollandais, né à Berg-op-Zoom, en 1612, et non à celui-ci qui n'avait que dix ans à l'époque du siége, à moins que le cadeau n'ait été fort tardif. Le père de Boxhornius était un ancien ecclésiastique hollandais qui avait abandonné la religion catholique pour devenir ministre protestant.

Une édition hollandaise de cet ouvrage a également été publiée à Middelbourg, à la même époque que l'édition française.

Nous avons reproduit cette dernière édition textuellement, sans y rien supprimer, si ce n'est quelques pages de vers latins signés de divers noms, et qui se trouvent placées, dans l'édition originale, entre la dédicace et le texte du journal.

AUX HAUTS ILLUSTRES ET PUISSANTS SEIGNEURS

MESSEIGNEURS LES ESTATS GÉNÉRAUX, MONSEIGNEUR LE PRINCE D'ORANGE ET LES SEIGNEURS DU CONSEIL D'ESTAT SOUVERAINS SEIGNEURS DES PAYS CONFÉDÉRÉS

Saint Luc nous récite que Nostre Seigneur Jésus Christ faisant son entrée royale en la ville de Jérusalem, la troupe de ses disciples estant esmeue de grande joye, commencea à louer Dieu à haute voix, pour les vertus qu'ils avoyent veues. Les Pharisiens oyans cecy, crèvent de despit en leurs cœurs, craignans que toute leur splendeur ne s'offusque par la lumière céleste de ce soleil de justice, et requièrent qu'il leur vueille imposer silence. Mais Christ, loin de là, de leur ottroyer ceste demande, les repousse vivement, et leur proteste, que *si ceux-cy se taisent, les pierres mesmes crieront*[1]. Or où est l'homme de bien en toute la Chrestienté, et le fidèle patriot en toutes ces Provinces-Unies, qui ne confessera d'avoir veu les exploicts admirables de Dieu tant en la conservation de ces païs confédérés, tout le temps qu'ils ont soustenu le faix de la guerre, qu'en la protection continuelle et délivrance glorieuse de ceste ville de *Bergues sur le Soom?* N'avons nous pas *ouï de nos oreilles, et nos pères ne nous ont ils pas raconté les gestes qu'il a faits en leurs jours, ès jours de jadis*[2]? Qui ne sçait la retraitte honteuse du *prince de Parme* contraint de lever le siége de ceste ville

[1] Luc, 19. 37. [2] Psaumes, 44. 2.

le 12 de novembre en l'an 1588? Qui peut ignorer ce qui s'est passé en l'an 1605, lors que l'ennemy jusques à deux fois en un mois pensa surprendre et emporter ceste ville, estant venu jusques au dedans des portes d'icelle, mais repoussé courageusement et chassé mesme à coups de pierres. La trefves de douze ans ne luy a sceu faire digérer cecy, son estomach en est encor si plein, qu'il ne sçait estre à repos que premièrement il n'en ait la revenge. Et pourtant[1] résoult il à quel prix que ce soit d'attaquer ceste ville dont il a receu tant et de si grands affronts. Nous l'avons veu de nos yeux le 18 de jullet 1622 s'acheminant vers nous avec ses rodomontades extraordinaires, ayant en son cœur la grandeur, et en ses mains toutes les forces que l'Espagne avoit amassées és Pays-Bas; et comme *l'orgueil va devant l'escrasement, et la hautesse d'esprit devant la ruine*[2]; aussi l'avons nous veu de nos yeux, saisi d'une terreur panique, contraint de desmordre, faire sa retraite à la sourdine, et prendre la fuite poltronne; l'enflure de son cœur estant picquée, toute sa réputation flestrie, le courage de ses armées abbattu, et ses thrésors espuisés, fors ce qu'il a esté contraint d'abandonner de grande haste, le laissant en ses quartiers pour butin aux assiégés. *Cecy est un miracle en nos yeux*[3], voire aux yeux de tout le monde; *cecy est venu de l'éternel des armées, lequel est admirable en conseil et magnifique en moyens*[4]; *qui fait des merveilles en son peuple, voire merveilles merveilleuses*[5]; *qui dissipe les discours des cauteleux, tellement qu'ils ne viennent point à bout de leurs projects*[6]. *Qui surprend les sages en leur ruse, et le conseil des pervers est précipité; leur fait rencontrer de jour les ténèbres, tellement qu'ils tastonnent en plein midy comme*

[1] *Pourtant* — partant.
[2] Proverbes, 16. 18. [3] Psa. 118. 23.
[4] Esaïe, 28. 29. [5] Esa. 29. 14.
[6] Job, 5. 12. 13. 14.

en la nuict; qui dissipe les orgueilleux en la pensée de leur cœur, et met bas de leurs thrônes les puissans, et eslève les petits[1]. C'est luy, c'est luy, *qui luy a mis une boucle en ses narines, et un mors en ses babines, et l'a fait retourner par le chemin par lequel il est venu*[2]. *L'Éternel nous a fait choses grandes, et nous en avons esté esjouis*[3]. Qui est celuy qui ignore cecy? qui est celuy qui n'en est esmeu en son âme? où est celuy *dont le cœur ne bouillonne un bon propos*[4]? *qui en l'abondance de son cœur peut abstenir de parler*[5]? Qui est celuy qui ne se sent obligé d'employer et sa langue, et sa main, et sa plume pour publier tout haut à tout le monde et rendre notoires à toute la postérité choses si merveilleuses? Faudroit il se taire de peur que ce son esclattant n'offense les oreilles, et ne face mal au cœur des Pharisiens de nostre temps? Véritablement si les hommes se taisent, les pierres de nos rues, les toicts, les murailles et posteaux de nos maisons, les ramparts et portes de nostre ville, voire les bois, montagnes, et vallées tout à l'entour de nous crieront pour nous, voire contre nous; et nous condamneront comme vilains et ingrats vilipendeurs de ces bénédictions tant excellentes. Et d'autant que l'ingratitude, qui de soi-mesme est un vice détestable, doit tout le plus estre bannie du cœur de ceux qui font profession de la prescher aux autres de parole et de vie; voilà pourquoy nous sentans estreints de ceste obligation, embrasés du zèle que nous portons à la gloire de Dieu et édification de son Église, poussés de l'amour que nous devons à la patrie, esmeus de la révérence que nous devons à *vos hautes, illustres, et puissantes Seigneuries*; comme aux pères de nostre Patrie, et portés au bien de la postérité, n'avons peu en conscience

[1] Luc. 1. 51. 52.
[2] Esa. 37. 29. [3] Psa. 126. 3.
[4] Psa. 45. 1. [5] Matthieu, 12. 34.

omettre de coucher par escrit ce discours contenant les choses les plus remarquables qui sont passées en ceste ville et aux environs, durant le siége d'icelle; taschans de les exprimer selon leur vérité, ou espérans pour le moins d'en imprimer selon leur dignité, une souvenance honorable és cœurs de tous amateurs de la vertu. De tant plus que nous y avons esté amiablement invités, sérieusement incités, et forciblement[1] emportés par plusieurs gens de bien, personnes honorables, zélateurs pour l'église et la patrie, requérans de nous (qui avons esté présens durant tout ce siége, avons veu, entendu, et remarqué tant de choses signalées) que ne voulussions pas supprimer, ensevelir, ny rendre infructueux, les mémoires journalières et observations assiduelles[2] qu'avions mis par escrit pour l'aide de nostre mémoire. Enfin les efflagitations[3] importunes de tant d'amis ont arraché de nous, pour le bien public, ce qu'autrement nous avions pensé garder pour nostre usage particulier. Or les mesmes causes qui nous ont esmeu à mettre la main à ceste œuvre, nous obligent aussy de la dédier à *vos hautes, illustres, et puissantes Seigneuries*. Car comme nostre but en ce livre est d'estaler devant les yeux de tout le monde les merveilles de nostre bon Dieu, *qui ne s'est point laissé sans tesmoignage, en bien faisant à ceste ville*[4], desja tant d'années, et sur tout au dernier siége d'icelle; aussy désirons nous qu'il porte sur le front le respect que nous portons à *vos hautes, illustres, et puissantes Seigneuries, que Dieu a ordonnés et establies pour puissances souveraines sur nous*[5] en ces Provinces-Unies, et conséquemment la gratitude à laquelle nous nous sentons et recognoissons

[1] *Forciblement* — irrésistiblement.
[2] *Assiduelles* — assidues.
[3] *Efflagitations* — sollicitations.
[4] Actes des Ap. 14. 17. [5] Epitre aux Romains, 13. 1.

obligés tous les jours de nostre vie. Nous vous offrons donc icy les fruicts de la grâce divine, cause efficiente de tout bien, les fruicts de vos bénéfices, les fruicts de nos offices. Car c'est par la grâce de Dieu que nous vous avons pour souverains constitués sur nous. C'est par vostre bénéfice que nous sommes gouvernés si heureusement, défendus si valeureusement, et délivrés si miraculeusement. C'est nostre office commun à tous d'en rendre toute gloire à Dieu, d'en remercier *vos hautes, illustres, et puissantes Seigneuries*, vivans comme bons sujects, nous comportans comme fidèles patriots, et prattiquans ces devoirs si longtemps que nous respirons; c'est nostre office particulier d'y exhorter tous hommes, de leur monstrer le chemin, *leur servans de patron en paroles et conversation*[1], les conduisans comme bonnes guides en ces sentiers de justice, sainteté, et piété. Voilà le but de nostre travail en ce livre que nous mettons en lumière, lequel nous submettons à vos jugemens, comme à ceux desquels nous dépendons, et auxquels nous désirons que nostre travail soit approuvé. Si envers quelques malvueillans ou *Egyptiens* de nostre temps, *qui naturellement haïssent les pasteurs, nous avons travaillé en vain, et usé nostre force pour néant et frustratoirement*[2], *toutesfois nostre droit est par devers l'Éternel, et nostre œuvre est par devers nostre Dieu*[3]. Et comme Dieu auquel nous sommes est *Alpha et Omega*[4], le commencement et la fin, nous le faisons non seulement le commencement, mais aussy la fin de ceste œuvre; nous contentans de la consacrer à sa gloire d'une bonne conscience, tout ainsi que pour l'avenir ce nous sera assés contre toutes les calomnies des mesdisans, que l'ayans présenté à *vos hautes, illustres, et puissantes Seigneuries*, et par icelles à tous vrais chres-

[1] Timothée, 4. 12. [2] Genèse, 46. 34.
[3] Esa. 49. 4. [4] Apocalypse, 1. 8.

tiens, amateurs de nostre bonne cause et chère patrie, nous aurons entendu que nostre bon dessein aura esté aggréable à *vos hautes, illustres, et puissantes Seigneuries,* desquelles nous sommes et demeurerons à tousjours

Les fidèles sujects et très-humbles serviteurs,

LAMBERT DE RYCKE, NATHAN VAY, JOB DU RIEU.

JOURNAL DU SIÉGE

DE

BERGUES SUR LE SOOM

CHAPITRE PREMIER.

Comparaison entre l'Assyrien et le Roy d'Espagne; proposition de Peckius.

Rien ne se dit qui n'ait esté dit auparavant; aussy rien ne se fait dont le semblable n'ait esté fait par cy devant [1]. Pourtant celuy qui entreprend d'escrire l'histoire de ce temps ne peut mieux faire que jetter l'œil sur les histoires anciennes. Car encor qu'il y trouve autres personnes quy parlent et agissent, si est-ce qu'il rencontrera presques toutes les mesmes paroles et actions; et verra les derniers siecles, comme moulés ou les premiers comme pourtraits au vif sur la face des derniers.

Le roy d'Assur n'estant appellé de Dieu que pour estre la verge de sa colère, et seulement le baston de son indignation [2], vient vers Jerusalem, enflé

[1] Ecclésiaste, 1. [2] Esa. 10.

d'orgueil, vomissant ses bravades blasphématoires contre l'Éternel et son peuple; et après qu'il eut butiné du butin et pillé du pillage, et parachevé l'œuvre du Seigneur en la montagne de Sion et en Jérusalem, eslevant sa creste, dit : *Je l'ay fait par la force de ma main, et par ma sagesse, car je suis entendu :* Et ainsi, *Il sacrifioit à son filé, et faisoit encensement à sa rets; d'autant que par iceux sa portion estoit engraissée, et sa viande estoit une chose bien refaite*[1]. Mais l'Éternel ayant achevé de chastier son peuple, s'en prend à luy, menace de faire venir à conte le fruict de la grandeur de son cœur, et la gloire de la hautesse de ses yeux; et puis après luy dit[2]. D'autant que tu es forcené contre moy, et ta bravade est montée à mes oreilles, voicy je mettray ma boucle en tes narines, et mon mors en tes babines; et te feray retourner par le chemin par lequel tu es venu. L'Éternel des armées lèvera sur toy un fouet, comme la playe de Madian au rocher de Horeb, et comme son baston sur la mer, lequel il eslèvera comme contre les Égyptiens[3]. Brief dit le Seigneur[4] : Je m'en vay mettre en toy un tel esprit, qu'ayant entendu un certain bruit, tu t'en retourneras en ton païs, et je te feray tomber par l'espée en ton païs. Ces choses furent révélées au prophète Esaïe, prononcées au roy Ézéchias et au peuple

[1] Habacuc 1. — Voici le passage d'Habacuc dont il est question : « A cause de cela il sacrifiera à son filet et fera des en- « censements à son rets, parce qu'il aura par leur moyen une « grosse portion et que sa viande est une chose moelleuse. » Voy. *Habacuc*, ch. 1er, vers. 16.

[2] Esa. 37. [3] Esa. 10. [4] 2 Rois, 19.

de Dieu, et puis après accomplies de poinct en poinct.

L'an quatorzième du Roy Ezéchias, Sancherib, Roy des Assyriens monte contre toutes les villes closes de Juda, et les prend[1]. Le Roy Ezéchias considérant ce ravage qu'il faisoit, et craignant que le mesme ne luy arrive et à la ville royale de Jérusalem, envoye vers l'Assyrien, présentant de luy payer tout ce qu'il luy imposeroit, à condition qu'il s'en retourne arrière de luy. Ce qu'il accepte[2], et impose trois cens talens d'argent, et trente talens d'or à Ezéchias, Roy de Juda. Dont il bailla tout l'argent qui se trouva en la maison de l'Éternel, et és thrésors de la maison royale. Voire Ezéchias despeçà les portes du temple de l'Éternel, et les posteaux que luy-mesme avoit couverts de lame d'or, et les bailla au Roy des Assyriens.

Ce perfide payen ayant receu toutes ces contributions immenses, ne se souciant de l'accord fait entre eux, fausse sa promesse; et vient avec toutes ses forces vers ceste ville métropolitaine de Judée, ville du grand Roy, la cité de Dieu, le sainct lieu des habitacles du Souverain. Mais avec quel orgueil? quelles forceneries? quelles insolences? quels outrages? quels blasphèmes. Desdaignant et défiant tous hommes, voire mesmes l'Éternel le Dieu d'Israël[3]. *Qui est assis entre les chérubins, et qui seul est le Dieu de tous les royaumes de la terre*[4]. Il prend plaisir à se piafer devant ceste ville, cheminant avec

[1] Esa. 36. [2] 2 Rois, 18.
[3] 2 Rois, 19. [4] 2 Deutéronome, 10.

une fière démarche, la gorge estendue, dressant la teste hupée contre le ciel; et desgorgeant le venin de son cœur; il fait parade de ses victoires et conquestes. Il se vante d'avoir attrappé de sa main les royaumes, d'avoir osté les bornes des peuples, d'avoir pillé leur plus précieux avoir, d'avoir fait descendre comme puissant ceux qui estoyent assis; que sa main avoit trouvé comme un nid la chevance des peuples; et tout ainsi que l'on assemble les œufs qui sont laissés, qu'ainsi il avoit assemblé toute la terre, sans qu'aucun ait osé remuer l'aile, ou ouvrir le bec pour grommeler ou gazouiller[1].

Il se mocque des habitans de Jérusalem, et dit[2], qu'il leur baillera deux mille chevaux, s'ils ont autant d'hommes pour monter dessus. Il menace de les réduire en tel estat, qu'ils mangeront leur propre fiente, et boiront leur urine; tasche de desbaucher le peuple contre le Roy, disant : N'escoutés point Ezéchias; car ainsi a dit le roy des Assyriens, faites gracieux appointement avec moy, et sortés vers moy; et mangés chacun de sa vigne et de son figuier, et beuvés chacun de l'eau de sa cisterne; adjoustant plusieurs autres belles promesses. Pour à quoy les induire, poursuyvant son propos audacieux, il dit : N'escoutés point Ezéchias, quand il vous voudra persuader, disant, l'Éternel nous délivrera. Les dieux des nations ont-ils aucunement délivré chacun leur païs de la main du Roy des Assyriens? Qui sont ceux d'entre tous les Dieux qui ayent délivré leurs païs de ma main, pour dire que

[1] Esa. 10. [2] 2 Rois, 18.

l'Éternel délivrera Jérusalem de ma main? Enfin pour combler tous ses blasphèmes et outrages exécrables, il crie tout haut, pensant les intimider[1] : *Que ton Dieu ne t'abuse point, auquel tu te confies, disant, Jérusalem ne sera point livrée en la main du Roy des Assyriens. Voilà tu as entendu ce que les Rois des Assyriens ont fait à tous les païs, en les destruisant entièrement; et tu eschapperois?*

Cecy contriste et estonne merveilleusement le Roy Ezéchias; qui à l'instant deschire ses vestemens, se couvre d'un sac, et entre en la maison de l'Éternel, disant : *Ce jour icy est le jour d'angoisse et de répréhension, et de blasphème : Car les enfans sont venus jusques à l'ouverture de la matrice, mais il n'y a point de force pour enfanter*[2]. Il desploye les lettres de Rabsçaké[3] devant l'Éternel, espand son cœur et ses prières devant Dieu, implorant son assistence paternelle pour leur délivrance.

Le Seigneur luy envoye son prophète Esaie, pour luy dire que sa prière est exaucée; et luy promet non seulement la délivrance de la ville, mais aussy la ruine de son ennemy. Il ne luy permet pas d'entrer en la ville, non d'y jetter aucune flèche, non pas mesmes de se présenter contre elle avec le bouclier; et ne luy donne le loisir de dresser quelque terrace contre elle. Car dès cette nuict-là un ange de l'Éternel sortit, et tua cent quatre-vingts et cinq mille hommes au camp des Assyriens, tellement qu'au matin la campagne se trouva couverte de corps morts; ce que voyant il est contraint de lever

[1] 2 Rois, 19. [2] Rois, 19, 3.
[3] Ambassadeur et général du roi des Assyriens. 2 Rois. 1.

le siége, prendre la fuite honteusement, et se retirer en Ninive, où il pense estre hors de danger : Mais la main vengeresse de Dieu le poursuit, et lorsque pour sa retraite toute la plus asseurée, il entre et se prosterne en la maison de Nisroc son Dieu, voicy Adrammelec et Sçareetser ses propres fils qui le tuent avec l'espée, et se sauvent au païs d'Ararat; et Esar-Haddon son fils régna en son lieu. A bon droit donc est ce que le prophète royal, dit[1] : *Que les meschans ont desdaigné leur espée, et ont bandé leur arc pour abbattre l'affligé et le souffreteux, et pour massacrer ceux qui cheminent droit. Mais leur espée entrera en leur propre cœur, et leurs arcs seront rompus.* Item, *j'ay veu le meschant terrible et verdoyant comme le verd laurier, mais il est passé, et voilà il n'est plus : je l'ay cerché et il ne s'est point trouvé.* C'est chose terrible de tomber ès mains du Dieu vivant; lequel est sage de cœur et robuste de force; qui est-ce qui s'est opposé à luy, et s'en est bien trouvé[2].

Or en toute la chrestienté ne se trouvera homme de bon sens, ou tant soit peu judicieux, qui ne confessera (s'il veut parler en équité et sans passion) que tout ce que dessus est une très-naïfve description du Roy d'Espagne, qui tousjours ahanne[3] espérant et aspirant à la monarchie catholique. Nous n'entrerons pas en la déduction de toutes les cruautés barbares et tyrannies inhumaines qu'il a exercé et exerce encores, en subjugant et tenant sous ses

[1] Psa. 37. [2] Job, 9.

[3] Du vieux verbe *ahaner*, qui signifie éprouver beaucoup de fatigue en faisant quelque chose.

griffes les Indes tant de l'orient que de l'occident. Nous ne parlerons point de celles qu'il a osé mettre en œuvre en plusieurs païs de la chrestienté, et notamment en ces dix-sept provinces, depuis que par son inquisition exécrable, il les a contraint de soustenir une guerre sanglante, pour maintenir la liberté de leurs consciences et leurs privilèges par les armes; jusqu'à ce que n'en pouvant plus, et se voyant prest d'estre accablé, il a trouvé bon de quitter la peau de lyon, pour se revestir de celle du renard; prattiquant une trefves de douze ans, durant laquelle il a repris son haleine, refourni ses thrésors, remis en ordre ses finances, reformé son estat, et tasché par ses boutefeux de mettre le nostre en combustion. Nous ne touchons rien, de toutes ces choses-là, d'autant qu'elles ont assés esté mises en lumière par plusieurs autheurs célèbres, hommes de science et de conscience, et que ce seroit trop nous esloigner de nostre propos.

Seulement pour nous approcher de quelques années en ça, tout le monde a veu clairement que le Roy d'Espagne s'est voulu servir de la trefves de ces Païs-Bas, pour aller prendre au filé[1] et attrapper en sa rets une grande partie de l'Allemagne, usant en cela de toutes les ruses, tromperies, circonventions, perfidies, et prattiques frauduleuses que sa boutique luy fournit d'ordinaire : y apportant aussi toutes les forces, violences, extorsions, et tyrannies, qu'il estoit accoustumé d'employer ailleurs.

Car aussy tost que le duc de Juliers et Cléve

[1] Filet.

meurt, il y va faire la guerre pour en prendre possession. Et afin que cela luy succède tant mieux ses émissaires, qui ont leurs séminaires partout, assassinent, par les mains d'un malheureux scélérat *Ravaillac*, ce *Grand Henry* quatrième, protecteur desdits païs, et brouille la France, pour espuiser toute la belle espargne que ce feu roy avoit faite.

L'empereur *Matthias* estant trespassé il met en trouble l'Austriche, la Bohême, la Silésie et la Moravie, y voulant establir celuy que bon luy semble. Et d'autant qu'il voit le prince électeur *Frédéric*, cinquième légitimement appellé à la couronne de Bohême, voilà pourquoy il s'en veut prendre à luy, et s'en venger comme s'il luy avoit ravi son royaume de Castille; condamnant pour ce fait, par la bouche de l'empereur, au feu et à l'espée tout son Palatinat. Et pour en faire l'exécution il envoye le *marquis Spinola*, général de son armée, accompagné de la gendarmerie des Archiducs, pourveu d'argent, et de toutes munitions de guerre. Lequel se rend tant redoutable à toute l'Allemagne que tout luy réussit à souhait, prend leurs villes comme si ce n'estoyent que des nids d'oiselets et des œufs abandonnés, sans qu'aucun ose remuer l'aile, et se mettre en défense pour luy résister. L'orgueil naturel de *Genua la Superba*[1] luy fait dire audacieusement : *Aut nunc aut nunquam*, c'est à dire, *ou maintenant ou jamais*. Voilà le commencement du désastre et de toutes les douleurs qui ensuivirent puis après ; dont la povre Allemagne désolée crie : *C'est icy le jour d'angoisse*

[1] Gênes la superbe.

et de destresse! toute escrasée et foulée aux pieds de ses ennemis.

Cependant la trefve s'en va, et approche fort de la fin de son terme. Son maistre qui n'a point voulu que la trefve fut enfantée sans luy, ne veut pas qu'elle meure et soit ensevelie sans luy. Ayant donc ravagé tant qu'il a peu le Palatinat, il retourne par le commandement de son Roy vers le Païs-Bas avec quelques troupes, pour recommencer la guerre contre les provinces confédérées.

Mais cest Assyrien nous envoye un rabbi de son conseil, le chancelier *Peckius*[1] avec une infinité de belles paroles emmiélées, ayant sa boutique bien estoffée de chimères pour nous endormir. Ses lèvres distillent rayons de miel, et son palais est plus doux qu'huile[2]. Sa proposition faite en l'assemblée des Estats-Généraux le vingt et troisième de mars mil six cens vingt et un, est comme la pilulle dorée d'un médecin expert où le succre n'est pas espargné. Il met en avant le changement déplorable que l'expiration de la trefve apportera à la commune patrie. Il semble avec horreur appréhender les préparations qui se font de part et d'autre pour la guerre. Presche la grande commisération de Leurs Altesses, contemplans avec pitié les inconvéniens extrêmes qui s'en alloyent tomber sur ces païs par tel changement : leur soin et vigilance à excogiter et peser meurement les moyens pour y remédier en temps;

[1] *Peckius*, Pierre Peck, seigneur de Bouchout, né à Louvain, en 1562, chancelier en 1614. On prétend qu'Henri IV l'avait nommé le *sage Flamand*. Il mourut à Bruxelles, en 1625.

[2] Prov. 5.

leur inclination à la paix; leur zèle et affection au bien public, n'ayans eu autre but en faisans la trefve, que d'esteindre par icelle pour jamais le feu de la guerre en laquelle ils ont trouvé ces païs. Pour preuve de toutes ces bonnes intentions il produit leurs actions durant le temps de la trefve, et veut faire croire à cest Estat qu'elles ont en tout et partout esté si équitables, droites et justes, que pour l'advenir nous ne devons en nulle façon nous mesfier, ains plustost nous asseurer que tous leurs desseins tendent à l'advantage de ces païs en général.

Voilà beaucoup de belles choses bien agencées, un chant très-doux, pour piper les ignorans; et pense par ce beau discours avoir tellement charmé les oreilles de ses auditeurs, que tout aussy tost luy applaudissans et s'escrians, *voix de Dieu et non d'homme*[1]*!* condescendans à son opinion, ils lairoyent tomber leur souveraineté à ses pieds, jugeans avec luy que la souveraine félicité de ces Païs-Bas consiste en ce que toutes les parties et membres d'iceux s'assemblent en un corps, et sous un chef. Et pour tant mieux s'expliquer, il soustient que pour recouvrer la paisible union et le repos heureux dont ces païs avoyent jouy devant les troubles de nostre temps, voire pour estre mieux et plus asseurés que jamais, tout le meilleur expédient feroit, que les Provinces-Unies se voulussent laisser induire à quelque accord, pour recognoistre leurs princes naturels. Il cuide les *avoir desja fléchis par la force de ses douces paroles, et induits par la mignardise de ses lèvres*[2].

[1] Act. 12. [2] Prov. 7.

Or tant s'en faut que ce sien jugement soit approuvé que tout au contraire le vingt cinquième de mars, les Estats condamnent magnanimement sa proposition, qui ne tend qu'à couver un mauvais œuf; et luy donnant sa sentence par escrit, luy déclarent, que le malheur extrême de ces provinces seroit de retourner sous le joug tyrannique de l'Espagne. L'arbre s'en va mourir qui se laisse embrasser du lière. Et quand bien la souvenance de tant de cruautés expérimentées seroit esteinte, la tragédie de l'Allemagne encore toute sanglante ne leur sert que de trop suffisante preuve à cela. Car les princes voyent leurs affaires en celles de leurs voisins, comme nous voyons nos yeux reluire dans les prunelles de ceux que nous regardons. *Cestuy-là est vrayment sage qui du malheur d'autruy fait son apprentissage.* Et nonobstant toutes les belles protestations qu'il fait de l'amitié, douceur et bienvuiellance de ses princes, comme de ceux qui n'affectionnent rien tant que le propre bien de cest Estat, et ne désirent rien tant qu'une résolution fructueuse par laquelle puisse estre remédié à toutes les effusions de sang, impositions, tailles, ou charges excessives, et autres calamités dont cest Estat a esté si longtemps harassé, nonobstant aussy toutes les asseurances qu'il promet de la bonne volonté, candeur et sincérité que Leurs Altesses ont tousjours en recommandation et tesmoigné par la punctuelle et religieuse observation de tous leurs traittés et promesses; si est-ce que les Seigneurs Estats protestent d'avoir jusques ores maintenu et de vouloir encor pour l'advenir religieusement maintenir jusqu'à la

dernière goutte de leur sang la souveraineté des provinces unies, qui est indubitable et hors de toute dispute, contre tous ceux qui la voudroyent révoquer en doute et tirer en question : Et comme *Caton* en Utique, se réputent invincibles, tant qu'ils sont plus puissans en droit que *Cæsar*.

Puis après ayans desplastré et descouvert tous ses beaux prétextes, ils ne craignent pas de condamner aussy sa personne, prononceans inhabile, tant luy que tous ceux qui voudront disputer le droit souverain de ces païs confédérés, recognu et approuvé par les plus grands Monarques, Rois, Potentats et Républiques de la terre, et qui plus est soubsigné du Roy d'Espagne et des Archiducs, lorsqu'ils les ont déclarés estre païs libres, sur lequels ils ne prétendoyent rien. Et de fait qui ne voit que toutes ces courtoisies ne sont qu'autant *de couteaux trenchans*[1], et toutes ces protestations solemnelles et promesses libérales ne sont autre chose que le chant du cocodril[2], la voix de l'hyène qui doucement contrefait celle des pasteurs pour les dévorer. Le boucher caresse et gratte la beste qu'il veut tuer. Sage est celuy qui ne croit jamais le lyon qui flatte. La paix fourrée est pire qu'une guerre ouverte ; paix bien souvent plus cruelle que la plus sanglante guerre.

[1] Prov. 5.

[2] *Chant du cocodril.* — Les auteurs confondent ici les pleurs du crocodile et le chant des sirènes, qui avaient, croyait-on, le même but et les mêmes résultats.

> Le crocodile ainsi tue en versant des pleurs,
> La sirène en chantant et l'aspic sous les fleurs.
>
> ROTROU. *Bélisaire*, act. V, sc. V.

CHAPITRE II.

Entreprises sur le Casant; secours envoyé; ouvrages faits.

La trefve donc expirée, voilà la guerre qui se proclame de soy-mesme. Le Roy d'Espagne ayant par cy-devant par ses placcats[1] publié à tout le monde, que les provinces unies ont perpétré crime de lèse-Majesté au souverain degré, les veut encore punir comme rebelles sans aucune mercy. Et ce d'autant que de païs libres et souverains ils ne se veulent pas rendre ses esclaves. Tout le monde est plein de ce bruit retentissant; les oreilles nous cornent de toutes ses menaces furieuses. On ne parle que de guerre; de mettre une armée en Flandres, une en Brabant, une és quartiers de Clève, une en Gueldre, une en Frise; soufflant un roide vent d'indignation, et grondant en tonnere de vengeance. Il se vante d'emporter comme d'un ravage d'eaux, tout en un coup, plusieurs de nos plus fortes villes frontières, de tout arracher et destruire; brief en peu de temps de se loger au beau milieu des Provinces-Unies, et de mener esclave toute la Battavie aux montagnes de Grenade et aux minières du Peru[2]. *Mais qui trop embrasse mal estreint. Tel chasse à tout qui souvent ne prend rien.*

Le *marquis Spinola*[3] se loge avec une armée aux

[1] *Placcats* — placards. [2] Pérou.

[3] Ambroise, marquis de Spinola, l'un des plus grands capitaines de son temps, descendait d'une famille illustre, qui depuis le XII[e] siècle, tenait un rang élevé dans la république de

environs de Wesel; le *comte Henry de Bergues*[1] tire ses troupes vers Juliers. En Flandres il y a une armée preste au Païs de Waes, pour aller envahir

Gênes. Né en 1571, il avait plns de 30 ans, lorsque en 1602, il embrassa la carrière des armes. Ayant employé une partie de sa fortune à réunir auprès de Milan 9,000 vieux soldats licenciés, il les condnisit en Belgique pour secourir l'archidnc Albert, dont la position était difficile en ce moment. Après avoir tenu la campagne contre l'armée de Maurice de Nassan, le marquis de Spinola fut appelé, en avril 1604, au commandement général des tronpes et, plns tard, on le chargea spécialement du siége d'Ostende. Cinq mois après, le 14 septembre, cette ville fut contrainte à capituler; elle avait résisté pendant près de quatre ans à l'armée de l'archiduc. Après avoir lutté jusqu'en 1609 contre le prince Maurice, son rival de gloire, Spinola négocia avec lui le traité de paix qui reconnaissait l'indépendance des Pays-Bas. La guerre recommença le 10 avril 1621, après douze ans de trêve. Spinola et son lieutenant Louis Velasco échouèrent, en 1622, devant Berg-op-Zoom, dont ils avaient entrepris le siége, mais en 1625, le général espagnol prit sa revanche, en s'emparant de l'importante place de Bréda. Disgracié en 1627 par suite d'une intrigue de cour, il revint à Madrid et dut prendre, en 1628, le commandement de l'armée délabrée que l'Espagne avait alors en Italie. Il s'empara de la ville de Casal, et demanda vainement des renforts ponr attaquer la citadelle où s'était retiré le maréchal de Thoiras; persuadé qu'on l'abandonnait pour flétrir sa gloire, le chagrin s'empara de lui, il mourut le 25 septembre 1630, en s'écriant : *Me han quittado la honra!* — Ils m'ont ravi l'honneur !

[1] Le comte Henri de Berghe, issu d'une famille illnstre, servit d'abord les Espagnols et remporta plusieurs victoires contre les Hollandais. Mécontent du gouvernement espagnol, il résigna son commandement en 1629. Il se retira à Liége, l'archiduchesse Isabelle le rappela vainement à Bruxelles, promettant de réparer les lnjustices dont il se plaignait, mais le comte ayant résisté à ses instances, la cour de Bruxelles lo déclara traître à la patrie et le condamna à perdre la tête sur l'échafaud. Il se retira auprès du prince d'Orange, auquel il fut utile par ses conseils et mourut en Hollande.

l'isle de Casant[1] sous la conduite de *don Inigo de Borgia,* gouverneur du chasteau d'Anvers. Le *marquis Spinola* avoit avec mille peines arraché Ostende, espine au pied de ceste province-là; mais *don Inigo* veut arracher ce clou de l'Escluse[2], dont le *prince d'Orange* luy a transpercé le flanc.

Ceste armée estant venuë à Eeckeloo, se sépare en deux troupes; l'une vers Reygersvliet, et l'autre vers Sainte-Cateline; pour en une mesme nuict, et tout en un coup prendre ce païs de Casant. Il faut y entrer à quel prix que ce soit, c'est un faire le faut[3]. Et pour bien asseurer le bel exploit, il y faut aller par mer et par terre, tant du costé de l'occident que de l'orient. Il fait grands appareils, amasse force chariots pour amener treize pontons et quarante schalouppes vers Reygersvliet, avec cinq ou six mille hommes, et quelques pièces de canon. Tout cela marche sous la conduite du sieur De La Fontaine, gouverneur de la ville de Dam et des forteresses circonvoisines. Le clergé, qui a la charité en la bouche et l'avarice en l'âme; la langue libérale et la main chiche; le cœur plus ouvert à la guerre qu'à la bourse, ne veut point aussy manquer à son devoir, pour faire ce beau coup. Pourtant l'evesque de Bruges se met en campagne avec luy, et ne cesse de pousser fort à la roue, à ce que l'on passe outre la rivière de l'Escluse en Casant.

[1] *Isle de Casant.* — L'île de Catsand n'est point à proprement parler une île, c'est une partie de la Flandre maritime séparée du continent par des canaux.

[2] La ville de l'Écluse était au pouvoir des Hollandais.

[3] C'est une chose indispensable.

Le sieur Philippe de Hautain, gouverneur de l'Escluse, lieutenant de monsieur le prince Henry Frédéric de Nassau sur tout le quartier de Flandres, sachant d'heure en heure tout ce que l'ennemy fait, en advertit vistement les Estats-Généraux et monseigneur le prince d'Orange; et s'addresse aux Estats de Zélande, comme aux plus proches, à ce que prestement soit donné ordre pour la provision nécessaire en la défense dudit quartier. Cependant ayant pourveu à la ville de l'Escluse, d'Ardenbourg, et aux forteresses qui en dépendent; ayant aussy donné ordre à quelques navires de guerre venus de Zélande, pour bien garder les advenues sur la rivière : Il se transporte en personne au païs de Casant avec quelques troupes tirées de ses garnisons; en loge une partie du costé de la mer, vis à vis de Reygersvliet, et prend l'autre quant et soy vers Oosbourg, pour aller faire teste à don Inigo, estant jour et nuict sur pied, tousjours en action, allant et venant sans cesse d'un quartier à l'autre.

Or tandis que le secours se prépare par mer et par terre, le Seigneur du ciel et de la terre se monstre favorable envers le quartier de la Flandres : Car l'Eternel, *qui planche ses hautes chambres entre les eaux, qui fait des grosses nuées son chariot, et se pourmène sur les ailes du vent*[1]; *qui fait monter du bout de la terre les vapeurs, et tourne les esclairs en pluye*[2]; ce grand Dieu ayant fait tomber la pluye en grande abondance par l'espace de cinq ou six jours, continue encor d'ouvrir les bondes des cieux

[1] Psal. 104. [2] Jérémie 10.

en telle façon que les chariots de l'ennemy avec tous leurs attelages se rompent en pièces, et demeurent enfondrés en la fange.

Don Inigo s'asseurant que la troupe au costé de l'occident passeroit la rivière au poinct nommé, part d'Eeckeloo avec cinq ou six mille hommes, et la mesme nuict, entre l'onzième et douzième de septembre 1621, il marche vers Casant, pensant passer entre les forts d'Isendique et Sainte-Cateline, pour advancer par le païs inondé qui est près d'Oosbourg lorsque la marée seroit escoulée; et est résolu de prendre en passant le fort de Sainte-Cateline, pour asseurer sa retraite. Le sieur de Hautain avec le peu de gens qu'il a, garde les advenues des marescages. Dieu *qui forme la lumière et crée les ténèbres*[1], *qui réduit les ténèbres devant les siens en lumière*[2], envoye subitement une lumière si grande parmi la très-espesse et extraordinaire obscurité, par l'espace d'un quart d'heure ou plus, que la nuict semble estre changée en jour; plusieurs lisent leurs lettres sans aide d'autre lumière. Ce signe du ciel donne courage à nos gens, et l'espouvante à l'ennemy, qui se voit par tout descouvert comme en plein jour.

L'Espagnol se trouve chocqué et arresté d'une povre petite redoute de briques assise sur la dique[3], gardée de dix ou douze bons soldats qui se defendent bravement, tant que leur poudre et bales faillies plustost que leur courage, contraints de se revenger

[1] Esa. 45. [2] Esa. 42.
[3] *Dique* — Digue.

à coups de pierres, en la fin n'en pouvans plus à cause du feu et de la fumée ils se rendent sous promesse de bon quartier. Or voyant qu'il a perdu de ses gens, consumé pour néant ses moyens et son temps devant ce petit trou, estant aussy adverty par ses guides, que quelques troupes l'attendoyent sur la dique d'Oosbourg avec nombre de basteaux amassés au canal de Casenbroot; il perd courage, tourne teste, et se retire vers Eeckeloo, où il s'arreste quelques jours, et fait visiter le païs inondé, examiner les passages, et sonder les canaux, pour voir s'il ne seroit pas possible de les boucher à force de fascines, et ainsi se faire un chemin commode, pour passer vers Casant avec son armée et artillerie.

Mais voyant que cela n'est point faisable, il tire ses troupes vers Reygersvliet. Réduit au désespoir, il gronde et se despite de voir son dessein aussy tost estouffé qu'enfanté : grinceant des dents contre celuy qui luy fait la guerre par les eaux et une lumière miraculeuse, il crache contre le ciel, et s'écrie : *Dios es Lutherano*[1], ne pensant point à son chapelet[2] qu'il porte en la main.

Cependant si tost que les Estats de Zélande sont advertis du project de l'ennemy, ils envoyent incontinent des navires de guerre, pour se mettre sur la

[1] *Dios es Lutherano* — Dieu est Luthérien.

[2] *Chapelet.* — Voici l'origine de ce mot. Diminutif de *chapel* : petit chapeau, « la suite du sens est : petit chapeau; puis particulièrement la couronne de roses que l'on mettait sur la « tête de la Sainte-Vierge ou rosaire; enfin par similitude avec « le rosaire, un nombre de grains enfilés et formant une sorte « de couronne ou rosaire. » E. LITTRÉ, *Dictionnaire de la langue française*, t. I, p. 557.

rivière, et par dessus cela un bon nombre de matelots pour servir à l'artillerie; font aussy passer vers Bresques la mesme nuict avec des schalouppes deux compagnies d'infanterie, qui estoyent en garnison à Flessingues; et tirent en grande diligence plusieurs autres trouppes de leurs plus proches garnisons, qu'ils font passer vers la Flandres. Voicy de mesme le sieur Guillaume de Hautain, admiral de Zélande qui se voit en mer, revenant de son voyage. Il ne met pas si tost pied à terre, et quasi n'ont ses navires mouillé l'ancre, que tout aussy tost une partie est commandée de faire voile vers la rivière de l'Escluse, pour garder le païs de Casant, luymesme suivant bientost en personne.

Peu de jours après monseigneur le prince, estant bien informé de tout, envoye au sieur de Hautain, le capitaine Paul Grenu avec dix compagnies d'infanterie, pour garder l'isle de Casant, ou les employer là où ledit sieur de Hautain trouvera expédient pour le service du païs. Tellement qu'en fort peu de jours la Flandre est très bien pourveue tant par mer que par terre d'une belle troupe d'infanterie.

L'ennemy s'arreste à Reygersvliet, y plante son camp, et se retranche pour y faire sa demeure. Il passe là tout l'hyver, y creusant un canal, duquel il se veut servir pour entrer en la rivière. Et pour l'asseurance d'iceluy, il y fait les forteresses appellées Isabella, Sainte-Cerése, Sainte-Anne, avec quelques petites redoutes par dedans le païs, sans attenter plus avant sur aucune place.

L'Estat ayant fourni le quartier de gendarmerie

compétament, donne ordre, et députe les sieurs Schaguen et Berck du conseil d'Estat, et les sieurs Vander Hooge et Huyssens en Zélande, pour non seulement bien fortifier l'Escluse et les places d'alentour, mais aussy faire des forteresses royales et retranchemens magnifiques en l'isle de Casant, droit à l'opposite du camp de l'ennemy. Durant lequel temps le canon joue tant de l'un que de l'autre costé réciproquement, pour empescher l'advancement des ouvrages.

CHAPITRE III.

Résolution d'attacquer la ville de Bergues sur le Soom.

Voicy le printemps, voire l'esté venu, la saison propre pour exploitter quelques desseins; mais l'ennemy réduit au désespoir n'attente plus rien en Flandres : Don Inigo résoult de la quitter, laissant le soin et la garde de toutes ses belles conquestes au sieur De La Fontaine. Estant résolu néantmoins de monstrer son courage généreux et la grandeur de son cœur, comme d'un de *los Grandos* d'Espagne[1], en la province de laquelle il estoit sorti, pour exploiter toutes ces belles prouesses. Le théatre sur lequel il veut faire paroistre sa magnanimité sera le païs montagneux dont la ville de Bergues est environnée. Il veut donc venir vers le Brabant pour se joindre au marquis Spinola, et s'acheminer avec l'armée de son roy vers ceste ville, où il s'asseure

[1] *Los grandos* d'Espagne — les grands d'Espagne.

que toutes les fautes arrivées en la Flandre seront reparées au double.

Or comme les ecclésiastiques avec les quatre membres de Flandres avoyent faict plusieurs et grandes instances vers l'infante et ceux de leur conseil, à ce qu'une armée fust employée pour subjuguer la ville de l'Escluse avec tout ce qui en dépend, et par ce moyen nettoyer toute ceste province-là : Ainsi les Estats de Brabant s'esvertuent de tout leur pouvoir à ce que la mesme résolution puisse estre prise pour les villes de Bergues et Bréda, qui leur apportent très-grand détriment et continuelles fascheries. Sur tout estans extrêmement irrités de cest affront qui leur fut fait au mois de may, lors que monsieur le prince Henry Frédéric de Nassau[1],

[1] Frédéric Henri de Nassau, prince d'Orange, né à Delft, le 28 févrler 1584, fils de Guillaume de Nassau, prince d'Orange et de sa quatrième femme Louise de Coligni. Voici comment l'expédition dont il s'agit est racontée, dans les *Mémoires de Fréd.-Henri*. Amsterdam, Pierre Humbert, MDCCXXXIII.

. . . . .« Ledict prince donc estant arrivé à Bréda prend avec « soy sept compagnies de cavallerie, qu'il y avait en garnison, « environ quinze cents hommes de pied et trois pièces de cam- « pagne, mande au sieur Marquette, lieutenant général de la « cavallerie de le venir joindre à Herenthout, avec trente com- « pagnies de cavallerie. Toutes ces forces se trouvent ponctuel- « lement au lieu désigné. Le prince s'avança avec la cavallerie « vers Herenthals, où ceux de dedans estans advertis de sa « venue avoyent mis des gardes dehors, lesquels entendant « approcher nos troupes, tirèrent divers coups de carabine pour « avertir les leurs, qui estoient desjà en armes, sur le rempart « et aux portes de la ville. Cognoissans donc que nous estions « découverts, on se retira à Herenthout susdit. On y arriva « environ le midy, et y ayant fait repaistre et reposer nos sol- « dats, on en partit le soir; ayant marché toute la nuict, on « arriva le matin de bonne heure près de la rivière du Démer, « où nostre canon ayant esté planté sur quelques haulteurs,

comme un Mars foudroyant, ayant passé la rivière du Démer, se présenta aux yeux de l'infante et de Spinola devant les portes de Bruxelles, fit brusler tout le païs, donna l'espouvante à Madril [1], et l'alarme au roy d'Espagne.

Les cendres de ce feu ne sont encor esteintes que voilà le conseil bien tost pris, et la sentence arrestée d'attacquer ceste ville à bon escient, et de n'y espargner le verd ny le sec. Tout depuis ce temps-là on ne nous chante autre chanson : les peuples de Brabant et Flandres n'ont autre discours en la bouche que ce siége de Bergues; la langue et la plume d'un

« qui commandoyent le bord opposite, et des mousquetaires mis « le long d'icelle pour en chasser les gens qui paroissoyent de « l'autre costé, et qui faisoyent mine de vouloir deffendre le « passage; on fit jeter un pont de barques par dessus ladite « rivière, ce que voyant l'ennemy, et que nous commencions à « passer, ils se retirèrent aussitost, de façon que toutes nos « troupes passèrent sans aucun empeschement et allèrent loger « en un village nommé Hoocht, où il y a un bon chasteau de « pierre du même nom, lequel après s'estre un peu défendu, « ceux de dedans le rendirent à discrétion. Le mesme soir le « prince envoya Marquette avec mil cinq cents chevaux jusques « aux portes de Bruxelles, où l'infante faisoit sa résidence ordi- « naire avec toute sa cour. Marquette après avoir brusié quel- « ques villages aux environs, et y avoir arresté quelque temps « sous le canon de la ville, retourna au quartier. Le prince alla « aussi proche de Louvain, où une petite escarmouche s'estant « commencée, il fit pousser l'ennemy jusques dans les portes de « la ville et mettre le feu à ses fauxbourgs. N'ayant séjourné à « Hoocht en tout sept jours, tout ce qu'il avait dessein de faire « achevé, et ayant nouvelles que Henry de Berg retournoit avec « sa cavalierie, deslogea dudit lieu et prenant son chemin par « *Geel*, *Turnhout et Balen*, arriva à Breda sans aucune porte et « avec quantité de prisonniers. »

Mém. de Fréd.-Henri, prince d'Orange, p. 6 et 7.

[1] *Madril* — Madrid.

chacun sert comme de trompette pour nous donner l'alarme; les menaces dont on pense nous estonner s'eslèvent à tout moment, emmoncelées[1] ne plus ne moins que les ondes enragées de la mer enflée par l'orage. L'ennemy fait espandre ce retentissement bruyant jusques en Hollande, cuidant par ce moyen destourner le prince d'Orange avec son armée arrière du Rhin, pour se faire passage vers la Frise, ou bien à tout le moins emporter d'un beau coup la ville de Bergues despourveue de sa garnison ordinaire.

Tout le monde est ensorcelé d'une si bonne opinion du *marquis Spinola, qui avoit beu les eaux estrangères, et tari de la plante de ses pieds les eaux* des forteresses de l'Allemagne[2]. Que l'on tient ceste ville asseurement perdue, s'il est résolu de la venir assieger; il n'y a rien de plus certain selon leur jugement. *Les habitans d'icelle estans courts de force seront espouvantés et confus, deviendront comme l'herbe des champs, et l'herbe verde, et le foin des toicts, et comme la moisson touchée de la bruslure devant qu'elle soit crue en espi*. Ainsi est-ce que parle l'ennemy, *environné d'orgueil comme d'un carquant, et couvert de l'accoustrement de violence*[3]. Cuidant que la conqueste de ceste ville sera aussy facile à exécuter qu'à l'entreprendre, aussy tost abbattue que battue. Car mesmes dès le commencement de ce siège triomphans devant la victoire; c'estoit comme un article de foy escrit en leur

[1] Amoncelées.

[2] 2 Rois. — *Voyez* dans la Bible *Les Rois*, liv. II, ch. XIX, vers. 24-25-26.

[3] Psa. 73.

cœur, et un proverbe trottant sur la bouche d'un chacun, que Spinola emporteroit la ville de Bergues, d'autant qu'il n'a jamais rien entrepris, dont il ne soit venu à bout; tout luy est succédé à souhait jusqu'à présent, dont il ne peut faillir de prendre ceste ville s'il l'assiège. Nos oreilles sont sans cesse battues de l'esclat de ce tonnerre. Vray est que l'homme propose, mais le temps monstrera bien que c'est Dieu qui dispose. L'orgueil accoustumé de nostre ennemy ne recognoit ny mors ny bride, luy fait bastir des tours de Babel en son cœur, le luy fait porter haut, et le rend insolent pour le moindre sousris de sa fortune qu'il adore. *Mais celuy qui s'asseure sur la vanité dont il a esté séduit, aura vanité pour son changement*[1].

CHAPITRE IV.

L'infanterie partie de la ville; gardes des bourgeois.

Le prince d'Orange estant résolu de loger une partie de son armée près de Rés au païs de Clève, sous la conduite de son frère le prince Henry Frédéric de Nassau, et de mener l'autre partie quant et soy près d'Emmeric; despesche patentes[2] pour tirer sept compagnies de la garnison de Bergues; de sorte que le mercredy trézième de jullet 1622 elles s'embarquent toutes, et dévalent vers la teste, pour faire voile sur la vesprée[3]; demeurant de reste pour la ville

[1] Job. 15.
[2] *Patentes* — ordonnances ou décrets.
[3] *Vesprée* — le soir.

trois compagnies, et pour la garde des forts deux, avec la cavallerie. Combien que Son Excellence eust desja donné ordre pour faire venir trois autres compagnies en la place de celles qui devoyent partir vers le camp. Les susdites compagnies n'ont si tost perdu la veue de nos clochers, que voilà le bruit du siège de nostre ville espandu par le païs, parvenu à nos oreilles, continuant, et prenant accroissement d'heure en heure. Tous ceux qui viennent de ce costé-là nous asseurent que le *Marquis Spinola* ayant en pouppe le vent de ses victoires Palatines, qui ne craint ny les ondes ny les orages, en veut à ceste ville, et qu'il s'appreste pour la venir prendre en peu de jours.

Sur cela Messieurs le Gouverneur et les magistrats trouvent bon de donner ordre pour les gardes de ceste place; *les peuples s'en vont à néant où il n'y a point de conseil : Mais il y a fermeté là où y a nombre de Conseiller*[1]. La résolution est prise de faire mettre toute la bourgeoisie en armes, pour garder le rampart de la ville. Le commandement estant donné, on ne perd point de temps, tous ont la main à la besoigne, préparent leurs armes, et se mettent en équipage pour monter le soir en garde; il n'y a point de refus, point de dispute, point de mescontentement, point de murmures; le zèle à la religion, l'amour de la patrie, des femmes et des enfans, de tout leur avoir, et de leurs propres vies, les pousse au devoir unanimement. Un tout uni par consentement mutuel d'un peuple fidèle sous l'obéis-

[1] Prov. 15.

sance des supérieurs, conserve le corps d'un Estat, ou d'une ville, et divisé le perd. O belle chose de veoir tous les citoyens avec leur armes brillantes comme une haye de braves soldats plantée au long du rempart, et nuict sur nuict en action, desrobans le dormir à leurs paupières, et de veoir une bourgeoisie sans chagrin soustenir ceste dure fatigue sans relasche plusieurs nuicts, voire jusques à ce que le renforcement compétent des garnisons soit arrivé : Il n'y a point de repos, chacun banit ses aises pourveu que l'Estat soit servi, la ville hors de péril, et préservé des griffes de ces harpies de Madril. La nécessité de ceste vigilance est d'autant plus grande que le havre est bouché, à l'occasion d'un dos-d'asne que l'Estat fait bastir pour retenir l'eau dedans les fossés de la ville, dont l'ennemy se pourroit emparer à son grand advantage, pour avoir tant plus facile abord, passage, et mesmes entrée dans la ville.

Cependant voicy le jeudi quatorzième de ce mois arriver de Steenbergue la compagnie du capitaine *Melis*, laquelle son *Excellence* avoit destinée pour ceste garnison. Voicy aussy les patentes venues pour les quatre compagnies de cavallerie, qui se préparent pour marcher vers l'armée. Mais d'autant que de plus en plus les nouvelles continuent et les asseurances croissent de l'intention que l'ennemy a de nous assiéger, voilà pourquoy messieurs les magistrats requièrent le *sieur de Rihoven*, gouverneur de la place, qu'il voulust (si faire se pouvoit) demeurer et retenir la cavallerie en sa garnison, veu la nécessité extrême qui se présente à la porte : A quoy il

respond que comme bon et fidèle serviteur de l'Estat et de son *Excellence*, pour ne manquer à son devoir, il ne pouvoit omettre de suivre sa patente, leur promet néantmoins, qui si en chemin il est encores plus amplement et seurement adverti de la venue de l'ennemy il ne faudra de retourner en temps.

CHAPITRE V.

La Cavallerie part vers Bréda, retourne le mesme jour.

Tellement que le samedy seizième il fait sonner à cheval, et accompagné des sieurs *Vander Wel, Brouchem et du Metz*, capitaines de cavallerie, les quatre cornettes bougent, chacun avec sa troupe se met aux champs, pour s'aller joindre avec celles de Bréda, lesquelles sont accoustumé de marcher vers l'armée sous la conduite dudit *sieur de Rihoven*. Trois ou quatre heures après leur département vient un de nos Reisters[1], qui estant envoyé pour espier ce que fait l'ennemy, ayant couru la poste en Brabant, apporte en toute diligence les nouvelles certaines au commandeur, le capitaine *Bruce* et au magistrat, que l'ennemy marchoit desja avec son armée sur le chemin de Bergues, et que mesmement il avoit veu leurs troupes de ses propres yeux.

Or quoi qu'il fut extrêmement harassé du voyage très long et pénible qu'il avoit fait, si est ce qu'il se laisse persuader tant du commandeur que du magistrat, pour monter encores à cheval, et en toute

[1] Reîtres.

célérité aller trouver nostre cavallerie, à ce que le gouverneur en soit adverti; qui après l'avoir escouté, et mis l'affaire en délibération avec les trois capitaines, ne trouve pas encores bon de retourner, sans en avoir charge de son *Excellence; car en matières d'importance, il ne faut rien changer témérairement.* Pourtant est-il résolu de marcher plus outre. Et comme ils advancent vers le village nommé Sprundel, ils voyent sur le chemin le *sieur Justin de Nassau*, gouverneur de Bréda, venant tout exprès au devant du *sieur de Rihoven,* pour l'asseurer indubitablement que l'ennemy marchoit vers Bergues, et luy conseiller, voire persuader par beaucoup d'instances sérieuses de vouloir rebrousser chemin avec toute la cavallerie, présentant et qui plus est, promettant de prendre la charge sur soy, pour respondre de ce changement devant Son *Excellence. La conservation de la patrie doit estre la souveraine loy en tel accidens.*

Le *sieur de Rihoven* doncques ayant avec les capitaines bien balancé ce qui leur avoit esté rapporté jusques à présent, et meurement examiné la proposition et l'offre que fait le *sieur de Nassau,* trouve très bon de croire son conseil. Car de fait l'homme prudent quitte son opinion pour suivre la raison. Et comme la prudence a deux visages, l'un de nous advancer au bien, l'autre de reculer le mal de nous, ainsi ayans eu jusques à ceste heure la face vers l'armée pour le bien public, ils la tournent tout aussy tost pour repousser un mal commun dont la patrie est menacée; et en l'un et en l'autre, l'Estat est fidellement et utilement servi. A l'instant ils

tournent teste pour reprendre les brisées de Bergues, et se remettre en leur garnison. Charge est donnée à *Roland Van Os*, lieutenant du capitaine *Vander Wel*, de piquier vistement, et courir devant la troupe avec quelques cavaliers en toute diligence, pour advertir de bonne heure le commandeur et le magistrat de leur retour. Qui causa une grande joye et donna beaucoup de contentement aux habitans de la ville.

CHAPITRE VI.

Quelques députés vers Hollande et Zélande; ordre pour la moisson; fuite des païsans; les gardes ordonnées.

Le mesme soir fut avec advis du conseil de guerre député le sieur *Gratian Basin*, secrétaire de la ville, pour aller représenter à Messieurs les Estats de Zélande l'extrême nécessité en laquelle se trouve ceste ville, pour le présent despourveue de sa garnison ordinaire, et les prier instamment de vouloir au plustost envoyer autant de secours qu'il leur sera possible.

Lequel se met en chemin le dimanche dix-septième du mois, et estant parvenu jusques près de Yersken au païs de Ter Goes, ne peut gaigner la digue pour la tempeste; ains estant furieusement battu de l'orage, fut contraint de mettre pied à terre au païs de Ter Tholen. Et quoy que pour advancer son voyage de si grande importance et nécessité, il feist le mesme jour encores un essay avec un autre basteau, si est ce que, non sans grand péril de

naufrage, la bourasque le repousse à Strienham d'où il estoit sorti, et fut forcé de remettre son passage au lendemain.

Or ce mesme jour de dimanche fut député de par le magistrat *Maistre Jan Anthoine de Rouc*, eschevin, avec commission de se transporter en toute diligence vers la Haye, et donner à entendre à Messeigneurs les Estats-Généraux la peine en laquelle ceste ville se trouve, menacée qu'elle est d'une grosse et espesse nuée, preste de crever et fondre sur icelle. Il s'embarque entre dix et onze heures devant midy, ayant vent derrière, de façon que ce bonheur le fait arriver le mesme soir de bonne heure à la Haye : Et ayant le lundy au matin fait sa remonstrance en l'assemblée des Estats Généraux, response luy est faite, non seulement que leurs Seigneuries venoyent de recevoir pareils advis de la part de Monseigneur le *Prince d'Orange*[1], mais qu'à l'instant mesme on alloit donner ordre de nous envoyer de la gendarmerie, et despescher lettres vers Son *Excellence* et les Estats de Zélande, promettans asseurement, d'adviser meurement à tout ce qui seroit requis pour nostre conservation; si bien que dès la mesme heure quelques patentes furent envoyées aux compagnies qui résidoyent ès plus proches garnisons; comme entre autres à celle de Rotterdam, laquelle s'embarqua le mesme jour et fit voile vers Bergues.

Durant ces entrefaites le *sieur de Rihoven* donna ce mesme dimanche 17 du mois permission à tous

[1] Maurice de Nassau, prince d'Orange.

les habitans de ceste ville d'aller avec chariots, charettes et chevaux un chacun autant qu'il pourra retirer en ville le foin, les grains et autres biens de terre qui sont à l'entour de la ville, à ce que l'ennemy à son arrivée ne trouve fourrages ou aucune commodité pour son armée. Tout ce jour-là et le lendemain on ne voit qu'une fourmillière d'hommes sortans les portes et revenans chargés de ceste moisson abortive[1] et inopinée. Tout le Païs d'alentour gémit pour la venue de l'ennemy, et s'escrie comme Moab: *Maintenant ceste multitude lèchera tout ce qui est à l'entour de nous comme le bœuf lèche l'herbe du champ. Ce povre peuple est espars par les Montagnes, et n'y a personne qui le rassemble*[2]. *Il n'y a que crierie de devers nos portes, hurlement de devers nostre ville, et grand desconfort de costeaux*[3]. *Leur avoir est en pillage, et leurs maisons en désolation : Ils ont basti des maisons mais n'y habitent point; ils ont planté des vignes et n'en boivent pas le vin. La grande journée de l'Éternel est près, elle est près et très hastive; ceste journée de l'Éternel n'est que bruit : Celuy qui est en amertume crie de toute sa force, là sont les hommes forts. Ceste journée là est une journée de fureur, journée de destresse et d'angoisse, journée de bruit esclatant et effrayant, journée de ténèbres et d'obscurité, journée de nuées et de brouillarts : Journée de cornet et d'alarme contre les villes munies et contre les hautes tours. Les povres hommes sont en détresse, et cheminent comme misérables aveugles, à ce que*

[1] *Abortive* — avortée, cueillie avant la complète maturité.
[2] Nombre, 22. [3] Nahum, 3.

leur sang ne soit espandu comme la poussière et leur chair comme la fiente. Tout leur argent et leur or ne les peuvent délivrer en ceste journée de la fureur de l'Éternel : Tout ce Païs s'en va estre dévoré par le feu de sa jalousie : car il réduira en consomption, voire hastive, tous les habitans de ce Païs[1]. *Pourtant n'osent ils attendre le bruit du fouet, ny le bruit impétueux des roues, ny les chevaux pétillans, ny les chariots soutelans, ny les gens de cheval faisans bondir leurs chevaux, ny l'espée brillante, ny la halebarde estincelante, ny les esquadrons s'acheminans vers leurs quartiers*[2]. Ains chacun prend la fuite, et quittant sa maison et ses terres, sauve ce qu'il peut de ses biens dedans les villes. Un triste et lamentable spectacle de voir ces povres païsans, ne plus ne moins qu'une nuée d'abeilles escartées de leurs ruches, vagabondans deçà delà, et ne sachans où se loger. Chacun s'esvertue pour gaigner la ville avec femme, enfans, meubles, chevaux, bœufs, vaches, moutons, charrues, charriots, charrettes et bagage, pour les préserver du dégast qui les talonne. A bon droit peut la Brabant s'escrier avec le Prophète Jérémie, chap. 4 : *Mon ventre, mon ventre, je suis en douleur : L'enclos de mon cœur, mon cœur me bruit, je ne me puis taire : Car mon âme tu as ouy le son du Cornet, et le retentissement bruyant de l'alarme. Une ruine est appellée par l'autre, car toute la terre est destruite : mes tentes ont esté incontinent destruites, et mes courtines en un moment. Jusques à quand verray-je l'enseigne, et orray-je le son du Cornet?*

[1] Sophonie, 1. [2] Nahum, 3.

Or ce mesme jour arrive sur le soir une partie de la compagnie du capitaine *Ames* sortie de Bréda (laquelle Son *Excellence* avoit auparavant ordonné pour ceste place), le reste estant retardé en chemin par le mauvais temps. Les nouvelles viennent de plus en plus asseurées, que l'ennemy s'estoit arresté avec tout son camp sur le chemin de Calmpthout, et que maintenant, il marchoit avec la plus grande partie de ses troupes vers Westelaer et Wouwe.

Sur quoy le conseil de guerre convoqué (après avoir bien consulté tous les poincts dignes de considération) résout pour la nuict prochaine de prendre un sergeant et vingt hommes de chaque compagnie de la ville, et les loger en la grand corne[1] qui est du costé du midy hors la porte d'Anvers. Laquelle troupe est commandée par le capitaine *Bruce*, qui se loge avec le lieutenant du capitaine *Bernard Plouchart* en ladite corne ayant près de soy cent hommes; posant son enseigne avec un sergeant et vingt-six hommes en une demye-lune, qui est plus près sur le bord du fossé de la ville, afin d'y faire sa retraite, lorsque la nécessité le pourroit requérir. Est aussy ordonné, que pour plus seure défense du fort au costé septentrional du havre les quarante-nœuf hommes du capitaine *Amelroy de Harlem* y demeureroit, moyennant que quatre hommes de chaque compagnie de la ville (qui monte au nombre de vingt) y soyent adjoustés : l'enseigne dudict

[1] Terme de fortification. — Ouvrage à corne, pièce extérieure, dont la tête est fortifiée de deux demi-bastions joints par une courtine et fermés de deux côtés par deux ailes parallèles l'une à l'autre. — E. LITTRÉ, *Dictionnaire de la langue française.*

Amelroy ayant le commandement sur toute la troupe. D'ailleurs est trouvé bon par le mesme conseil de guerre, que pour la seureté des basteaux soyent envoyés de chaque compagnie de la ville deux hommes sous le commandement d'un caporal, qui auront la garde en une petite redoute faite de planches, assise sur le bord du havre devers l'Aquilon. Pareillement est conclu, que de chaque compagnie de cavallerie sera commandée une esquadre de se trouver à certaine heure de la nuict au rendés vous accoustumé et demeurer là jusques au jour, attendant l'ordre qui leur seroit baillé du gouverneur ou de leur capitaine. Et pour le reste de la cavallerie qui n'a point la garde, il leur est enjoint de tenir leurs chevaux prests, sellés et bridés à minuict, et de ne bouger du logis, pour à la première alarme monter à cheval et se rendre au lieu assigné. Pour la fin et suite de cecy est aussy arresté, que toute l'infanterie qui est hors de garde aura à se mettre en armes, et la mesme nuict à onze heures s'assemblera devant le logis de leur enseigne. En somme tout le corps de ceste garnison bien affectionné au service de l'Estat est un mouvement perpétuel. La principale action est de n'estre jamais sans action. Elle tire tousjours plus outre, tousjours multipliant son travail comme s'il devoit estre infini : Elle donne la main de sa première action à la seconde, de la seconde à la tierce, se portans comme gens désireux de se conserver en réputation de vaillans hommes, leurs courages nourris par les travaux, comme la flamme par le bois.

CHAPITRE VII.

Basyn *optient secours en Zélande; l'estat de la ville; rendition de Steenbergues.*

Le secrétaire Basyn désireux d'advancer son voyage encommencé passe outre la rivière le lundy dix huictième du mois, et traverse le païs de Suydbeverlandt. Si tost qu'il entre en la ville de Ter Goes, il obtient en passant une partie de la compagnie du capitaine *Nicolai*, qui y estoit en garnison : Et puis haste tellement son chemin que le soir environ dix heures du mesme jour il arrive à Middelbourg. Les seigneurs du conseil d'Estat l'ayans attendu bien tard, enfin se retirent en leurs maisons, mais ne sont si tost advertis de sa venue, qu'incontinent ils se rassemblent pour luy donner audience. Estans bien informés de tout ce qui se passe en ces quartiers et appréhendans sérieusement le danger qui nous pend sur la teste et en estans extrêmement esmeus, sans aucun délay, ils arrestent de nous envoyer huict compagnies d'infanterie tant de Zélande que de Flandres : Et ayans despesché les patentes les font porter dès la mesme nuict aux capitaines par les messagers et courriers ordinaires de leur chambre[1].

Ce mesme lundy environ dix heures devant midy l'ennemy commence à se descouvrir, et à se monstrer

[1] Ces détails, ainsi que ceux donnés dans le chapitre précédent, sont bien loin d'être sans importance; ils font admirablement comprendre l'ordre remarquable que l'on mettait en toutes choses et la vivacité des sentiments patriotiques des habitants des Pays-Bas, à cette mémorable époque.

àpied et à cheval en plusieurs endroits de la bruyère, qui est entre le village de Wouwe et ceste ville. Il fossoye et coupe les chemins, relève la terre en plusieurs endroits pour rompre les advenues et rendre les passages inaccessibles.

L'alarme et la crainte frappent tout d'un coup l'oreille et le cœur de plusieurs femmes, qui se retirent avec leurs enfans et quelques meubles, partie vers Hollande, partie vers Zélande, appréhendans les désolations que l'on voit ordinairement ès villes assiégées : sur tout s'imaginans que la ville seroit en peu de temps fermée tout à l'entour, et blocquée par mer et par terre. Combien que puis après, durant le siège, voire en la plus grande ardeur d'iceluy, le plus grand nombre soit retourné et demeuré, voyans les bons succès que Dieu de sa miséricorde donnoit de jour en jour à la défence des ouvrages. Car ce qui du commencement en estonnoit beaucoup, c'est ce qui en la fin les asseure. Il n'y a rien si dur que le commencement, et rien si puissant que la coustume lors qu'elle est changée en une seconde nature. Les choses les plus difficiles et fascheuses se rendent douces par l'accoustumance; les forçats pleurent quand ils entrent en galère, au bout de trois mois ils y chantent. Ceux qui n'ont pas accoustumé la mer pallissent mesmes en temps calme, quand on lève l'anchre et les matelots rient durant la tempeste.

Il ne faut pas que personne trouve estrange, encores moins s'achoppe à ceste espouvante dont les cœurs de plusieurs femmes, voire aussy de quelques hommes, furent saisis du premier abord de l'ennemy.

Car outre ce que ce n'est pas la profession d'un chacun d'estre parmy les armes et les secousses de la guerre; quiconque voudra bien examiner l'estat de ceste ville, en la naissance de ce siège, tant desnuée et despourveue de tout ce qui luy est nécessaire, et dire ce que sa conscience luy en dicte, il confessera que selon toute apparence humaine il n'y avoit que trop de sujet d'appréhension ; il confessera que Dieu par sa saincte grâce, a conservé les choses en meilleurs termes qu'on ne les pouvoit espérer ; il dira que ceste journée est du tout illustre de la manifeste protection de Dieu, garantissant la ville miraculeusement de ce hazard très périlleux, comme il se verra par le commencement, la poursuite, et catastrophe de ce siège.

Considérés les principes du siège en sa naissance et l'estat de la ville pour lors, vous la trouverés comme l'homme sorti de la matrice, qui a bien la nature et le nom d'homme, mais n'a ny raison ny cognoissance, n'a rien soy-mesme pour se soustenir et entretenir; elle n'attend que les mains de ses nourrisses voisines Hollande et Zélande, comme ses plus proches; à ce qu'elle ne se pasme et estouffe subitement. Elle croist en son enfance, au bout de peu de jours, par les secours très prompts qui luy sont envoyés de tous costés. Durant le temps que ses ouvrages se font et se raccommodent et qu'elle est dans son berceau alimentée, on travaille à la bien revestir, ses habillemens se font au plustost qu'il est possible.

Montant à sa jeunesse et adolescence elle s'accroist de force, de corps et de cœur. Elle desploye sa floris-

sante agilité et vigueur, n'estant pas un jour, non pas mesme une heure, sans action et exercice. En la virilité avec la force du corps les sens deviennent plus rassis et meurs, elle transforme son mercure en plomb; son entendement et jugement se perfectionnent pour bien recognoistre les fautes, discerner le bien d'avec le mal, en juger sainement, et vivre prudemment : Ainsi les fautes et défectuosités se recognoissent peu à peu, se réparent et se remédient, tout se munit de toutes parts par si bon ordre que de quelque costé que ce corps soit attacqué il n'a point ou peu de danger. Au dedans est donné ordre par le bon régime à ce que ne s'engendrent des mauvaises humeurs nuisibles au corps et à l'âme. Au dehors est pourveu à sa seureté par très belles fortifications, bonnes gardes, et force munitions, à ce que l'ennemy n'y apporte aucune nuisance. Il n'y a manque ny de force, ny de courage, ny de moyens, encores moins de vertu, d'honneur, de respect, et fidélité à l'Estat, auquel inviolablement tout se garde et se rapporte. En somme, ce que le sage dit de la femme vertueuse la patrie le peut bien dire de ces assiégés. *Plusieurs filles qui se sont portées vaillamment, mais tu les surmontes toutes*[1].

Car de fait dès que l'ennemy ne fait que paroistre de loin sur la bruyère, nonobstant la grande disproportion et inégalité qu'il y a entre ceste petite garnison et un camp tout entier, si est ce que quelques curassiers le vont trouver, mesme sur les advenues, et l'arrestent quelque temps par leurs escarmouches.

[1] Prov. 31.

C'est beaucoup de bien cognoistre son ennemy, l'avoir recognu de pied en cap n'est pas peu d'advantage. Une autre partie estant sortie pour le mesme suject, attrappe cinq soldats de l'ennemy, qui sont amenés prisonniers en la ville. Le *sieur de Rihoven* les examine et s'informe de ce qui se dit et fait en leur armée.

Entre autres choses il apprend que la plus grande partie du camp, conduite par *don Louys de Velasco,* tourne teste vers Steenbergues, devant laquelle il plante son artillerie, et voit on le mesme soir de dessus nos ramparts tirer quelques volées de canon pour la battre. Le commandeur *Borrewater* avec sa compagnie, et celle du capitaine *Coren,* n'ayant pas de canon pour respondre se défend courageusement toute la nuict à force de mousquetades, faisans tout le devoir que gens de bien peuvent et doivent faire, jusques à ce qu'à la fin ne voyans plus de moyen de garder la place, ny mesme de pouvoir subsister, par composition ils obtiennent de sortir avec leurs drapeaux desployés, toutes leurs armes, la mesche allumée, et tout leur bagage, leur estant quant et quant accordé un bon nombre de chariots pour se retirer vers Bréda. L'enseigne du commandeur fut en un assaut tué sur la place; et fut le nombre des canonnades environ soixante et dix. Un capitaine nommé *Blangerval* y entre pour y commander avec trois compagnies de Bourguignons. Les bourgeois s'accordent sous conditions passablement advantageuses, entre autres que six mois leur seront concédés pour disposer de leurs affaires, et puis se retirer si bon leur semble, combien que fort peu de

toute la composition ait esté bien gardée. Si bien que l'ennemy se rend maistre de ceste place, et fait aussy grand trophée de la conqueste de ceste bicoque, comme s'il avoit gaigné une ville de Prague, ou une de nos principales forteresses en Brabant.

CHAPITRE VIII.

Arrivée de l'ennemy; devoirs des supérieurs politiques et militaires; onze compagnies envoyées par Son Excellence; *providence de Dieu; unanimité de tous.*

Or (pour revenir à nostre propos) nous vismes ce lundy dix huictième du mois bien tost après le midy venir *Paulo Baglioni*, *Maistro del Campo*, marchant sur le chemin de Huybergue avec six ou sept mil hommes à pied et à cheval, en intention de se loger derrière la Raybergue[1], qui est une très haute montagne, bien peu esloignée de la ville. Quelques cavalliers des nostres sortent vers ces troupes, et s'escarmouchent longtemps avec l'ennemy. Le canon

[1] Derrière la Raybergue. — Nous avons sous les yeux une *plaquette* portant pour titre : *Histoire journalière de Bergues-sur-le-Zoom, où est compris tout ce qui s'est faict depuis le commencement dudit siège jusques à la levée d'iceluy. Ensemble tout ce qui s'est faict et passé depuis, tant en l'armée des Estats de Hollande que de celle du marquis de Spinola. — A Paris, chez Jean Martin, à la rue de la Vieille Boucherie, au gros Tournois*, MDCXXIII. — Après avoir dit, que le 16 juillet 1622, le marquis de Spinola alla mettre le siége devant Bergues, le récit continue ainsi : « La nuict suivante, ceux de la ville mirent hors « quelques soldats, pour la garde d'une coline prochaine et dont « la perte eust été grandement préjudiciable à la ville. » Ce n'est point de la Raybergue qu'il s'agit, car on verra plus tard que les assiégeants y avaient établi une batterie.

de la porte d'Anvers joue par plusieurs fois, entre autres fut tiré un coup qui fit une merveilleuse ouverture au travers de ses esquadrons.

Les sieurs du Magistrat s'assemblent là dessus, et trouvent bon d'en advertir Son *Excellence*, Messieurs du conseil d'Estat, et les Estats de Zélande comme leurs plus proches voisins. Les lettres dépeschées, sont quant et quant envoyées, à ce que non seulement soit au plustost advisé au renforcement de ceste garnison, mais aussy à la provision de toute sorte de munition requise pour la défence de la ville. Dès lors commencèrent les mineurs à travailler au rampart pour y faire des sorties à couvert.

Et quant aux gardes de la nuict prochaine est ordonné par les sieurs du conseil de guerre, que le capitaine *Plouchart* avec son enseigne, et le capitaine *la Sale* avec l'enseigne du capitaine *Corneille Laureins*, iront garder la grande corne près la porte d'Anvers avec deux cens hommes : Et que pour cest effect seront commandés trente-quatre hommes de chaque compagnie de la ville[1]. Le lieutenant du capitaine *Ames* ayant la retraitte avec cinquante hommes, tirés aussy de chaque compagnie, se loge en la demy-lune assise sur la contrescarpe de la ville ; pareillement sont destinés pour la petite redoute de planches au bord du havre vingt hommes commandés pour un caporal, seize pour le beck-af, et douze pour

[1] C'est-à-dire trente-quatre hommes pris dans les vingt compagnies qui formaient la milice urbaine. Car trente-quatre hommes par chaque compagnie auraient donné six cents quatre-vingts hommes et le poste n'était que de deux cents.

le corps-de-garde qui est sur le pont. Le capitaine *Bruce* commande au fort du costé septentrional du havre, assisté de son lieutenant et de l'enseigne du capitaine *Amelroy* avec cent cinquante hommes, outre les quarante-nœuf que le grand fort du costé du midy fournit, et encor dix-sept hommes de chaque compagnie résidente en la ville, montant en tout au nombre de deux cens cinquante-deux hommes.

Ce mesme lundy (chose très digne de mémoire) le *Prince d'Orange* en son armée près d'Emmeric commande au *sieur de Famars*, colonel, de s'embarquer avec onze compagnies de diverses nations, pour s'acheminer vers ceste ville. Et afin de faciliter ce département et obvier à tous délais il fait faire subitement une fausse alarme en ce quartier-là de son camp, près du lieu où ces compagnies sont logées; commande de tenir les basteaux prests et d'y faire entrer les troupes. Les longs discours ne servent de rien, où il est plus question de faire que de parler. Nul mouvement qui n'a vistesse ne peut avoir efficace ny effect remarquable. *Pompée* a esté blasmé et *Hannibal* encores, d'estre trop longs à prendre l'occasion par les cheveux. Quand il faut beaucoup d'appareil, l'occasion se perd tandis qu'on songe à s'équipper. Les basteaux donc estans aussy tost occupés de la gendarmerie qu'apprestés se mettent en chemin, ayans le vent du tout contraire, mais bientôt après il tourne en bise, tellement que l'ayans en pouppe ils viennent le lendemain au soir à dix heures jusques à la ville de Ter Tholen, comme il sera dit cy après en son lieu. Chose presques



incroyable, qu'en si peu d'heures ceste troupe face un chemin de si longue estendue.

Pourtant nous faut il un peu subsister[1] icy. Car qui est celuy qui pourroit passer outre sans arrester sa veue sur ce tableau tant magnifique où sont représentés les effects admirables de la providence de Dieu? D'où vient ce changement si subit? Que le vent face un saut si soudain depuis l'occident jusqu'au levant? Ce n'est point Cæsar et sa fortune. Non, non, ce n'est point ceste guide aveugle de la louche antiquité payenne; c'est ce grand Esprit, voire ce Père des Esprits par qui jouent tous les ressorts de l'univers, tousjours agissant, et tousjours en action pour sa gloire : Luy *qui se pourmène sur les ailes du vent, qui fait des vents ses anges, et du feu bruslant ses serviteurs*[2]. Luy qui tient les éléments à solde, le bien et le mal pour mortes payes, le despensier de nos honneurs et prospérités, le seul astre du flux et reflux de nos affaires. Luy qui au plus loin de nos espérances donne le coup fourré à nos ennemis, les mettant en eschec, et changeant leur cholère en phlegme. C'est luy, c'est luy, qui maintenant *tire ce vent hors de ses cabinets, et luy commande de transvoler jusques à l'autre costé du monde*[3]. Mais pour qui? Pour pousser vistement ce secours vers le lieu qu'il veut garantir des mains de l'ennemy. *Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous*[4]? *L'Éternel notre Dieu est le Dieu des dieux, et le Seigneur des seigneurs, le fort, le grand, le puissant et le terrible*[5]. *Qui mesure les eaux avec*

[1] *Subsister* — nous arrêter.
[2] Psa. 104. [3] Psa. 135. [4] Rom. 8. [5] Deut. 10.

le creux de sa main, et compasse les cieux avec la paume : Qui comprend la poussière de la terre avec une tierce, et pèse au crochet les montagnes, et les costeaux à la balance : Qui est assis par dessus le cerne de la terre, et les habitans d'icelle luy sont comme sauterelles[1]. *O que bien-heureuse est la nation de laquelle l'Éternel est le Dieu*[2]. Venés esprits curieux, qui estes tousjours altérés et bruslans après quelques rarités ou nouveautés. C'est icy que vous trouverés matière plus que suffisante pour contenter vos yeux, satisfaire à vos oreilles, et emplir vos désirs insatiables ; *venez donc et voyés les faits de Dieu, qui est terrible en exploits sur les fils des hommes*[3] ; admirés sérieusement et adorés humblement la sapience, puissance, et bonté que Dieu fait resplendir tout à l'entour de nous.

Pressons ceste corde encor un coup, et touchons-la d'un ton plus bas, afin d'instruire les plus simples et grossiers. Qui ne voit *que les cœurs de nos supérieurs sont en la main de l'Éternel*[4] ? et que luy, *à qui appartient le conseil, et l'adresse et la force, par lequel les Rois règnent et les Princes décernent justice, par lequel les seigneurs seigneurient, et tous les gouverneurs de la terre sont en estat*[5] ; que dis-je, luy réside et préside au milieu d'eux par son esprit, qui est un esprit de sapience, d'intelligence, de conseil, de force, et de concorde ? L'unanimité est le fondament de l'Estat ; l'équité, l'ordre, la prudence et la vigilance en est le ciment.

Or en ceste mesme journée 18 du mois, ne sont

[1] Esa. 40. [2] Psa. 33. [3] Psa. 66. [4] Prov. 21. [5] Prov. 8.

pas seulement occupés en ceste ville tous les habitans d'icelle, travaillans à sa conservation, mais l'assemblée des hauts et puissans seigneurs les Estats-Généraux et ceux du conseil à la Haye en Hollande, monseigneur le *Prince d'Orange*, en son armée près d'Emmeric, au païs de Clève, messieurs les Estats de Zélande assemblés en la ville de Middelbourg; tous ceux-cy tant esloignés les uns des autres, séparés par une si grande distance des lieux, et ne sachans rien l'un de l'autre, cependant les voicy qu'ils travaillent tous ensemble à un mesme suject; tous leurs esprits sont bandés, tendus et entendus à une mesme chose. Sans s'entrevoir, n'y s'entrovir, ils communiquent leurs plus secrètes intentions, par une mutuelle infusion et distillation d'âmes et de volontés, unies et nourries de l'*Union* par le lien sacré de la religion, et du serment qui les oblige à Dieu, et à la patrie. Tellement qu'à bon droit se peut dire de ceste multitude : *Qu'elle n'est qu'un cœur et une âme*[1].

L'homme n'a qu'un corps, et en ce corps il n'y a qu'une âme. Nous n'avons qu'une patrie, le bon gouvernement en est l'âme. Si tost que le corps est attacqué, voilà toutes ces parties, facultés, et puissances en alarme; nulle ne se retire, nulle ne s'absente, mais tout accourt au secours, et apporte tout ce qu'il a pour la conservation de ce corps : Ainsi en est-il de l'Estat bien formé et uni. Rien ne branle qui n'est asseuré, rien ne bronche qui n'est relevé. Ceste âme du bon gouvernement qui avive le tout, pourvoit à

[1] Act. 4.

tout. Et comme elle est espandue par tout, aussy rien ne bouge soit au milieu, soit aux extrémités du corps, qu'elle sans bouger de son lieu n'y apporte aussy tost la main que la pensée. Le corps de nostre patrie est icy assailli par l'ennemy en l'une de ses extrémités ; l'âme, quoy que logée quant à ses souveraines puissances et facultés si loin d'icy, s'en ressent aussy tost que nous, et promptement roidissant les nerfs de l'Estat, desnoue les membres de sa force, accourt des pieds, et desploye les bras, pour la défence et conservation de ce doigt que l'on luy veut arracher. O! la belle chose de voir les pères de nostre patrie porter tel soin du tout, que nulle partie n'est négligée! Admirable symmétrie, amiable sympathie entre le tout, et les parties que la moindre intéressée les principales s'en ressentent!

CHAPITRE IX.

Retour de Basyn; *sortie de* 60 *chevaux; disposition des gardes.*

Reprenans le fil que nous avions laissé tomber pour un peu de temps, voyons arriver le mardy dès l'aube du jour, une partie de la compagnie du capitaine *Nicolai,* que le secrétaire *Basyn* avoit obtenue en passant à Ter Goes, laquelle bientost après deslogera, pour aller séjourner au païs de Ter Tholen : Ledict *sieur Basyn* s'estant ce mesme jour embarqué à Camphère, a si bon succès, qu'il gaigne la ville environ le midy, et n'a quasi fait rapport de l'exécution de sa charge, que deux compagnies

zélandoises le talonnans, se monstrent à l'embouchure de nostre havre, arrivant aussy à ceste mesme heure une compagnie de Rotterdam.

Le *sieur de Rihoven* (estant bien informé de ce que l'ennemy faisoit en son quartier du costé du midy, et voyant l'occasion se présenter pour forger une belle attrappe) fait apprester sur les cinq heures, environ soixante cavalliers, avec lesquels il sort luy-mesme en personne, par la porte de Wouwe, menans leurs chevaux par la bride, tout coyement[1], couverts de la contrescarpe de la ville, jusques dans le fossé de la grand corne qui est à la porte d'Anvers, où il donne l'avant-garde au sieur *des Préaux*, cornette de monsieur *du Metz*, et la retraitte au sieur *Henry Van Osch*, lieutenant de monsieur *Brouchem*, chacun menant la juste moitié de la troupe : Et puis sont commandés 15 musquettaires pour les suivre. Montés qu'ils sont à cheval, ils courent d'une pleine carrière par un chemin, profundément creux, près d'un lieu appellé le Bal, où le sieur *Van Osch* s'arreste avec sa troupe derrière une montagne, qui leur sert de couverture, pour favoriser la retraitte du sieur *des Préaux*, en cas qu'il soit repoussé, laissant les 15 musquettaires à un traict d'arc de là, derrière une colline ou deux, à ce que la cavaillerie non seulement soit favorisée de leurs musquetades, mais aussy de celles de la grande corne, qui commande tout ce quartier là, et qu'ainsy l'ennemy puisse bien estre repoussé et espousetté, si d'avanture il fait quelque sortie signalée à pied et à cheval.

[1] *Coyement* — coiment, vieux mot qui signifie silencieusement, paisiblement.

Le sieur *des Préaux* donc court si viste avec ses gens, et fonse si soudainement le corps de garde des cavalliers de l'ennemy, qui avoyent la garde devant son retrenchement, que tout esperdus et estonnés, ils se sauvent, sautans dedans le quartier, devant que loisir leur soit donné de faire l'alarme, ou de penser à ce que est de leur devoir; car ordinairement il y a bien peu d'asseurance au bras, et au jugement d'un œil effroyé et esblouy à la chaude[1].

Le susdit *Van Osch* voyant ce bon succès donne aussy et à droite et à gauche jusques dedans le quartier de l'ennemy : Un de nos cavalliers est blessé d'une picque en sa jambe, et un cheval : mais pour paier le chirurgien, nos gens prindrent deux belles trompettes, ayans en leurs banderolles les armoiries du *Prince d'Espinoy* et sept chevaux qu'ils amenèrent en la ville.

Le conseil de guerre s'assemble derechef afin de donner ordre pour les gardes de la nuict ensuivante, tant en la ville qu'ès forteresses annexées, et ordonne le capitaine *Ogle* avec les enseignes des capitaines *Ames* et de *Broucsaux* pour la garde de la susdite grande corne, accompagnés de 250 hommes; à quoy sont tirés de chaque compagnie de la ville 36 hommes, et pour faire la retraitte en la demy-lune, qui est au dos de ladite corne, est commandé le lieutenant du capitaine *Ames* avec 50 hommes, luy estants à ceste cause pareillement déduits 7 hommes de chaque compagnie. A l'enseigne du capitaine *Nicolai* est assigné le Beck-af, pour y entrer avec

[1] *A la chaude* — à l'instant, vivement.

la demy-compagnie venue de Ter Goes, le corps de garde sur le pont est occupé de 14 hommes, commandés d'un corporal, et la redoute faite de planches du costé du nort auprès du havre de 20, aussy sous la conduite d'un corporal, trois hommes estans à cela extraicts de chaque compagnie : Le capitaine *Broucsaux* commande au fort du costé d'aquilon, ayant son sergeant et l'enseigne du capitaine *Ameroy* avec 150 hommes, ledit capitaine *Ameroy* ayant le commandement du grand fort du costé du midy, luy suppédite [1] 49 hommes, le vice-admiral *Marinus Hollers* 70, et chacune compagnie de la ville 5. D'ailleurs le sergeant du capitaine *Piron* a la garde avec 16 hommes de sa compagnie en une demy-lune assise du costé du nort de la ville, entre la porte de Steenbergue et le havre, et est la mesme charge donné au sergeant du capitaine *Bernard*, pour l'esgard de la demy-lune du costé du midy assise devant le bastion d'Oranges où il entre en garde avec 16 hommes, deux estans extraicts de chaque compagnie.

Le mesme soir environ dix heures, se trouve le colonel *de Famars* devant la ville de Ter Tholen, avec les onze compagnies cy-dessus mentionnées; et après avoir fait halte, passant outre, parvient environ minuict à la teste de Bergues, où il desbarque ses troupes, lesquelles il fait marcher le long de la digue du havre, et entrer aussy tost que le jour en la ville; tout le monde tant bourgeois que soldats, le reçoit avec grand honneur, et en tesmoignage de

[1] *Suppédite* — envoie.

resjouissance luy donne la bien venue, avec quelques salues de musquetades.

CHAPITRE X.

Entrée du sieur de Famars; *retour de Rouck; arrivée du* sieur Campe.

Avec le *sieur de Famars* revient ce mesme 20[e] jour du mois *maistre Jan Anthoine du Rouck* et fait rapport au magistrat de ses besoignes transigées à la Haye, selon la commission qu'ils luy en avoyent donnée; les effects font incontinent preuve de la vigilance et fidélité de nos supérieurs : car comme messeigneurs les Estats-Généraux ont esté très-soigneux de nous pourvoir d'une gendarmerie et garnison suffisante; aussy ont-ils dès ceste mesme heure, et de là en avant, durant tout le siège, travaillé incessament, à ce que n'eussions faute de munitions quelconques; ouvrans tous les jours leurs arsenals, pour nous envoyer toutes sortes d'armes, bales, poudre, mesches, canons, affusts, avec tous leurs appareils, pèles, hoyaux, pics, brouettes, fascines, planches, sappins, poutres, palissades de toutes sortes, marteaux, coignées, serpes, cloux, panniers, grenades, cartouches, matériaux pour le feu artificiel, seigle, avoine, foin, orge, paille, et en somme tout ce qui est requis, pour la défence de la ville, et offence de nos ennemis. La vérité de cecy paroit par la venue du *sieur Jacob Campe*, conseiller, qui estant député de par messeigneurs du conseil d'Estat de la Zélande, avec quatre pièces de

canon, toutes montées, une bonne quantité de bales, poudre, mesches, pèles, louchets, pics et hoyaux : Ledit *sieur Campe* ayant exécuté ce qui est de sa commission s'en retourne le 23 vers Zélande, où il informe messeigneurs les Estats pertinemment de tout ce que se passe en siège.

Cecy nourrit et accroist merveilleusement l'espérance des habitans de ceste ville, voyans au giron de nostre patrie, tant de gens de bien, et d'honneur, occupés à nostre secours : Ayans la force, et nécessité aux portes, il ne faut pas faire barrière de désespoir : Jamais désespoir ne se peut excuser, non pas quand il auroit la mort en croupe. Nostre espérance n'est pas ce songe de ceux qui veillent dont parle Platon; c'est bien autre chose, que ce fantosme, que ce vent, que ceste fumée de vanité, c'est bien autre chose qu'un arbre qui porte fleurs sans fruict, ou que ces pommes du Lac de Sodome qui n'ont rien qu'une vaine apparence de pommes : Véritablement l'espérance qui n'a autre appuy que le bras de la chair, est ainsi très-bien pourtraite. Mais nous sommes chrestiens, desquels l'ancre n'est point attachée au gravier de ce monde variable; non, non, c'est tout autre chose : Car, comme en maladies périlleuses et en santé desplorée, *Galien* ordonnoit une sorte de médicament, qu'il nommoit les *Mains des Dieux ;* ainsi est-ce qu'en nos nécessités extrêmes, nous nous reposons sur l'ancre de nostre espérance attachée à ces mains de Dieu, *qui font la playe et la bandent, qui navrent et guérissent*[1].

[1] Job. 5.

CHAPITRE XI.

Résolution touchant le culte divin; le magistrat escrit au conseil d'Estat; un vergér rasé; les gardes ordonnées.

Et d'autant que le vray moyen d'asseurer ceste espérance, c'est la parole par laquelle Dieu parle à nous, et la prière par laquelle nous parlons à luy; qu'en oyans parler Dieu, ou de Dieu, nos cœurs s'embrasent en son amour comme d'un feu ardent, et se remplissent de vertus généreuses, et mouvemens relevés : comme aussy en parlans à luy, nous sentons nos âmes attirées en haut, et relevées par dessus tout appréhension des difficultés de ce monde.

C'est pourquoy le consistoire, voyant que l'ennemy a maintenant formèlement assiégé ceste ville, et que de tous costés nos supérieurs s'esvertuent à employer les moyens extérieurs, nécessaires pour la défense de ceste ville, juge très-expédient de mettre en œuvre les armes spirituelles, qui sont les exercices de piété et religion.

La nécessité requiert maintenant que Moyse monte sur la montagne, à ce que parlant au Seigneur par ses oraisons, et ayant ouy parler l'Éternel, il soit revestu de splendeur céleste, comme d'un habit, et que de tous costés paroissent les rayons de sapience, justice, prudence et magnanimité : Il faut rendre à Cæsar ce qui luy appartient; mais sur tout, il ne faut pas oublier de rendre à Dieu ce que tous luy doivent.

Et pour cest effect la compagnie susdite trouve

bon de députer les trois pasteurs de ceste Église[1], à ce qu'ils représentent la nécessité de cecy au collége de messieurs du Magistrat, et déclarent, que de leur part ils sont résolus, moyennant l'assistence du Seigneur, de faire le presche, tous les jours, avec les prières solemnèles, selon que l'occurrence du temps, et l'exigence des affaires, les instruira pour l'advenir.

Ceste proposition fut de très-bonne odeur, l'expédient approuvé, et la présentation acceptée par les sieurs du Magistrat : Et fut quant et quant l'heure la plus propre du jour assignée pour ces exercices journaliers, qui durèrent jusques après la délivrance de la ville : *Il faut que les grands gouvernent sous les commandemens de Dieu, et que la Loy de Dieu règne sur les peuples. Dieu devant tout, et tout après la patrie*. Tant que l'Arche paroist à la teste de l'armée, et que l'armée honore le Seigneur de l'Arche, le peuple de Dieu ne fait point de journée sans triomphe. L'harmonie est admirable entre l'Église et l'Estat. Moyse prie pour Josué, et Josué combat pour Moyse. Sans ce zèle du service de Dieu, *Constantin* n'eust pas mérité ce glorieux surnom que le calendrier de l'église de Constantinople luy donne, d'*Apostre entre les Rois*. Sans ce zèle les deux *Théodoses* ne seroyent estimés les deux fermes colomnes de chrestienté. A bon droit donc est-ce que le Magistrat joignant la main à l'Église, arreste ceste proposition, si tost qu'elle est prononcée. *Car en matière de service divin rien ne doit estre plus évité que le délay*.

[1] Les auteurs de ce journal du siége de Berg-op-Zoom.

Les sieurs du Magistrat résumans leurs besoignes politiques, trouvent bon d'escrire derechef à messieurs du conseil d'Estat, à ce qu'il leur plaise donner ordre pour les munitions, et autres choses requises, principalement pour la provision des deniers nécessaires à l'advancement des ouvrages. Qu'aussy par leur authorité soyent fermés tous les havres, passages et advenues du païs d'alentour, comme de Rosendal, Oudenbosch, Prince-landt, Hene, Leure, Ossendrecht, Woensdrecht, Santvliet, etc. Et pour la fin d'avoir esgard au petit fort, situé au costé du nort de nostre havre, qui est du tout dévalisé et ouvert en plusieurs endroits, à ce qu'il puisse estre raccomodé et remis en défense.

Ce jour mesme après midy fut, par commandement de monseigneur le gouverneur, rasé et mis par terre un verger planté près la porte d'Anvers, duquel l'ennemy s'eust peu emparer à son grand advantage; les ouvriers estans favorisés de la cavaillerie qui est en armes, à ce qu'aucun destourbier[1] ne leur soit donné par l'ennemy.

Ce qu'estant achevé le conseil de guerre résout, pour les gardes de la nuict ensuivante, d'envoyer au grand fort du costé du midy deux compagnies, et en celuy qui est de l'autre costé du havre une, pourveu qu'elle soit grande; ou en faute de cela, ceux du grand fort y envoyeront trente hommes. La redoute du bois devers l'aquilon du havre, avec le corps de garde qui est sur le pont, seront gardés d'une demy-compagnie; le Beck-af d'une toute en-

[1] *Destourbier* — trouble.

tière : pareillement est assignée une compagnie pour la demy-lune assise hors de la ville, entre le havre et la porte de Steenbergue devers l'occident; et une pour celle qui est du costé d'orient, située devant le bastion appellé Baguine-punt. De l'autre costé de la ville sont ordonnées quatre compagnies de ceste garnison ordinaire pour la grand'corne de la porte d'Anvers, et pour la retraitte une demy-compagnie en la demy-lune qui est située au bord du fossé; tout de mesme pour la demy-lune assise devant le bastion d'Oranges. Fut aussy résolu de faire la garde ceste nuict en un vieil fort ou quarré appellé Kyck-inde-pot, situé près des marescages devers le midy, nonobstant qu'il soit venu en décadence. Ceux de la grand'corne donnèrent la bienvenue à l'ennemy d'une bonne salue de musquettades ; qui luy fait entendre la résolution qu'ils ont de garder ceste place, et la bonne dévotion dont ils l'attendent. C'est comme la voix du prévost des jeux olympiques, qui avoit accoustumé de dire à ceux qui se venoyent espouvrer, *si vous n'avés le cœur et l'addresse d'entrer en si brave combat, retirés-vous, ne venés point gaster la feste.*

CHAPITRE XII.

Arrive le colonel Henderson; *Kyck-inde-pot réparé, est advisé aux assises de la ville; première batterie de l'ennemy.*

Ceste nuict donc passée sans rien remuer, nous fait passer au jeudy vingt-uniesme du mois. Et

nostre havre, qui avoit esté bouché longtemps, estant maintenant ouvert à l'occasion de ce siège, le colonel *Henderson* descendu du camp avec très-bon succès entre en la ville, y amenant quatorze compagnies tant angloises, qu'escossoises, et est receu avec grand honneur et joye de tous les habitans[1].

Dès ce mesme jour on commence à réparer le fort de Kyck-inde-pot, sous la faveur de la cavallerie et infanterie, qui s'escarmouchent longtemps avec l'ennemy logé à Burchvliet, le repousse et contraint en fin de se retirer.

Et d'autant que messeigneurs les Estats-Généraux ayans publié franche armée à Bergues (qui porte exemption et immunité de tous imposts) incontinent un grand nombre de vivendiers s'y venoyent rendre, avec leurs basteaux chargés de vin, bière, pain, et toutes autres sortes de vivres; voilà pourquoy les sieurs du Magistrat convoquent tout le corps de leur conseil, à fin de délibérer et résoudre par ensemble ce qu'ils trouveroyent le plus expédient, pour

[1] « Le 20 et 21 entrèrent en la ville les régiments des sieurs « de Loqueren (Lokeren), Famas, Henderson, tellement que la « garnison montoit à quelques 5,000 hommes.

« En même temps arrivèrent aussi en la ville, Raef Dexter, « David d'Orléans, Tretorant, Olncquez, Claw et un Anglais, tous « ingénieurs de Messieurs les Estats, lesquels avec l'avis du « sieur Rihoven gouverneur, tracèrent quelques forts appelez « en langage du pays Horn-werk, c'est-à-dire ouvrages de « cornes et ravelins, ausquels fut travaillé d'une extrême dili- « gence pendant que le canon tirait incessamment sur l'en- « nemy. » *Histoire journalière du siège de Bergues, etc.*, déjà citée. Les noms des ingénieurs sont autrement orthographiés, dans la nomenclatnre qui suit le présent ouvrage, on y lit: *David Orliens, Trestorang, Oom-Kées.*

l'esgard de leurs assises[1]. De par ceste assemblée sont députés monsieur de *Brouchem*, drossart, et docteur *Paschasius Turcæus*, premier bourguemaistre de ceste ville, pour traitter de ceste matière avec messieurs le gouverneur, les colonels et capitaines au conseil de guerre; à ce que les moyens et revenus de la ville soyent maintenus autant que faire se pourra. Audience leur ayant esté donnée, et leur proposition bien meurement examinée, en la fin fut consenti, que durant le siège tous taverniers et vendeurs de cervoise, tant dehors que dedans la ville, payeront pour chasque tonneau de bière vingt souls, à fin que par ce moyen soyent rendus fructueux les revenus nécessaires à ceste place.

Louable correspondence, très-douce harmonie entre ces deux collèges, assis comme bons pilotes sur la pouppe de nostre vaisseau. A bon droit vous souvenés-vous de la belle leçon que Joseph fit à ses frères retournans chés leur père. *Ne débattés point*, dit-il, *en chemin*[2]. Car là où il n'y a point de partis toutes les parties du corps de l'Estat se conservent. Toutes les parties jointes font le tout, les partis le desfont. La division des esprits apporte la division des inimitiés, qui ne s'appaisent que par la ruine de l'un ou de l'autre parti. *Nul royaume divisé en soymesme ne peut subsister.*

L'ennemy, pour ne passer son temps à rien faire, commence ce jourd'huy à dresser sa première batterie sur une montagne, à couvert d'un petit boscage,

[1] *Assises* — accises.
[2] Gen. 45.

du costé de septentrion près de Noort-geest, où il plante du canon, et tire après les basteaux entrans et sortans le havre.

Les sieurs du conseil de guerre prenant dès lors inspection oculaire de quelques endroits les plus éminens du costé du nort de la ville, afin de les aller occuper au plustost, et y faire quelques ouvrages avantageux pour la défense de la ville : Durant lesquelles besoignes huict compagnies d'infanterie arrivent de la garnison de Flandres.

CHAPITRE XIII.

Distribution des gardes; Henderson *et* Famars *jettent le sort pour les quartiers.*

Et à fin que d'oresnavant soit deuement et par bon ordre pourveu à toutes les gardes de ceste garnison; le gouverneur et les sieurs du conseil de guerre authorisent le plus vieil capitaine de chasque nation pour le présent en la ville, avec *Jaques Hekaert,* sergeant-major de la garnison ordinaire, à ce que par ensemble ils ayent à s'informer pertinemment du nombre tant des compagnies, que des hommes ressortans sous icelles, et que le rapport en estant fait puis après soit ordonné selon que sera trouvé convenir[1].

Touchant les gardes de la nuict prochaine, une

[1] Par le détail des compagnies qui ont servi pendant le siége, on verra qu'il y avait dans la ville, outre les troupes hollandaises, des compagnies françaises, anglaises, écossaises, wallonnes, flamandes, allemandes et suisses, des volontaires français, anglais, écossais et flamands.

compagnie est destinée derechef pour le fort du costé du nort. La grand'corne vers le midy sera gardée de quatre compagnies, et la demy-lune au dos d'icelle sera occupée d'une, le Kyck-inde-pot de deux, la demy-lune devant le bastion d'Oranges d'une, le Beck-af avec la porte pareillement d'une compagnie. De l'autre costé sont ordonnées quatre compagnies pour la demy-lune entre la porte de Steenbergue et le havre; pareillement trois compagnies pour la demy-lune qui est devers l'orient de ladite porte, réservant quatre compagnies pour les gardes dedans la ville. Fut par ceste mesme assemblée donné charge à maistre *Henry Meyneker*, capitaine des canoniers, de visiter toutes les batteries, tant dedans que dehors la ville, de couper le rampart, y faire des embrasures, et en somme de les réformer et changer selon qu'il jugera estre le plus expédient pour le bien de la ville.

Or d'autant que l'ennemy s'est venu loger et camper principalement en deux endroits, l'un vers le midy, l'autre vers le septentrion, messieurs les colonnels *Henderson* et *Famars* trouvent bon de jetter le sort, à qui escherroit de garder l'un ou l'autre quartier. Tellement que le costé méridional escheut au *sir Henderson,* duquel il prend possession avec la nation angloise et escossoise, s'estendant depuis la porte de Wouwe jusques au Kyck-inde-pot; celuy du nort au sieur *de Famars* depuis le havre jusques à la porte de Wouwe, où il se loge avec ses compagnies walonnes, y adjointes non seulement les troupes flamendes du régiment du sieur *de Lokeren,* mais aussy celles de la nation françoise commandées

par le capitaine *la Caze*, premier capitaine du régiment de monsieur *de Chastillon;* à condition toutesfois que les troupes du colonel *Henderson* seroyent renforcées de quelques compagnies flamendes, à cause de la grande estendue de son quartier, comprenant le Kyck-inde-pot avec toutes ses appendances et dépendances.

Depuis ce temps-là les gardes furent ordonnées selon la discrétion de chasque colonel en son quartier y commandant absoluement. Et pourtant[1] ne nous arresterons nous plus cy-après à ces particularités qui concernent lesdites gardes, si ce n'est que quelque nécessité y apporte du changement. Quoy qu'il en soit, rien ne se desborde, rien ne bransle hors du devoir. Chacun est un cigne qui chante jusques à la mort, et une abeille qui ne peut devenir freslon. Tous les devoirs se rendent sans confusion; et n'y a celuy qui ne sache, que ce qui l'oblige au service de l'Estat, passe par dessus toutes obligations et naturelles et civiles.

CHAPITRE XIV.

La grande sortie; l'issue et les fruicts d'icelle.

L'ennemy s'est de prim-abord piafé avec ses drappeaux sur la montagne : faisant comme les escrimeurs, qui pour monstrer leur dextérité, devant qu'entrer au combat principal, donnent des tours, et font aller leur bras en l'air. Il pense que l'ombre

[1] *Pourtant* — partant.

de ses enseignes ait donné la fièvre à nos soldats. Combien que le petit passe-temps que nos cavalliers luy donnèrent le 19e luy fit bien recognoistre leur bonne disposition, agilité et courage ; voire si bien que depuis ce temps-là il semble avoir le cœur glacé d'espouventement. Il tient ses gens comme des escargots en leur coquille. Ces povres tortues n'osent sortir de leurs escailles, s'asseurans sous la couverture des montagnes. Si tost qu'ils se descouvrent monstrans la teste, ou tendans tant soit peu les pieds et les mains, ils reçoivent des vives atteintes, et sont escrasés de quelque coup dont ils ne se donnent garde.

Mais ce n'est pas assés de tenir son ennemy serré dedans son cachot saisi de crainte et frayeur : Il faut tenter toutes les attacques que la ruse et la vaillance peut permettre. La guerrière audace du cheval se perd sur la longue litière. Qu'est-ce que l'on gaigne à seulement se hérisser et monstrer les dents et les ongles de lyon? *Agesilaus* pour jetter la guerre hors de la Grèce alla attacquer le roy mesme de Perse, et luy mit en compromis ses richesses et ses délices, dont il jouissoit trop à son aise en ses hauts palais d'Ecbatane et de Suse, et l'empescha de mouvoir plus la guerre contre les Grecs sans se bouger de sa chaire. *Scipion* alla bien droit à Carthage pour y esteindre les flambeaux qu'*Hannibal* avoit allumés en Italie. *Agatocles* se jetta bien en l'Asie pour guérir le mal qu'elle avoit emporté en son païs. Et *Hannibal* disoit au roy *Antiochus* que le seul moyen de mener la guerre contre les Romains estoit d'en jetter tout l'effort sur leur estat, et vaincre l'Italie

par l'Italie. Ce seroit une vergoigne trop grande à ceste garnison, de laisser loger en paix et à son aise un ennemy si près de la ville, sans l'attacquer d'un bon coup.

Pourtant est ce que messieurs les gouverneur, colonels, capitaines et autres chefs de guerre considérans la chaleur bouillante et généreuse de ceste garnison, montant au nombre de quarante-nœuf belles compagnies, de toutes nations, trouvent bon, comme de gayeté de cœur, d'aller veoir l'ennemy du costé du midy; non pas qu'ils s'asseurent ou présument de le chasser de là, ou de luy tirer le dernier hocquet, pour mettre ce grand corps des pieds-contremont[1], mais pour luy taster le pouls, et entendre en quelle dévotion il se trouve ce vingt et deuxième qui est son jour solemnel de la Magdalène. Par ce moyen on verra d'un costé le maintien de l'ennemy, d'autre costé sera esprouvé le courage et l'asseurance de nostre gendarmerie parmi la gresle des mousquetades et harquebuzades. Cecy fera voir si nos soldats sont tapis sous la trefve décevable de douze ans, et si ensorcelés par icelle ils sont devenus femmes pour craindre les hommes, leurs cœurs estans comme garottés dela peur et pusillanimité, passions qui font tresbucher la vivacité de nos entendemens, et esloignent les ardeurs de nostre courage guerrier et martial. Bref cecy servira non seulement pour resveiller et augmenter de plus en plus leur courage, mais mesmes les engagera à continuer

[1] *Mettre ce grand corps des pieds-contremont*, — les pieds en l'air ou à contre-sens; c'est-à-dire, le vaincre ou le détruire.

pour l'avenir en tous les devoirs des bons soldats, lors que l'on viendra à disputer de plus près, et s'entrebattre main à main.

L'entreprise s'enfante dès ce jour, et quasi dès l'heure mesme de sa conception, est aussy tost faite que dite. Le cœur ne se communique à la bouche que sur le poinct qu'on lève le bras pour l'exécution. Le secret, l'amour et le vin ne valent rien quand ils sont esventés : et véritable est ce beau dire de *Chabrias, que la langue qui fait essor rend les coups de la main mal asseurés :* mais bon remède à ce mal : avoir aussy tost l'espée au poing que l'entreprise en l'esprit. C'est pourquoy à l'instant ordre est donné de sortir bien tost après le midy avec trois mille hommes d'infanterie pour le moins, et aussy les quatre cornettes de cavallerie, pour les soustenir, et aux occasions mettre la main à la besoigne. Le sieur *de Rihoven* estant résolu de sortir luy-mesme en personne, ne veut pas laisser la ville despourveue de chef; à raison de quoy il prie monsieur l'admiral *de Hautain* (lequel selon sa coustume estoit venu voir ce qui se passoit en nostre siège) de se vouloir charger du commandement de la ville, pendant son absence à l'exécution de cest exploict.

Or puisque nostre dessein est de faire voir au lecteur cest exploict comme sur un pourtrait, nous le prions de quitter icy et mettre bas tout préjugé qu'il pourroit avoir receu en son entendement, préoccupé par les rapports qui luy en ont esté faits de bouche ou par escrit. Beaucoup ne voyent que par les yeux d'autruy fascinés d'envie, qui fait que les choses leur paroissent d'autre sorte qu'elles ne sont.

De là vient qu'ils s'embarquent de bonne foy sous un faux rapport, et se laissent transporter au courrant des médisances par leur trop grande et légère crédulité. D'autres passent plus avant, qui ayans les esprits hargneux et brouillons ne savent jetter les yeux sur les actions d'autruy sans y mordre non seulement de la bouche, mais aussy de la plume, taschans des roignures de la réputation d'autruy accroistre la leur. Combien que la consolation des gens de bien est, que tels ne font pour un temps seulement ce que fait le charbon mort, qui noircit sans pouvoir brusler. De nostre part le lecteur peut bien croire que nous nous sommes assujettis à la vérité; l'histoire la désire toute nue, et se contente de sa beauté naturelle sans fard ny desguisement quelconque. Pourtant[1] nous nous esloignons des paroles affectées, par lesquelles on chatouille les oreilles délicates, et des discours pleins d'artifice pour attirer à quelque admiration les entendemens curieux et polis. Sur tout, nous nous séquestrerons tant que nous pourrons, de ceste affection qui offusque les yeux de l'entendement et les rend juges iniques de ce qu'ils contemplent avec passion. Nous ne vous dirons rien que ce que nous avons veu de nos propres yeux, et entendu de ceux que toutes gens de bien et d'honneur jugent et recognoissent estre irréprochables en ce qu'ils asseurent.

Voicy donc maintenant ceste garnison appellée aux gardes de l'honneur, lequel les poëtes appellent *le parfum des dieux, le baume du monde, de mesme*

[1] *Pourtant* — partant.

poids et de mesme pris que la vie : l'honneur qui eslève à la vertu les cœurs généreux, et comme un poignant aiguillon les haste et sollicite, tout ainsi qu'on dit que les mouelles des lyons, dont Chiron, surnommé le Centaure, nourrissoit Achille, luy eslevoyent le courage et le rendoyent vrayement lyon. Pourtant chacun aymant la vertu ne désire que d'estre employé pour estendre et provigner sa réputation. Chacun souhaite d'estre le premier à la charge et le dernier à la retraitte. Mais afin que ceste bouillonante générosité ne cause quelque précipitation et désordre, voilà pourquoy est trouvé bon de jetter le sort duquel un chacun aura à se contenter. L'avant-garde escheut aux Anglois et Escossois, menés par le colonel *Henderson*. Les François suivent, ayans l'avant-garde de la bataille sous la conduite du capitaine *la Case* : les Flammens ont la bataille commandés par le sieur *de Lokeren;* et puis les Wallons marchent à l'arrière-garde commandés par le colonel *de Famars*. Pour les quatre cornettes cavallerie, elles suivront, non seulement afin de soustenir, mais aussy d'aller à la charge et combattre avec l'infanterie.

Ce qu'estant conclu il ne faut pas de commandement sévère pour trainer quelcun à son devoir, beaucoup moins des coups de bastons pour l'y chasser : car tout au contraire il n'y a celuy qui ne sollicite et prie d'estre commandé. C'est icy que se trouve le tableau vif et l'image parlante des vertus que les histoires descrivent ès vieux guerriers de la Grèce et de l'Italie. Car le commandement leur est plus aggréable que le son de la trompette qui appelloit

pour entrer en lice ceux qui se présentoyent aux jeux olympiques. Pourtant les troupes marchent le grand pas hors de la porte de Wouwe, et si tost qu'elles gaignent la campagne courent à perte d'haleine à ce dessein tant courageux, si bien que la cavallerie, qui les suit, galoppe en haste pour se rendre au lieu ordonné.

Durant ce temps (afin d'amuser l'ennemy d'un autre costé) sortent par la porte d'Anvers tous les garçons de nos curassiers[1], montés sur les bidets[2], divisés en quatre escadrons avec leurs drapeaux, chacun ayant en sa main un baston en forme de harquebusier à cheval, sous la conduite de quelques cavalliers; qui en mènent une partie droit vers la montagne, et font arrester le gros à costé sur le chemin de Burchvliet. L'ennemy ayant l'alarme de ce costé-là les charge de tant de mousquetades, que devant recevoir plus de dommage, ils trouvent bon de quitter la place, et s'en aller d'une carrière tout droit à Burchvliet, où ils bruslent la plus grande partie des maisons, tandis que nostre garnison est aux mains avec le camp de l'ennemy.

O le beau spectacle de voir de l'autre costé tant de braves soldats si résolus, qui ayment mieux suer en une escarmouche, qu'en un tripot, mieux boire la poussière de la fuite de son ennemy, que la malvoisie d'un festin; qui ne craignent rien que la perte de leur réputation, n'attendent que le signe de la

[1] Il faut entendre par là les valets des cavaliers; ceux-ci étaient presque tous gentilshommes, ou se disaient tels.

[2] On appelait bidets les chevaux de charge ou de voyage.

charge : qui comme *Pyrrhus* sur le bord de la Sicile crient les uns aux autres : *O la belle carrière à luiter!* L'histoire dit que la mère d'*Alexandre* lors qu'il estoit sur son partement pour la conqueste de l'empire des Perses, luy conta en grand secret qu'il avoit esté engendré par *Jupiter Hamon,* afin de par ce moyen l'inciter à faire choses dignes d'un tel père. A voir marcher ceste gendarmerie tant gaillarde, tant alaigre, tant bien résolue, vous diriés qu'il n'y a celuy qui ne s'estime sorti des reins d'un *Alexandre le Grand,* ou d'un *Cæsar* invincible, et qui n'ait dès la mammelle de sa mère imprimé ceste résolution en son cœur de ne faire chose indigne d'un brave soldat. Chacun semble avoir en son ventre un cœur de lyon, qui n'a autre crainte que de ne point trouver d'ennemis. Estans donc parvenus à un lieu appellé le Bal, ils voyent venir l'ennemy pour les fonser, vers lequel ils s'advancent, et s'estans rangés en bon ordre vont la teste baissée contre ses mousquetades d'une telle furie, qu'en peu de temps le repoussans, ils occupent quelques places relevées et advantageuses, vienent aux mains, et le faisans reculer à coups de piques le chassent mesme hors de ses premiers retranchemens, et le battans dos et ventre advancent jusques en ses principaux ouvrages, où il s'est fortifié s'escarmouchant furieusement.

La cavallerie les seconde, marche avant et serre de si près, que plusieurs maistres et chevaux sont blessés. Entre autres il y a une troupe d'enfans perdus, menée par le sieur *de Brignon,* lieutenant de monsieur *du Metz,* qui entrée dedans les trenchées de l'ennemy, est exposée à la pluye des mousque-

tades et aux forests hérissées des piques baissées de tous costés, en telle sorte, qu'ils sont fort découpés, deschirés et harassés. Les principales troupes ont cependant tousjours l'œil au guet, l'oreille aux escoutes, et le pied en l'air, attendant saison et suject propre pour faire quelque bon coup.

Il n'y a rien plus nécessaire à un capitaine que de se prévaloir chaudement de l'occasion ; je dis chaudement : *Car en la vigilance et célérité consiste une grande partie de l'art militaire.* Cela fait que *Hellanicus* qui avoit conspiré la mort d'*Aristotimus,* tyran des Éliens, voyant le poinct de l'occasion venu, à haute voix estendant ses deux mains s'escria : *Qu'attendés-vous, gens de bien, sçauriés-vous désirer un plus beau théâtre à combattre pour la défense de la liberté, que le milieu de vostre païs?* Cela fait que le capitaine monsieur *du Metz* voyant ceste troupe engagée, et entendant que le gouverneur y estoit, juge qu'une belle occasion luy est présentée de faire quelque chose de bon, et charge avec sa compagnie sur la cavallerie de l'ennemy d'une telle vitesse et véhémence, qu'il la frappe d'espouvantement. Les naturalistes ont bien dit qu'il n'y a passion qui face plustost tresbucher la vivacité de nostre jugement que la peur et l'effroy. Car elle troubla en telle sorte l'ennemy, que s'imaginant que toute nostre cavallerie suivoit quant et quant à la charge, trois de ses compagnies ont non seulement les pieds cloués pour ne pouvoir passer outre, mais ceste terreur panique leur donne des ailes aux pieds pour rebrousser chemin, et d'un galop prendre la fuite vers la bruyère, craignant sur tout que ceste jeune troupe de har-

quebuziers à cheval ne vienne fondre sur eux par derrière et passer par dessus leur ventre, pour emporter le quartier. Ledit sieur *du Metz* les voyans en desroute les mène battant, donnant sur eux, et à droite, et à gauche, et de tors et de travers[1], plus de demi-heure de chemin au delà de leurs retranchemens, les met en tel désordre, que plusieurs coururent jusques à Put qui est à trois lieues d'icy; quelques-uns s'escartèrent çà et là. En ceste bataille de Vire-cul (journée solemnelle aux esperons) les mieux armés par les talons furent les plus vaillans. Sur tous un cavallier fit si bien son devoir que sans tourner bride, il ne cessa de galoper jusques à ce qu'il eust gaigné les portes d'Anvers, portant pour nouvelles que le quartier estoit emporté et l'armée battue. Dont aussy il fut bien tost magnifiquement récompensé selon l'exigence de ses mérites[2].

Le premier corporal de monsieur *du Mets* fut tué avec deux ou trois autres cavalliers, et entre les blessés son lieutenant le sieur *de Brignon* revient avec deux coups de pistolets en son bras. Ils amènent prisonnier le cornette du baron *la Baume*, nommé *Charles Bernard* dit *Belcourt*, avec son drapeau; son cheval ayant esté tué entre ses jambes, et luy blessé au bras, il demeura accablé sous son cheval, et abandonné de ses gens, jusqu'à ce que nos cavalliers l'ayans trouvé atterré[3] le prindrent à quartier. Sa cornette fut portée au camp près d'Emmeric, par le cavallier qui l'avoit arrachée; et l'ayant présentée

[1] On dit aujourd'hui, à tort et à travers.
[2] Il fut sans doute pendu.
[3] *Atterré* — Gisant à terre.

à Monseigneur le *Prince* en a esté libéralement rémunéré.

Durant toutes ces escarmouches bien chaudes (où l'une et l'autre partie se remue tellement, qu'il semble plustost que ce soit une bataille que des escarmouches), le sieur *de Rihoven* avec les autres capitaines de cavallerie *Van der Wel*, et le sieur *de Brouchem*, tiennent bon sur la place qu'ils ont occupée, quoy qu'à la miséricorde des mousquetades, ayans tousjours l'œil sur l'infantrie, afin de la soustenir, et luy servir d'escorte pour sa retraitte.

Il n'y a pas moins de science à faire une belle retraitte, qu'à marcher bravement à la charge. Les troupes donc ayans bien fait leur devoir, et donné ce *bon-jour* à l'ennemy, se retirent en bon ordre, marchant vers la ville, et amenans le corps mort du capitaine *Siton* tué sur la place, en laissèrent quelques uns jusques au lendemain. Les blessés furent le lieutenant colonel *Alan Coutis,* capitaines *Courtené, Bruce, Kilgré,* avec quelques officiers et soldats tous ensemble jusques environ quatre-vingts, desquels bien peu moururent, la plus grande partie se guérit heureusement par la grâce de Dieu, et est bien tost remise en bon poinct pour manier les armes, voire plusieurs d'iceux ne laissèrent pas pour leurs blessures de monter en garde, et continuer en toutes les fatigues ordinaires comme auparavant. L'on tient pour certain que le nombre des tués et blessés de l'ennemy est sans comparaison plus grand que des nostres. Ce qui appert évidemment par la grande multitude de chariots qui emmènent par après les blessés vers Anvers. *Si Saül en a tué dix, David en*



a bien tué cent. Or puis que tels exploits se font en l'enfance de ce corps qui ne vient que de naistre et veoir la lumière, que sera-ce donc en son adolescence, voire que sera-ce en sa virilité? Quelle sera la catastrophe puis que le prologue se joue de ceste façon?

Plusieurs discourans à perte de veue, ou descrivans téméraírement ceste sortie, s'esgarent en des opinions obliques, ne suivans point le droit fil de la vérité; ains prenans la traverse de leurs passions, quittent le grand chemin et s'approchent des précipices. Leurs discours sont des nuées noires et espesses, qui ne se crevent jamais sans quelque tonnerre de mesdisances, d'injures, et de calomnies. Ils se plaisent extrêmement à débattre les raisons et les causes pourquoy le quartier de l'ennemy n'a esté emporté tout d'un coup : soustenans que si l'on eust fait cecy ou cela selon leur jugement, pour certain il estoit battu à plattes coustures sans espoir de ressource, et la ville aussy tost délivrée qu'assiégée. Ils rejettent tantost sur l'un et puis sur l'autre la cause des malheurs, et tousjours leur opinion est farcie de drogues de la haine ou d'un zèle inconsidéré qui les transporte. Semblables aux serpens qui se nourrissent tousjours de quelque chose, ils se plaisent plus aux éclipses qu'aux rayons du soleil, s'esjouissent plus à esplucher et produire en lumière la honte de quelque faute, quelque petite qu'elle soit, qu'à raconter les louanges des faits et dicts mémorables. Mais la vertu esmousse la pointe de toutes calomnies; la force d'icelle triomphe en la fin contre les efforts de leur malice. Et voilà ce qui contente le plus les esprits

généreux, et les fait passer outre, pour plustost mespriser et fouler aux pieds, que faire cas des mesdisances, comme si un asne leur avoit donné un coup de pied.

Les vertus principales sur toutes requises en un guerrier sont *courage* et *fidélité*. Qui est celuy qui oseroit accuser de poltronnerie ou de lascheté un de tous ceux qui ont ou projetté, ou dirigé, ou exploitté ce dessein ? Car encor que nul d'eux n'en vueille faire bruit ny parade devant le monde, si ne faut il pas juger par là qu'ils ayent honte de ce qu'ils ont fait, ou crainte de n'en savoir respondre par bonnes et solides raisons, mais plustost imputer cela à leur preud'hommie et générosité vrayement vertueuse, qui ne hait rien tant que de chanter ses propres louanges : un combat leur seroit à moindre charge, que le discours de leurs combats. Le dire osteroit la grâce du faire, pour n'estre donné à la langue, ni à la main des Muses, de naïfvement peindre les coups de la main de Mars, non plus qu'aux peintres les esclairs et la roideur du foudre. La vertu ne cerche point de plus ample ni plus riche théâtre pour se faire veoir que sa propre conscience : *Plus le soleil est haut et moins fait il d'ombre, plus la vertu est grande, moins elle cerche de gloire : gloire vrayement semblable à l'ombre qui suit ceux qui la fuyent, et fuit ceux qui la suivent.* Nous ne devons recercher autre récompense de nos travaux vertueux, que la conscience d'avoir bien fait, et tascher que le tesmoignage en soit plustost gravé dans nos propres cœurs en vérité, que sur les langues des autres, ou sur le front des œuvres publiques. C'est quelques-fois un

plus grand honneur de n'avoir pas ce que l'on a mérité, que de l'avoir. *Il m'est plus honorable, dit Caton, que chacun me demande pourquoy l'on ne m'a point dressé de statue en la place, que si l'on demandoit pourquoy l'on m'en a dressé.* Bref, tenons pour maxime, que le fruict des belles actions est de les avoir faites, et que la vertu ne sauroit trouver hors de soy en ce monde récompense digne d'elle.

Toutesfois nous voulons bien que tous sachent que nostre intention n'est pas de nous estendre au long et au large, pour ayans examiné le tout, et espluché par le menu de poinct en poinct chaque particularité qui pourroit estre balancée en cest acte tant notable, puis après en tirer une conclusion, qui, ou redonderoit au détriment et préjudice d'autruy, ou nous pourroit rendre ridicules. Qu'aussy nous n'instituons pas icy une apologie formelle, pour justifier tout ce qui s'y est passé, comme si la moindre faute n'y pourroit avoir esté commise; ou bien tombans en l'autre extrémité, condamner le tout pour quelques petits abus qui y seroyent survenus par mesgarde. Nostre but est de tenir le milieu en disans la vérité, et laissans à chacun son honeur inviolé, de rendre sur tout l'honeur de tout *au Dieu des battailles.*

De dire qu'il n'y ait pas eu de faute, ce seroit flatter et mesme desmentir ceux qui y ont esté présens, voire de la partie, et au milieu des troupes. De la descrire pour en faire sages nos ennemis et mieux advisés à l'advenir, ce seroit faire contre nos consciences et le service de l'Estat. De la dépeindre pour vouloir dénigrer tant de gens de bien, ce seroit con-

tre la charité. De marquer d'infamie ceux qui par omission ou mesme commission auroyent esté cause de quelque faute, ce seroit faire tort aux mérites de leurs belles actions qui ont ensuivy puis après jour pour jour jusqu'à la fin de ce siège. Bref de la vouloir déchifrer pour les reprendre ou instruire, ce seroit folie, veu qu'ils la savent mieux que ceux qui ne sont pas du mestier, et *qu'il vaut tousjours mieux apprendre que reprendre.*

Et puis que l'on juge ordinairement des actions de l'homme par les événemens, comme des arbres par leurs fruicts, comment pourroit on mal juger de ceste sortie, veu les effects excellents qu'elle a produits. Car, encor que l'ennemy ne soit chassé ni deslogé de son quartier, que cecy ne luy face donner du tout du nés en terre, ne luy oste pas le pouls et tout mouvement à ses membres, l'âme ni tous les esprits ne luy estans point arrachés du cœur par ce coup effroyable, qui fut porté jusques au dedans de ses entrailles : si est ce que cecy rend l'entrée du siège non seulement affreuse à ses yeux, mais aussy de bon augure à nos gens. Lors voit on combien de vraye et profonde vilainie est cachée sous une splendeur empruntée, combien de couardise masquée d'une apparence de courage. Cecy luy fait palpiter le cœur, battre le pouls, et tremblotter les artères d'un mouvement altéré, estant saisi d'une frayeur qui le tient en tressueur[1] continuelle si longtemps que le siège dure. Pour le moins, ceste pierre jettée

[1] *Tressueur.* — On disait jadis *tressuer* pour tressaillir, c'est avec ce verbe, aujourd'hui vieilli, que les auteurs ont formé le substantif, il signifie par conséquent, *tressaillement.*

en ce jardin espouvante les cerfs et les tient en la crainte du lyon, si bien que de là en avant tous leurs mouvemens sont autant de trépidations lorsqu'il est question de se présenter aux occasions.

Au contraire nostre gendarmerie, ayant senti ces premières morsures de l'ennemy, ressemble au lyon, qui, estant picqué des moucherons et irrité, se jette sur le loup pour le deschirer; tant s'en faut qu'ils en ayent l'âme basse et reptile[1] ou que leur cœur soit appoltroni ou ravalé de crainte. Ils ont souffert une touche semblable à celle des enfans nouveaux-nés de Sparte, qu'on trempoit dans du vin, et s'ils pouvoyent endurer ceste trempe, ils estoyent soigneusement nourris en espérance de devenir un jour les membres excellens d'un si noble estat. On ne scait que c'est de poltrons en ceste garnison. Il n'y a point de canaille si vile ni si basse, qui voudroit japper l'eau[2] sous la baguette du plus brave Espagnol que la terre porte. Les cruelles appréhensions ne leur hérissent point le poil; les effroyables horreurs ne leur secouent point l'âme, quoy qu'il leur arrive d'oresenavant. Leur chaleur bouillante et généreuse, mère des braves exploicts, a esté resveillée par les

[1] *Reptile*, — pour rampante.

[2] *Japper l'eau*, probablement ramer. Les auteurs de ce journal font allusion à la coutume que nos ancêtres avaient empruntée aux Turcs, d'envoyer ramer sur les galères de l'État leurs prisonniers de guerre. — Du nom de ces vaisseaux, où l'on envoyait aussi ramer les malfaiteurs, est venue l'expression: *envoyer aux galères*, que l'on emploie encore aujourd'hui, bien que les bagnes d'abord et les colonies pénitentiaires ensuite, aient, depuis longtemps, remplacé la *galère* des temps passés.

eslans que l'ennemy leur a fait sentir en telle sorte qu'ils en sont rendus redoutables à l'advenir[1].

Bien est vray qu'il est désormais temps de passer outre aux choses arrivées après ce combat; mais si ce que nous venons de dire touchant les actions des hommes ne satisfait pas au trop curieux mescontentement de quelques censeurs excessivement sévères, nous les prions de jetter les yeux sur la main du Tout Puissant, *qui ne veut pas donner sa gloire à un autre*[2]*; et maudit celuy qui se confie en l'homme et au bras de la chair*[3]*:* et croire asseurément qu'il nous a voulu faire entendre, *que le roy n'est point sauvé par une grosse armée, et l'homme puissant n'eschappe point par sa grand' force*[4]. Il n'a pas voulu que nous luy feissions ce tort et outrage insupportable, que d'attribuer à nos armes et gendarmes la délivrance du siège; ce qu'autrement n'eussions que trop fait, si cest assaut furieux eust fait desloger nos ennemis. Qui plus est il a voulu que ce siège fust un moyen pour nous asseurer de sa bonté et miséricorde pater-

[1] Cette longue dissertation a pour but de masquer une défaite: La plaquette déjà citée est, croyons-nous, plus sincère. « Le 22, « dit-elle, ceux de la ville sortirent par derrière le Rayberg sur « le quartier de Velasco et ayant trouvé quatre cornettes sur « leurs armes, ne laissèrent de les charger, en sorte qu'ils en gai- « gnèrent une avec quelques prisonniers. Mais pour être trop « éloignés de leur secours qui était de mil hommes, ils furent « contraints de se retirer avec perte de vingt-cinq des leurs et « entre autres du capitaine Siton. » — *Histoire journalière*, p. 5.

L'exposé des faits, et surtout les réflexions des trois pasteurs, auteurs du présent livre, sur les jugements téméraires, les faux bruits et la calomnie, pourraient faire croire que l'échec de la garnison était imputé au sieur de Rihoven, gouverneur, qui commandait les quatre cornettes de cavalerie et l'ensemble des troupes.

[2] Esa. 42-8. [3] Jer. 17-5. [4] Psa. 33-16.

nelle envers nous, et pour nous attirer vivement à soy. N'est-ce pas une grande bonté de nostre Dieu. de nous donner tels advertissemens et prévenir par sa bénignité, quand nous l'avons offensé et fait tout le mal que nous avons peu? De nous offrir la paix quand nous ne pensons qu'à luy faire la guerre? Qui peut nier que la continuation de ce siège n'ait tendu à ces fins?

Entre les loix militaires que Dieu donna jadis à son peuple, ceste-cy en estoit une : *Quand tu t'approcheras d'une ville pour la combattre, tu luy présenteras la paix*[1]. Or ses loix et commandemens ne sont qu'images de sa justice et rayons de la merveilleuse et inaccessible lumière qui est en luy. Parquoy en commandant à son peuple de traitter aucune ville ennemie à la rigueur, qu'au préallable il ne luy eust parlé de paix; il ne luy enjoint rien, que ce dont le peuple eust peu remarquer la prattique et les exemples en luy-mesme, depuis le commencement du monde jusqu'alors. Adam, de spirituel qu'il estoit en sa chair, n'est pas devenu charnel en son esprit ny mortel, sans avoir esté adverti auparavant. Caïn n'est pas deschassé de devant sa face et rendu vagabond sur la terre, sans avoir receu un advise-toy[2] premièrement. Dieu n'amène pas le déluge sur le monde des meschans, devant qu'il leur ait presché la repentance par Noé, héraut de justice[3]. Il ne condamne pas à subversion les villes de Sodome et Gomorre, les réduisant en cendre, sinon après leur

[1] Deut. 20-10.
[2] *Advise-toy* — avertissement.
[3] I. Pierre, 3.

avoir envoyé le juste Loth. Il n'a pas vuidé les thrésors de sa vengeance sur l'Egypte, fait cognoistre sa puissance au païs de Cham, lancé les chariots de Pharaon et son armée, ni enfondré[1] l'eslite de tous ses capitaines en la mer Rouge pour le consumer, sans luy avoir envoyé Moyse par dix fois avec des playes signalées. Bref quand Jérusalem a esté destruite, à ce qu'elle ne fust plus ville pour jamais, cela ne s'est point fait sans avoir esté visité du Fils de Dieu, qui à l'occasion de son endurcissement et rébellion, pleure sur icelle, et luy reproche ses péchés abominables, voire non sans plusieurs verges et playes préparatoires, qui vont devant, pour l'en advertir. Tous les siècles sont pleins de ces tesmoignages.

Dieu donc, fait comme l'archer qui, devant que descocher sa flèche, crie et donne un signal, à ce qu'un chacun soit sur ses gardes. *Il a bandé son arc, et l'a agencé. Nous l'avons veu apprester armes mortelles*[2]. Nous en avons esté menacés, *voire les flèches qu'il est accoustumé de mettre en œuvre contre les ardens persécuteurs.* Le père bransle la verge devant son enfant, pour luy donner crainte et ne la jette pas au feu si tost que l'enfant le désire et crie; mais il la tient quelque temps en la main et menace de le battre à ce qu'il ne soit battu[3]. Il a menacé de nous punir, afin de ne nous point punir. Il menace l'enfer, afin de nous donner le ciel. *Ceux qui craignent le plus ses jugemens lors qu'ils sont menacés, ce sont ceux qui les craignent tout le moins lors qu'ils*

[1] *Enfondré*, — vieux mot, rompre, briser.
[2] Psa. 7-13-14.
[3] Afin qu'il ne soit point battu.



s'exécutent; et au contraire, qui ne craint point quand Dieu menace, il est accablé d'horreur et désespoir quand il frappe. Et mesme le père fait sentir quelques petits coups de sa verge à son enfant, pour le tenir tant mieux en crainte et afin qu'il aye matière d'user toute sa verge sur les esclaves rebelles. Qui plus est, un père laisse brusler à la chandelle le doigt à son enfant, afin qu'il craigne le feu et que la petite bruslure du doigt, luy garde de brusler tout le visage : ainsi Dieu nous a voulu donner quelques coups de verge par ce siège devant que la desployer tout à fait sur nos ennemis, afin de nous en délivrer; il nous a eschaudé les doigts, afin de nous préserver de son ire qui est un feu consumant.

Il est plus dangereux aux hommes, d'estre accablés des grâces de Dieu que de ses chastimens. Chastimens qui abattent les hommes en eux-mesmes, pour les relever vers Dieu. Dieu nous a voulu laisser ces Cananéens pour un temps, à ce qu'ils[1] fussent comme des espines en nos flancs, pour nous exercer continuellement en repentance et vraye piété. Bref ce n'est pas sans cause que le sage dit : *Que l'espoir différé fait languir le cœur, mais le souhait qui advient est comme l'arbre de vie*[2]. Car tout ainsi que plus Laban tint sa fille Rachel long temps arrière de Jacob, et plus s'augmenta son amour envers icelle : ainsi Dieu tient les siens pour quelque temps en suspens, et ne les délivre pas au premier coup de leurs afflictions, il les fait languir, souspirer, gémir,

[1] *A ce qu'ils* — afin qu'ils.
[2] Prov. 13-12.

larmoyer, voire leur donne des vives atteintes, qui les font crier bien haut pour une bonne espace; le tout afin que son amour s'embrasse de plus en plus en nos cœurs, et que nous facions tant plus grand cas de sa bonté et miséricorde, lors qu'en la fin il nous délivre miraculeusement.

CHAPITRE XV.

Sépulture des morts; le Prince *envoye munitions; l'ennemy tire sur le havre; résolution pour les fortifications et batteries; lettres aux sieurs de Zélande;* Baersdorp *et* Turcæus *vont vers la Haye.*

Passons ainsi ce que reste de ceste journée, et toute la nuict ensuivante en ces méditations sainctes, veu que de part et d'autre chacun se tient coy sans rien remuer, car le silence des armes ne doit servir qu'aux exercices religieux de l'âme, et l'homme n'a jamais le cœur et les mains mieux disposés à bien faire ce qui est de sa charge, qu'après s'estre sérieusement arresté à la main de son Dieu, pour en dépendre entièrement.

Entre les devoirs de charité n'est pas le moindre, quoy que le dernier, la sépulture honeste de nos amis. Le matin donc du 23 estant venu, ordre est donné pour l'enterrement des corps qui après le combat estoyent demeurés sur la campagne; chacun va chercher celuy qui luy touche, mais l'ennemy ne veut en nulle façon permettre qu'aucun trompette ou tambour, vienne à une mousquetade[1], près de ses

[1] C'est-à-dire, à une portée de mousquet.

retranchemens; l'aubade qu'il receut hier retentit encor en ses oreilles; il ne luy faut plus de ces ménestriers pour luy resveiller les esprits, il est encor trop las de la courante qu'il a dansé le jour précédent. Et pourtant tandis que nous le laissons reposer et reprendre haleine, voyons arriver quelques basteaux que monsieur *le Prince* nous envoye de son camp, chargés de 6 demy-canons et un mortier avec tous les équipages et instrumens nécessaires, tant pour faire les batteries, que pour planter et faire jouer l'artillerie, mesme outre les bales, cartouches, mesches, poudre à canon, il y a une grande quantité de louchets, pèles, picqs, hoyaux, coignées, cloux et autres semblables munitions de camp, avec une missive de son *Excellence* à monsieur *de Rihoven*. Les seigneurs du conseil d'Estat en Zélande pourvoyent la ville de toutes sortes de fascines : qui plus est, le commis *Adrian Schilperoort* est authorisé par monsieur le conseiller *Baersdorp*, et le conseil de guerre, pour acheter et faire provision de grands et petits sappins, de planches, poutres et autres semblables matériaux dont on pourra avoir besoin.

L'ennemy commence à battre l'embouchure de nostre havre de son canon, qu'il a planté du costé du nort, afin d'empescher les navires d'y entrer, mais touche seulement les garde-fols du pont de la ville, le mast et les cordages, d'un navire de guerre, sans blesser personne; cecy n'oste ny diminue en rien le courage de la ville, mais fait que l'on prend tant plus près garde de pourvoir à tout; qui sera si lourd que de ne semer point pour crainte des oiseaux et pour l'appréhension du mal à venir, ne remédier au

présent? Comme celuy qui interrogué par *Alexandre* s'il vouloist qu'on rebastist Thèbes, ville de sa naissance? Qu'en est il besoin, respondit il, il viendra (peut estre) un autre *Alexandre* qui la destruira cy après. Faut-il laisser faire à l'ennemy, et demeurer à rien faire, pour ce que plusieurs jugent qu'il emportera la ville? Non, non, tous ne respirent que le service de l'Estat, et la conservation de la ville, et jugent que le propre à esloigner tout danger, c'est d'esloigner son ennemy : car s'il approche, il vous pousse, s'il vous pousse vous voilà par terre; l'ombre de l'ennemy porte contagion, et jamais prince qui laissa muguetter sa frontière ne tint sa prospérité au large, ny à franches coudées : pourtant[1] la résolution est prise de faire telles fortifications que la nécessité du temps et des affaires le requièrent et peuvent permettre : arrière d'icy; loin, loin de ceste place toute oisiveté, mère des plus grands désastres, la poussière et le soleil luy sont importuns, elle a trop de travail à voir travailler, le seul nom de la guerre luy fait la guerre, l'ombre des enseignes luy donne l'alarme, le tambour, foiblesse de cœur, la trompette, des terreurs paniques; victoire, mesme, ce beau nom de victoire, luy sonne mal aux oreilles, il n'est pas temps de jouer aux dés et cartes, ny de conter des sornettes, il faut faire des fortifications, fust ce mesme à la barbe de l'ennemy.

Ce mesme jour donc furent ordonnés, marqués et

[1] *Pourtant* — partant. Nous ne répéterons pas davantage cette rectification, mais nous engageons le lecteur à s'en souvenir, car ce mot change souvent le sens de la phrase. — Il en sera de même pour *à ce que*, employé dans le sens de *afin que*.

accordés plusieurs ouvrages au costé du midy et du septentrion de la ville, hors la porte d'Anvers et de Steenbergue, ausquels on commencea à travailler dès le lendemain; et pour cest effect a esté accordé par le conseil de guerre, que chaque capitaine de ceste garnison, fournisse 15 hommes de sa compagnie, qui travailleront aux fortifications et durant ce temps, seront exempts de leurs gardes.

Le capitaine des canoniers *Meyneker* est enchargé de venir tous les jours à sept heures du matin et à deux heures après midy, rapporter au conseil de guerre l'estat de l'artillerie, tant en la ville, qu'ès forteresses qui en dépendent. Pareillement est l'authorité donnée au capitaine des mineurs d'ordonner certains commis envoyés par deçà, pour l'assister continuellement en ses ouvrages, et leur faire amener ce qui luy sera nécessaire pour l'avancement d'iceux : et luy est aussy commandé de venir deux fois le jour, informer le conseil de guerre de ce qu'il a en main, à ce que l'on entende pertinemment en quels termes sont ses besoignes.

L'ingénieur maistre *David van Orliens* estant arrivé, va quant et quant prendre inspection de la ville tout à l'entour et juge du tout nécessaire de faire encor des ouvrages, outre ceux que l'on a desja déterminés et arrestés. Sur cela le conseil de guerre trouve bon d'escrire aux sieurs du conseil de Zélande, à ce qu'il leur plaise envoyer quelque provision de deniers nécessaires, pour tant plus advancer les fortifications, s'en rapportans à ce que leur en diront de bouche, tant le conseiller *Campe* qui est parti ce jourd'huy, que l'admiral *de Hautain*, lequel ayant le

commandement au païs de Ter Tholen, avec 12 ou 13 compagnies, estoit venu voir ce que se passoit en nostre siège; l'un et l'autre ayant esté sur le lieu, les pourront tout le mieux informer de ce qui est le plus requis; d'avantage le conseil de guerre requiert, que les matelots (qui par provision ont esté envoyés de Ziericzée) soyent continués icy pour quelque temps, veu le grand besoin qu'il y a de faire encor plusieurs batteries, et de planter plus grand nombre de canons eu divers endroits.

Ces résolutions furent communiquées à monsieur le couseiller *Baersdorp*, député de par les seigneurs du conseil d'Estat, pour venir prendre inspection du magasin et savoir de bout en bout la provision qu'il y peut avoir de toutes choses nécessaires en un siège, afin que prestement soit remédié à tous les défauts; et comme il s'appreste pour s'en retourner vers la Haye, le magistrat, par l'advis du gouverneur, trouve bon qu'il soit accompagné du premier bourgmaistre de la ville, le docteur *Pascasius Turcæus*, auquel commission est donnée de s'addresser à Messeigneurs les Estats-Généraux, à ce que bien tost puisse estre donné ordre pour la provision des munitions et deniers desquels on ne se peut passer en telle occurrence; plus de remonstrer à leurs Seigneuries, que durant ce siège, il seroit très-expédient d'empescher que le camp de l'ennemy ne soit victuaillé et fourni en ses nécessités par aucune personne sous leur domination et puissance. A quoy fut advisé par après et pourveu par le placcat de leurs Seigneuries, comme il sera monstré en son temps et lieu.

Le soir estant venu, onze de nos cavalliers sortent

à pied, pour aller recognoistre ce que fait l'ennemy, sur tout pour entendre si son artillerie bouge ou marche de l'un ou de l'autre costé. Arrivés sur la bruyère ils rencontrent une trouppe de vingt cavalliers, laquelle ils attacquent et mettent en désordre, tellement qu'ils en tuent quelques uns sur la place, prennent cincq chevaux, deux chariots et deux prisonniers, desquels ils apprennent que le premier ingénieur de leur armée, gentilhomme qualifié, estoit de ladite partie, ayant charge d'aller trouver en personne *don Louis de Velasco,* et parler à luy bouche à bouche[1], lequel[2] s'estoit sauvé à force de bien remuer ses esperons. Une autre partie de nos cavalliers sortis à pied à ceste chasse aux perdreaux revient ensemble avec celle cy, à l'aube du jour, ayant attrappé un chariot de munitions, et amenant un cheval, duquel ils avoyent tué le maistre en sa garde[3]. On ne voit icy autre chose qu'une révolution continuelle de labeurs, et une suite non rompue des actions guerrières; nos soldats vont tousjours sur leurs conquestes, tousjours verds de courage et de volonté, enfilans victoire sur victoire.

[1] Bouche à bouche, c'est-à-dire en particulier.

[2] Lequel se rapporte non à *don Louis de Vélasco* mais à l'ingénieur, gentilhomme qualifié.

[3] Le bref récit intitulé *Histoire journalière du siège*, etc., rend un compte très-sommaire de cette sortie. « La nuict suivante « nos cavaliers firent sortie par deux costez du midy et du nort « et ayant faict retirer les sentinelles de l'ennemy et voyans « qu'elles avoient donné l'alarme par tout le camp, se retirèrent « avec plusieurs prisonniers et chevaux. » P. 6.

CHAPITRE XVI.

Fortifications commencées : ordonnance pour les munitions; le payement des ouvriers ; l'heure de s'assembler ; grand cri de l'ennemy.

La nécessité n'a point de loy ; cela fait que le repos est escarté de nos soldats, desquels la vie est comme une vie sans feste et sans sabbath pour quelque temps. Et de fait *le sabbath est fait pour l'homme, et non point l'homme pour le sabbath*[1]. Celuy qui avoit défendu *d'allumer le feu*, et condamnoit mesme *à estre assommé de pierres quiconque avoit cueilli du bois le jour du sabbath*[2], permet à ses disciples *ayans faim, d'arracher des espicqs et de les manger*[3]; monstre qu'il est loisible à l'homme *dont la brebis est cheute en un fossé au jour du sabbath, de l'empoigner et la relever*[4]; et commandant de bien faire ce jour de repos, il guérit luy-mesme les malades : Pour ces raisons est-ce que les seigneurs du conseil de guerre, ayans donné charge d'encommencer dès ce 24e, jour de dimanche, les ouvrages desjà marqués, hors de la ville, tant de l'un que de l'autre costé, authorisent par provision *Jan Dexter*, enseigne du capitaine *Jorck*, pour avoir l'inspection et direction sur les ouvrages que se vont faire du costé du midy au quartier du colonel *Henderson* : remonstrent au magistrat qu'il sera besoin d'ouvrir la grange du palais, afin d'y amasser le foin que

[1] Marc. 2 [2] Exode, 35. [3] Nombres, 15. [4] Matthieu, 12.

ceux de Ziericzée ont envoyé pour la cavallerie; pareillement de faire apprester quelques chariots, qui puissent mener les fascines sur les bastions, servir les mineurs et transporter les gabions où il sera de besoin; où en passant paroist la grande utilité que ceste ville a receu de ce petit boscage, planté presques tout à l'entour, au pied du rampart. Car n'y ayant aucune provision de fascines ou gabionnades en la ville lors que l'ennemy arrive, on s'en prend à ce beau manteau verdoyant; plusieurs ouvriers sont ordonnés pour couper le bois propre[1], l'advancer, et puis l'employer à faire des gabions, et réparer les batteries. Et d'autant que les fatigues du sergeant majeur *Heckart* sont telles, qu'il est impossible de fournir et vaquer luy seul à tout ce que dépend de sa charge, voilà pourquoy le conseil de guerre trouve bon que, durant ce siège, il soit assisté de *Bernard*, fils et sergeant du capitaine *Pluchardt*.

Après disner la mesme assemblée estant convoquée, ordonne de faire quelques traverses, qui puissent servir de couverture au pont de la porte d'Anvers, lequel l'ennemy voirdoit[2] à plein de dessus la montagne; et pour cest effect sera relevée la terre sur la contrescarpe, voire tout du long jusques à la grand corne, afin d'y pouvoir aller, et venir seurement, que de mesme le parapet sur la batterie de ladite corne sera relevé, afin d'en garentir les ailes,

[1] Il faut entendre : le bois *convenable* pour les ouvrages dont il s'agit.

[2] *Voirdoit.* — Voyait. — On dit : cette hauteur voit la place, le rempart, pour : de cette hauteur on voit la place, le rempart.

d'avantage est donné charge au commissaire *Schilperoort*, de faire une bonne quantité de paniers, que l'on puisse mettre sur le parapet, lors que la nécessité le requerra; et afin que le canon soit tousjours bien pourveu, on luy enjoint de faire bastir une cave, où se puisse garder la poudre, ayant douze pieds en quarrure; à la charge qu'il y ait tousjours un conducteur là présent, pour distribuer la poudre selon que l'occasion se présentera.

Là dessus est résolu pour la conservation des matériaux appartenans à l'Estat, de publier à son de trompette et de tambour, que personne (qui, ou de quelque qualité il soit) ne s'advance, sous peine de la vie, à desrober poudre, bales, ou autres munitions, matériaux et utensiles, servans à la guerre et aux fortifications de la ville; qui plus est, à ce que la poudre ne soit inutilement consumée par les soldats, ny clandestinement aliénée, et destournée de son vray usage, le conseil de guerre establit un très-bel ordre, qu'il fait observer doresenavant, car il n'est permis à aucun capitaine extraordinaire[1], de procurer ordonnance pour avoir de la poudre, sans le sceu de son majeur, duquel il aura à prendre un billet de sa main, par où soit prouvé que la poudre qu'il auroit eu n'a esté employée qu'au service de l'Estat, et qu'à bon droit nouvelle provision luy doit estre eslargie.

Le mesme jour s'assemble aussy le collège du

[1] On donnait sans doute ce nom de capitaine *extraordinaire* aux chefs des compagnies d'aventuriers de toutes nations, qui faisaient partie de la garnison, sans appartenir à l'armée régulière des Pays-Bas.

Magistrat, à ce que suivant la demande du conseil de guerre fut advisé aux finances, et que quelque somme de deniers peut estre fournie pour le payement, tant des ouvriers qui travaillent aux ouvrages desjà ordonnés, que de ceux qui entreprendront les autres non encor déterminés, soit de l'un, soit de l'autre costé de la ville; car c'est mesme chose qu'un navire sans voile et rame, et une armée, ou place assiégée sans moyens : cause[1] que le bourgmaistre *Jean de Bergaigne*, receveur de messeigneurs les Estats, se laisse volontiers induire à desbourser et advancer par provision, jusqu'à la somme de trois mille six cens francs, qu'il conte à messieurs colonnels *Henderson* et *Famars*, pour estre employés aux fins susdites; au moyen de quoy, le peuple qui s'est esvertué au commencement, prend de plus en plus courage, et fait en peu de temps des travaux admirables.

A toute chose sa saison, et à tout affaire sous les cieux son temps, dit le prescheur[2]. Le marinier considère bien le temps auquel le vent et la marée luy servent : il y a temps de semer, et temps de moissonner, temps de reposer et temps de travailler, aussy y a il temps d'estre assis au conseil pour délibérer, et temps d'aller aux champs pour exécuter, temps de prévoir, et temps de pourvoir. Le bon ordre qui digère et dirige bien le temps et les affaires d'importance, doit avant tout estre establi;

[1] *Cause*, pour : c'est à cause de cela que le bourgmaistre.
[2] Ecclésiaste, 3.

c'est pourquoy a esté conclu, que pour l'advenir le conseil de guerre s'assemble tous les jours à sept heures du matin et ensuite de cela le Magistrat résoult de se trouver en leur maison de ville à nœuf heures; le tout afin que l'un ne donne point d'empeschement ny d'incommodité à l'autre, ains plustost, afin qu'au besoin ils puissent s'entr'aider par advis et conseils mutuels.

Ceux qui se promenèrent sur le rempart de la ville, virent ce mesme jour passer sur la bruyère un grand nombre de chariots, convoyés d'une grosse troupe de cavallerie, vers le quartier de l'ennemy du costé du nort. Ses armes n'ont jusques icy fait aucun fruit ny guères de bruit, mais environ onze heures en la nuict fut entendu, en l'un et en l'autre quartier de l'ennemy, un grand esclat de tout le monde, criant : *Ave Maria*, avec une salue de mousquetades. Ceux du costé d'aquilon y adjoustans huict ou dix coups de canon qu'ils tirent sur la ville : ce qu'ils semblent faire à l'honneur de saint *Jacques*, duquel ils célébroyent la veille; n'est qu'ils nous vueillent faire scavoir que leur canon estoit venu, afin de nous donner quelque espouvante. Et combien qu'il y eut une bale tirée en la maison d'un bourgeois, et une dans l'hospital, si est-ce que personne ne fut blessé; *celuy qui a sa retraitte sous les ailes de l'Éternel ne craint point ce que espouvante de nuict, ny la flèche qui vole de jour*[1].

[1] Psa. 91.

CHAPITRE XVII.

Franchise d'imposts; assises modifiées; conseil de guerre formé; la prière.

Ayans entendu ce que l'ennemy a fait ceste nuict, nous irons veoir ce que nos gens font le jour ensuivant : l'ennemy a mené grand bruit, mais quelques soldats des nostres, reviennent le matin sans faire bruit, amenans un chariot chargé de pain, farine, espiceries et autres provisions, avec une charette et un cheval et c'est ainsi que l'on pince souvent l'ennemy sans dire mot, on luy fait des algarades par lesquelles il est obligé à faire bonne garde.

Monsieur de *Manmaker*, estant député de par le conseil d'Estat de Zélande, pour aller entendre ce qui se passe, non seulement au païs de Ter Tholen et ès forts de Lilloo et Lyfkenshouck, mais aussy en ce siège, arrive ce jourd'huy en la ville, et après s'estre bien informé de tout, retourne bien tost après, et fait rapport de ce qu'il a appris.

Et d'autant qu'à l'occasion de ce siège les imposts ordinaires de Messeigneurs les Estats-Généraux estans quittés, quelque difficulté pourroit survenir pour l'esgard des revenus de la ville : voilà pourquoy le Magistrat travaillant à la conservation d'iceux, s'addresse derechef au conseil de guerre, où après mutuelle conférence et commune délibération est arresté, en conformité de la résolution du 21 de ce mois, et quant et quant publication faite, que tous manans de ceste place sans exception paye-

ront doresenavant vingt sols d'assise de chaque tonne de cervoise[1], et trois francs douze sols pour chaque poinçon de vin. Ce qui est du tout nécessaire, afin que soit subvenu aux frais extraordinaires, que la ville aura à supporter durant ce siège, dès lors fut donné ordre de cercher provision de deniers, chés les fermiers des imposts, pour le payement des ouvriers[2].

Pour advancer la seureté de ceste ville de période en période, on y amène tout l'équipage que la puissance bien reiglée et conduite de l'Estat peut fournir : aujourd'huy arrivent de Zélande une bonne quantité de fascines envoyées par le Magistrat de Ziericzée, et puis de Hollande trois navires chargés de planches, poutres et autres provisions nécessaires pour la défence et conservation de la ville. Aussy fut ce mesme jour escarmouché avec l'ennemy hors de la porte de Steenbergue, afin de favoriser non seulement les ouvriers occupés à faire la corne du sieur *de Famars,* mais principalement, ceux qui travaillent aux retrenchemens que l'on a commencé de faire sur les endroits éminents et relevés de ce costélà : et durant ces entrefaites nos gens mettent le feu en certaines maisons qui ne sont guères loin distantes de là, devant que l'ennemy les vienne occuper à son advantage. Le conseil de guerre estant

[1] *Cervoise* — nom ancien de la bière.

[2] C'est la seconde fois que cet impôt de consommation est mentionné. L'art de se procurer des ressources, par des impôts justes et faciles à percevoir et le soin de payer exactement les ouvriers, au lieu de procéder par réquisition et corvée, suffiraient seuls pour établir la supériorité du gouvernement des États-Généraux sur tous les gouvernements contemporains.

adverti que les ouvriers ont besoin de brouettes, y pourvoit sur-le-champ, ordonnant au commissaire *Schilperoort* d'en livrer une centaine ou deux, à ce que les retranchemens se puissent avancer tant plus vistement.

Les capitaines *Broucsaux* et *Pluchart*, suivant la charge que leur avoit esté donnée devant midy, font rapport de leur commission après midy, et déclarent au conseil de guerre, qu'après avoir bien visité, et examiné les commodités de la ville, ils n'ont trouvé place plus propre pour garder et bien asseurer la poudre à canon que les tours près la porte de l'Eau appellé par cy-devant la porte Saint-Jaques : sur quoy, est mandé au commissaire susdit, de la mettre d'oresenavant là dedans avec autant de seureté qu'il sera possible.

De par ceste assemblée est authorisé ledit capitaine *Broucsaux*, pour (durant ce siège) commander en qualité de lieutenant colonel aux troupes flamendes comprises sous le régiment du sieur *de Lokeren*, puis après est donné puissance à maistre *Henry Meyneker*, capitaine des canoniers, de prendre (quand besoin sera) trois ou quatre conducteurs pour la composition et l'usage de ses feux artificiels, qui seront exempts de garde et outre cela salariés extraordinairement.

Le peuple tombe par faute de prudence mais en la multitude de gens de conseil gist la délivrance[1]. Non pas une multitude pour le grand nombre qu'il y puisse avoir, car le grand amas de gens cause

[1] Prov. 11.

souvent la confusion; mais il entend une multitude bien ordonnée, qui n'estant que peu en nombre fait un million en courage, prudence, dextérité et vigilance : qui semble estre tout œil, tout oreille, tout cœur, tout bras et tout pied. C'est pourquoy est résolu qu'à l'avenir comparoistront tous les jours en ce conseil au logis de monsieur le gouverneur, les colonnels et capitaines de la cavallerie, et ceux qui commandent à leur nation, comme aussy les serjants majeurs, *Coucs, Gillis, Courteney, sieur David Balfour* et le capitaine *Van Vlem*, chacun accompagné de deux capitaines de sa division, qu'il trouvera bon de mener, quant et soy, à ce qu'ainsi toutes choses puissent estre maniées et exécutées par bon ordre [1].

Ce collége s'assembloit pour la pluspart deux fois le jour, en la présence des seigneurs députés et

[1] Voici ce que dit l'*Histoire journalière*, au sujet des journées des 24, 25 et 26 :

« Ces jours et mesmes le 24, les assiégeans receurent quan-« tité de fagots, paniers, ais (planches), poutres et autres usten-« siles, et mesmes de la poudre, plomb, mesches, boulets et « autres provisions de guerre. Ce qui ne retardoit en aucune « façon l'advancement de leurs ouvrages vers la ville, tellemens « que delà en avant, ils firent sentir leurs mousquets aux « assiégez.

« Quelques prisonniers firent entendre à ceux de dedans, que « trois canonnades qu'ils avoient tirées le 25 avoient donné, si « à propos, qu'elles avoient bien emporté cent hommes, cela fut « cause que les assiégez envoyèrent en Zeelande, pour avoir « quelques coulenvrines et autres pièces de longue portée.

« Les jours suivans les ennemis se tindrent fort cois, advan-« çant néanmoins tousjours leurs approches surtout vers le fort, « dit : *Nouveau couppe gorge* et celuy qui s'appelle *L'ennuy des « paysans*. P. 6 et 7. »

envoyés, de par Messeigneurs les Estats-Généraux, les Seigneurs du conseil d'Estat et les Seigneurs du conseil de Zélande, qui ayans leur résidence en ceste ville, président en ceste assemblée, comme représentans la souveraineté de l'Estat : voilà le beau temple de Mars basti, le refuge de tous ceux qui sont en peine, et la terreur des meschans; à l'entrée duquel les lyons ont les testes baissées et les queues abbatues, et au contraire les agneaux, les cœurs asseurés, et les pieds affermis.

C'est icy le port asseuré de la vertu, le fléau du vice, le dissipateur de rébellion, et conservateur des loix. La vigne est prisée pour sa fertilité, le vin pour sa liqueur, le cerf pour sa vistesse, le sommier[1] pour sa force. Enfin chasque chose est prisée pour ce à quoy elle est utile; le navire est appellé bon, non pour estre peint de riches et belles couleurs, pourveu d'estandarts et rouleaux de soye, chargé de thrésors et richesses royales, mais pour avoir les joints de planches bien serrées et calfeutrées, afin de ne faire eau; pour estre solide contre les flots des ondes, souple au gouvernail et agile à la voile; de mesme, le corps de ce conseil ne se fait pas estimer par le veloux et la soye, l'or ny l'argent ny les braves ornemens extérieurs, mais par ses actions vertueuses, chacun se resouvenant tousjours que les grandes charges demandent une grande prudence et vigilance.

Les payens ne commencoyent jamais aucun affaire d'importance, sans avoir premièrement présenté leurs

[1] Cheval de somme.

oraisons et sacrifices à leurs Dieux, ayans cecy pour une maxime générale en tous leurs desseins, *Ab Jove principium*, c'est à dire il faut commencer par Jupiter. Le chrestien mieux appris ne doit jamais mettre la main à la besoigne, que premièrement il ne s'addresse au vray Dieu, le père des lumières, *duquel descend tout don parfait et toute bonne donation*[1]. Celuy qui en la guerre réclame premièrement l'espée de l'Éternel, et là dessus prend celle de Gédéon, peut bien s'assurer *qu'il desfera les Madianites*[2].

C'est la raison pour laquelle le conseil de guerre, devant qu'entamer aucune besoigne, commence par l'invocation du nom de Dieu : l'auditeur prononceant de mot à mot ceste prière comme s'ensuit : *Dieu tout puissant, Éternel des armées, roy des rois, par lequel les rois règnent, et les princes décernent justice; puis que nous sommes icy assis, pour traister les affaires très-importans, qui concernent le bien de nostre patrie et de ton peuple; nous te prions qu'il te plaise nous regarder de ton œil gracieux, et par ton sainct esprit présider au milieu de ceste assemblée; à ce que nous puissions bien et deuement traitter tout ce qui sera mis en avant : béni toutes nos résolutions, et aussy les moyens que nous mettons en œuvre, pour l'exécution d'icelles, à la gloire de ton sainct nom, l'avancement du règne de ton fils bien-aymé, au bien des païs confédérés, et à la descharge de nos consciences : exauce nous, pour l'amour de Jésus Christ qui nous a enseignés de te prier ainsi, Nostre père*[3], *etc.*

[1] Jacques 1. [2] Juges. 7.
[3] L'auditeur prononçait ici l'oraison dominicale.

Ce que nous avons bien voulu insérer en ceste histoire, non seulement pour réciter punctuellement et ne rien omettre des choses arrivées en ce siège, mais aussy afin que cecy serve à l'avenir d'exemple à plusieurs autres; car l'exemple des hommes vertueux et religieux est la vraye pierre affiloire pour donner le trenchant à la vertu, et une grande dressière pour mener à la piété : c'est belle chose de bien faire après les autres, afin que d'autres facent bien après nous.

CHAPITRE XVIII.

Payement des ouvriers; réparation des utensiles; applanissement des champs; trois chariots pris; rapport du bourgmaistre; gabions faits; Orliens, *commandeur des ingénieurs.*

Mais afin que tenans nos yeux arrestés sur cest excellent tableau, nous n'arrestions trop longtemps le lecteur désireux de passer outre, voyons entrer une partie de nos gens, qui au poinct du jour amènent un chariot chargé de sel, huile, graisse, savon, et autres denrées apportées pour l'usage de l'ennemy. Les sieurs du conseil de guerre ayans en singulière recommandation l'advancement des ouvrages encommencés hors de la ville, donnent ordre à ce que les chariots et charettes (dont se servent tant le commissaire *Schilperoort*, que les mineurs et ouvriers aux fortifications, et autres) ayent leurs journées payées. Et afin que cela soit bien effectué, ils induisent le receveur monseigneur *Jan de Bergaigne*, à desbourser

par provision, la somme de six cens francs, avec promesse d'en respondre et procurer l'approbation devers ses maistres et seigneurs les Estats Généraux.

Ladite assemblée commande au mareschal (que l'Estat a envoyé par deçà) d'aller circuir les ramparts de la ville et des forteresses adjacentes, et faire une reveue exacte de tout ce qui pourroit manquer aux affusts, ou autres instrumens et utensiles de la guerre ; avec charge de les faire réparer prestement par les mareschaux de ceste ville, employant ceux qui ont leurs demeures les plus proches du quartier où les réfections seront requises, avec promesse qu'ils seront salariés de l'Estat.

Pour la fin est conclu que sans aucun délai seront abbattus tous les arbres croissans aux environs de la porte et du chemin de Wouwe et préjudiciables à ceste ville; sur tout, que sera rasé le petit boscage appartenant au capitaine *Vander Wel*, situé près du lieu appellé le *Bal* et enfin que toutes hayes seront extirpées, tous parapets démolis et toute levée sera applanie et esgalée à la rase campagne, aussy avant qu'il sera possible de parvenir. Il est plus que temps, que ce poil creu autour de la ville soit rasé, à ce que la vermine espagnolle n'y vienne nicher.

Le lendemain, commandement fut fait à une partie tant de pied que de cheval d'aller brusler quelques censes[1] peu esloignées du camp de l'ennemy ; laquelle en ayant fait l'exécution, amène trois chariots chargés de bière d'Anvers. Et nonobstant tous ces affronts, que nostre garnison porte sur le nés de l'ennemy

[1] *Censes* — métairies.

quand la moindre heure gaillarde la prend, si est-ce qu'il tient ses limaçons enfermés en leurs coquilles, aymant mieux travailler et fortifier son quartier, le retranchant aussy bien par derrière que par devant, que de sortir pour chamailler avec ces mauvais garçons de Bergues, qui à tous coups luy viennent couvrir la joue. Cependant nos ouvrages ne laissent pas de s'avancer et monter bien haut; nostre gendarmerie estant comme l'araigne dont parle *Aristote*, qui tout ensemble ourdit et chasse si accortement, qu'on ne peut dire si elle travaille en chassant, ou si elle chasse en travaillant. *L'un combat pour celuy qui travaille, l'autre travaille pour celuy qui combat.*

Ce mesme jour revient de son voyage de Hollande le bourgmaistre *Paschasius Turcæus*, et faisant rapport de sa commission dont a esté parlé cy dessus, il déclare sommairement, que messeigneurs les Estats Généraux luy ont promis de prendre soigneusement garde à tous les poincts qu'il a proposté verbalement en leur assemblée, à ce qu'au plustost y puisse estre pourveu par bon ordre; entendans spécialement à la réparation du fort dévalisé, qui est du costé du nort sur la rive du havre ; et pour la provision des deniers, l'asseurent qu'il n'y aura point de faute, ains que le sieur *Nicolas Vander Meeren*, bourgmaistre de la ville de Haerlem, estant député de par leurs Seigneuries, pour venir résider quelque temps en ceste ville, le suivra bientost fourni d'une bonne somme d'argent. Et de fait la diligence et le bon succés dudit sieur *Vander Meeren*, font qu'il arrive le mesme jour en ce lieu et par sa venue conferme la vérité du rapport susdit.

Les seigneurs du conseil de Zélande pourvoyent cependant la ville de nœuf cens soixante sacx d'avoine; le Magistrat de Ziericzée envoye du foin, et le Dijckgrave de Bomminé des fascines de diverses sortes, sachans bien qu'en un siège il y a tousjours besoin de telles provisions, sinon pour le présent, au moins il est bon de penser à l'advenir.

Le conseil de guerre assemblé selon sa coustume, et ayant esgard à tout ce qui est requis pour la défense de la ville, donne commission à deux corbeilliers de ceste ville de faire et aussy de faire faire tous les gabions dont on aura besoin, tant en la ville que hors d'icelle; le tout selon la reigle et le modelle qui luy sera prescrit : ordonnant un gentil-homme de l'artillerie de leur livrer le bois qui y sera requis, et puis après de recevoir les gabions faits, d'accorder avec eux au plus grand profit de l'Estat.

Finalement est déféré à maistre *David Orliens* la superintendence et le commandement sur tous les maistres ingénieurs et leurs conducteurs, tant ceux qui sont présens en la ville, que ceux qui y pourront encor estre envoyés cy après. Et luy est recommandé, le soin de tous les ouvrages que le conseil de guerre a ordonnés et ordonnera de faire, pour la défense de ceste place, et avec l'advis des ingénieurs de procurer qu'ils puissent estre faits selon les conditions accordées, et bientost amenées à leur perfection.

CHAPITRE XIX.

L'ennemy tire du canon, se fortifie, change son quartier; venue du sieur Vander Meeren; *est advisé aux ouvrages; correspondence; un canon et canonier de l'ennemy emporté.*

Jusqu'à présent vous diriés que l'ennemy fait chomer ses armes, et qu'il dort se tenant retranché dedans le silence. Mais le vingt huictième, quelque humeur quy luy prenant, ou quelque boutade luy ayant rompu le somne, il fait tirer du costé du nort six ou sept coups de canon sur la ville, qui endommagent quelques maisons, mais ne touchent personne; ceux de l'autre costé les imitans, tirent d'une pièce de campagne plantée sur le Raybergh, vers nos ouvriers qui travaillent à la grand' corne, et aux retrenchemens qui en dépendent, sans qu'aucun soit blessé, Dieu mercy. On le voit maintenant travailler du costé du nort près d'une haute montagne, appellée *Rysselbergh*, relevant la terre en plusieurs endroits, non à autre fin (comme l'on a bien peu juger par après) que pour se couvrir et garentir ses chariots de munition venans *d'Anvers* contre nos canonnades, qui foudroyent horriblement sur ce quartier-là. Ce mesme jour viennent certaines nouvelles que l'ennemy avoit enlevé ses tentes en ce quartier du nort, troussé son bagage sur les chariots, et trainé son artillerie jusques en la bruyère; plusieurs jugent que c'est pour éviter le dommage qu'il reçoit de nostre canon

et qu'il est contraint de desloger pour prendre un autre quartier où il puisse estre à couvert de l'orage. Car aussy, les lettres *d'Anvers* portent que les hospitaux commencent à s'emplir de blessés et que nostre artillerie fait grand ravage en l'armée des ennemis.

Le conseil de guerre assemblé à l'ordinaire reçoit avec grand honeur et contentement la personne du sieur *Vander Meeren*, député de par messeigneurs les Estats Généraux. Qui ayant fait l'ouverture et lecture de sa commission et instruction, donne à entendre qu'à toutes heures il attendoit quelcun des seigneurs du conseil d'Estat de Zélande, pour ensemble, authorisés de par les Estats Généraux, assister à ceste assemblée, l'aider de communs advis, y entretenir toute bonne correspondence et union, et porter soin que toutes les munitions amenées et encor à venir, soyent deuement mesnagées et employées au plus grand service de l'Estat et offense de l'ennemi ; et en somme représentans la souveraineté des païs confédérés en ceste compagnie ils y ont la précédence, préséance et présidence, pour avoir la cognoissance, conduite et direction de tout ce qui se passe selon la teneur de leur crédence.

Entendons donc ce que l'on traitte en ceste session. Pour le premier, après la lecture d'une missive venant de *Monseigneur le Prince*, est donné charge à maistre *David Orliens*, selon la teneur d'icelle, de retrancher la grand'corne par dedans ; et à cause que la courtine de ceste corne tirant vers la porte de Wouwe est fort basse, de la lever jusques à sa compétente hauteur ; et en ayant couché le project par escrit, de

marchander et accorder avec les maistres ouvriers qui se présenteront sur le lieu, après leur avoir fait le récit des conditions, avec commandement exprès de diligenter et haster la besoigne à ce qu'elle se parachève bien tost.

D'ailleurs, est authorisé le capitaine des mineurs *Gillis Louet*, pour prendre à son service du milieu de la garnison, autant de soldats qu'il trouvera estre entendus et expérimentés en ce qui est de son mestier; et seront les capitaines tenus de les licentier pour cest effect, et leur donner immunité de gardes. En après, est trouvé bon de faire trainer deux demi-canons en la susdite corne et de les planter en la place de deux pièces de fer qui sont devenus inutiles. Et pour la fin commandement est fait aux conducteurs tant du commis *Bom*, que de *Bockhoven*, de délivrer par spécification au commissaire *Schilperoort* (moyennant son *récepissé*) toutes les munitions et les matériaux, appartenans aux six demi-canons que son *Excellence* nous a envoyés par iceux.

Le lendemain fut jugé expédient, et quant et quant ordonné, de faire une corne du costé du nort de la ville, devant le bastion appellé *Baghine-punt*, laquelle porte le nom du *sieur de Lokeren*, et d'y faire travailler au plustost fort et ferme, à ce qu'elle s'achève en peu de temps. Mesme résolution est prise touchant une autre corne pour couvrir le bastion de la porte de Steenbergue, ayant deux quarrés pour ses pointes.

Ceste session estant finie, le sieur *Vander Meeren* s'en va trouver le collège du magistrat, et leur donne à entendre qu'il estoit venu résider quelque temps

en ce siége, attendant à chaque moment celuy que le conseil de Zélande envoyeroit pour, conjointement au nom de Messeigneurs les Estats-Généraux, tenans le timon et le gouvernail en la main, adviser aux moyens requis à la préservation de ceste ville, et mettre ordre à tout ce qui surviendra par après; estans à ces fins résolus de garder toute bonne correspondence avec le corps militaire et politique. Ce qui donna grand contentement aux sieurs du Magistrat et à tous les manans de la ville. Car l'histoire dit que l'oracle d'*Apollo* respondit aux *Troiens*, que leur ville ne seroit jamais prise, tandis qu'ils garderoyent la statue de *Pallas*. Voicy donc le vray *Palladium* de *Troie;* nostre repos gist en sa garde, nostre conservation en sa manutention, et nostre seureté en son asseurance.

Il ne reste pour ceste journée de vous dire autre chose, sinon que l'ennemy, voulant nous donner le *bon-soir*, environ les sept heures, tire de sa batterie plantée sur le Raybergh deux coups de canon, qui percent quelques toicts de maisons près la porte d'Anvers, sans blesser personne. Mais, nostre canon de la grand corne luy faisant souppe de mesme pain[1], emporta le canonnier avec son canon de dessus la montagne, foudroyé comme un *Phaëton* audacieux, selon les nouvelles que l'on nous en apporta le lendemain, lesquelles sont puis après jugées d'autant plus véritables, que nous fusmes longtemps depuis sans veoir ou entendre l'artillerie de ce costé-là. En somme l'ennemy trouve icy à qui parler, soit

[1] *Lui faisant souppe de mesme pain* — c'est-à-dire lui rendant la pareille.

de loin, soit de près; la response est tousjours preste, à ce qu'il ne s'ennuye de crier ou jargonner tout seul.

CHAPITRE XX.

Munitions amenées; moulins bruslés; l'ennemy joint ses deux quartiers; lettres de Son Excellence; *nouvelles du camp de l'ennemy.*

Pour entretenir ceste chaude musique caniculaire, qui endort si bien les canons et canonniers de l'ennemy, il faut bien des instrumens propres fournis de toute leur monture. Aussy voyons nous le matin ensuivant entrer deux basteaux chargés de canon; entre autres de deux pièces de campagne portans six livres, et quatre pièces que l'on appelle dragons, qui tirent une bale de trois livres, avec leurs affusts et tous leurs engins et appareils, et outre cela force poudre, mesche, louchets, pèles et autres munitions tirées de l'arsenal de Delft. Tous les jours ne voit on que navires allans et venans pour ces fins. Car ceux-cy ne sont pas si tost deschargés, qu'en voilà d'autres arrivés, lesquels Son *Excellence* envoye de son camp, avec poudre, mesche, bales de mousquets, pèles, hoyaux, picqs, coignées, serpes, planches, sapins, poutres, clous de toutes sortes, pieux avec leurs fers pointus, marteaux de bois et de fer pour les planter en terre, brouettes, et panniers tant ronds que quarrés, avec plusieurs autres matériaux accomodés pour une armée.

Les sieurs du Magistrat estans congrégés, trouvent bon d'adviser aux sieurs du conseil de guerre, qu'il

seroit désormais convenable que les taverniers et vendeurs de bière donnassent la grande mesure usitée en l'armée pour deux sols, et le pot de ceste ville pour sept liards, afin de soulager la garnison.

La friandise du repos ne destrempe, ni n'amollit point le cœur de nostre gendarmerie. Il n'est pas temps de se laisser mener aux délices[1] comme à l'engrais. Il est temps ou d'aller veoir ce que fait l'ennemy, ou de luy faire sentir ce que nous savons faire. Le conseil de guerre ayant envoyé quatre cavalliers de la compagnie de monsieur *Vander Wel*, avec charge de brusler quelques moulins, les plus proches de ces quartiers, qui font quelque service au camp de l'ennemy, ils retournent après avoir mis le feu en plusieurs; dont ils sont honnestement rémunérés par les sieurs du conseil de guerre.

Lequel continuant en ses besoignes ordonne au conducteur du commis *Bom*, de livrer au quartier-maistre du régiment de monsieur *Henderson*, une bonne quantité de palissades avec leurs fers aigus et des marteaux de bois et de fer pour les ficher en terre; semblablement des coignées qu'il faudra mettre en œuvre ès ouvrages nouvellement marqués hors la porte de Wouwe.

Pareillement enjoint ceste assemblée à maistre *David Orliens* de faire eslever une traverse, qui couvre la porte de Saint-Jaques, afin que soyent bien garenties et asseurées les deux tours d'icelle et les munitions que l'on y a enfermées.

L'ennemy après avoir asseuré ses retranchemens

[1] C'est-à-dire, comme le bétail se laisse mener à l'engrais.

sur les montagnes, tant de l'un que de l'autre costé de la ville, s'advance de l'un à l'autre par des lignes et corps de gardes qu'il tire et bastit, afin de les joindre ensemble. Pour ceste raison est-ce, qu'il travaille ceste nuict sur le chemin de Wouwe, au delà d'une maladerie, y faisant une redoute qui ferme le passage et luy sert de logis. Tellement que nous voilà blocqués par terre et nostre garnison n'a plus ses coudées et ajambées si franches, pour aller au butin et battre l'estrade sur la bruyère. Néantmoins nos gens ne sont pas oisifs, ains travaillent jour et nuict en toute diligence et d'un tel courage, que tous les ouvrages à l'entour de la ville s'advancent journellement avec admiration de tous. Ils sont tant façonnés à ceste diligence, que la nuict et le jour, le repos et le travail leur sont tout un.

Le *Prince d'Orange,* comme un horloge qui ne repose pas, mesme au milieu du repos et ressemblant au soleil qui commence à travailler par la fin de son travail, ne s'occupe pas seulement aux affaires qui concernent son armée, mais porte aussy grand soin de toutes les places qu'il a à garder, et surtout de nostre ville, laquelle il a en singulière recommandation. Et estant, par la bonne intelligence qu'il a de ceux de la ville, bien informé de ce qui y est nécessaire, il renvoye celuy que les sieurs du Magistrat luy avoyent envoyé tout exprès; lequel, estant arrivé ce dernier du mois, fait rapport de sa commission et puis délivre aux sieurs du conseil de guerre deux missives que *Son Excellence* luy a baillées, l'une du 27e et l'autre du 28e de jullet, esquelles est donné ordre pour l'esgard des fortifications de

ceste place. La lecture en estant faite, le conseil de guerre résoudt d'y respondre, et d'envoyer les lettres par le commissaire *Croes*, qui s'appreste pour retourner vers l'armée; et seront ces missives despeschées si tost que l'on aura entendu l'advis de maistre *David Orliens*, sur les poincts qui y sont touchés.

Or tandis que l'on est à ces besoignes, les nouvelles viennent du capitaine *Séverin Hoeymaker*, en garnison au fort de Liefkens-hoeck, que ses soldats avoyent attrappé une missive escrite du camp devant Bergues à un moine d'Anvers, en ces termes : *Nous sommes icy venus devant la ville de Bergues, ne sachans à quelle fin, car on n'a encor rien fait; mais nous attendons le* marquis Spinola, *qui donnera ordre pour ce que nous aurons à faire.* Par où appert, que l'ennemy ne sçait bonnement de quelle façon, il emmanchera le siège qu'il a entrepris. *Nicias* et *Démosthène* le capitaine se perdirent en la guerre de *Siracuse* pour avoir inconsidérément attaqué et mesprisé leurs ennemis. *Car qui faut à la haste, s'en repent à loisir. Avec ce qu'il y a de l'erreur en la témérité, il y a encor du malheur; pour un à qui elle réussit, elle en ruine cent.*

Sur le midy voit on venir du camp de l'ennemy au costé du nort, le tambourin-major, apportant des lettres aux sieurs du conseil de guerre et y fut advisé promptement. L'ennemy estant bien empesché, tant à retrancher, fortifier et accomoder son quartier, que pour nous attacquer du costé du midy, passe toute ceste nuict, à rompre et abbatre les granges et maisons qui sont demeuré de reste à

Burchvliet, apportant les matériaux en son quartier pour en faire ses logis.

CHAPITRE XXI.

Exploict de 60 *cavalliers; autres sortis par eau font un bon butin; nouvelles de l'arrivée des nouveaux Anglois pour l'ennemy;* Cécil *allant vers l'armée de* Son Excellence *vient veoir le siège;* 50 *mousquetaires de l'ennemy visitent l'ouvrage près la porte de Wouwe.*

Les grandes charges demandent une grande prudence. Et est plus nécessaire qu'un chef soit advisé qu'audacieux, judicieux que présomptif et tempéré que brusque en ses entreprises; sur tout lors qu'il a à faire à un ennemy puissant et rusé il faut qu'il advise d'asseurer si bien son cas qu'il n'en reçoive honte ni dommage. C'est pourquoy, les sieurs du conseil de guerre ne veulent point s'arrester du tout aux rapports que leur font ceux qui se viennent journellement rendre du camp de l'ennemy; ne les croyans qu'à discrétion, tant pour la diversité et contradiction qu'ils y trouvent, que pour ce que telles gens sont souvent bien aises de dire ce que l'on oit volontiers. Mais est trouvé bon pour avoir langue de l'ennemy, de faire sortir quelques cavalliers, qui puissent attraper de ses gens, dont on puisse estre mieux informé de l'estat de son camp. A quoy furent commandés soixante de nos rheistres [1]; le sieur *Hendric*

[1] « Le premier aout 80 cavaliers de la ville sortirent et « passèrent entre les trenchées de l'ennemy et les montagnes, « tenant toute l'armée en alarme et amenèrent plusieurs prison-

Van Cousvelt, cornette du sieur *de Brouchem*, ayant l'avant-garde avec vingt chevaux, est suivi du sieur *Roland Van Osch*, lieutenant de monsieur *Vander Wel*, avec quarante pour le soustenir aux occasions, leur estant adjoustée une troupe de mousquetaires pour favoriser leur retraitte. Sortis qu'ils sont de la porte d'Anvers, ils galoppent tant qu'ils peuvent vers Burchvliet, entrent tout d'une haleine dedans le quartier de l'ennemy et nonobstant la grosse pluye, donnans à droite et à gauche en assomment quelques uns et prenent quatre prisonniers et deux chevaux pour leur butin, qu'ils amènent en la ville, sans avoir receu aucun encombrier[1]. Le conseil de guerre ayant examiné ces prisonniers est plus amplement esclairci de quelques choses d'importance touchant l'armée de l'ennemy.

Ce mesme jour vienent les nouvelles que le quartier-maistre du capitaine *Vander Wel*, avec un corporael du sieur *de Brouchem* et quelques cavalliers sortis par eau, et ayans mis pied à terre pour faire un bon butin, ont attrapé deux chariots, chacun attelé de quatre chevaux, l'un appartenant au *duc d'Ascot*[2], et l'autre au *comte d'Egmond*, l'un ayant six tonneaux de bière, et l'autre chargé de diverses délices et friandises. Quant aux charettes, les ayant désattelées et deschargées, ils en prindrent quant et

« niers et chevaux et à cause du bon succez de la pluspart de « nos sorties, plusieurs demandoient permission de sortir, mais « il fut advisé de n'en point octroyer qu'avec bonne connaissance « de cause. » — *Histoire journalière*, p. 7.

[1] *Sans avoir receu aucun encombrier*, — sans encombre. *Encombrier* est un vieux mot qui n'est plus usité aujourd'hui.

[2] Au duc d'Aerschot.

eux[1], ce que bon leur sembla; et d'autant que le chemin vers *Bergues* est bouché par les ouvrages que l'ennemy y a faits, voilà pourquoy ils s'acheminent tout droit vers *Bréda*, où ils font de l'argent de leur butin selon l'usage de la guerre.

On nous advise secrètement par lettres d'Anvers, que les nouveaux Anglois recueillis[2] par l'ennemy sont à Burgerhout, où ils reçoivent leurs armes, et puis marchent vers ces quartiers, pour renforcer leur armée; ce qui fut bien tost confirmé par leur venue et leurs effects, que l'expérience nous en fit voir par après, comme il sera dit en son temps.

Monsieur le *général* et *colonel Cécil* venant d'Angleterre et estant en chemin vers l'armée de *Son Excellence*, vient en passant voir nostre siège, afin que l'ayant bien considéré et examiné, il en puisse, venant au camp près d'Emmerick, pleinement informer monseigneur le *Prince*. Il y entre avec une très-belle suite, accompagné de plusieurs seigneurs de marque et gentil-hommes qualifiés, qui se sont employés, et ont très-bien fait durant tout le siège; entre lesquels estoit le *baron de Montjoye* et son frère, avec ceux desquels les noms seront enregistrés sur la fin au catalogue des volontaires. Ledit sieur *Cécil*, s'estant promené plusieurs jours par tout, avec les sieurs gouverneur et colonels, et ayant bien recerché le tout à son contentement, s'en va trouver *Son Excellence* près d'Emmerick pour luy en faire le rapport.

[1] *Quant et eux*, — avec eux.
[2] *Recueillis*, — enrôlés sans doute. — *Voyez* page 120.

En la fin nous voyons que l'ennemy, après avoir bien retranché et asseuré son quartier tant par derrière que par devant, commence à lever quelque peu la teste, et boutant par fois le nés hors de ses tranchées, vient recognoistre la senteur de nos ouvrages. Il commande ceste nuict cinquante de ses mousquetaires, leur donnant charge de venir visiter les fortifications que nos gens ont fait hors la porte de Wouwe, ausquels on donna la bien-venue d'une bonne salve de mousquetades. Et pour faire plus ample cognoissance, une partie des nostres sort au devant d'eux, qui les repousse loin de là, s'escarmouchans vaillamment. Sans doute, ceux qui retournent au camp ont de quoy rapporter à leurs chefs qui les ont envoyés. Ils peuvent bien dire qu'ils ont recognu la bonne odeur de nos ouvrages, discourans des vives atteintes que l'on leur a donné; mais pour nos ouvrages qu'ils ont esté contents de les avoir veu de loin, n'ayans eu le loisir de chausser leurs lunettes pour les contempler à leur aise. Au contraire les nostres sont par ce moyen plus avant informés de ce qui se passe au camp de l'ennemy, car ils trouvent un corporal, qui avoit la jambe rompue d'un bale, gisant sur les champs, lequel estant apporté dès l'aube du jour et examiné en la ville, affermoit pour certain que le *marquis Spinola* estoit arrivé en leur camp le vingt-huictiesme du mois de jullet, le prouvant par ce que luy-mesme en personne avoit amené un Anglois enfui de ceste ville, et l'avoit présenté audit *marquis* et à *don Louis de Vélasco*, qui pour lors estoyent ensemble.

CHAPITRE XXII.

Entrée des basteaux amenans diverses munitions; les nouveaux Anglois se monstrent au camp de l'ennemy; ordre pour les fortifications.

Le lendemain si tost que le jour commence à poindre, et que nostre havre est ouvert, ceux qui ont la garde apperçoivent un grand vaisseau à l'anchre, s'apprestant pour faire son entrée en la ville, lequel apporte quantité de foin, estant envoyé de Geertruydenbergue, par charge de messieurs les Estats de Hollande et West-Frise. Cestuy-cy n'est pas si tost entré qu'un autre le talonne, amenant par commandement des mesmes seigneurs plus de deux mil cinq cens sacqs d'avoine, frétée en la mesme province. De pareille vigilance est-ce que[1] le sieur *Nicolas Vander Meeren,* résidant icy au nom et de la part des hauts et puissans seigneurs les Estats Généraux, achète une belle partie de sapins grands et petits, desquels on ne se peut passer en faisant les fortifications.

Environ le midy, commencent à se faire veoir les nouveaux Anglois, marchans près du Raybergue avec leurs drapeaux desployés, ayans la croix rouge; leur troupe estant (selon qu'on estimoit) environ de deux mille hommes, qui ne furent pas sans grande cause logés et meslés parmi les Bourguignons, Italiens, et régiments du Païs-Bas[2]. Car cela fut fait

[1] *De pareille vigilance est-ce que* — Procédant avec la même vigilance.

[2] L'armée de Spinola était cosmopolite comme la garnison qu'elle assiégeait. Elle se composait d'Espagnols, Italiens, Anglais, Irlandais, Wallons, Allemands, Flamands, etc.

avec dessein d'empescher que ces gens ne s'enfuyent, dont ils ne voyent desja que trop d'apparence. Car nonobstant tout cela, dès ce mesme jour de leur arrivée, une bonne partie courant le grand pas se vient rendre en nostre ville; et lors que monsieur le *général et colonel Cécil* les reprenant, leur demande la cause qui les avoit esmeus de porter les armes contre leur religion, ils s'en excusent, disant qu'on leur avoit fait entendre qu'ils viendroyent en Hollande pour estre employés au service des Estats du Païs-Bas; qui n'a esté qu'une pure équivocation et sophisterie familière aux Jésuites, usans de *fraudes pieuses* pour tromper beaucoup de bons Anglois. Après ceux-cy, se viennent encor rendre deux Italiens et deux Espagnols, lesquels enquestés pourquoy ils s'enfuioyent, respondent, *par manque de deneros*[1]. Et furent tous ensemble menés au logis du prévost avec charge de les bien traitter et envoyer hors de la ville à la première commodité.

Après midy vient une flotte de huict ou dix navires, ayans vent en pouppe, qui entrent dedans la ville à la veue des ennemis, sans estre incommodés, apportans toutes sortes d'engins, instrumens et munitions de guerre. A l'instant fut ordonné par le Magistrat de vuider une certaine grande grange appartenant à la ville, située sur le havre, et de l'approprier tellement que l'on y puisse bien loger et seurement garder ces meubles, tant nécessaires en un mesnage tel que le nostre à présent. Ces basteaux

[1] *Par manque de deneros* — Par manque d'argent. — La citation n'est ni espagnole, ni italienne; elle ressemble de loin à ces deux langues, que parlaient les réfugiés dont il est question.

ne sont pas si tost deschargés et despeschés par le commissaire *Schilperoort,* qu'ils sortent du port, et font vistement voile pour s'en retourner vers les lieux d'où ils avoyent esté envoyés et y aller quérir encor de la mesme marchandise, que nos supérieurs préparent et ordonnent de jour en jour, pour nostre défense, et offense de l'ennemy.

Cependant les sieurs du conseil de guerre ne sommeillent pas, mais ayans tousjours l'œil au guet, ordonnent de faire une demi-lune devant la grand' corne hors la porte d'Anvers, et de la faire asseurer de palissades plantées tout à l'entour d'icelle. Trouvent aussy bon de renforcer le quarré appellé *Kyck-inde-pot*, d'y faire des batteries, planter du canon, et semblablement de l'environner de palissades.

La mesme assemblée, donne charge au commis *Bom*, ou à son conducteur, de livrer au quartier-maistre du sieur de *Famars,* une bonne partie de palissades avec leurs fers pointus pour estre employés en son quartier, hors la porte de Steenbergue, aux endroits où il jugera estre nécessaire.

Est aussy trouvé bon, que l'ouvrage qui est entre le fort au costé nort de nostre havre et la ville, et nommément une demi-lune avec quelques traverses, marqués, marchandés et accordés le jour d'hier soyent advancés aussy viste qu'il sera possible. A raison de quoy, est authorisé l'ingénieur *Trestorang*, de prendre à son aide encor deux conducteurs outre les quatre qu'il a desjà amenés quant et soy, à ce qu'il puisse estre deuement assisté, les employant lors que la nécessité le requerra.

Tandis que les sieurs du conseil de guerre sont occupés à ces affaires, travaillans et faisans tout leur devoir pour bien asseurer et fortifier de plus en plus la ville par dehors, et la bien pourveoir de toutes choses nécessaires, on leur vient dire que la Hollande nous envoye un basteau chargé de bales de mousquet jusques au nombre d'onze mille livres de pesant, avec des chevaux de frise et tout leur appareil qu'il faut pour les dresser et mettre en œuvre. Le cheval de frise est un instrument usité en ces païs, hérissé comme un porquespic[1], ayant des bastons ferrés à pointes aiguës, passans au travers d'une buche ronde tout à l'entour, en telle sorte que de quelque costé qu'il tombe il demeure tousjours debout fiché en terre. *Ceste entrée et sortie continuelle des basteaux, allans et venans, menans et remenans, chargeans et deschargeans, rend le rivage de nostre havre semblable à celuy d'une ville la plus marchande des Païs-Bas.*

CHAPITRE XXIII.

L'ennemy fait deux batteries du costé du midy; nostre Crabbeschans se fait; capitaine Gipson authorisé; l'ennemy tire après les basteaux; des prisonniers amenés; un navire entre avec des fascines.

Ceste nuict estant passée avec quelque peu de repos, le soleil levant nous fit veoir au matin travailler l'ennemy, commenceant à faire du costé du midy deux batteries sur la cime des montagnes, afin

[1] *Porquespic* — Porc-épic.

de tirer sur les ouvrages que nos gens font en ce quartier et par ce moyen leur donner de l'empeschement. Mais nos canoniers tant des portes de Wouwe et d'Anvers que de la grand'corne font si bien leur devoir tonnans et foudroyans là dessus, qu'ils rasent et emportent par terre ce qu'il a ammassé et eslevé si haut, faisant quelques fois sauter en l'air et les corps et les membres deschirés de ceux qui y travaillent, *si bien que les ouvrages de l'ennemy se voyent d'oresenavant plus arrousés et destrempés de sang humain que de vin ou de bière.*

Et d'autant, que l'on tient pour asseuré que l'ennemy a l'œil sur nostre havre, voilà pourquoy est encommencé environ deux heures après midy le fort appellé *Crabbeschans*, lequel nom luy est donné à cause qu'il est eslevé en bas au milieu des marescages où il y a force escrevisses. Ce quarré se fait; afin de défendre le quartier du sieur de *Famars* et empescher que l'ennemy de ce costé du nort ne vienne approcher nostre havre. Il tire de son canon après nos ouvriers qui y travaillent, et tue deux de nos soldats; ce sont les premiers que son canon a emportés depuis nostre siège. Durant ce temps nostre artillerie ne chome point, ains il semble que celle de l'ennemy est desmontée par nos pièces qui la battoyent de plusieurs costés; car se taisant tout court, nous ne l'entendismes plus toute ceste journée-là.

Mais le conseil de guerre, appercevant que l'ennemy travaille à faire des nouvelles batteries et s'appreste de plus en plus pour nous abboyer de son canon, authorise le capitaine *Gipson*, le joignant au capitaine *Walter Bruce* (lequel pour sa griefve blessure

receue à la grande sortie, ne pourroit porter ces fatigues tout seul), afin de commander en qualité de général de l'artillerie au capitaine, canoniers, conducteurs et, en somme, à tout ce qui concerne l'attirail de ceste ville ; leur ordonnant et enjoignant tous ensemble, de recognoistre le susdit *Gipson* pour tel, luy portant le respect et rendant l'obéissance deue à sa charge. Et afin que ceste place soit suffisemment pourveue de matériaux, le sieur *Nicolas Vander Meeren* achète des marchans de bois habitans en ceste ville grande quantité de planches, poutres et sapins, que l'on puisse tousjours avoir prests lorsqu'il sera de besoin : *La sécurité est la mère de tout désordre et désastre. Sage est celuy qui porte cure de la nécessité future.*

Tout va icy à tours et virevoltes[1], et secousse pour secousse, saut pour saut. Si tost que l'ennemy commence sa danse, nos ménestriers font avec la main sur leurs instrumens pour luy faire la musique. Ayant esté contraint de faire une pause et qui plus est de rompre son jeu le jour d'hier, le voici revenir ce 4e du mois avec son canon que nous avions desmonté, lequel il a raccomodé à la haste et le fait jouer derechef tant qu'il peut du costé du nort, après quelques basteaux qui se sont arrestés à l'embouchure du havre, sans faire aucun mal. Mais le voilà subitement remis à son premier silence. Il coupe si court, que nos gens tous esbahis jugent, ou qu'il est tout aise de se taire, voyant qu'il n'effectue rien, ou plustost, selon toutes apparences, qu'il y est contraint,

[1] *Virevoltes* — retours faits avec vitesse.

ses pièces estant desmontées comme auparavant par les nostres, qui ne cessent de foudroyer et mettre ses ouvrages superbes à pièces et lambeaux. Car d'ordinaire, pour une bale on luy en rendoit dix et bien souvent vint; qui ne pouvoit sinon[1] luy apporter grand dommage, veu qu'une bale n'eust presques sceu tomber derrière la montagne où estoit son quartier, sans toucher quelcun. Aussy n'avons nous jamais entendu que l'ennemy se soit plaint de la paresse ou chicheté[2] de nos canoniers, à luy envoyer des bales.

Avant que cet orage soit passé l'on voit entrer en la ville une partie de nos cavalliers, qui (s'estans par charge et commandement exprès du conseil de guerre sortis par eau), amènent six prisonniers demeurés de reste d'une troupe, qu'ils avoyent rencontré et fricassé sur le chemin. Et après les avoir présentés selon la coustume au gouverneur, pour estre veus et examinés, on les logea chés le prévost, jusqu'à ce que leur rançon fut procurée suivant les articles du quartier[3].

La prévoyance et vigilance est sur tout requise és supérieurs, s'asseurans plustost sur leur bonne conduite, que sur la bonne fortune, comme parlent les

[1] *Qui ne pouvoit sinon* — c'est-à-dire : qui ne pouvait que.

[2] *Chicheté* — parcimonie.

[3] « Le deuxième d'août les assiégés envoièrent aux ennemis « quantité de canonades et sur les deux heures après minuit « firent sortir quelques 40 mousquetaires, lesquels tuèrent plus « de cent des ennemis et donnèrent l'alarme à tout le camp, ce « qui ne les empescha point de continuer leurs exploits, ne se « retirans dans la ville qu'après midy. Les quatre jours ensuy- « vans se passèrent en travaux et cannonades. « — *Histoire journalière*, p. 7.

ignorans. C'est pourquoy les hauts et puissans seigneurs les Estats Généraux, monseigneur le *Prince d'Orange* et les seigneurs du conseil d'Estat et mesme, à leur exemple, les villes et tous les membres des Provinces-Unies, nommément de celles qui nous sont les plus voisines, ne font autre chose que s'employer à nostre conservation; prattiquans à cela tous les moyens qu'il leur est possible d'inventer et ne cessans de nous envoyer continuellement les choses qu'ils jugent nous estre nécessaires, d'une telle vigilance et libéralité, que pas une marée ne se passe sans nous amener quelques navires chargés de provisions. Car ce jour semblable aux autres, nous fait veoir un vaisseau qui entre en la ville chargé de toutes sortes de fascines, pieux, estaches et verges nécessaires à faire des batteries, gabions et autres tels ouvrages, et estant promptement deschargé, le marinier retourne avec charge d'en aller quérir davantage.

En somme toutes les actions tant des supérieurs que des inférieurs se rapportent au bien public. Tout ainsi que les membres liés au chef par les nerfs, au cœur par les artères, et au foye par les veines, n'ont tous ensemble qu'une vie, chaque membre fait son devoir; les yeux de veoir, les oreilles d'escouter, la bouche de parler, la main de travailler, l'estomach de tout nourrir; qui plus est, plusieurs membres ont des propriétés et mouvemens du tout contraires les uns aux autres, tendans toutesfois à l'entretènement de ce corps, ainsi en est-il de cest Estat composé de divers membres, attachés ensemble par le lien sacré de *l'union et concorde,* travaillans tous d'une harmonie admirable à la conservation du tout par les

bons devoirs qu'ils font envers ceste ville. Qui ne dira que ceste très-belle symphonie est un coup de la sapience inscrutable de Dieu, qui gouverne toutes choses à sa gloire?

CHAPITRE XXIV.

Approches de l'ennemy du costé du nort; lettres du conseil de guerre à Son Excellence, *celles du* comte d'Embden; *le bourguemaistre député; entrée des navires.*

L'ennemy voit bien que nous ne le regardons point avec les bras croisés et que nous ne sommes pas résolus de nous aller jetter à ses pieds, pour nous rendre à luy, mais qu'il luy faudra prendre la peine de nous venir cercher où nous l'attendons, s'il désire d'emporter quelque chose. Aussy, voyons-nous qu'il commence à se remuer davantage qu'il n'a fait jusques à présent. Il a fait ceste nuict passée quelques approches entre le 4e et 5e de ce mois, tirant du costé du nort plus près vers la ville, où il trouve beaucoup de grands avantages, tant à cause des chemins bas et profonds qui descendent vers les marescages, où il se peut loger à couvert, que des hayes et levées hautes et espesses, qui luy servent de parapet, ou pour le moins de cloison dont il se couvre et garantit de nostre artillerie.

Les sieurs du conseil de guerre, balanceans sérieusement ces approches de l'ennemy, considérans aussy l'advancement de nos ouvrages à peu près achevés, qui ne se peuvent bien garder et défendre que par un grand nombre de gens; voyans d'autre costé les

soldats devenir malades, estans fatigués les uns de gardes, les autres de travaux extrèmes, et sachans que (veu les approches de l'ennemy) tout cela ne pouvoit aller en diminuant, ains en augmentant et multipliant de plus en plus, trouvent bon d'en escrire à *Son Excellence,* et requérir qu'il luy plaise les secourir, non seulement de quelques troupes d'infanterie, mais aussy d'une douzaine de demi-canons, afin que les batteries qui sont apprestées soyent bien fournies. Ce qui est d'autant plus nécessaire, que l'ennemy travaille fort aux siennes et se haste tant qu'il peut de les achever, pour les mettre en œuvre. Dans ce pacquet est enclose la missive que nos gens ont attrappée, escrite du *comte d'Embden* au *marquis Spinola*, par laquelle il luy offre toute aide et assistence.

Et comme le docteur *Paschasius Turcæus,* premier bourguemaistre, est desjà député de par le collége du Magistrat, pour en toute diligence aller trouver *Son Excellence* en son camp et supplier, non seulement que la ville puisse bien tost estre renforcée de gens et autres choses nécessaires, mais aussy que soyent déchassés[1] tous les villages de Brabant qui mènent des provisions au camp de l'ennemy; les sieurs du conseil de guerre trouvent bon de s'y conformer, pour pareillement authoriser de leur part ledit bourguemaistre, luy baillant leurs mémoires et lettres de crédence, dépeschées en deue forme sous la signature de l'auditeur; afin qu'en vertu d'icelles au nom de ceste assemblée, il remonstre à *Monseigneur*

[1] *Déchassés* — vidés par la force.

le Prince, d'une part tout ce que l'ennemy a attenté sur les ouvrages de ceste ville et d'autre part, ce que de leur costé ils ont prattiqué et mis en avant pour luy faire teste et donne pour la fin à entendre ce qu'ils jugent devoir estre fait doresenavant, pour bien asseurer ceste place.

La marée montant après midy, nous fait veoir plusieurs vaisseaux sur la rivière; le premier ayant vent derrière vient sans caler voile jusques en la ville amenant plus de huict cens sacqs d'avoine, qui est talonné d'un autre chargé de foin venant de Geertruydenbergue, et puis encor un venant de Dordrecht qui apporte grand' quantité de planches espesses à faire des batteries, force brouettes, poutres, leviers, couvertures tissues de poil, tonneaux à bourse, marteaux, barreaux de fer et autres munitions; qui fait que l'on est en perpétuel mouvement au long du havre, allant et venant, chargeant et deschargeant, portant et menant, recevant et distribuant les munitions, qui entrent et sortent de ceste ville.

CHAPITRE XXV.

L'ennemy tire après les basteaux; touche le vieil major; escarmouche du costé du midy; le sieur Campe *arrive; ordre pour les canoniers et ouvrages; les soldats de l'ennemy fuyent.*

Le jour ensuivant l'ennemy se trouve derechef en humeur de faire jouer son artillerie du costé du nort, ne pouvant endurer la veue de quelques navires, qui

estoyent arrestés à l'embouchure du havre, n'y pouvans entrer par ce que la marée estoit escoulée et quoy qu'il vise et tire, si est-ce qu'il n'en touche pas un ; mais continuant encor après midy, il escrasa les deux jambes au vieil major *Van de Villiers* (qui à cause de son grand aage reposoit de sa charge estant gagé de l'Estat), s'estant aller promener selon sa coustume et contemplant les ouvrages de l'ennemy de dessus le bastion du Beck-af, fait de briques au bord du havre, lequel mourut bien tost après. *Ce vieil soldat fut le premier que le canon de l'ennemy tua en nostre ville*[1].

Le matin se fit une escarmouche du costé du midy, l'ennemy cuidant advancer ses gens jusques à une demy-lune que nos gens avoyent commencé à eslever dedans le bois hors du bastion de la grand'corne devers l'orient, mais fut vaillamment repoussé non sans perdre beaucoup de ses gens dont nous luy laissons la calculation, nous contentans de les avoir veu assommer et jetter par terre, jettans plustost les yeux sur quelques blessés des nostres, compatissans à leur mal, touchés de douleur par une sensible réflection des leurs, estans tristes que passans outre, nous voyons mort l'enseigne du capitaine et sergeant-major *Coucq*. Depuis ce temps-là le courage de nos soldats commencea à se resveiller et relever d'une façon si merveilleuse, que plus ils trouvent de rencontre et plus leur ardeur croist à combattre, ne

[1] .... *il écrasa les deux jambes au vieux maieur Van de Villiers*, dit l'auteur de l'*Histoire journalière*, faisant à ce sujet une singulière confusion : il prend le vieux *major*, pour l'ancien *maieur* ou bourgmestre de la ville.

sachans que c'est de craindre l'ennemy ; ressemblans au bon pilotte qui, estant accoustumé à la tempeste, ne paslit point pour une petite bourasque, mais chante et poursuit sa route gayement. *Le soldat courageux endure et mesme s'esjouit des maux pour lesquels les couards et effeminés pleurent.*

Retournés en ville, nous voyons arriver de Middelbourg le sieur *Jacob Campe,* ayant le jour d'hier, receu commission des sieurs des Estats de Zélande, pour en suite de la résolution prise par Messeigneurs les Estats-Généraux, au nom et de la part de leurs seigneuries résider en ce lieu, se joignant au sieur *Nicolas Vander Meeren,* afin d'assister le gouverneur et le conseil de guerre de leurs bons advis et directions salutaires, ayans sur tout sérieusement esgard à ce que toutes choses se puissent manier et effectuer par bon ordre, tant dedans que dehors la ville, à la plus seure défense d'icelle et offense de nos ennemis. Ledit sieur *Campe* ayant continué un mois tout entier en ceste commission non moins pénible que honorable, retourne en septembre comme il sera dit en son lieu.

Le conseil de guerre assemblé selon sa coustume, authorise derechef le capitaine des canoniers à prendre en son service encor quelques hommes qu'il jugera capables à cela, lors qu'il en aura besoin. Et d'autant que l'ennemy nous approchant à bon escient, il est désormais temps que l'on face des mines (à quoy est requise grande préparation); voilà pourquoy les sieurs *Vander Meeren* et *Campe* achètent par provision grand' quantité de planches, dont on se puisse servir pour le commencement, attendans

tous les jours, voire à chaque heure, plusieurs navires, qui desjà sont frétés de telles marchandises.

Ceste assemblée, ayant receu diverses advertences que l'ennemy avoit quelque dessein sur le *Kyck-inde-pot*, donne ordre à maistre *David Orliens* et luy recommande sérieusement, qu'avant tous les autres ouvrages, soit de l'un ou de l'autre costé, ce quarré avec tout ce qui en dépend soit promptement achevé. Ce commandement fait, s'exécute sans délai; les ouvrages se font selon les conditions marchandées, en conformité de la résolution prise par les supérieurs.

L'armée de l'ennemy s'affoiblit fort par la desbandade de ses gens qui s'en vont sans congé; le nombre d'iceux croist désormais de plus en plus, voire en telle sorte, qu'à peine se passe une heure du jour que l'on n'en voye prendre la fuite, les uns quittans leur corps de garde, les autres leur sentinelle, les uns feignans d'aller couper du grain, de la paille, ou du bois, autres d'aller cueillir des naveaux, carottes et autres fruicts de terre, parfois venans comme des troupeaux de moutons en grand nombre, les uns armés, les autres sans armes. Et fut pour ce jour le nombre de ces fripons environ quatre-vingts, entre lesquels y avoit deux tambours italiens, qui tous ensemble honorent le prévost de leur présence, jusqu'à ce que le lendemain on les embarque vers les ports de mer pour les remener en leurs païs[1].

[1] « Les 7 et 8, dit l'*Histoire journalière*, se rendirent dans la « ville, bien 200 soldats de l'ennemy. » — On verra à la fin du volume que pendant la durée du siége il passa par Bergues 2500 transfuges, sans compter ceux qui ont pris la fuite par le pays de Ter-Tholen, Princelant, Sevenberg, Bréda, Lillo, etc.



CHAPITRE XXVI.

Les fuyards continuent; ordre pour les blessés et de les envoyer ailleurs; délibération pour donner autre garnison à la cavallerie; approche de l'ennemy du costé du midy.

L'ennemy venu en lyon change bien tost de nature. Et *vendroit on plus chèrement en son camp dix pieds de cerf, que cent cœurs de lyon*. Car ses gens, qu'il a de reste saisis d'une frayeur perpétuelle, jouent du tremblant et n'ont que la fuite en teste et le *vif-argent* aux pieds. Ayans donc veu que la fuite d'hier estoit si bien réussie à leurs camarades, ils sont résolus d'en faire la preuve à leur tour. Tout depuis le matin dès l'aube du jour, jusques au soir, on ne voit que ces gens comme des lapins sauter hors de leurs cachots, sortans des fossés, hayes, buissons, et levées où ils se sont cachés et accourir à perte d'haleine vers la ville. L'on en compta ce septième du mois 85. Et pour n'ennuyer le lecteur à chaque fois, ceux cy sont suivis de 60 le lendemain, continuant ainsi long temps le nombre de 50, 40, 30 et 20 par jour, parmi lesquels se trouvent mesme plusieurs Espagnols, qui estans enquestés de la cause de leur fuite, respondent, à cause qu'ils estoyent mal payés, et enduroyent grande disette et povreté, disans en leur langue : *Un pokito del pan et pokito deneros*[1].

Or, l'apparence estant grande, que, par les approches que l'ennemy fait des deux costés de la ville,

[1] Un peu de pain et peu d'argent.

beaucoup de soldats seront blessés dedans les trenchés, le conseil de guerre y a voulu pourveoir en temps, trouvant bon que quand par le tesmoignage du docteur *Aleman* et le rapport des chirurgiens gagés de l'Estat, quelques blessés seront jugés incapables de faire aucun service en trois mois, ceux-là soyent envoyés vers Hollande et Zélande, avec lettres de recommandation des sieurs députés qui résident en nostre siège et attestation de leurs capitaines, à ce qu'ils soyent receus et bien pansés aux hospitaux, les faisans accompagner et conduire par un chirurgien, ou un de ses plus habiles serviteurs et un officier ou corporal de la compagnie qui y aura le plus grand nombre de blessés. Et fut cest ordre louable très-bien et exactement observé jusqu'à la fin du siège.

Bien est vray, que quelque différent se présenta pour les frais et despens, qu'il y avoit à supporter en transportant les blessés, suivant ceste ordonnance; mais il fut accommodé, car le jour ensuivant, cette affaire fut prise en main par les sieurs du conseil de guerre, et après l'avoir mis en délibération avec les sieurs du magistrat, en la fin est par consentement mutuel accordé et conclu, que la ville de Bergues portera tous les frais susdits, procurant soigneusement les basteaux et toutes autres choses requises à ceste œuvre tant nécessaire de charité. Et n'a point esté fait faute durant tout le siège, selon le tesmoignage qu'en pourront suffisamment rendre les hospitaux des villes de Hollande et Zélande[1].

[1] Ce soin des blessés, cet ordre dans les dépenses, cette juste répartition des charges de la guerre, sont, ainsi que nous

Le conseil de guerre, considérant que l'ennemy n'a pas seulement rompu tous les chemins et fermé tous les passages à l'entour de la ville, mais que tous les jours, voire d'heure en heure, il fait ses approches plus près de la ville, en sorte que la cavallerie ne peut faire guère de service, advise avec les sieurs députés de la part de l'Estat, s'il ne vaudroit pas mieux la changer de place et mettre en quelque garnison, d'où elle puisse sortir librement et donner de l'incommodité aux vivres et munitions, qui s'amènent tous les jours au camp de l'ennemy. Le tout bien examiné et meurement pesé, tous d'un commun accord trouvent bon de le remonstrer par lettres à monseigneur le *Prince;* et en cas que *Son Excellence* le trouve bon, de requérir qu'en la place de nostre cavallerie nous soyent envoyées quelques compagnies d'infanterie[1].

L'ennemy commence ceste nuict à descendre de son Raybergue, car si tost que le jour commence à poindre, on le voit travailler à force, tirant une ligne en bas et traversant le champ et le grand chemin devers l'orient, pour entrer à couvert dans le bois, et faire, que, par ce moyen ses gens puissent se défendre et soustenir les uns les autres en attaquant nos ouvrages; asseurant ses retranchemens d'un grand quarré qu'il y fait et forme de corps de garde. Et puisque ses soldats continuent encor à y tra-

l'avons fait remarquer dans l'introduction, comme l'avénement des mœurs militaires nouvelles.

[1] La même sagesse d'esprit dirige toujours les défenseurs de la place et les conduit à vouloir utiliser, le mieux possible, les forces communes.

vailler, lors qu'il fait grand jour, semblans vouloir irriter nos gens, le canon de la porte d'Anvers commence à leur donner du passe-temps, et surtout celuy de la grand' corne, estant encores advancé plus près de beaucoup. Les chatouille si bien de bales et cartouches, qu'ils sont contraints de tout quitter et remettre leur besoigne jusques à la nuict ensuivante.

CHAPITRE XXVII.

L'ennemy tire derechef vers les basteaux; placcat des Estats-Généraux aux villages de Brabant; sortie de quelque cavallerie et infanterie; divers navires arrivés.

Environ une heure après ce tintamare, l'ennemy fait ouir son artillerie de sa batterie qu'il a fait du costé du nort, tirant après les basteaux entrans et sortans de nostre havre; faisant de mesme sur le soir, lorsque la marée montant, un grand nombre de vaisseaux s'en viennent vers la ville. Et nonobstant qu'ils entrent bien serrés les uns aux autres, si est-ce qu'il n'en toucha pas un; qui donne une grande asseurance et fait que les matelots ne s'en soucians plus d'oresenavant, vont et viennent courageusement, comme s'il n'estoit nouvelles de canon ny de danger quelconque, au grand bien de la ville et service de l'Estat.

Or tandis que l'on fait tous bons devoirs en la ville, nos supérieurs s'esvertuent aussy de leur part à offenser l'ennemy par tous moyens possibles; car c'est environ ce temps-icy que messeigneurs les Estats-

Généraux, ou en leur nom les seigneurs du conseil d'Estat sont occupés à projetter un placcat sévère[1], contre ceux qui mènent des vivres, munitions de guerre et provisions vers l'armée du roy d'Espagne campée devant ceste ville, lequel nous avons bien voulu insérer icy de mot à mot, afin de donner contentement aux curieux et délecter les amateurs de nostre patrie, désireux de sçavoir au vray tout ce qui s'est passé en ce siège mémorable :

« Les Estats-Généraux des Païs Confédérés défen-
« dent expressément à toutes personnes de quelque
« qualité ou condition qu'ils soyent, soit qu'ils de-
« meurent soubs leurs sauvegardes ou point, ou
« neutraux et n'ayans pas leur résidence ès Païs
« Confédérés, de porter ou mener en quelque façon
« que ce soit, vers l'armée du roy d'Espagne à pré-
« sent campée devant la ville de Bergues sur le
« Zoom, aucune sorte de vivres, munitions, appa-
« reils de guerre, ou autres biens et marchandises,
« sous peine d'estre comme ennemis appréhendés et
« amenés pour bonne prise, leurs corps et biens
« abandonnés au pillage, et d'estre traittés sans
« aucune connivence ou miséricorde, en après que[2],
« leurs villages où ils demeurent, seront prompte-
« ment bruslés et saccagés, qu'aussy dès mainte-
« nant ou cy après en son temps, lesdits porteurs ou
« meneurs de ce que dessus seront poursuivis, at-
« trappés et prins prisonniers et que contre leurs
« biens en qualité d'ennemis sera procédé, avec
« toute hostilité rigoureuse. Et afin que personne

[1] *Placcat* — placard.
[2] *En après que* — et qu'en outre.



« ne prétende ignorance de cecy, est ordonné que
« par tout ès frontières des Païs Confédérés en soit
« faite la publication, et que les placcats imprimés
« en soyent attachés par tout le païs aux lieux et
« places principales si avant qu'il sera possible[1]. »

Ce placcat n'est pas si tost arresté et venu de l'imprimerie, que la publication s'en fait par toutes les frontières des Païs Confédérés. Les sieurs du conseil d'Estat envoyent quant et quant au receveur maistre *Jan de Bregaigne* quantité de copies imprimées, avec charge expresse de les faire promptement attacher ès places accoustumées, par tout le païs ès lieux de son ressort, le plus seurement et aussy avant qu'il luy sera possible, employant à cela les personnes les plus capables qu'il saura trouver. L'exécution s'en fait courageusement par quelques cavalliers de ceste garnison, sortans, qui à pied, qui à cheval, un chascun selon qu'il trouve le plus advantageux, nonobstant que l'ennemy ait environné la ville de tous costés par terre, et que la grande multitude qu'il a de cavallerie et infanterie ne face que battre l'estrade incessamment. *A grand peine peut-on oster aux vieux renards leurs cachots, et les empescher de courir par leurs sentes[2] couvertes et secrètes.*

Durant ces entrefaites (afin de revenir à nostre propos) on n'estoit pas à rien faire en ceste ville.

[1] Nous voyons reparaître ici un reste de l'antique barbarie des lois de la guerre, dont la tradition s'est perpétuée jusque dans les temps modernes : c'est la solidarité entre les habitants d'un même lieu. On ne se borne pas à frapper les auteurs des faits hostiles ou coupables, on atteint encore tous leurs concitoyens, pour la plupart parfaitement étrangers aux actes incriminés.

[2] *Sentes* — Sentiers.

Nostre gendarmerie armée de tant de braves exploicts, meurit son jugement de plus en plus par nouvelles prattiques, songeant tousjours à quelque brave dessein, pour offenser l'ennemy; et puis la cavallerie désire d'estre mise en œuvre, si long temps qu'elle peut faire quelque profit. On trouve bon d'aller veoir bientost après midy, si l'ennemy a bien disné à Burchvliet. A quoy sont commandés environ 120 chevaux, dont l'avant-garde fut donnée au sieur *Gérart Bugge,* cornette du capitaine *Vander Wel,* et l'arrière-garde au sieur *Simon Van Haer,* lieutenant de la compagnie du sieur *de Rihoven,* ayans une troupe d'infanterie conduite par le sieur *Jan Davers,* lieutenant du capitaine *Applegate,* afin de favoriser la retraitte. Les chevaux sans faire bruit, furent menés par la bride tout doucement hors la porte d'Anvers vers les marets, afin de n'estre descouvert des montagnes; l'infanterie se descouvrit près d'un profond chemin appellé *Hoolwegen,* qui n'est guères esloigné du *Kyck-inde-pot.* La cavallerie estant parvenue au bord de la mer, monte à cheval et se divise en deux troupes, la première de vingt chevaux qui pique devant, menée par le cornette susdit, le lieutenant demeurant derrière avec cent chevaux pour les soustenir, les voit donner carrière, et d'une course subite entrans dedans Burchvliet, estriller l'ennemy gaillardement, en assommans quelques uns, prenans un prisonnier et despouillans les morts de leurs armes et habillemens. Ce temps pendant nostre infanterie s'escarmouche avec l'ennemy et s'advançant tout près de Burchvliet, un mousquetaire couchant en joue pour tirer, eut le

bras quasi tout emporté du fauconneau planté sur le cime du Raybergue. La cavallerie ayant sonné la retraitte s'en retourne vers la ville en bon ordre. L'infanterie marchant de mesme se rend au quartier d'où on l'avoit prise. Et voilà comment on apprend plusieurs fois l'ennemy à faire bonne garde; car si tost qu'il ne faict que sommeiller tant soit peu, on l'endort si profondément qu'il ne s'en sait plus relever [1].

Cecy rend la milice florissante, et délecte merveilleusement les yeux de nos bourgeois et soldats, qui à grandes troupes attendoyent sur le rampart à la porte le retour de ces gens, désireux d'entendre ce qui s'est passé. Ceux qui estoyent curieux de sçavoir quelques nouvelles, n'avoyent qu'à se promener de l'un des costés de la ville à l'autre, et puis des portes champestres vers la porte de l'eau. Car comme le courant entre Hollande et Zélande n'estoit jamais sans voiles, aussy n'estoit nostre havre jamais sans basteaux entrans ou sortans, si tost que nous eusmes veu ce beau stratagème, venans au havre nous voyons divers vaisseaux entrer qui nous amènent toutes sortes de munitions requises pour nostre défense, cecy continuant comme un fleuve sans tarir jusques à la dernière heure de nostre siège [2].

[1] « Le 9, quelques cavaliers et piétons firent sortie et passèrent « par Burchvliet, tuans plusieurs des ennemis qui se reposoient « dans les bleds, puis se retirèrent en la ville sans perte d'au- « cun. » — *Histoire journalière*, p. 8.

[2] L'absence de marine espagnole rendait l'attaque imparfaite. Les assiégés recevaient chaque jour du secours en hommes, en provisions, en objets d'armements et de défense et réparaient ainsi les pertes que les assiégeants pouvaient leur faire subir.

CHAPITRE XXVIII.

Ordre pour les nouveaux ouvrages; un corps de garde au fort; dragons menés ès deux cornes; advertence à Son Excellence *touchant les approches de l'ennemy; demy-piques et autres armes apprestées pour la nuict.*

Le conseil de guerre estant assemblé le jour ensuivant prend soigneusement garde aux approches de l'ennemy, tant du costé du nort, dont a esté parlé au chapitre 24e, que du costé du midy mentionnées au chapitre 26e et trouve bon par provision et en gros, de résoudre que l'on face les ouvrages que maistre *David Orliens* avec les autres ingénieurs trouveront estre les plus nécessaires pour la conservation de la ville et le service de l'Estat. Leur donnant charge d'y adviser meurement, prenans inspection oculaire et examinans déligemment, sans aucun délai la constitution et toutes les circonstances de chaque quartier [1].

Et puis que le corps de garde du fort, assis vers le nort de nostre havre, est trouvé trop petit en ceste conjoincture, ladite assemblée résoult d'en faire bastir un autre promptement, long de quatre plan-

« [1] Le 10, les assiégeans faisoyent grand bruict du costé du « north, tellement que ceux de dedans s'attendoient d'estre assail- « lis; mais ils sceurent après que ce bruict estoit à cause de quan- « tité de provisions qui estoient arrivées aux assiégeans.

« La nuict suivante se passa en travail de part et d'autre, et « encor que ceux de dehors fissent mine d'attaquer, si n'en firent « ils rien. » — *Histoire journalière*, p. 8.

ches, et large de deux, à ce que l'on y puisse loger et accomoder une compagnie toute entière.

Commandement est aussy fait à maistre *Henri Meyneker,* capitaine des canonniers, de faire mener deux dragons[1] de bronze portans chacun une bale de trois livres en la grand'corne hors la porte d'Anvers et pareillement deux, en la corne qui est hors la porte de Steenbergue près des marescages, ayant le front vers *Noortgeest*. Le susdit *Meyneker* est authorisé par acte exprès pour employer et mettre en œuvre les charpentiers, mareschaux et charons de la ville, leur faisant faire et réparer tout ce qui sera de besoin à l'artillerie, et leur donnant charge de luy obéir en ce qui concerne ce suject.

Il n'y a rien si salutaire en la guerre que d'estre servi de bons advis. Le conseil de guerre donc estant accoustumé d'advertir *Son Excellence* de jour en jour et ce par messager exprès, de tout ce qui se passe en ce siège, juge estre nécessaire de luy faire entendre les approches que l'ennemy a faites de l'un et de l'autre costé de la ville, et quant et quant ce que l'on a prattiqué et effectué de nostre part, pour luy faire résistence; à ceste cause est résolu de luy envoyer par le mesme courrier le plan de la ville et de tous les ouvrages marqué et tiré par maistre *David Orliens*, à ce que *Monseigneur le Prince* puisse là dessus tant mieux former ses advis et conseils salutaires.

L'assemblée estant preste de se lever, un enseigne

[1] Il paraît, d'après ce passage, que l'on appelait ainsi de petites pièces d'artillerie; nous ne nous rappelons pas d'avoir vu ailleurs cette désignation.

escossois se présenta, se faisant fort de rendre quelque bon service de nuict, en attrapant la sentinelle de l'ennemy d'une façon inusitée et non ouïe jusqu'à présent, sous la faveur des hayes et buissons, qu'il avoit recognu et remarqué en ses quartiers. Tellement qu'à sa requeste luy fut accordé par le conseil de guerre et fait apprester quantité de demi-piques propres à franchir les fossés, pour s'en servir en ce dessein. Et c'est maintenant la première nuict, que nos gens ont la garde en la contrescarpe de la grand' corne du costé du midy et en la demylune que l'on a commencé d'advancer dedans le bois.

CHAPITRE XXIX.

Escarmouche du costé du midy; l'ennemy fait jouer son canon du costé du nort, divers basteaux arrivent; fausse alarme de nuict.

Les approches de l'ennemy en ses deux quartiers donnèrent désormais souvent occasion à nos soldats de prendre le conseil et les armes d'une mesme main, pour de jour ou de nuict, selon qu'il vient à propos, attenter quelque chose de remarquable et digne de leur courage. Le matin sur les nœuf ou dix heures de l'onzième de ce mois fut faite une partie du costé du midy, pour attirer l'ennemy hors de ses cachots et luy donner de l'exercice. Cecy suscita une escarmouche bien chaude, qui fit pleuvoir mainte mousquetade de part et d'autre. L'ennemy, pour soustenir ses gens, fit descendre du Raybergue environ

200 hommes, qui firent retirer les nostres estans peu en nombre, mais si tost qu'ils sont secourus de quelque peu d'hommes qui leur sont envoyés, luy rabbattent bien tost son caquet, le repoussans valeureusement, et donnans de la besoigne à nostre canon de la porte d'Anvers et de la corne, qui en traitte une partie si bien, que jamais ils ne demanderont de l'argent au roy d'Espagne[1].

Peu de temps après l'ennemy se fait entendre, jouant de son canon du costé du nort, pensant de son tonnerre estonner les basteaux qui sont à la teste et s'apprestent pour entrer en nostre havre, ou font voile vers Hollande et Zélande; il perce seulement un basteau qui emmenoit une bonne partie de ceux qui s'estoyent venu rendre, sans blesser personne; et tire aussy au travers d'un corps de garde, assis au bout du pont, au bord du fossé de la porte de l'Eau. Ces foudres et esclairs cessans, incontinent la bonace et le beau serain se monstre selon le cours ordinaire de nature.

Le vent de bise soufflant et se renforceant nous amène subitement beaucoup de navires chargés de toutes sortes de drogues requises en ceste grande et opéreuse boutique de Mars. L'un venant d'Amsterdam avec des poutres et sappins, l'autre de Delft, plein de palissades et fers pointus, le troisième, envoyé de Dordrecht, entassé tout plein de mesche. Ces villes et encor plusieurs autres de Hollande et Zélande trafiquent continuellement avec celle de

[1] « Le 11, ceux de la ville firent sortie, en laquelle perdirent « le capitaine Fryers et le sieur de Préaux. » — *Histoire journalière*, p. 8.

Bergues et ne sont jamais en crainte de ne trouver bonne vuidange de leurs marchandises, qui s'employent et consument bien souvent dès la mesme heure qu'elles sont arrivées. Tout cecy ne suffit pas encor pour la nécessité présente; à cause de quoy les sieurs *Nicolas Vander Meeren* et maistre *Jacob Campe,* résidants et présidants icy au nom des Estats-Généraux, jugent estre expédient d'acheter des bourgeois de la ville une bonne partie de planches et sapins, afin que les provisions ne s'espuisent du tout, et donnent ordre pour l'avenir en telle sorte que les basteaux ne faisoyent qu'aller et venir, apporter et emporter. Celuy qui ne l'a jamais veu ni expérimenté, ne pourroit croire combien insatiable est ceste beste de la guerre, et combien elle dévore en peu de temps[1].

Le soleil s'en va coucher, la nuict approche et toutes les gardes estans assises dedans et dehors la ville, on n'entend rien que le bruit ordinaire des mousquetades perpétuelles, dont personne ne s'estonne; mais entre onze et douze heures, se leva subitement un grand bruit et fut faite une très-chaude alarme tout à l'entour; la cavallerie, infanterie et bourgeoisie se met en armes, et s'en va chacun vers son rendés-vous; les chevaux trottent par les rues, les armes étincelantes cracquent, les langues se desployent, l'un s'enqueste de l'autre ce qu'il y a et où c'est que l'ennemy se présente; chacun est courageux et désireux de faire quelque chose de bon, les

[1] Les peuples modernes sont bien à même d'apprécier à leurs dépens la justesse de cette observation.

falots, lanternes et torches s'allument de toutes parts sur les rues, d'une telle diligence et promptitude qu'à l'instant toute la ville semble estre embrasée, et la clarté par dedans comme celle du grand jour. La cause de ce remuement si soudain procéda de certains matelots qui, venans de dehors, crièrent tout haut au rampart, que tout le camp de l'ennemy estoit rangé en bataille, voulant sérieusement attaquer le *Kyck-inde-pot* avec deux mill'hommes et puis advancer ses approches pour se loger sur le *Conynsbergh*, qui est une colline assise bien avant des marescages du costé du nort. Mais ceste malentente fut descouverte et recognue au bout d'une heure après, ou un peu plus et quant et quant, commandement fait à un chacun de se retirer en sa maison. Quiconque a tant soit peu de jugement ne peut sinon appercevoir par cecy la sage conduite et le bon ordre des chefs et officiers commandans, et puis la prompte obéissance et franche volonté des commandés. Le tout basti sur la concorde admirable, dont tous, tant bourgeois que soldats, sont cimentés et comme fondus en une masse solide au service de la patrie; *voicy la vraye semence de tous heureux succès, comme le discord de tous effects funestes*[1].

[1] C'est-à-dire : comme la discorde est la semence de tous les effets funestes.



CHAPITRE XXX.

Navires arrivans de Hollande; l'ennemy tire après ceux qui sortent; l'ennemy renforce ses approches vers le Crabbeschans; artillerie plantée sur la corne de ce costé-là.

Le soleil ne nous apporte pas si tost le douzième de ce mois d'aoust, que l'on voit venir à l'ordinaire des navires avec leurs voiles enflées faire leur entrée à la barbe de l'ennemy. L'un envoyé de Delft avec une infinité de pèles, louchets, haches, serpes, coignées, fers pointus, cloux, paniers et autres telles denrées qu'il n'estoit pas besoin d'estaler et mettre en parure, pour s'en faire quite. Un autre vient de la ville de Dordrecht chargé de planches et brouettes, qui n'ont garde d'estre renvoyées.

Cecy fait mal aux yeux de l'ennemy, pourtant ne sait-il abstenir de rugir, bruyre et gronder selon sa coustume et ne pouvant empescher cela comme il veut, il fait ce qu'il peut. Il abboye de son canon et crache quelques bales vers les basteaux qui, avec la marée partent de la ville, sans les toucher, pénétrant seulement d'une bale le corps de garde assis hors la porte de l'Eau, sur le bout du pont, sur lequel il a diverses fois vomi sa cholère et vengeance furieuse.

Environ le midy nous vismes de nos rampars, venir de loin sur la bruyère vers le camp de l'ennemy, un grand nombre de chariots et charettes, sous la faveur d'un grand convoy, et des rafraichissemens qui luy sont envoyés de la Flandre, son armée se refor-

ceant, entre autres, des troupes du sieur *de Fontaine*, gouverneur de la ville de Dam près de Bruges, montant en tout au nombre de trois mill'hommes ou environ, selon la conjecture que l'on en pouvoit faire, compris en quinze compagnies d'infanterie, avec lesquelles arrivent dix-sept cornettes de cavallerie, suivant les nouvelles venues d'Anvers, escrites de ceux qui les avoyent veu et conté à leur partement[1].

Un peu de vent fait bien tost lever la vessie, aussy voyons nous incontinent que ceci enfle le cœur de l'ennemy. Car il se prépare dès lors à attaquer nos ouvrages, les approchant si près qu'il luy est possible. Il s'avance dès ceste mesme nuict plus de trente pas vers le *Crabbeschans*, comme nous le pouvions clairement remarquer le matin au poinct du jour. Les nostres ne se laissent pas charmer du repos cependant que l'ennemy travaille de ceste sorte, ains ayans l'œil au guet, employent tous leurs esprits et forces à inventer et fabriquer ce qu'ils jugent estre utile pour défendre leurs ouvrages et repousser l'en-

[1] Les réformés qui habitaient Anvers trouvaient, comme on le voit, le moyen de correspondre avec ceux de leurs coréligionnaires qui étaient assiégés dans Berg-op-Zoom et ils les informaient des mouvements de l'armée espagnole. D'un autre côté, il y avait dans Berg-op-Zoom des catholiques qui avaient encouragé Spinola à entreprendre le siége de cette ville. Voici ce que dit à ce sujet le seigneur Du Cornet, gentilhomme belgeois dans son *Histoire générale des guerres, etc.* « Il est bien « vray que ceste entreprinse estoit fort difficille à raison de la « forte situation de ceste place, laquelle ne pouvoit estre empes- « chée qu'elle ne fust rafreschie, par son canal, de toutes néces- « sités : mais les intelligences qu'il avoit (Spinola) et les bonnes « correspondances qu'il tenoit dans la ville, l'avoient fait resou- « dre à cela nonobstant les difficultés. » P. 355.

nemy. Bref tous les efforts de l'ennemy servent pour resveiller nos forces, rallient et animent nos soldats contre luy, les rappellent à leur devoir, de l'oisiveté à l'exercice, de la volupté à la vertu, de l'amour d'eux-mesmes à l'amour de la patrie : Il n'est pas temps de bastir des chasteaux en Espagne, il y a icy assés à bastir contre l'Espagne.

Le conseil de guerre ayant bien remarqué ces approches de l'ennemy, ordonne que dès la mesme heure soyent menées dedans la corne, qui est hors la porte de Steenbergue, quelques pièces de canon, lesquelles maistre *Henri Meyneker*, capitaine de l'attirail[1], jugera estre propres. L'ordre s'exécute aussy tost qu'il est donné. Car les batteries ayans desjà esté préparées à cela, l'artillerie y est trainée et plantée tout d'une haleine et fait peu après grand service. *La vigilance est le vray antidote pour nous préserver de la ruine que l'ennemy nous brasse.*

CHAPITRE XXXI.

Le bourguemaistre Turcæus *revient du camp de* Son Excellence; *navires de guerre arrivés; sortie de nos soldats; l'ennemy tire de son canon, reçoit response.*

Le bourguemaistre docteur *Paschasius Turcæus*, estant retourné du camp de *Monseigneur le Prince*, fait rapport de sa commission ce 13e d'aoust et déclare en gros, que *Son Excellence* avoit un singulier con-

[1] *Capitaine de l'attirail* — capitaine du train et de l'artillerie.

tentement de tout ce qui a esté fait jusqu'à présent en ce siège; qu'il avoit sérieusement pris esgard à tout ce qui luy avoit esté remonstré; qu'entre plusieurs choses (que nous passons sous silence pour certaines causes) il avoit promis spécialement et asseuré de renforcer nostre garnison de deux mille hommes dedans peu de temps, et puis après d'encor davantage s'il est besoin. Ces nouvelles furent de très-bon goust tant au conseil de guerre qu'au Magistrat, nourrissans et renforçans de plus en plus leur courage, qui rend leur face et façon tousjours pareille.

Ce mesme jour arrivent en la ville divers vaisseaux chargés de planches, chevaux de frise et de grosses palissades. Un autre suit bien tost après nous amenant quatre pièces de campagne pourveues de toute leur monture et garniture nécessaire, et qui plus est de 150 boistes de fer blanc emplies de cartouches, qui vindrent très-bien à propos deux ou trois jours après, lorsque l'on les mit en œuvre és ouvrages de dehors la ville, au grand détriment de l'ennemy, comme il sera remarqué en son temps et lieu.

Les *Tartares* belliqueux, bien qu'ils soyent en grand nombre, font une saillie furieuse et une retraitte soudaine, et prenent l'occasion, ou de continuer leur fougue à la ruine de leurs adversaires, ou de minuter une retraite à leur avantage. Coustume qui n'est pas inutile en la guerre, non mal imitée de nos soldats, qui du costé du nort sortent ceste nuict de leurs tranchées et chassent l'ennemy hors de ses ouvrages où il travaille à force, s'escarmouchans et le faisans reculer pour quelque temps bien loin,



jusqu'à ce que secouru d'une cornette de cavallerie, qui estoit en garde en un chemin profondément creux près des marets, il remit son cœur à place et se rasseura pour venir fondre sur nostre petite troupe, laquelle voyant qu'il estoit heure de ne se point précipiter, fit doucement sa retraitte honeste, se remettant dedans ses tranchées et laissant faire l'ennemy pour ceste fois-là.

L'ennemy tira de ce costé-là du nort sept ou huict coups de canon sur la ville sans apporter aucun dommage ; les nostres luy rendent change avec plus de double usure, luy envoyans selon leur coustume deux ou trois bales pour une[1]. Ceux qui se viennent rendre de l'ennemy jour pour jour, voire d'heure en heure (en si grand nombre qu'outre les frais ils nous donnent de l'empeschement) déclarent unanimement, parlans tous comme d'une bouche, que nostre canon a ceste nuict emporté les deux jambes à un colonel italien, ou *maestro del campo* selon qu'ils l'appeloyent, dont le *Marquis Spinola* estoit bien marri. Quoy qu'il en soit, l'ennemy ne le sait que trop mieux que nous et tout le monde croit pour certain avec nous, que nostre artillerie fait grand dommage au camp de l'ennemy et que tel est arrousé de l'eau bénite, qui ne sait se préserver de nostre tonnerre.

[1] « De l'unze au 14, ne fut fait aucune chose mémorable. » — *Histoire journalière*, p. 8.

CHAPITRE XXXII.

Ordre plus précis pour nos ouvrages; inspection oculaire des approches de l'ennemy du costé du midy; ordre pour les gentils-hommes de l'artillerie; entrée de navires.

Nos ouvrages dehors sont maintenant eslevés bien haut et fort advancés sur le nés de l'ennemy; si est-ce que[1], pour faire haster les ouvriers davantage et procurer que le tout s'achève bien tost, les sieurs du conseil de guerre, après leur assemblée ordinaire tenue le 14 de ce mois, ont itérativement authorisé le contrerolleur[2] et tous les conducteurs des fortifications, de bien adviser qu'avec le prévost soit enjoint à tous maistres qui ont quelques ouvrages en main, de travailler avec autant de gens qu'il leur a esté commandé, ou qu'à faute de cela les maistres susdits seront appréhendés et mis en prison, et que leurs ouvrages entrepris seront baillés à d'autres, pour estre consommés à leurs despens.

Pour à quoy tant mieux parvenir, est résolu de faire toucher le tambour, et en faire la publication aux lieux accoustumés, ordonnans à tous maistres, qui ont entrepris quelques nouveaux ouvrages hors la ville, de s'en aller tout promptement sans aucun délai à leur besoigne, avec autant de gens qu'il a esté marchandé en leurs conditions couchées par escrit et de si bien travailler que leurs ouvrages

[1] *Si est-ce que* — cependant.
[2] *Contrerolleur* — contrôleur, inspecteur.



soyent au plustost achevés, sous peine d'estre exécutés de mort, en exemple aux autres[1].

En ceste mesme assemblée furent députés le sieur *de Rihoven*, gouverneur de la ville, les sieurs *Henderson* et *de Famars*, colonels et puis le capitaine *Vander Wel* et le sieur *de Brouchem*, drossart de ceste ville, comme aussy le capitaine *sir Michel Everard* et maistre *David Orliens*, pour tous ensemble aller du costé du midy prendre inspection exacte des ouvrages et approches que l'ennemy y a fait, afin que leur rapport et advis estant entendu là dessus, soit disposé selon que la nécessité semblera requérir.

Et aussy conclu et arresté de faire tout incontinent advancer l'ouvrage marchandé et baillé à faire un peu auparavant, hors la mesme porte d'Anvers, à ce qu'il soit bien tost amené à sa deue hauteur et perfection. Et afin que cela soit bien effectué, on authorise *Jean Dexter* enseigne et ingénieur, lequel s'y employe promptement et fidellement jusqu'à ce que le tout soit bien parachevé.

Davantage est trouvé bon (puis que le temps est venu de faire jouer l'artillerie à bon escient) de donner bon ordre tant pour les batteries et canons, que pour la poudre et autres choses qui en dépendent. Spécialement est arresté que d'oresenavant y aura tousjours un gentil-homme de l'artillerie au quartier

[1] On reconnaît encore ici l'esprit méthodique et judicieux des habitants de la Néerlande. La peine de mort est sans doute exorbitante; mais il faut songer que les retards apportés à la confection des ouvrages de défense pouvaient causer la ruine et la mort de tous les habitants de la ville assiégée.

du colonel *Henderson* et un en celuy du sieur *de Famars*, pareillement sur la porte d'Anvers et sur celle de Steenbergue à chacune un, à la charge que chacun portera soin des pièces qui luy seront ordonnées, pour en bien respondre.

Le soleil ayant bien avant fait sa journée l'on voit louvier[1] sur la mer quelques basteaux dirigeans leur cours vers nostre havre, apportans des noix et espiceries de dure digestion et très-mauvaise odeur à l'Espagnol, qui estans arrivés à la teste, furent tirés par des chevaux et menés en la ville devant le soir. L'un venant de *Delft* chargé de bales, panniers quarrés, cloux, marteaux, palissades et corbeilles rondes; l'autre s'estant chargé tout plein de grandes palissades à *Dordrecht*, le dernier estant bien fourni de poudre à canon et de panniers ronds et quarrés qu'il avoit receu comme le premier en la ville de *Delft*.

CHAPITRE XXXIII.

Autres navires entrés; placcat de la monnoye publié et bien observé; advertence de Bréda; les bourgeois gardent le grand fort.

Et comme le soleil ne chomant jamais retourne tousjours à sa besogne et mène son action sans virgule et sans poinct, ainsi est-il presques en ceste ville, où l'on ne fait que joindre ouvrage à ouvrage.

[1] *Louvier* — louvoyer. Se dit d'un vaisseau qui, ayant le vent contraire, navigue en zigzag et présente alternativement ses deux côtés au vent.

Car si tost que ces navires sont deschargés le lendemain au matin, il faut qu'ils facent place à d'autres qui arrivent, ce qui dure et continue ainsi à chaque marée et mesme bien souvent deux fois le jour. Il n'y a presques ville en Hollande et Zélande, qui ne mette la main à la besoigne, s'esvertuant de tout son pouvoir à ce que nous n'ayons faute de rien. De *Dordrecht* nous sont envoyé des planches de chesne pour les batteries, des palissades grosses et longues; de *Delft* un grand nombre de brouettes, roues, bales et panniers quarrés dont deux vaisseaux bien grands sont emplis; d'*Amsterdam* un qui aussy apporte force panniers et un de *Ter Goude* tout plein de planches.

Ce mesme jour fut par ordre du conseil de guerre et du Magistrat (nonobstant tous les troubles et remuemens de nostre siège) publié le placcat arresté par les hauts et puissants Seigneurs les Estats-Généraux, sur le cours de la monnoye et spécialement tout or et argent, qui s'allouoit à trop haut prix, ayant cest abus duré une bonne espace de temps. Et fut bien expressément commandé, qu'un chacun soit bourgeois, soit soldat, qui que ce soit, sans excepter personne, ait à s'y conformer. A la publication de ce placcat les esprits, quelques esgarés qu'ils fussent, se rassemblent au *rendés-vous* de l'obéissance, aymans mieux faire joug de gayeté de cœur à l'authorité et par amour suivre d'un bon cœur la sage conduite de leurs supérieurs, que de se mettre en l'appréhension de la peine qui suit les mutineries. Dignes de louange sont les sieurs du conseil de guerre, qui, d'une singulière prudence et par

un ordre si bien establi, ont seu prévenir tous murmures et séditions, vrais fuzils et allumettes de ruines; si bien, que chacun se tient au droit et à l'équité, comme aux sacrées colomnes de la société humaine; nul n'estrive obstinément contre la raison, nul ne fait effort à la justice; nul ne tasche d'estre victorieux sur la loy, qui est une victoire de mal encontre, dont le laurier est bien tost sec et fané.

L'authorité bien exercée est la nourrisse de tout bon gouvernement. Pourtant ne nous semble-il point estre hors de propos, de monstrer icy le moyen duquel la susdite assemblée se servit dextrement, afin de faire bien réussir ceste publication; car c'est un acte mémorable qui pourra servir d'exemple pour l'avenir en pareilles occurrences, et que nous insérons comme un ornement singulier en ceste histoire. *Ils firent comparoistre devant eux en personne tous les capitaines de ceste garnison, et jurer solennellement, qu'ils ne recevroyent, ny ne bailleroyent d'oresenavant à leurs soldats aucune monnoye à plus haut prix que ne porte, et permet le placcat. Les sieurs du Magistrat, de leur part, pourvoyent aussy en sorte que le placcat ne s'enfreint en nulle manière par leurs bourgeois.* Si ceci n'est un tesmoignage manifeste de la grâce et bénédiction spéciale de l'Éternel, où est-ce que l'on en trouvera? C'est à luy que la gloire doit estre rendue de ceste merveille; merveille di-je, qu'un peuple qui a ses volontés sujettes au changement, à fief et à hommage de l'inconstance, peuple qui d'une extrémité court à l'autre, la vague et le vuide de l'eau, capable de s'enfier et s'esmouvoir où le premier vent le pousse, qui

ne dure guères en son ardeur et perd sa force comme un roseau qui commence par un tuyau long et soudain se noue et se tord ; que ce peuple se laisse si bien mener comme un troupeau et qu'en ce changement il ne soit pas allé au change de volonté ; que la fidélité ait esté gardée en son cœur, comme la semence au sein de la terre, parmi les incommodités de l'hyver.

Or tandis que ces affaires d'importance se manient et mènent à leur fin désirée, lettres d'advertence sont apportées de *Bréda*, par une femme secrètement, mais toutesfois expressément envoyée, par lesquelles on entent que l'ennemy en veut au fort situé au costé du nort de nostre havre et luy semble préparer quelque entreprise. A quoy fut advisé par le conseil de guerre, d'autant que ledit fort est encor ouvert de quelque costé tendant à sa perfection, à laquelle on travaille diligemment. La résolution fut prise d'y envoyer bon nombre de soldats tirés du grand fort qui est à l'opposite de l'autre costé du havre. Ce qu'estant communiqué avec le sieur *Drossart* et le Magistrat, fut accordé qu'en la place d'iceux ledit grand fort seroit pourveu de soixante bourgeois, que l'on y envoyeroit en garde toutes les nuicts. La bourgeoisie obéit volontiers au commandement qui lui en est fait et continue en ces devoirs courageux par[1] plusieurs sepmaines.

[1] *Par plusieurs sepmaines* — pendant plusieurs semaines.

CHAPITRE XXXIV.

L'ennemy asseure son quartier; fait grande provision; reçoit un convoy et beaucoup de chariots que nostre canon endommage; le sieur de Famars *fournit des gens au colonel* Henderson; *basteaux arrivés.*

Les jours commenceoyent à raccourcir, et la saison de l'esté à s'en aller peu à peu, mais les grands coups vont estre donnés, et la principale boucherie ne fait que commencer. Car l'ennemy se loge et fortifie de plus en plus, fait grandes provisions, plante des chaudières à brasser la bière en la basse campagne, fait des saucisses, clayes et autres tels engins dont il pense faire mons et merveilles. Les nouvelles vienent d'Anvers qu'il veut venir à force de bales et grands pacqs de laine[1] par le païs inondé, pour boucher nostre havre, et ainsi emporter la ville. Nous vismes peu après de ses saucisses arrachées par nos gens. Car le sieur *de Famars* ayant donné charge à quelques soldats de son quartier, la parole ne fut pas si tost dite, que les voilà revenus chargés de ces despouilles, dont ils vont faire présent aux sieurs députés et messeigneurs les Estats-Généraux; et les ayant contemplés leur forme est trouvée semblable à des grands fagots long de huict ou dix pieds, estans emplis par dedans de briques, pierres et autres matériaux pesants, et liés bien fort.

[1] « *Grans pacqs de laine.* » — L'origine de *paquet*, disent les dictionnaires, est le mot anglais *Pack* ou *Packet*.

Bien tost après disner, se voyent sur la bruyère des chariots en grand nombre, accompagnés de beaucoup de troupes qui les convoyent, dont une partie s'arreste du costé du midy au quartier de *Paulo Baglioni*, mais la plus grande quantité passe plus outre vers le quartier du nort, où le *marquis Spinola* estoit logé avec les troupes principales; nostre artillerie tant de la porte de Steenbergue, que du bastion appellé Baguinepunt et d'une batterie haut eslevée tout près de la leur, envoyoit force bales, qui faisoyent grand dommage, fracassant leurs chariots et chevaux, dont on voyoit voler les pièces en l'air.

Le colonel *Henderson* ayant un quartier de grande estendue et par conséquent de gardes et fatigues pénibles, requiert au conseil de guerre, que la corne devant la porte de Wouwe soit gardée par les gens du sieur *de Famars;* lequel il advoua volontiers à condition qu'il ne soit plus obligé d'envoyer des gens au fort du costé septentrional du havre, attendu qu'il estoit assés pourveu d'hommes par l'autre fort vis à vis, secouru maintenant de soixante bourgeois.

Pour le dernier exercice de ceste journée il est temps que nous allions nous promener vers le havre et prendre l'air de la mer, selon la coustume de ceste ville, pour y contempler la continuation du zèle très-ardent et des devoirs extraordinaires de la Hollande et Zélande, pour la conservation de ceste place, n'espargnans en rien leurs thrésors nécessaires à cela. Nous trouvons cinq navires prests de faire leur entrée : la ville de *Dordrecht* nous envoye un vaisseau avec des brouettes, roues et leurs appareils,

un autre avec des grandes palissades et le troisième chargé de fascines, verges et pieux ou estaches. De la ville de *Delft* nous en arrive un plein de bales, coignées, palissades, fers pointus et panniers. La ville de *Camphère* en Zélande ayant freté le cinquième nous pourvoit de quatre sacres[1] de fer, avec leurs afusts, et grand' quantité de bales. En somme on ne cesse icy de faire toutes ces belles provisions de médicamens péremptoires, afin de guérir subitement *Los Idalgos del Rei*[2] de leur mal d'Espagne.

CHAPITRE XXXV.

Une demi-lune faite, occupée, attaquée par trois fois, défendue et plus en partie quittée; Henderson *blessé meurt à la Haye; l'ennemy se loge tout serré la demi-lune.*

Les Israélites bastissoyent et travailloyent d'une main et de l'autre tenoyent l'espée. Tout de mesme ceste garnison veille et travaille en combattant, et combat en travaillant et veillant. Elle eslargit ses coudées de plus en plus, advançant de pas en pas ses ouvrages vers l'ennemy. Car la nuict précédente nos gens, au lieu de dormir sont sortis de la grand' corne qui est hors de la porte d'Anvers du costé du midy, et s'estans advancés plus de cent pas au delà du fossé de ladite corne, s'emparent d'une place

[1] *Sacres* — ancienne artillerie militaire — bouches à feu de cinq livres de balles.

[2] *Los Idalgos del Rei* — lisez : Los Hidalgos del Rey — les gentilshommes ou nobles du roi.

haut eslevée dedans le bois, où ils relèvent la terre en forme de demi-lune, non tant pour se couvrir quelque peu, que pour tailler de la besoigne à l'ennemy, et luy empescher ses approches, et faisant cest ouvrage à sa barbe, tout près de luy.

Or en ceste demi-lune furent logés 40 hommes par le commandement du colonel *Henderson*. Et afin de la bien défendre, il donne ordre par le moyen de ses majors, à ce que ceux qui la gardent soyent bien et deuement secondés en cas que l'on les vienne attaquer, comme il se fit. Car l'ennemy (voulant faire monstre de son premier courage, espérant de trouver quelque grand advantage et s'asseurant de frapper nos gens à l'improviste d'une grande terreur) leur donne l'alarme bien chaude environ onze heures en la nuict, vient à la charge d'une très-grande furie, jusques à trois diverses fois, employant des troupes de diverses nations, Walons, Italiens, Anglois, Espagnols et Flamends, comme on pouvoit assés entendre lors que les uns crioyent à haute voix, *tue tue!* les autres *matta, matta!* autres *kill him, kill him!* et autres *val, val, val, val aen!* chacun voulant en son langage encourager ses compagnons et intimider la troupe qu'ils viennent assaillir.

Mais comme la nature chasse et oste un contraire par son contraire, ainsi nos 40 soldats, voyans venir l'ennemy, opposent à tous ces cris et tintamares un grand silence, se tiennent pour un temps tous cois sans bouger ni dire mot, cachans leurs mesches allumées autant qu'il leur estoit possible, afin de n'estre apperceus de l'ennemy, lequel ils désirent d'amorser et attirer en bonne troupe vers nos ouvrages et

luy donner une *bien-venue,* dont il se puisse ressouvenir long temps. Car l'art militaire ne consiste pas en force et nombre de gens, mais en prudence, labeur, vigilance, prévoyance, précaution, ordre et persévérance. Le bon soldat se fait cognoistre par ses actions, mesme contraires en temps et lieu, craindre, oser, prodiguer, resserrer, reculer, coure-sus; ses conseils admirables se manifestent sur les nouvelles et promptes occurrences. Si tost doncques que ceste troupe bruyante et bourdonnante des ennemis se descouvre, les deux petits dragons de bronze plantés sur la grand' corne, commencent à cracher leurs bales et jetter leurs boîtes pleines de dragée de telle façon, que leurs cris se changent en larmes, leurs alarmes en vacarmes; car on oit bien parfaitement et intelligiblement, l'un lamentant s'escrier, *ô mon Dieu ! ô mon Dieu!* l'autre sanglottant, dit *ô Lord! ô Lord!* l'autre espanchant ses souspirs dit, *Jesu Maria! ô Madre de Dios!* chascun a recours à son Dieu[1].

L'ennemy se trouvant choqué de la façon, est contraint de se retirer un petit, à quelque distance de ceste place, où il fait halte pour un peu de temps, afin de reprendre son haleine. Ayant donc rallumé son courage, il s'en revient vers le mesme lieu, les officiers chassent avant, et contraignent les troupes d'aller à la charge d'une telle impétuosité, que les nostres (nonobstant la bonne défense qu'ils font)

[1] Nous avons déjà signalé cette multiplicité des langues dans les deux armées. C'est un trait caractéristique de cette époque, où l'on combattait plus pour l'argent et les croyances religieuses, que pour la patrie ou les nationalités.

accablés de tous costés par le nombre infini des assaillans, trouvent bon de se retirer, jusqu'à ce qu'estans secondés par une troupe de réserve, ils se remettent sus, et se joignans ensemble d'une résolution martiale retournent en leur demi-lune, et non seulement coupent la gorge, à tous ceux qu'ils y trouvent, mais fonsans les troupes principales d'un courage merveilleux, les repoussent, et mesme passent outre comme un torrent, qui bruyant, qui courant, rompt chaussées, desracine arbres, emporte ponts, abbat édifices, heurte, fracasse, dissipe et renverse tout ce qu'il rencontre; ils poursuyvent l'ennemy si dextrement et courageusement jusqu'à la cime de la montagne qui est dedans le bois, qu'ils le rencoignent dans ses cachots, lesquels il s'est creusé sous terre, comme des fosses de renards. Ceux qui estoyent sur les rampars de la ville, entendoyent aisément le son des espées, le bruit des halebardes et piques craquetans et se rompans en pièces, tandis qu'ils estoyent aux mains; et dura ce combat l'espace d'une bonne heure. Les nostres retournans vers leur retranchement par la campagne empourprée de sang, ont de la peine et incommodité à marcher, à cause qu'elle est toute bossue et couverte de corps tués.

L'ennemy despité de ceste honteuse repousse, résout de réparer son dommage; pourtant ayant recueilly ses esprits, il s'en vient derechef un peu de temps après avec nouvelles forces; il amène des troupes fraisches, et les fait aller à l'assaut et autant ou plus furieusement que les premiers, voulant emporter ce meschant petit ouvrage à la force. Ce que

les nostres appercevans, et considérans que leur troupe estoit augmentée de nombre et renforcée de courage depuis la première escarmouche, ils roidissent leurs nerfs, résolus de soustenir l'assaut et de ne point quitter la place pour peu de chose, nonobstant le peu de défense qu'elle ait de soymesme. Ils ont les jambes trop agiles, les bras trop nerveux, les reins trop forts, les cœurs trop généreux ; leurs armes trop bien fourbies et toutes munitions en trop grande abondance, pour se laisser accabler et perdre honteusement en leurs tranchés. Pourtant attendent-ils l'ennemy en bonne dévotion et si tost qu'il s'approche ils font pleuvoir leurs mousquettades sur luy, redoublans charge sur charge et puis advançans vers luy, le serrent de si près qu'ils combattent long temps main à main et nonobstant les ténèbres de la nuict, si est-ce que nostre canon tant de la porte de Wouwe que d'Anvers, fit grand dégast parmi les troupes de l'ennemy. Si bien que le bon devoir de ces vaillans soldats et le tonnerre horrible de nostre canon, estonne l'ennemy et le rechasse comme à coups de bastons en ses retranchemens, sans avoir rien effectué.

Et comme après la tempeste l'on voit venir la bonnace, ainsi y eut après cest orage, silence pour une bonne espace de temps ; nous pensions que ce temps calme deust durer toute la nuict, et que l'ennemy ayant esté si bien receu, l'appétit ne luy viendroit pas si tost de retourner à un tel festin. Néantmoins au bout de demi-heure, il donne encor une alarme et s'en vient pour la troisiesme fois attacquer ceste demi-lune, avec autant d'effort qu'auparavant ; mais

tant s'en faut que le flux et reflux de ceste mer enflée et ondoyante esteigne le courage de nos soldats, que, tout au contraire, elle sert pour emporter la lie et la bourbe de toute crainte et pusillanimité de leurs cœurs; elle les repurge de toute ordure et puanteur poltronne, qui pourroit croupir ès cachots de leurs âmes.

Car, si tost que l'ennemy se présente, on luy fait l'accueil accoustumé de mousquettades, les embrasemens ordinaires précèdent et puis après avec l'espée au poing et la pique baissée, on luy donne des baise-mains et embrassemens d'une cordialité singulière. A quoy sert grandement la présence du colonel *Henderson*, qui, durant toutes ces bourasques, ne se contente pas d'y estre en personne et d'exhorter ses gens à leur devoir, mais pour monstrer le chemin aux autres, il marche à la teste de la troupe, et monte sur le parapet de la demi-lune, comme un lyon magnanime, qui transforme en lyons tous ceux qui le suivent. *Car il n'y a rien si puissant que l'exemple ; il tire comme le fusil du caillou, ceste estincelle de feu divin que l'homme a au cœur.* Ce que ledit *Henderson* entendoit et prattiquoit très-bien. Car, estant blessé d'une bale de mousquet, qui luy casse et brise l'os de sa cuisse, ne se pouvant soustenir, et lors que, jetté par terre avec toutes ses armes, ses gens tous tristes et dolens s'escrient, hélas ! voylà nostre colonel mort. Luy pour les encourager respond tout haut et clair : *non suis, non suis ; je ne suis pas mort, chargés, chargés, advancés vers l'ennemy.* Paroles dignes du plus brave soldat que jamais la terre porta. *Un second Pompée, qui ne*

désiroit finir ses conquestes que sur le bord de son tombeau. Il est comme le raisin, qui mis au pressoir rend du bon vin; son corps est oppressé, son sang s'escoule, ses forces se perdent, et tout s'en va, fors le courage qui demeure enraciné au fond de son cœur. *C'est en la tempeste que l'on cognoit le pilotte, et en la pointe d'un combat le soldat, sur tout lors qu'il a receu quelque blessure mortelle et que jetté par terre, il ne laisse pas tomber son courage, se ressouvenant qu'il est sur le lict d'honneur.* Lors appert il combien vaut la vertu, quelle elle est, et ce qu'elle peut quand elle est excercée. Car, mesme ce qu'elle a à endurer, est une partie de sa gloire. Le sieur *de Famars* considérant la longue durée de ce furieux combat, trouve bon avec les chefs des autres nations en son quartier d'y envoyer quelque troupe des Walons, que[1] des François et Flamens pour les soustenir si besoing faisoit. Ce dernier assaut dura aussy pour le moins une heure. Et, en la fin, l'ennemy se loge des deux costés du parapet de ceste demi-lune, en si grand nombre, que nos gens trouvent bon, pour n'adjouster la ruine à la perte, de retirer doucement leur espingle du jeu et céder la place à l'ennemy, mais non l'opinion ni l'espérance d'y entrer, jugeans que ce petit désavantage leur tournera à grand avantage. Car ils luy donnent bien le temps et le loisir d'y entrer, mais il n'ose pour sa vie prendre l'asseurance de s'y loger, voyant que les nostres se retranchent par dedans ladite demi-lune, en telle sorte que personne n'ose lever la teste, pour

[1] *Que* — ainsi que.

tant seulement regarder ceste place abandonnée, craignant d'estre emporté de nos mousquetades, qui continuoyent sans interruption. Les vivans n'y osans entrer de l'une ny de l'autre part, chacun y laisse ses morts, qui y demeurent en garde sans estre enterrés, jusqu'à la fin du siège; tant ce lieu est chaud et périlleux, aussy bien pour l'ennemy, qui estant haut logé le semble commander tout à plomb, que pour les nostres, qui, se retranchans en bas, l'empeschent tousjours d'y entrer. Tout ce combat dura depuis onze heures en la nuict jusqu'à trois heures du matin. Et au partir de là, l'ennemy n'a gaigné un seul pied de ceste terre, pour laquelle il s'est opiniastré à un combat de si longue durée, avec si grande perte de ses gens. Car le grand nombre de chariots, qui menèrent le lendemain leurs blessés vers Anvers, et la multitude des morts (entre lesquels il y avoit plusieurs chefs et gens de marque) en rendent tesmoignage suffisamment.

Quant aux assiégés, le nombre de leurs morts et blessés est environ de quarante, entre lesquels est tué l'enseigne du capitaine Coucq[1], avec quelques gentils-hommes anglois; le capitaine *Kerry*, ayant receu une blessure très-griefve, s'en reguairit puis après par la grâce de Dieu; mais le colonel *Henderson*, estant navré mortellement et apporté en la ville, se fit emmener par l'advis des médecins et chirurgiens à la Haye, lieu de sa résidence ordinaire, où il mourut peu de jours après, et fut enseveli

[1] Le capitaine dont il s'agit étant anglais, il est probable que l'orthographe de ce nom est Cook.

fort honorablement selon sa qualité. Personnage vertueux et grandement aymé de tous. Tesmoings de ceste vérité, non seulement le cœur affligé de sa femme, les pasmoisons d'elle et de ses enfans, mais les larmes coulantes et les sanglots redoublés des chefs de son régiment, les estonnemens et souspirs des officiers, gentils-hommes et soldats de sa compagnie, qui, ne plus ne moins que des enfans autour de leur père, l'apportent des tranchés en la ville, ayans la teste descouverte, gémissans et fondans en larmes. Bref pour toutes preuves j'en appelle aux regrets et plaintes de tant de bourgeois et gens de bien qu'il l'ont cognu en sa vie. *Voicy une fin glorieuse, qui couronne toutes ses prouesses guerrières*[1].

[1] « Le 15, ceux de dedans parachevèrent une demie-lune à la « pointe du fort du Couppe-gorge, de laquelle l'ennemy s'appro- « cha sans bruict le 16, pensant surprendre la sentinelle perdue. « Mais ayant tiré son coup qui donna l'alarme, elle se retira en « la demie-lune laquelle fut vivement attaquée par les Espa- « gnols, qui furent bien soustenus* par les capitaines Cary et « Raef-Dexter, et par le colonel Hinderson, qui y avaient leurs « compagnies, et furent les Espagnols rafraischis par 7 diverses « fois, enfin ceux de dedans estans secourus repoussèrent les « ennemys ayans fait perte des capitaines Cary et Raef-Dexter « et du colonel Hinderson, qui receut une mousquetade en la « cuisse; ce combat dura depuis les dix heures du soir jusques « aux cinq heures du matin, pendant lequel temps les forts « d'entre la porte de la Forest et celle de Bosleduc** envoyèrent « quelques 300 canonades sur les mesches qu'ils voyoient pa- « roistre, ceux de dedans aprirent à quelques jours de là que « l'espagnol avoit perdu 800 hommes en ce combat, entre lesquels « estoient plusieurs capitaines, lieutenans et enseignes; ceux « qui peu aprez venoient d'Anvers, comptèrent 24 charriots de « blessez que l'on y menoit.

* C'est-à-dire que ces officiers appartenant à la garnison repoussèrent les attaques des assiégeants.

** Bois-le-Duc.

Après le carnage vient le pillage. Le combat estant achevé, nos soldats apportent beaucoup de despouilles, entre autres un corcelet richement doré, avec des habits et armes de toutes sortes. L'ennemy s'estant logé tout serré à nostre demi-lune, commence incontinent à remuer la terre, la jettant outre le parapet, si bien que plusieurs de ces corps morts, demeurés sur la plaine commencent à se couvrir. Il travaille fort, tirant deux lignes, qui viennent aboutir à la face de nostre demi-lune, tant vers l'orient que l'occident, afin que sous la faveur de ces deux ailes, il puisse incommoder les nostres de ses mousquetades. Et demeurèrent les affaires en ces termes deux ou trois jours de suite.

CHAPITRE XXXVI.

Devoirs des soldats encouragés par l'abondance des munitions; révocation des sauvegardes des moulins; approches de l'ennemy, qui fait des forts en divers villages; autres munitions; 2 *compagnies entrées; ordre pour bien loger la garnison;* 30 *Italiens attrappés; cession d'armes accordée et violée par l'ennemy; les blessés emmenés.*

La tempeste de ceste nuict estant appaisée, on se repose de part et d'autre, sans attenter aucune chose

« Durant ce combat les assiègez ayans faict monter plusieurs « garçons à cheval, sous la conduite de 7 ou 8 cavaliers, les « firent donner jusques au village de Burg-vliet, auquel ils « mirent le feu et, par conséquent, aux munitions que les « assiégeans avoient en ce lieu là.

« Environ le midi fut accordée une heure de trefve, pour « retirer les morts, mais voyant que les Espagnols se servoient « de cet advantage pour avancer leur travail, on leur envoya « nombre de canonades. » — *Histoire journalière*, pp. 8, 9, 10.

de grande importance. Ceux qui ont la garde aux tranchés tirent sans cesse selon l'ordre qui leur est donné, ne faisans autre chose que charger et descharger leurs mousquets, tandis que les autres s'esvertuent de toutes leurs forces à advancer les ouvrages qu'ils ont en main. Ce n'est pas icy que l'on doive penser à consigner les armes au temple de *Janus*, pour mettre aux champs les délices de paix, durant laquelle les cuisiniers et baladins ont leur temps. Il n'est pas heure de penser à festins, masquerades, danses, balets et autres folies semblables, dont les âmes basses et viles se laissent ensorceler : il est question *de bien faire et bien endurer*. Il est temps de bander son esprit et employer toutes ses intentions et prétentions au service de l'Estat. C'est à l'honneur qu'il faut eslever son cœur. Mais comment? Par la vertu, laquelle ressemble à ceste tant fameuse *Pénélope*, qui n'achevoit jamais sa toile. Ainsi est-ce que ceste garnison est maintenant appellée à la fatigue pour enfiler travaux sur travaux, ayans tousjours la cuirasse endossée, la pique ou le mousquet en main, la mesche en serpentine, chouchans en joue[1], tirans, tuans, faisans escart des ennemis, et saillies sur saillies, pour leur contempler souvent le dos, et fouler le ventre sous les pieds.

A cecy sont ils d'autant plus obligés, qu'ils voyent tous les jours, voire d'heure en heure, tant de devoirs admirables que l'Estat fait pour bien asseurer ceste ville. Ce jour mesme arrive de *Dordrecht* un basteau chargé de fascines, pieux, estaches et attaches

[1] *Chouchans en joue* — couchant en joue.

nécessaires pour nos ouvrages. Messieurs les conseillers *Vander Meeren* et *Campe* pourvoyent le commissaire d'une grande quantité de brouettes; en somme ceste garnison voit et sent par effect, que tout le soin, tous les desseins et tous les efforts de messeigneurs les Estats tendent à ce but, de ne la laisser avoir disette d'aucune chose nécessaire. Quiconque se va promener vers le havre, à quelque heure du jour que ce soit, y voit tousjours quelque navire entrant ou deschargeant toutes sortes de munitions. Ceste vigilance tant fidelle et toute ceste belle provision, ne peut sinon comme une pluie très-douce et abondante faire germer un courage invinçible en eux et à tous momens les esveiller à quelques braves et généreux desseins.

Et ne sont pas seulement nos supérieurs très-soigneux de pourvoir à tout ce qui est requis au dedans de ceste ville, mais ils ont aussy l'œil sur l'ennemy, travaillans à luy donner autant d'empeschemens, incommodités et facheries qu'il est possible par dehors et de consumer peu à peu son armée devant ceste place. Pour cest effect les sieurs du conseil d'Estat escrivent à leur receveur le bourguemaistre *Bargaigne, luy donnans charge et ordonnans de faire attacher par tout leurs placcats et publier à tous, qu'au nom et par le commandement des hauts et puissans seigneurs les Estats Généraux, sont révoquées et rétractées les sauvegardes de tous les moulins qui sont près et aux environs des villes d'Anvers et Malines, les abandonnans et exposans à l'exécution de leur gendarmerie. Enjoignent audit* Bargaigne *d'en advertir un chascun, singulièrement le comman-*

deur et la garnison de Lillo. Et nommément d'employer ceux de Lillo, tant pour attacher les billets de ceste proclamation, que pour en faire l'exécution dedans deux jours après la promulgation. Cecy fut effectué de point en point par la garnison, tant de Lillo, que de ceste ville assiégée et ne donna point peu de peine à l'ennemy, qui estoit presque en continuelle nécessité de vivres, bransquetant[1] de jour en jour les villages d'alentour pour son raffraischissement; en somme on tasche à le sevrer de la mammelle d'Anvers, pour luy faire manger la moustarde avec les saussices de Bergues.

Le lendemain dès le point du jour nous vismes les approches que l'ennemy avoit fait du costé du nort, s'estant advancé durant la nuict et logé tout près de nos ouvrages, sous la faveur des hayes et levées qu'il y trouvoit en grand nombre à son advantage. Nos troupes logées en leurs ouvrages, qui sont en défense et bien advancés, commencent à s'esgayer, espérans qu'elles auront leur tour aussy bien que celles de l'autre costé de la ville. Car elles commencoyent à s'ennuyer d'estre si long temps sans se battre; et Dieu sçait si le cœur ne leur enfloit de veoir les autres en action tandis qu'ils choment; considérans l'issue heureuse de leurs combats, qui les fait desjà craindre et redouter par leurs ennemis,

[1] *Bransquetant.* — Nous avons vainement cherché l'origine de ce mot; sa signification probable c'est que les maraudeurs de l'armée espagnole couraient de village en village, comme l'oiseau de branche en branche, pour y chercher leur nourriture; ou bien encore, qu'ils secouaient les villages, comme on secoue les branches des arbres, pour faire tomber leurs fruits.

chérir par leurs amis et respecter et admirer par tout le païs, qui contribue à leur entretènement. Ils sautent et lèvent la teste en haut. pour l'espérance qu'ils ont d'acquérir en peu de temps pareille réputation.

Les nouvelles arrivent ce mesme jour, que l'ennemy travaille en toute diligence pour achever le fort qu'il a commencé de faire à Put et qu'ayant donné ordre d'en faire tout de mesme tant au village de *Hooger-heyde*, qu'en une place appellée *Drieschouwen*, au village de Calmpthout, la besoigne s'advançoit fort de jour en jour se hastant pour les mettre en défense; tesmoignage évident de la crainte qu'il a d'estre battu en allant et venant au convoy, nonobstant qu'il se vante d'estre maistre de la campagne[1].

L'ennemy se fortifie par terre et nostre secours vient par mer. Car voicy arriver un navire de Dordrecht frété de grosses palissades, pareillement deux vaisseaux venans de Delff chargés de bales, panniers, palissades, brouettes, roues et autres semblables marchandises requises en ceste foire de Mars. Ceuxcy ne sont pas si tost entrés, que l'on veoit aborder à la teste de nostre havre, deux compagnies Zélandoises, l'une du capitaine *Burri*, qui par provision est logé au fort du costé septentrional du havre, où l'on travailloit jour et nuict, l'autre du capitaine

[1] « Le 18, les assiégez entendirent par quelques ennemis qui « s'estoient venus rendre la nuict, que la demie-lune avoit donné « (des embaras ?) aux Espagnols, ce qui les fit résoudre à en « faire d'autres nouvelles vers le North. » — *Histoire journalière*, p. 10.

Serooskercke, qui marche outre et prend la résidence dedans la ville, suivant l'ordre donné par les chefs de la garnison.

Et d'autant que les sieurs du Magistrat voyent qu'il y a du désordre et entendent qu'il y a du mescontentement parmi plusieurs gens de guerre, pour le regard de leurs logis, les uns ayans trop et les autres peu, les uns estans bien, les autres mal accommodés, voilà pourquoy les sieurs maistre *Jan Anthoine de Rouck* et *Jacob Israëls Turck*, eschevins, sont députés par eux, pour aller par toute la ville visiter les maisons et examiner les commodités qu'il y a pour bien loger tous les officiers et soldats de ceste garnison, un chascun selon sa qualité et le rang qu'il y tient. Afin qu'estans bien informés de tout par leur rapport, soit remédié aux fautes et que nul n'ait juste cause de se plaindre.

Ce siège peut bien à bon droit estre appellé non seulement le rudiment des apprentifs, mais l'Alcoran des maistres. Car il ne se passe presque journée qui ne face veoir quelque exploict digne de louange. Tantost l'on y veoit les cavalliers à pied, tantost les piétons à cheval, tantost les cavalliers sur mer et tantost les matelots sur terre, pour effectuer quelque brave dessein. Ce ne sont pas tous pescheurs qui fréquentent la mer, il s'y trouve quelques fois un bon chasseur, qui s'entent à la chasse aux cailles et perdreaux. Le vice-admiral de Zélande *Marinus Hollers*, ayant la garde sur la rivière, s'en vient le 19 d'aoust de grand matin vers Burchvliet, avec sa schaloupe fournie de matelots, où il attrappe dès le point du jour une couvée de trente Italiens, et fricasse quinze

ou seize sur la place tant inopinément, que le cri des blessés et de ceux qui se sauvent à la suite, est plustost entendu que la diane du tambour. *Il faut que le bon chasseur soit matineux pour faire bonne prise.*

Quelques heures après, fut faite du costé du midy, une cession d'armes entre nous et l'ennemy, pendant laquelle chacun pourroit retirer et enterrer ses morts qui estoyent demeurés sur la plaine depuis les dernières escarmouches. Et comme l'Espagnol, vivant en renard, ne pense jamais à quelque accord, sinon avec intention de tromper, aussy voyons nous que ceste trefve, est aussy tost rompue que commencée. Car l'ennemy ne cesse pas un seul moment de sa besoigne, travaillant comme tousjours à ses ouvrages et qui plus est, plusieurs de ses gens eslèvent la teste, voire tout le corps, par dessus leurs parapets pour contempler, espier et remarquer à leur aise nos ouvrages. Or les nostres appercevans ceste ruse dont l'Espagnôl se sert contre toute raison, droit, ordre et coustume de guerre, commencent à le recharger de mousquetades et luy de sa part, rendant la pareille aux nostres, incite nos canonniers à foudroyer sur luy de toutes parts, à ce qu'il apprene pour une autre fois, à ne mettre le nés plus avant qu'il ne faut. Ayant retiré quelques uns de ses morts à la haste, il tire après le cheval et la charette qui amène les morts de nostre costé vers la ville; tellement que nos soldats taillent leurs attelages en pièce et abandonnent la charrette avec les morts jusqu'à la nuict prochaine. Et voylà la cause pour laquelle le reste des morts n'a peu avoir de sépulture, sinon après les funérailles

des assaillans et triomphes des soustenans, célébrés selon la dévotion de chasque partie.

Nous apprenons ce jourd'huy du camp de l'ennemy, qu'il a envoyé plus de soixante et dix chariots pleins de blessés vers Anvers et puis sept chariots chargés de corps morts, qui sans doute n'estoyent tous que de personnes qualifiées. Ce sont là les beaux fruicts que l'ennemy moissonne sur ceste demi-lune sablonneuse et dont il emplit les granges et greniers de la belle ville marchande d'Anvers. Mesme nous avons entendu puis après assurément[1], que le nombre des chariots montoit bien à quatre cens qui emmenèrent les malades et blessés; les uns en ayans cinq, les autres quatre, les autres trois, selon que la qualité des personnes le portoit, et la nécessité des blessés le requéroit[2].

CHAPITRE XXXVII.

Inspection des ouvrages; Waltorffer *entre avec sa compagnie; la demi-lune derechef attaquée est bien défendue par les Anglois, Écossois et Suisses nouveaux venus; arrivée du seigneur* Huyge; *l'ennemy canonne les maisons et le temple sans blesser personne.*

Il ne faut pas que les chefs voyent tousjours par les yeux, oyent par les oreilles, et se remuent par ressorts du jugement d'autruy; mais se trouvent en

[1] *Puis après assurément* — plus tard et d'une manière certaine.

[2] Il y a peut-être un peu d'exagération dans ce rapport, mais c'est toutefois une indication des pertes sérieuses, que les combats et les maladies faisaient subir à l'armée assiégeante.



personne aux affaires d'importance afin de juger sainement, résoudre en bonne conscientie, commander asseurément, et exécuter heureusement. C'est pourquoy les seigneurs du conseil de guerre portés de tous leurs cœurs au service de l'État, veillans à tout, trouvent bon d'aller ce vingtième du mois visiter et bien examiner tous les ouvrages tant au dedans qu'au dehors de la ville, pour s'informer à plein de tout ce qui est entamé ou parachevé, avec résolution de faire advancer ce qui reste à faire, soit en le baillant en détail à journées aux ouvriers, ou en marchandant en tas et en gros avec les maistres, selon que la nécessité présente le requiert, à quoy est advisé incontinent après ceste inspection faite.

Retournés en la ville ils reçoivent non seulement un navire de Hollande chargé de grosses palissades et un de Zélande avec grand' quantité de poudre à canon; mais aussy donnent la bien-venue au capitaine *Waltorffer*, lequel venant de Bréda, fait son entrée avec sa compagnie de Suisses montant à deux cens testes; qui furent bientost mis à la besongne[1].

Car la nuict ensuivante, entre le 20 et 21 de ce mois, l'ennemy vient derechef vers ceste demi-lune, qui a tant esté disputée et de bec et d'ongles et l'attacque environ dix heures au soir, du costé de l'orient, où nos gens se sont retranchés en une nouvelle demi-lune, qu'ils ont faite à la haste, tirant vers la porte de Wouwe; les assaillans sont en grand

[1] « Le 19, arrivèrent de renfort en la ville quelques suisses et « autres gens de guerre. » — *Histoire journalière*, p. 10.

nombre, qui les fait combattre longtemps, ne voulans point desmordre jusques à trois heures du matin. Et quoy que nous n'ayons que quatre-vingts hommes, si est-ce que bon ordre est donné pour les soustenir au besoin. Pour un temps la terre tremble, et le ciel semble estre tout embrasé de tant de canonnades et mousquetades qui se tirent de part et d'autre. Après les premiers eslans de ce tonnerre, ils viennent aux mains, et se battent à coups de piques et d'espées, s'opiniastrans et s'eschauffans de plus en plus.

Ce que les soustenans remarquent soigneusement (car il ne faut pas que l'ardeur du combat crève l'œil de prudence) et considérans qu'ils avoyent l'advantage du vent, trouvent bon de prendre ceste belle occasion au poil. Préparent à bon loisir leur feu artificiel afin de bien traitter ces hostes affammés, qui veulent venir manger du fromage de Hollande. Mais au lieu de fromage on leur jette plus de quarante grenades, si bien parées et meuries, que (nonobstant qu'elles soyent dures comme pierres) elles crèvent et se fondent sitost qu'ils les ont receues. Ceste noblesse de Grenade, Castille et Arragon tombe par terre, sitost qu'elle sent l'odeur et gouste tant soit peu les grains de ses grenades, que l'Espagne n'est pas accoustumée de voir. Voilà tout son feu changé en glace, et voyant *que la mort est en ceste chaudière*[1], chascun tourne teste saisi de la crainte comme d'une fièvre, qui luy oste tout appétit et fait avoir en horreur ces pommes durement

[1] 2 Reg. 4, 42.

meuries : si bien que les officiers de l'ennemy sont contraints de chasser avant, à coups de baston et mesmes à coups d'espée, de faire marcher leurs gens pour retourner à la charge.

Le capitaine *Waltorffer*, estant dès ceste première nuict entré en garde avec les Anglois et Escossois, fait bien son devoir parmi ces nations belliqueuses, il fait fonser ses Suisses avec leurs espées à deux mains, qui taillent de tors et de travers, si bien qu'ils fauchent et coupent les piques de l'ennemi, comme si ce n'estoyent que festus[1]. En somme l'ennemy est bravement espousté et repoussé très-valeureusement; et tient on pour asseuré qu'il n'a point perdu moins de gens à cest assaut qu'en celuy qu'il fit entre le 16 et 17 de ce mois. Car le soleil estant levé on ne voyoit que corps morts semés en grand nombre tout à l'entour de ceste demi-lune, jettés par terre les uns sur les autres, voir amassés par monceaux en plusieurs endroits, ne plus ne moins que les gerbes en la moisson.

L'ennemy qui a joué le prologue ne se voit pas à la catastrophe de ceste tragédie, estant au bout de son rollet, il se tient caché derrière les rideaux, et ne s'ose monstrer, aymant mieux abandonner ses morts, que se mettre en péril. Il laisse faire à nos gens, quittant toutes ses despouilles, qui puis après reviennent en la ville chargés de piques qu'ils avoyent rompu sur le dos de l'ennemy, les délivrant au commissaire, selon le commandement, qui leur en est fait par leurs capitaines. Le nombre de nos morts

[1] *Festus* — fœtus.

ayant esté recerché, monte jusques à douze, y compris quelques officiers, entre autres *Jan Dexter,* ingénieur et enseigne du capitaine *Jorck*[1]. Pour les blessés nous en eusmes environ vingt, parmi lesquels le capitaine *Sir Michel Éverard,* le capitaine *Loveles,* et le capitaine *Cadel* s'estans fait emmener ailleurs moururent de leurs blessures. En somme *la vie d'un chacun est en holocauste, sur l'autel de l'honneur, pour le service de l'Estat*[2].

Et comme les gens de guerre s'acquittent très-bien de leur devoir, ainsi voyons nous que l'Estat s'esvertue en toutes manières, afin de les entretenir en ceste dévotion; envoyant pour cest effect ses députés qui résident en ceste ville assiégée, afin que leur présence pourvoyant à tout, agrandisse de plus en plus et affermisse le courage des assiégés. La vérité de cecy ayant desjà esté monstrée ci-dessus, se ratifie encor d'avantage par la venue de Monsieur *Huyge,* bourguemaistre de la ville d'Arnhem, député de la province de Gueldre au conseil d'Estat, lequel n'estant retourné à la Haye de son voyage, où il avoit longtemps vaqué au service de la patrie, vient en ceste ville, authorisé de la part du mesme conseil

[1] *Jorck* — York.

[2] « Le 20, environ les 10 heures de nuict, l'Espagnol attaqua « de rechef la susdite demie-lune, s'efforçans de gagner les rem- « pars; mais ils furent si bien receus par les Suisses qui en « avoient la garde, estans aussi soustenus de quantité mousque- « taires, que ils laissèrent ce jour là 500 des leurs, sur la mesme « place où peu de jours auparavant ils en avoient perdu 800 et « plus; ceux de la ville ne perdirent en tout que 20 hommes et « y en eust bien 50 de blessez. » — *Histoire journalière*, pp. 10 et 11.

d'Estat, pour s'y arrester une bonne espace de temps, en cas que le siége continue longuement; comme aussy de fait il n'en est sorti, que vingt jours après le département de l'ennemy.

Or les premières nouvelles que ledit sieur *Huyge*, à son arrivée entent, sont que l'ennemy célèbre ce dimanche la procession de *Sainte-Marie*, feste solemnelle en la ville d'*Anvers*; et que pourtant à l'honneur de Nostre Dame (comme il parle) il a chanté ses matines dès l'aube du jour, commençant entre trois et quatre heures à tirer de son canon planté près du lieu appellé le *Bal*, du costé du levant et puis encores d'une autre batterie qu'il a accommodée près de la *Raybergue* devant le bois ; et pour monstrer sa bonne dévotion, il ne prend pas seulement pour but les maisons privées de ceste ville, perçant plusieurs toicts et quelques murailles, mais il s'en prend mesme au grand temple de la ville, le battant de plusieurs coups, à l'honneur de sa *Nostre Dame*, ce qu'il continua jusques au soir, tirant en tout quelques 50 ou 60 coups, tant de doubles que demi-canons. Il perça de plusieurs bales le toict de l'église, tandis que tout le peuple estoit assis escoutant la prédication et ne se bougeant pas pourtant; mais il nous en envoya une entre autres, qui, pénétrant la muraille, non seulement tomba au beau milieu du temple, mais aussy apporta quant et soi quantité de briques et grosses pierres de taille, en jettant une partie sur la voûte dont le siège du Magistrat est lambrissé, et l'autre bondissant sur la couverte de la chaire où le pasteur estoit debout enseignant le peuple. Tout ce ravage et dégast horrible se fait, sans blesser personne, tout

le peuple demeurant assis, jusqu'à ce que le service divin ordinaire fust achevé.

Mais à qui appertient la gloire de ceste préservation miraculeuse? et à qui en devons nous scavoir gré, sinon à celuy qui rend *admirables ses gratuités, qui délivre ceux qui se retirent vers luy, les gardant comme la prunelle de son œil et cachant sous l'ombre de ses ailes*[1]. *Celuy qui réside en la cachette du souverain et se loge à l'ombre du Tout-Puissant, sera délivré du laqs du chasseur et de la mortalité malencontreuse. Il n'aura point peur de ce qui espouvante de nuict, ni de la flèche qui vole de jour, ni de la mortalité qui chemine en ténèbres, ni de la destruction qui dégaste en plein midy. Disons donc à l'Éternel: tu es ma retraitte et ma forteresse, mon Dieu, en qui je m'asseure*[2]. Qui peut se ressouvenir et parler de cecy, sans confesser que ces effects procèdent de la sapience inscrutable et bonté incompréhensible du Seigneur? Seroit-il bien possible à l'homme de considérer et exagérer ceste matière, sans l'attacher à ceste roue éternelle de la providence paternelle de Dieu, *sans lequel un seul passereau ne tombe point en terre et qui mesme a conté tous les cheveux de nostre teste*[3]? Arrière d'icy tout athéiste et épicurien, qui attribue tout à vostre fantosme de la *Fortune*, nians la providence de Dieu; dignes (comme dit Aristote) du fouet et qu'un bourreau non un philosophe vous responde. Quant à nous, nous louons et louerons à jamais la bonté et grâce de nostre Dieu, recognoissans que dès à présent, pour nous encourager, il veut

[1] Psa. 17. [2] Psa. 91. [3] Matth. 10.

que nous voyons pancher la balance des armes humaines, qu'il tient en sa main, pour favoriser le parti légitime et maintenir la bonne cause.

CHAPITRE XXXVIII.

Besongnes du conseil de guerre; bravades de l'ennemy; 8 compagnies entrées; l'ennemy tire, fait ses approches du costé d'aquilon; la grande ligne faite; l'ouvrage de l'ennemy démoli; son bois bruslé; deux cornettes ordonnées pour Bréda.

Mais pour n'enfler ce volume de discours trop prolixes, retournons à nostre siège, poursuivans à estaler les belles actions qui se monstrent icy d'heure en heure. Les seigneurs du conseil de guerre assemblés à leur ordinaire, advisent aux moyens de bien continuer en la défense des ouvrages. Et jugent estre expédient de faire approfondir le fossé de la demi-lune que l'ennemy adore d'une hyperdulie[1] extraordinaire jusques à faire tomber ses gens sur leur face en terre sans plus se lever. Est aussy résolu de faire mieux asseurer les deux ailes basties d'aix[2] et de palissades aux deux entrées de la grand' corne hors la porte d'Anvers, commençant depuis le plus bas du fossé de la ville, et montant jusques au rampart de ladite corne. Pour la fin est trouvé convenable d'adviser *Monseigneur le prince* de ce qui

[1] *Hyperdulie* — terme de théologie. Culte que l'on rend à la vierge, par opposition à la dulie, le culte que l'on rend aux saints. — E. LITTRÉ, *Dict. de la langue française*, tome 1er, p. 2075.

[2] *Aix* — ais.

se passe en nostre siège; sur tout, que l'ennemy a faict la nuict passée plusieurs efforts pour emporter ceste demi-lune, que l'on a faite à sa barbe, hors du bastion de la grand'corne devers l'orient; mais que nos gens se sont si bien défendus, qu'il a esté contraint de quitter et se retirer, estimant avoir beaucoup gaigné de s'estre logé entre les deux demilunes, que les nostres luy ont apprestées; car de fait c'est icy que ses gens deviennent lunatiques, tourmentés du haut mal; c'est aussy en ceste place que nous les guérissons et endormons tout en un coup.

Ce temps pendant quelques malvueillans forgent et sèment des nouvelles estranges par la ville, et taschent de les faire couler sourdement aux âmes de plusieurs, afin d'intimider les habitans[1]. L'ennemy aussy crie souvent à nos gens, et nous dit par ses trompettes, que nous nous trompons de nous attendre à la venue du *comte de Mansvelt,* veu que pour certain il s'estoit engagé à la *France,* et qu'il s'y en alloit avec son armée[2]. Il nous pense braver et donner

[1] Ce passage confirme ce que dit le seigneur du Cornet (*voy.* p. 148 à la note), sur les intelligences que Spinola avait dans la place; évidemment ceux qui propageaient de fausses nouvelles de nature à décourager les défenseurs de Berg-op-Zoom étaient d'ardents catholiques, qui souhaitaient de voir la ville remise sous la puissance du roi d'Espagne.

[2] Lorsque les chefs de l'armée assiégeante communiquèrent officieusement la défection de Mansfeit aux assiégés, ce général, après avoir résisté aux forces espagnoles à Fleurus, continuait sa route pour rejoindre l'armée du prince Maurice d'Orange, avec laquelle il fit sa jonction peu de jours après. Ce qui pouvait donner quelque apparence de vérité aux dires des trompettes espagnoles, c'est qu'en effet Mansfelt paraît avoir été sollicité par le duc de Bouillon de faire en France une diversion utile à

la fièvre, en disant qu'il ostera nostre havre à toute heure qu'il luy plaira; ceux d'Anvers ne chantent autre chose en leurs lettres, et se donnent du grand contentement à espandre ces bruits par tout le païs, ayans le gouestre[1] et le col tout enflé de leurs prospérités allemandes[2]. A quoy nous opposons le dire de Salomon, *que le cœur de l'homme se hausse devant que la ruine advienne; mais l'humilité précède sa gloire.* Le Philistin menace *de bailler la chair de David aux oiseaux du ciel et aux bestes des champs.* Mais c'est ce jour là mesme qu'assommé d'une pierre *la teste luy est coupée, sa charongne baillée aux oiseaux des cieux et aux animaux de la terre.* Et l'armée des Philistins, estant contrainte à une fuite honteuse, *toute la terre sçait qu'Israël a un Dieu.*

L'ennemy s'estant depuis peu de jours approché bien près du quartier de monsieur *de Famars,* y fait une demi-lune sous la faveur de quelques corps de gardes creusés en terre, ayans plusieurs lignes qui y aboutissent, afin de la bien défendre. Sur quoy les nostres ne songent pas long temps. Car qui a envie de perdre son ennemy en doit cercher l'occasion et ne point attendre qu'en luy pensant donner

la cause protestante, pendant que le roi Louis XIII était dans le midi de la France. — Le duc de Bouillon écrivait en effet au duc de Rohan : « Que si on ne pouvait obtenir une paix générale, « il se mettrait en campagne avec ce qu'il pourrait, pour assister « le parti par sa diversion ; qu'il traitait avec le comte de Mansfelt, etc. » — Voyez *Mémoires du duc de Rohan,* livre second, p. 534, éd. Michaud et Poujoulat.

[1] *Gouestre* — goître.

[2] Cette phrase fait allusion à la victoire de Tilly à Wimpfen et à la prise de Heidelberg et de Manheim, par le même général.



eschec, il nous donne mat. *Nicias, Athénien,* estoit un prince[1] de grande circonspection, mais il ne fit rien qui vaille, pour donner trop de temps à l'exécution de ses desseins. Il n'est pas temps de faire des longs discours, puis que nous pénétrons les desseins, appercevons l'intention et voyons les moyens de l'ennemy. Pourtant est-ce que fut résolu[2] sur le champ de ne point attendre tant que l'ennemy vienne attaquer nos ouvrages, mais d'aller au devant de luy, et de luy jetter devant le nés ceste grande ligne, longue de deux à trois cens pas, qui couvre tout le quartier du colonel *de Famars;* tirée depuis les marescages, jusques au premier quarré du quartier occupé par le sieur *de Lokeren,* ceste ligne qui a cousté tant de sang à l'Espagnol. Ceste ligne, di-je, de laquelle n'a pas esté tant parlé, que plus n'y ait esté fait. C'est icy la barrière où on le veut arrester. Nos gens vont à la besogne, et luy font entendre qu'ils sont résolus plustost de mourir là, que d'endurer que le *plus oultre d'Espagne*[3] soit planté dans leur quartier.

On travaille jour et nuict à ceste ligne, l'advançant si proche de l'ennemy qu'il est possible. Et lors qu'elle est à peu près en défense, nous passons plus outre à faire une demi-lune au pied de la dite ligne; ce qu'estant fait, l'on tire encor en avant à la sappe et fait on trois cercles de l'un et de l'autre costé de

[1] Nicias n'était point un *prince*, mais un général athénien.

[2] *Pourtant est-ce que fut résolu* — partant, il fut résolu.

[3] *Plus oultre* était la devise de Charles-Quint; elle se trouvait sans doute inscrite sur les drapeaux des assiégeants, autour des armes d'Espagne.

ceste demi-lune, si près de l'ennemy, qu'ils s'entrebattent quelques fois à coup de piques. Et c'est icy que l'on a tenu l'ennemy arresté six sepmaines, jusques à ce que réduit au désespoir, il est contraint de tout quitter.

Le capitaine *la Caze* entrant en garde avec les compagnies de la nation françoise, trouve que l'ennemy a faict un grand amas de fascines, pour venir faire ses approches vers nostre ligne, au costé occidental de la susdite demi-lune. Incontinent tout cela est condemné à estre bruslé. L'exécntion s'en fait par quelques soldats conduits de ses officiers, qu'il envoye avec de la paille et autres matériaux préparés à cela, si bien que la plus grande partie fut consumée et ce qui restoit rendu inutile. Et par ce moyen, sont grandement favorisés nos ouvriers travaillans tant à la ligne qu'aux demi-lunes de dehors, comme au contraire sont retardés les ouvrages de l'ennemy. Mais on luy garde une pensée pour sa demi-lune.

L'Éternel, *l'attente d'Israël,* ne défaut jamais aux siens, mais il ne le faut pas tenter pourtant, en mesprisant les moyens. Cause[1] que nos supérieurs, d'une vigilance admirable, pourvoyent ceste ville de tout, ne voulans pas que rien y défaille. Tandis donc que l'ennemy continue encor à tirer de son canon, voicy entrer vers le soir huict compagnies d'infanterie[2], que *Monseigneur le Prince* nous envoye, pour renforcer ceste garnison assujettie à grandes fatigues.

[1] *Cause* — c'est à cause de cela.

[2] « Le 21, arrivèrent en la ville 6 compagnies de piétons et fut « tiré quantité de canonnades de part et d'autre. » — *Histoire journalière,* p. 11.

La compagnie du *Landgrave de Hessen* marche devant, suivie de celles du *comte Albert de Nassau*, des capitaines *Guillaume de Vries, Seger Van Middachten, Thomas de Race*, *Walter man Brienen*, *Johan Castilegio*, venue de la *Briële*, et *Johan Humme*, sortie de *Geestruydenbergue* et sont ces troupes logées par provision dedans la grande église.

L'ennemy se donnant ceste nuict au repos, fait taire son canon jusques au lendemain au matin, lors reprenant les tons de sa grosse musique, il nous donne l'aubade, tirant sur quelques maisons qu'il a envie de despouiller de leurs tuiles. Entre autres il tire deux bales qui tombent miraculeusement sans enuyer personne; l'une emporte une pièce du haut-chausse d'un soldat, lui noircissant seulement la cuisse, et l'autre ayant percé la paroi d'une maison, tombe sur le cotillon d'une fille assise en la cuisine, près du feu, sans en avoir aucun mal.

L'orage gronde, la nue mugit, les vents tempestent et les ondes abboyent; nous ne laissons pas pourtant de nous promener sur les rues, pour entendre ce qui se passe. Allans vers nostre havre, nous voyons arriver un grand vaisseau, chargé de poudre, panniers, brouettes, demi-piques pour franchir les fossés, avec vingt-cinq rondasses, et autant de bons pots[1] à l'espreuve.

Le lendemain au matin, voit-on[2] que l'ennemy a fort travaillé à sa demi-lune de ce costé du nort et fait une galerie pour advancer ses approches. Sur

[1] *Pots* — casques.
[2] *Voit-on* — on voit.



quoy le capitaine *la Caze* (considérant que le vent servoit très-bien à propos), trouve bon d'envoyer un soldat, qui avec de la poudre et du goudron et force paille y met le feu et brusle tout. Ce dégast apporta si grand dommage à l'ennemy, qu'il fut contraint de se retirer et quitter la demi-lune, n'y pouvant durer pour la chaleur et la fumée, pour le moins tandis que cest embrasement dure. Il voit bien qu'attaquer des vieux routiers, n'est pas jouer aux quilles. L'heureux succès de cest exploict, donna occasion à nos gens d'aller faire à la sappe une autre demi-lune du costé du levant, que l'on porte peu à peu devant le nés de l'ennemy, ne plus ne moins qu'une cloison d'espines, au devant d'un taureau furieux. Car cela l'arresta tellement, qu'il n'osa plus s'advancer de ce costé-là par galerie. En somme, ceste ligne qui n'est encores qu'en maillot luy fera bien entendre plus amplement avec le temps, lors qu'elle aura ses bras, que l'asne du roi de Castille n'est qu'une beste.

Les seigneurs du conseil de guerre (ayans depuis peu de jours receu lettres de *Monseigneur le Prince*, par lesquelles il ordonne que deux compagnies de nostre cavallerie sortent de ceste garnison, pour dedans peu de jours se venir rendre à Bréda) jugent qu'il est temps de résoudre sur ce point; le sort estant jetté, monsieur *Vander Wel* et le sieur *de Brouchem*, drossart de ceste ville, se préparent tout aussy tost à ce voyage et leur sont pour cest effect alloués et apprestés les basteaux nécessaires et propres pour mener ces deux compagnies, tant les rheistres que leurs chevaux, bidets, armes, bagage, chariots et

charrettes; pour la personne du sieur *de Brouchem*, *Son Excellence* luy donne charge de demeurer encor en la ville, jusqu'à ce qu'il le mande par exprès. Tout le monde s'esjouit et reçoit grand contentement d'obéir au commandement de *Son Excellence*, tant ceux qui sortent, que ceux qui demeurent. Tous leurs désirs resortent à sa volonté, desquels ils ont fait une entière et absolue résignation entre ses mains[1].

CHAPITRE XXXIX.

Munitions entrées; arrivée du sieur Teylingen; *le canon joue du costé du nort; grosse pluye; défense faite à ceux de Prince-landt; payement des soldats changé;* 60 *cavalliers sortis vers Bréda.*

La force et puissance de ces Provinces Confédérées est si admirable, qu'elle semble un chesne, qui pour braver les vents n'a pas moins de racines au dedans, que des branches au dehors. Elles fournissent si bien à tout, qu'il n'y a garnison qui ne se contente de son entretènement, point de frontière qui ne voye ses places en seureté, point d'arsenal qui ne soit plein

« [1] Les 22, 23 et 24 se passèrent en canonnades, dont furent « blessez à mort deux enseignes Anglois de ceux de dedans » (probablement ceux mentionnés comme blessés le 20, page 180 du présent volume).

« Le même jour s'embarquèrent deux cornettes de cavallerie « pour aller à Bréda et à 60 autres cavallers fut permis d'y aller « par terre, ceux-cy cottoyans le village de Burg-vliet se rendi- « rent le lendemain à Bréda avec 18 prisonniers.

« Environ ce temps, tous les forts des assiégez estoient « achevez, ne restans à parfaire que quelques lignes traver- « santes. » — *Histoire journalière*, p. 11.

d'armes, de canons et toutes munitions de guerre. Cecy paroist par les basteaux dont les rivières de Hollande et Zélande sont tous les jours enfilés, pour nous amener quelque chose. Car le vingt et troisiesme de ce mois arrive de la ville de Dordrecht un navire plein de grosses palissades, ceux d'Amsterdam nous en envoyent autant; d'un autre quartier nous est envoyé un navire chargé de fascines et autres sortes de bois verd, pour accommoder nos ouvrages, faire des gabions et embrazures. Et d'autant que les provinces de Hollande et Zélande comme les plus proches de ceste ville, ont à apporter sous la direction de Messeigneurs les Estats-Généraux et de *Son Excellence* tout ce qui leur est possible pour la conservation de ceste ville et que toutes les provisions se font principalement en ces deux provinces; voylà pourquoy les sieurs Estats de Hollande envoyent et députent de leur part le sieur *Teylingen* conseiller au conseil d'Estat de Hollande, de la part du Magistrat de Haerlem, qui estant authorisé de leur part, pour résider quelque temps en ce siège, arrive aujourd'huy à bon port, venant de Hollande.

L'ennemy n'a pas encor guères fait jouer son artillerie du costé du nort; mais ceste bonnace n'est qu'un présage de la tourmente qui se levoit. Car ce matin il ouvre deux batteries, où il a braqué dix pièces de canon, l'une en ayant quatre, l'autre six, dont il commence à battre furieusement, tant nos ouvrages de dehors que les maisons du havre et des rues circonvoisines, où, entre autres, une femme est blessée de quelques brisures de bois et de briques, quoy qu'avec peu de danger de mort, ou d'estre estropiée. Il

foudroye tellement sur le moulin à vent, assis surle rampart de ce costé du nort, que le meunier est contraint de l'abandonner, n'y osant plus retourner pour moudre tant que le siège dure.

Après ce tonnerre, Dieu envoya ce mesme jour une si grosse pluye, que l'ennemy fut forcé de quitter ses tranchés et ouvrages ausquels il travailloit. Ce qu'un de nos ouvriers appercevant, s'enhardit d'y entrer, tant pour espier le dedans de ses approches, que pour faire son butin, apportant quant et soy quatre pèles, sept piqs et un mousquet, que l'ennemy avoit laissé là dedans, ne pouvant croire que nos gens eussent si bonne narine pour chasser si seurement, ny le courage si grand que de s'advancer jusques en ses tranchés.

Le *marquis Spinola* divers et corrompu au possible, fin et rusé, conduisant ses projects de longue haleine, voyant de loin, advise aux moyens de conserver et entretenir son armée; sachant bien qu'il ne faut pas attendre jusques à l'extrémité, pour mettre la dernière table du naufrage[1], à la discrétion du vent et de la tempeste. Pour ceste cause est-ce que (selon les nouvelles qui nous sont apportées) il fait défense expresse aux habitans de Prince-lant de n'emmener aucun grain vers Hollande ou Zélande, sous pène de perdre leur neutralité et d'estre sévèrement punis selon les ordonnances et coustumes de la guerre.

Les histoires anciennes célèbrent la vaillance

[1] *La dernière table du naufrage* — c'est-à-dire, la dernière planche de salut.



humaine d'Alexandre et son humanité vaillante, exaltent sa libéralité mesnagère et son mesnage très-libéral envers ses soldats. A son exemple est-ce que les sieurs du conseil de guerre, considérans qu'ils sont establis pour pères sur ceste garnison, advisent de la conduire si bien que nul n'ait occasion de se mescontenter. Et pour obvier à toute confusion, murmure, mutinerie, ou malveuillance qui pourroit chatouiller quelques cœurs inconstans, trouvent bon d'ordonner que tout soldat, qui reçoit ses gages par descontes, au lieu de son prest de frente sols, qu'il a receu par sepmaines, aura par provision durant ce siège trente-six sols et que les capitaines retiendront les autres quatre sols qui leur restent de chasque prest, pour leur en acheter des souliers et bas de chausses, dont leur sera rendu conte deuement en son temps. Est en après arresté par ceste assemblée (veu la bonne provision de plomb qu'il y a en ceste ville) de faire mouler une grande quantité de bales de mousquets, afin de ne se trouver despourveus au besoin.

La nuict ensuivant sont sortis soixante chevaux des deux compagnies qui devoyent aller vers Bréda, conduits par les deux *Van Os,* lieutenans d'icelles, ayans un brave dessein digne du courage et expérience de bons soldats. Et comme les chefs de guerre doivent bien ruminer et digérer leurs entreprises auparavant que les exécuter; ainsi, doivent-ils principalement considérer et se représenter les passages qu'ils ont à tenir et desquels ils ont à se garder. Qui fut un point bien préveu et pourveu par les chefs de la cavallerie, approuvans ceste entreprise. Ils pren-

nent donc leur chemin sur le rivage au long de la mer, par delà Burchvliet, estans résolus d'attaquer la compagnie de cavallerie que l'ennemy mettoit en garde d'ordinaire à Schaillehouwe ou à Stalpertsandt; mais ne l'y trouvans point ils passent outre, cerchans de faire quelque bon butin, afin de n'entrer à mains vuides en leur rendés-vous. Pourtant trouvent-ils bon d'advancer vers Put et de se loger en une valée sur la bruyère, pour attendre de pied ferme le convoy de l'ennemy, commandement estant faict à seize cavalliers de voguer çà et là par les chemins et advenues, afin d'espier la venue dudit convoy. Lequel ayans apperceu, ils s'en viennent vers ceste vallée pour en advertir la troupe. Mais estans fourvoyés à cause des ténèbres de la nuict, ne sçavent trouver ceste vallée, quoy qu'ils courent et rodoyent tout à l'entour s'esgarans pour le moins une heure de chemin arrière de ceste place. Les autres qui les attendent, appercevans de tous costés à l'entour d'eux la piste et les vestiges de ces chevaux, qui avoyent battu la campagne, croyent que l'ennemy les est venu environner de toutes parts. Et pourtant résoudent de desloger de là, veu que l'aube du jour approchoit; deux de la troupe ayans commandement de picquer et s'advancer vistement pour descouvrir la campagne, voyans venir de loin deux autres cavalliers et approché d'eux apperçoivent qu'ils estoyent des seize escartés de la troupe. Tellement qu'ils se rejoignent, et sont suffisamment informés de tout ce qui se passe; entre autres qu'ils avoyent laissé passer une troupe de cavallerie, où il y avoit plusieurs officiers et gens de marque avec quelques chariots,

le convoy suivant bien tost après avec huict cornettes de chevaux. Cecy leur fait venir l'eau en la bouche, et plus ils y pensent, plus leur croît l'appétit de faire quelque bon coup. Il faut avoir cuisse ou aile de ce convoy. Quant et quant est résolu de marcher vers *Capelle;* où estans arrivés ils envoyent nœuf cavalliers des mieux montés, pour fonser l'arrière-garde, lesquels furent tellement repoussés, qu'à l'instant cinq d'entre eux sont prins prisonniers; les quatre de reste estans eschappés en viennent apporter les nouvelles à la principale troupe; qu'à l'instant s'en va la teste baissée, le casque en teste, le pistolet au poing, et foudroye tellement sur l'arrière-garde de l'ennemy, que non seulement ils desgagent leurs cinq prisonniers, mais qui plus est (faisans d'une pierre deux coups) prenent prisonniers vingt cavalliers avec leurs chevaux et armes; et puis se contentans de ce butin tournent bride, faisans une traitte depuis ce village de *Capelle* jusqu'à *Bréda,* n'ayans perdu un seul homme, non pas mesme un des leurs blessés, n'en ayant tué qu'un de l'ennemy sur la place. Et nonobstant que l'ennemy les poursuit d'une grande animosité, galoppant après eux avec trois cens chevaux menés par le comte *Jan de Nassau,* jusques au village de Sundert vers Bréda, si est-ce que les nostres ne s'en estonnent pas et ne quittent pas leur butin; pourtant ils sçavent bien qu'il n'est pas temps d'attendre l'ennemy; pourtant taschent-ils de gaigner païs, advançans tant qu'il leur est possible, jusques à tuer quatre de leurs chevaux, et en gaster plusieurs, tant des leurs que de ceux qu'ils ont pris de l'ennemy, plustost que de se

laisser attrapper. Il ne faut pas abuser du bon succès, ce n'est pas moindre vertu de bien garder sa proye et la porter en lieu de seureté, que de l'attrapper et prendre par subtilité ou vaillance. Ils se contentent donc d'avoir porté cest affront sur le nés de l'ennemy et ayant arraché ceste proye à huict compagnies de cavallerie, n'estiment pas peu de gloire de le gagner à la course, pour faire leur entrée en Bréda avec leurs prisonniers, qui avoyent fait leur conte d'aller célébrer leur saint Bartholomi en la ville d'Anvers[1].

CHAPITRE XL.

Une mine esventée; 1,500 *Anglois venus; cavalliers partis vers Bréda; changement de lieu pour le culte divin; entrée de plusieurs volontaires; une nouvelle batterie faite.*

Mais pour ne nous lasser et trop enuyer de ceste longue promenade depuis Bergues vers Capelle et de là jusqu'à Bréda, revenons à nostre siège et voyons entrer en la ville un vaisseau venant de Dordrecht, qui nous apporte grand'quantité de fascines nécessaires pour nos ouvrages. Allons aussy vers les tranchés hors de la porte d'Anvers pour veoir ce qui s'y passe.

Voicy les mineurs prests environ le midy, ayans la mesche en la main pour faire jouer une petite mine hors de la grand'corne. Ce qui est trouvé bon,

[1] Saint Barthélemy.

d'autant qu'ils se sont apperceus, que l'ennemy n'estant guères loin de là venoit tout droit à eux, et indubitablement trouveroit ceste mine. Aussy y a-il là un bon nombre d'ouvriers tous prests pour réparer la bresche, si tost que la mine seroit crevée, cas advenant que nos ouvrages soyent endommagés; mais la mine s'esventa tout doucement sans faire aucun dégast de l'un, ni de l'autre costé.

L'armée de l'ennemy se renforce ce jourd'huy de quinze cens Anglois, qui ont esté quelque temps en garnison près de *l'Escluse* et, nous dit-on, qu'il a receu huict pièces d'artillerie, qui sans doute luy tiendront meilleure compagnie, que ceste nation belliqueuse, qui n'a jamais fait joug à l'Espagnol[1], s'estimant trop généreuse pour estre commandée par des *Botto à Dios*[2], et trop religieuse pour faire la guerre à la vraye Église de Dieu, et trop fidelle pour servir contre un Estat si estroitement allié *à la grande Bretaigne. La rose ne peut devenir jusquiame.*

Le reste des deux compagnies de cavallerie ayant embarqué chevaux et bagage, sort du havre après midy, et descend vers la teste, l'ennemy, les regardant, sans leur donner un seul coup de canon; le vent estant à souhait, ils font voile et arrivent le lendemain au matin à Bréda.

Environ six heures au soir, l'ennemy, faisant jouer son canon du costé du midy, tire une bale en la grand'église, qui brise un siège faît de pièces rap-

[1] *Lisez :* Qui n'a jamais *porté* le joug des Espagnols.

[2] *Botto à Dios — Vota à Dios*, vive Dieu : c'était sans doute une exclamation usitée des soldats espagnols.

portées, où sont accoustumés de seoir les capitaines et officiers de la garnison, mais ne touche personne des soldats qui y sont logés.

Ceste garnison s'accroist tellement de jour en jour, par le nombre des compagnies que *Monseigneur le Prince* nous envoye, que l'on est forcé par provision d'en loger une bonne partie non seulement ès temples et chapelles deçà et delà par la ville, mais mesme de ne pas espargner le grand temple, où les prédications ordinaires se font journellement. Sur quoy le consistoire trouve bon de parler aux sieurs du Magistrat et leur remonstrer qu'il est besoin de trouver quelque autre lieu convenable, pour y continuer l'exercice quotidien du service divin, qui ne peut ny ne doit souffrir aucune interruption. *Car Dieu avoit commandé que le feu demeurast tousjours allumé sur l'autel et que sur toutes choses, on se gardast de le laisser esteindre.*

A ces fins fut ordonné le lendemain d'accommoder la grand'sale du palais, veu la capacité d'icelle, et la seureté du lieu garanti des canonnades; et de diligenter en sorte que l'on s'en puisse servir dès le 26e ou 27e de ce mois pour le plus tard et continua-on les assemblées en ceste place, jusques au mois de novembre, lors que les compagnies estans sorties, le grand'temple fut nettoyé à la haste, et remis en ordre tel quel, pour s'en pouvoir servir, en attendant la restauration totale d'iceluy.

Ce siège sert comme d'accadémie aux nourrissons de Mars; qui au lieu de sous les enseignes d'amour se faire désirer des plus belles, ayment mieux sous

les drapeaux de Mars se faire redouter des plus braves[1]. Et comme on dit que le léopard attire la plus part des autres animaux pour le plaisir qu'ils prennent à sentir son odeur; aussy n'y-a-il presques homme généreux dédié à la milice[2], qui ne se sente poussé d'un désir ardent vers ceste place, pour y venir faire son apprentissage. Comme donc nous avons veu cy-dessus que la *Grande Bretaigne* nous a fourni de la noblesse qui vient apprendre le mestier en nostre siège, aussy la France n'a pas manqué de s'esvertuer extraordinairement. Car ce jour arrive en ceste ville monsieur le *duc de Candale* et monsieur le *comte de Bethune*[3], accompagnés de

[1] La métaphore est un peu galante, pour sortir de la plume de trois pasteurs évangéliques.

[2] *Dédié à la milice* — Destiné à la guerre.

[3] Il est assez étrange de voir le duc de Candale, fils du fameux duc d'Epernon et frère du cardinal de La Valette, entrer comme volontaire au service d'une puissance protestante. Mais Henri de Nogaret d'Epernon, duc de Candale, né en 1591, avait dès 1612 et par dépit contre son père, quitté la France pour servir l'Empereur; en 1614 il prit le parti des princes contre la régente Anne d'Autriche et embrassa la religion réformée; il fut déclaré général des Cévennes à Nîmes, dans une assemblée de calvinistes tenue en 1615. Plus tard, raccommodé avec son père, il rentra dans le sein de l'Eglise catholique.

En 1621, il servit comme colonel d'infanterie dans l'armée de Maurice de Nassau. Entré à Berg op Zoom pendant le siége, il y fit des prodiges de valeur. Passé en 1624 au service de la république de Venise, il fut nommé successivement général d'infanterie et généralissime des armées vénitiennes. Enfin, il rentra en France dans l'année 1636, servit comme lieutenant général sous son père dans l'armée de Guyenne et dans celle de Picardie et plus tard en Italie, sous son frère le cardinal. Il mourut à Casal en 1639, âgé de quarante-huit ans.

Le comte de Bethune appartenait sans doute à la famille de l'illustre duc de Sully.

plusieurs barons, seigneurs de marque et gentils-hommes françois de bonnes maisons, desquels les noms seront enregistrés sur la fin de ceste histoire, qui tous prenent les armes et mesmement entrent la plus part en garde sous le drapeau du capitaine *la Caze*. Toute ceste brave noblesse chérissant ce tiltre honoré des princes, ceste généreuse qualité et ce beau nom de soldat, s'exerce à toute sorte de milice, et s'assujectit de gayeté de cœur à toutes les fatigues pénibles que le siège apporte, voire comme une trouppe de charitables pélicans, prodiguant son sang pour le salut des autres, ne demande autre récompense que la réputation et honneur qu'elle sçait acquérir, qui luy sert d'esmail et de lustre par tout le monde et de seureté pour l'avenir, en leurs propres guerres où elle pourra estre employée.

Environ ce temps fut faite une très-belle batterie pour dix canons hors de la porte de l'Eau, commençant à la contre-scarpe du fossé qui est devant le bastion fait de briques et allant du long de la levée de nostre havre vers le grand fort, afin d'en battre les ouvrages que l'ennemy fait vers le nort et l'empescher qu'il n'approche vers nostre fort appellé *Crabbeschans*. Car on voit bien que c'est par là qu'il nous veut oster nostre havre. *Mison Cheneus* respondit très-bien à ceux qui se mocquoyent de luy pour ce qu'il racoustroit son van en temps bien esloigné de la moisson, disant, *il faut venir préparé à l'œuvre et non se préparer en travaillant*. Par mesme raison est-ce que ceste batterie est préparée de bonne heure : *car il vaut mieux prévenir qu'estre prévenu*.

CHAPITRE XLI.

Entrée du sieur Morgan, *saillie de nos soldats sur l'ennemy; charge donnée aux ingénieurs; ordre pour les munitions; entrée de munitions et sept compagnies; les blessés envoyés vers Ter Goude; convoy de l'ennemy; quatre compagnies venues; malheur advenu par la poudre.*

Si tost que *Monseigneur le Prince* eut entendu la mort de *sir Robbert Henderson,* il ne voulut pas laisser sa place vuide; pourtant est-ce qu'il nous envoye *sir Charles Morgan,* colonnel, pour commander au quartier du midy, lequel fait son entrée en nostre ville ce 26ᵉ d'aoust, accompagné du sieur *Guillaume de Nassau,* lequel *Son Excellence* luy a recommandé, afin que sous sa conduite il puisse apprendre ce qui est du mestier, et puis suivi de sept compagnies d'infanterie, afin de soulager ceste garnison extrêmement harassée. Car aussy depuis son arrivée cesse le secours que le quartier du costé septentrional a fourni par provision, pour garder la corne de la porte de Wouwe. De la *Briele,* nous arrive un navire chargé de paille, qui venoit très-bien à propos pour divers usages.

Nos soldats qui ne semblent vivre que pour combattre et combattre que pour vivre, ayans impétré congé de leurs commandeurs, vont veoir sur les douze heures du midy, quelle chère faisoit l'ennemy du costé du nort. Et s'estans jettés dedans ses tranchés comme à corps perdu, luy donnent l'alarme

bien chaude, mais ayant la contenance malasseurée et la face tremblante, il ne fait aucun devoir digne d'un soldat courageux, se contentant de bien garder son potage. Si[1], que les nostres après en avoir endormi quelques-uns surprins à l'improviste, ne voyans point de suject d'exploicter chose d'importance, s'en retournent, n'apportans qu'un povre mousquet pour toutes despouilles.

Ceux qui se viennent rendre de l'ennemy, continuent en grand nombre jour pour jour, ressemblans aux cicoignes[2] qui s'amassent en l'automne pour passer la mer, et nous disent pour asseuré, que nostre canon a ces jours tué deux grands *signors* au quartier du nort, pour lesquels le *Marquis* estoit extrêmement triste. *Nostre povre terre sablonneuse change de couleur et s'anoblit par la teinture de ce noble pourpre, que l'Espagne et l'Italie nous envoyent.*

Les seigneurs du conseil de guerre, considérans les approches que l'ennemy fait d'heure en heure, donnent charge aux ingénieurs *Trestorang* et *Claire* de se trouver tousjours en personne, ou pour le moins leurs conducteurs, au quartier du colonel *Henderson* près la porte d'Anvers, afin d'avoir esgard tant aux fortifications desjà faites, qu'à celles qu'il faudra faire aux occasions; pour cest effect leur est enjoint d'obéir aux commandemens du colonel *sir Charles Morgan*, succédé en la place du sieur *Henderson*, pour conduire ses troupes et garder tout le quartier devers le midy.

Et pour à l'avenir, bien mesnager la poudre à

[1] *Si* — De telle manière.
[2] *Cicoignes* — Cigognes.

canon, ladite assemblée trouve bon que la distribution ne s'en face plus en la ville, mais que les magasins de l'un et de l'autre quartier soyent tousjours bien pourveux de poudre, mesche et bales, afin de ne consumer beaucoup de temps à aller et venir, et que personne n'ait occasion d'estre absent du quartier. En après, est ordonné aux conducteurs, de délivrer à chasque sergeant des armes ou à celuy que le capitaine trouvera bon d'employer lors qu'il aura la garde, autant de poudre, mesche et bales, qu'il aura de besoin, selon le nombre des mousquetaires que le capitaine affermera d'avoir sous sa compagnie et au bout de cela, d'en prendre *récépissé* selon la coustume. Les sergeants feront la distribution de ladite poudre avec une juste mesure faite de fer blanc, contenant douze charges, telle que leur baillera le commissaire *Schilperoort*, auquel est donnée la charge de suivre cest ordre. Tout cela fut exactement observé jusques à la fin du siège. *Il n'y a rien plus nécessaire en la guerre que l'ordre de bien commander et bien obéir. Les hommes dans l'ordre apprenent à vaincre, dans le désordre à estre vaincus. Cæsar vainquit dans l'obéissance, Pompée fut vaincu dans le désordre. Caton bien obeï fit plus avec deux hommes dans Utique, que Varron, Scipion et Juba mutinés et sans obéissance, avec leurs trois camps armés.*

Cest ordre observé en la ville se conserve par le bon ordre que nos supérieurs tiennent à nous envoyer fil à fil en deue saison et sans interruption toutes les provisions requises, pour l'asseurance de la ville, ce qui est confirmé par la venue d'un



basteau entrant le 27e du mois dedans le havre, et apportant de Delf un bon nombre de harquebuses à rouets avec toute leur monture, des rondasses et pots à l'espreuve, du plomb, quantité de mousquets, corbeilles et autres choses semblables. La compagnie du *colonel Morgan* estant desbarquée[1], marche en ordre vers le grand marché, pareillement celles du capitaine *Conway, Clerck*[2], *Hyat, Lindesey, Schot, de Glandes,* chascune se joignant à celles de sa nation.

Or d'autant que par les approches de l'ennemy, ne cessant de tirer de ses tranchés sur nos gens, beaucoup de soldats sont blessés et que le nombre d'iceux croist de plus en plus, voylà pourquoy le conseil de guerre, suivant la résolution arrestée par cy-devant, prend soin d'en envoyer une partie vers l'hospital de *Ter Goude*, à ce qu'ils y puissent estre pansés à bon loisir et recevoir plus de soulas[3] qu'en ceste place, où il n'y a que bruit et remuemens continuels ; leur donnant un chirurgien ou pour le moins son serviteur, qui leur tienne compagnie et les accomode en chemin[4], à ce que leurs playes ne s'empirent.

[1] « Les 26 et 27 entrèrent en la ville sept compaignies d'in-« fanterie avec le colonel Morgan, le landgrave de Hessen, et « le sieur Guillaume de Nassau et alors la garnison montait bien « à 10,000 hommes.

« Le même jour sortit du quartier du sieur Locqueren un « corporal avec son escouade et tua plusieurs des ennemis qu'il « surprit et, voyant que l'alarme estoit partout, se retira sans « aucune perte, rapportant plusieurs mousquets, hoyaux et « besches. *Histoire journalière*, p. 11 et 12.

[2] *Clerck* — On verra dans la liste des officiers qui termine le volume que le nom de ce capitaine anglais est Henri Clarcke.

[3] *Soulas* — Soulagement.

[4] *Qui les accomode* — Qui les panse.

Derechef est donné acte par le conseil de guerre au capitaine des canoniers, en vertu duquel il pourra (moyennant le sceu des capitaines) prendre de toutes compagnies autant de soldats qu'il luy faudra pour la composition et usage de ses ouvrages à feu, à condition qu'il n'employera sinon ceux[1] qui le désirent, et s'y présentent volontairement, ausquels sera donnée immunité de gardes.

L'ennemy fait sortir un grand convoy de son armée, qui s'en va tout droit le chemin d'Anvers. Et sous ce prétexte, nos gens apperçoivent qu'il fait passer grand nombre de gens du costé du nort vers le midy, pour renforcer ce quartier-là. Qui fut cause que commandement extraordinaire fut fait à tous, tant de la cavallerie que de l'infanterie de se mettre en armes, afin d'estre prests, si d'adventure l'ennemy vouloit faire jouer une mine pour attaquer un endroit du quartier, ou effectuer quelque autre dessein, qu'il pourroit avoir en teste, combien que[2] la nuict s'escoula sans rien remuer[3].

[1] *Sinon ceux* — Seulement ceux.

[2] *Combien que* — Cependant.

[3] « Le mesme jour furent tuez deux matelots en la ville, l'un « sur la porte de Steenbergue et l'autre au fort dit *l'ennuy des « paysans.*

« Le colonel Morgan avec un certain François, capitaine des « coffres *, visita les forts et redoutes.

« La nuit précédente le 28, il se disait qu'au quartier des An- « glois l'ennemy avoit une mine proche de la demie-lune où il « avoit tant esté tué de monde: mais ceux de dedans y atten- « dant l'ennemy n'y apperceurent rien. » — *Histoire journalière*, page 12.

* *Coffre*, — terme d'art militaire : Charpente qui contient les terres dans une mine de guerre. — E. LITTRÉ, *Dictionnaire de la langue française*, tome Ier, p. 658.

Et pourtant, passans outre au 28ᵉ, nous irons veoir arriver non seulement un vaisseau venant de Camphère avec grande quantité de poudre et bales de mousquets, mais aussy des marchans qui traffiqueront de ceste marchandise avec les couratiers de *Madril*, *Civile*[1], *Lisbonne*, *Naples*, *Milan*, *Anvers*, *Bruxelles* et en somme tout ceux qui vivent à la miséricorde de la banque de *Genua*[2]; car la compagnie du *Ryn-grave* fait son entrée avec celle du capitaine *d'Espalingues*, *Jan Eggels et Both*, quatre belles compagnies, dont les deux sont de deux cens testes.

La tempeste mène quelque bruit sourd avant qu'elle se lève, les édifices cracquent avant leur cheute, la fumée dénonce et descouvre l'embrasement prochain; mais le malheur de l'homme, dit *Sénèque*, est le plus souvent si soudain que rien ne le devance qui l'instruise de s'en sauver. Cecy ne se monstre que trop véritable, par un désastre déplorable arrivé inopinément en bas, au fossé de la grand'corne hors la porte d'Anvers. Car le feu par mesgarde prenant à un tonneau de poudre, fait un si grand effort que plusieurs en sont embrasés jusqu'à la mort, plusieurs eslevés bien haut en l'air; entre autres un povre soldat est jetté dedans le quartier de l'ennemy et un autre qui est assis sur ladite tonne de poudre fut emporté fort haut en l'air, et tomba son corps à plusieurs pas de là, ayant perdu sa teste et un bras, qui furent trouvés en un autre endroit. Cecy rend nos soldats mieux advisés pour

[1] *Madril, Civile* — Madrid, Séville.
[2] *Genua* — Gênes.

l'avenir, les apprenant à ne point penser tant aux dangers de dehors, qu'ils oublient ceux dont ils sont tousjours environnés par dedans.

CHAPITRE XLII.

Basteaux entrés; une compagnie sortie; coffres bastis; licences fermés; l'ennemy sappe la demi-lune dedans le bois; deux coups de canon estranges; l'ennemy attaque la demi-lune du costé du nort; y entre; en est repoussé; s'attache au dehors, d'où il est chassé avec grande perte de ses gens.

Mais afin que la compassion esmeue en nos cœurs à cause de ceste calamité funeste ne nous emporte et face perdre le fil de nostre histoire, allons nous en vers le havre, pour veoir entrer un navire chargé de paille envoyé de la *Briele*, et puis deux vaisseaux pleins de planches, avec un troisième entassé plein de panniers et de bales, venus de l'arsenal de *Delf.*

Cependant que l'on fait la descharge de ces munitions, le conseil de guerre estant à son heure et place ordinaire congregé résout à la réquisition du sieur *de Hautain*, admiral de Zélande, commandant durant ce siège aux troupes de l'isle de *Ter Tholen*, de donner patente au capitaine *Corneille Laurens*, pour se transporter vers *Mossel-houck* avec sa compagnie, et y recevoir l'ordre que ledit sieur *de Hautain* luy donnera.

Commandement est fait au lieutenant des charpentiers gagés de l'Estat, de fournir au capitaine *Jan*[1]

[1] Jan Piro ou Piron, désigné à la fin de l'ouvrage, comme *ingénieur des ouvrages de bois.*

quatre hommes qui luy obéiront et suivront son ordre en la structure de ses coffres, galeries et autres inventions semblables qu'il prattiquera, avec charge expresse qu'ils ne se retireront point de luy qu'il n'ait premièrement achevé ce qu'il aura entrepris.

Or l'Estat ne fait pas seulement la guerre à l'ennemy par terre, mais aussy par mer de loin, et à longues haleines luy affoiblit les reins insensiblement. Car les sieurs de l'admirauté de Zélande escrivent à tous leurs receveurs et officiers, commis pour l'inspection et collecte des tailles et impositions sur mer, que Messeigneurs les Estats-Généraux ont résolu (pour tant plus incommoder l'ennemy en son siège devant *Bergues sur le Zoom*), de serrer par provision pour quelque temps les convois ou licences[1] de *Brabant* et *Flandres*. Et que, pour les marchandises qui s'embarquent vers *Calais*, elles payeront autant de tribut à l'Estat que celles qui passent la rivière de l'*Escault* vers la terre des ennemis; et fut ordonné à tous officiers de se conduire suivant ceste résolution.

Durant ce temps l'ennemy ne cesse de fouïr et advancer sous terre, venant à la sappe jusques à nostre demi-lune, qui est hors de la grand'corne du costé du midy; il s'esvertue si bien qu'il fait fondre et bouleverser une grande partie du parapet de ceste demi-lune. Et quoy qu'il s'ait fait ceste ouverture

[1] Sous le premier empire français, on donnait le nom de *licences* à une sorte de sauf-conduit accordé à des navires français ou neutres, pour aller acheter des denrées coloniales en Angleterre. C'est dans la même acception que ce mot est employé ici.

bien large, si est-ce qu'il n'a point l'asseurance d'y entrer. Les nostres estans contraint de quitter le haut, se retirent plus bas en un retranchement qu'ils ont commencé et qu'ils parachèvent, d'où ils empeschent l'ennemy de s'advancer par leurs mousquetades qu'ils faisoyent gresler sur luy jour et nuict et puis, nostre canon de la grand'corne d'une part, et celuy de la porte de Wouwe d'autre part, tonne et foudroye d'une telle furie là dessus, qu'il en gratte souvent sa teste.

Mais pour ne sembler desdaigner nostre musique comme indigne de response, il ouvre ses embrazures, et nous donne entre toutes ses canonades, deux coups estranges, dignes sinon de sa louange, ains de nostre mémoire. La première bale de vingt et cinq livres abbat une grande partie de l'avant-pignon d'une maison, avec la cheminée, multitude de briques et de pierres de taille, qui tombent toutes ensemble en la mesme place d'où une femme ne faisoit que lever, ayant chauffé et emmaillotté son enfant, et venant de le mettre en son berceau, tout ce ravage se fait, sans blesser la mère ou l'enfant. L'autre de mesme poids perce une maison ou deux, et lors qu'elle semble avoir perdu ses principales forces, elle brise le treillis de fer devant la boutique d'un argentier, et luy roule dedans le giron, si bien qu'estant à sa besongne, il la reçoit en son devanteau sans dommage quelconque. *Belle escapade; mais belle leçon, qui enseigne l'homme à se retirer tousjours, sous les ailes de celuy qui sçait esteindre le feu et rompre les forces de la foudre et du tonnerre.*

Ce mesme jour l'envie prend à l'ennemy de faire

une espreuve signalée sur nostre quartier du costé du nort, afin de voir si ce climat ne luy sera point plus favorable que celuy de l'autre costé, où il semble estre logé en un trou de saint Thomé sous la ligne qui le consume[1]. Il vient avec trois mill'hommes d'eslite; le *marquis Spinola* ayant fait commander vingt et sept compagnies espagnoles tirées de trois régimens, sans les Walons et Bourguignons qui leur furent adjoints, selon que nous l'avons peu entendre par après. Ayant donc donné ordre pour tout, il vient sans tambours ni trompettes, sans bruit et sans son, pour esclater à l'issue de ce jour quelque exploict mémorable. Mais nos gens ne dorment pas cependant et au lieu de penser que l'heure estant venue pour descendre de gardes, ils pourront aller reposer, ils se trouvent prests pour parer aux coups et abbattre les fumées de l'orgueil espagnol.

Car si tost que l'ennemy, entre sept et huict heures, commence à faire cracqueter ses mousquetades, les nostres ne tardent point à luy en rendre le change; les charges se redoublent et se multiplient de plus en plus de part et d'autre. Ceux qui commandent au quartier considérans ces renforcemens et accroissemens de charges continuelles, justement à ceste heure que nos troupes changent montans et descendans de garde, trouvent bon de les y retenir toutes pour ceste nuict afin de bien chocquer l'ennemy; conseil très-prudent et pris très-bien à propos, qui monstre évidemment, *que la présence des chefs est*

[1] Nous n'avons trouvé aucune explication de cette expression : *un trou de saint Thomé.*

aussy nécessaire aux soldats, que le soleil aux fruicts nouveaux, pour en espérer du profit.

L'alarme devient encor plus chaude, les escarmouches s'allument de plus en plus ; mais tout cecy n'est que le préambule de son désastre, ces laictues de son souper qui ont quelque peu d'amertume et d'aigreur, s'en vont bien tost estre suivies d'une boucherie horrible, comme si un ange destructeur passoit parmi ces outrecuidés Assyriens. Car, lors qu'ils s'en vient avec grosses troupes de gens, fondre sur une petite demi-lune, que nos gens avoyent advancée près de sa demi-lune, hors de la grande ligne, les Flammends qui ont la garde le reçoivent très-bien et luy donnent bien de la sauce verde pour son souper. Et nonobstant qu'il perde beaucoup de ses gens, si est-ce, qu'à force d'hommes fonsans à la foule, il entre en nostre demi-lune, et y pense faire sa demeure. Mais les nostres s'estans un peu retirés (afin de n'estre accablés de ceste formillerie[1] de gens se jettans à corps perdu dedans leur retranchement), se voyans si bien soustenus des autres nations tant françoise que walonne (et mesme de la compagnie du *colonel Morgan*, qu'il y avoit envoyée à la requeste du sieur *de Famars*), ne perdent un seul grain de leur courage ny une minute de temps; ains tirent sans cesse à force mousquetades sur l'ennemy de tous costés et le vont charger d'une telle furie, qu'ils le repoussent et luy font quitter la place qu'il a occupée, luy estant impossible d'y subsister sans se remuer.

[1] *Formillerie* — Fourmilière.

Mais sorti qu'il est de ce lieu, ralliant ses gens, il vient se loger au dehors de l'un des costés de ceste demi-lune. Les nostres voyans qu'il s'y est attaché avec intention de s'arrester là, résolus de l'en faire desloger, luy jettent force granades et feux artificiels et au lieu de coronnes de lauriers luy jettent beaucoup de cercles bruslans et flamboyans parmi ses troupes, comme les eslans de la foudre. Ceci fait une exécution si horrible qu'il est tout aise de desmordre; et quittant son masque de lyon qu'il avoit en entrant, il s'estime heureux de trouver des pieds de cerf pour en sortir. O heureux qui en un jour pourroit voler jusques en l'*Escurial!*

Car si tost que les nostres commencent à veoir qu'il se dispose à la retraitte, ils ne tardent point de le charger, ains estans eschauffés de ce long combat, le chassent d'une telle animosité qu'ils entrent en ses tranchés, où ils chamaillent furieusement estans venus aux mains; voire il y en eust qui s'avancèrent au canon de l'ennemy, lequel ils eussent aisément encloué, si leur troupe eust esté plus grande, ou tant soit peu favorisée d'une autre.

Ces escarmouches durèrent toute la nuict, quasi jusques au poinct du jour. Voicy un grand changement en peu d'heures et un grand bouleversement de ceste grosse troupe, venant avec la teste levée contre ce quartier, qui nous fait espérer, voire croire pour certain, que Dieu veut retirer sa main courroucée de nous et jetter au feu quelque jour ceste verge dont il nous chastie pour un temps; confessons vérité. Car, comme il est arrivé souvent, le vent nous favorise à souhait durant ces entrefaites, qui est un

grand avantage, chassant la fumée de nos feux artificiels, canons, mousquets et de la paille, que l'on alluma tout à propos, aux yeux de l'ennemy, tellement qu'il en est crevé et aveuglé à son grand détriment et nos soldats très-bien servis à leur advantage. C'est Dieu, et non un *Æole* imaginaire des payens, qui a presques tousjours favorisé nos gens de la façon ; ce grand Dieu qui tient les vents en ses geoles, qui dispose les puissances célestes, qui tient le fabuleux *trident de Neptune* et le timon des affaires humaines, en ce vaisseau balancé sur une mer de misères. C'est le sage et puissant économe de nos dignités, le dispensier de nos prospérités, l'astre du flux et reflux de nostre vie, qui n'a jamais laissé cognoistre ses secrètes influences aux mathématiciens. En Dieu que ne pouvons-nous,[1] qui ne pouvons rien de nous-mesmes? *Nous faisons prouesses en luy et il foule nos ennemis*[2]. *Car ce Dieu fort est avec nous*[3]. Nostre ennemy est puissant, ayant beaucoup de forces bien grandes contre nostre foiblesse, mais elles s'esmoussent toutes contre la force de nostre *rocher,* et ainsi *nous pouvons toutes choses en celuy qui nous fortifie*[4].

Il ne faut pas douter que ceci ne donne d'estranges tranchées au *marquis,* et luy face bien mal au ventre, de voir la campagne toute rouge du sang de ses gens et de sentir l'air infecté de tant de corps terrassés de tous costés. Car encor que son humeur capricieux faisant tuer ses gens à crédit, les paye

[1] *Nous* qui ne pouvons rien, etc.
[2] Psa. 60. — [3] Esaïe 8.
[4] Philippe 4.

de ceste monnoye de leur propre sang et que cela serve bien pour affermir le crédit de sa caisse qui leur est redevable de beaucoup[1]. Si ne peut-il que crever de despit en son cœur, voyant tout son honneur ravallé de cours et d'estime, ses gens ayans l'âme mousse et rabbattue, ne faisans que trainer l'aile. Si cecy n'esclatte jusques à Madril à son déshonneur, il n'y a rien qui le puisse jamais disgracier. Car, c'est icy qu'il perd tout en un coup plus de gens de marque qu'il n'a fait en nul assaut de ce siège.

Ce qui appert assés par la multitude de morts que l'on vit le lendemain semés dedans nos retranchemens et dehors, voire tout à l'entour de ses ouvrages, ne les osant aller quérir pour les enterrer. Les riches despouilles que nos gens y trouvent n'en font foy que trop suffisamment, apportans beaucoup de braves et somptueux habillemens, des chaînes, anneaux et bagues d'or, des chapelets, crucifix, grains bénits, agnus Dei, effigies de la sainte Vierge et autres marchandises de Rome, richement ornées[2];

[1] C'était sans doute par les transfuges que l'on savait à Berg-op-Zoom la situation financière de l'armée de Spinola. Du reste cette situation était celle de presque toutes les troupes et les révoltes militaires, si nombreuses à cette époque, avaient pour cause ordinairement le défaut de payement de la solde des troupes.

[2] Cette habitude de porter des reliques, des crucifix, des chapelets et même des amulettes, paraît avoir été générale chez les officiers et les soldats catholiques du XVI[e] et du XVII[e] siècle; nous en avons trouvé un exemple curieux dans un petit volume sur le siége de Lusignan en 1574, publié en 1575 par le ministre de l'église réformée du Poitou : « Or cecy est notable, dit-il, un « de nos soldats, aiant despouillé un des soldats do l'ennemi, qui « estoit tombé mort en ceste alarme, trouva dans les chausses

beaucoup d'armes très-belles, des corcelets et rondasses à l'espreuve, qu'ils ont trouvées, en cerchans leur hazard parmi ces morts, qui presques tous estoyent revestus et armés en capitaines et grands seigneurs.

Et de fait les quatre Espagnols que nos gens avoyent prins prisonniers, dont les trois estoyent officiers, certifient que seize capitaines de qualité sont demeurés sur la place. Le mesme confessa[1], puis après, le tambour qui vint quérir le corps de deux grands seigneurs, dont l'un appellé *don Ferdinando* ou *Francisco de Portugal*[2], fut trouvé et emmené avec un chariot exprès vers Anvers. O noblesse d'Espagne, le navré à mort est gisant sur tes hauts

« d'iceluy une petite poche de toile bien pliée et cousue, dedans « laquelle y avoit un morceau de papier plié et iceluy un peu de « parchemin fort délié: on dit que c'est du parchemin vierge. Il « y avoit aussi un autre parchemin de la grandeur d'un quart de « peau peint en diverses couleurs et y avoit plusieurs divers « karactères, pourtraictures et des figures estranges, autour « desquelles y avoit escript plusieurs noms de Dieu, tant en « Hebrieu (hébreu) qu'en Caldée (chaldéen). Ce pauvre misérable « portoit cela, estant déceu par quelque affronteur magicien, cui-« dant bien faire ses besognes par tels charmes et sorcelleries « et volontiers éviter le danger des armes: mais tant qu'il y a « de diables, ne de sorciers et magiciens ne peuvent garantir « l'homme du coup de mort, comme il en avint un pour exemple « à celui là. » — *Discours des choses les plus remarquables avenues par chacun jour durant le siége de Lusignan en l'an* 1574. Imprimé nouvellement. 1575, pp. 61 et 62.

[1] *Le même confessa* — Lisez : la même chose confessa.

[2] Ce don Francisco de Portugal doit être le même personnage que celui désigné par l'*Histoire journalière* comme le chef de l'expédition, sous le nom de don Inigo de Brosgado (probablement de Bragance) et de don Inigo de Portugal. — *Voir* la note 2, p. 216.

lieux ! Comment sont tombés les forts[1]? Et si tant de grosses testes sont abbattues, qui ne croira que le nombre des soldats est très-grand? Les hospitaux d'Anvers ne tesmoignent que trop pour la quantité des blessés. Nous croyons nos yeux, voyans les tranchés et les campagnes toutes blanchies de corps morts espandus confusément; laissans là ceux qui tués et blessés gisent par terre çà et là, ès tranchés et quartiers de l'ennemy. Nous ne fimes, Dieu merci, pas grand'perte de soldats. Le lieutenant du sieur *de Lokeren* fut tué et un sergeant du régiment de monsieur *de Famars* avec dix-huit soldats. Nos blessés furent environ autant, entre lesquels il y a quelques sergeants de diverses nations. Appert en somme de tout ce que dessus, que nostre guerrière garnison ne se voit jamais battre de flanc, que ses ennemis ne soyent à perte d'haleine; jamais plier les reins que lorsqu'ils donnent du nés en terre; toute sang, toute nerf, toute esprit, toute cœur, et qui comme l'âme de ceste ville n'en pourroit sortir qu'avec la perte de tout le corps[2].

[1] Samuel 1.

[2] L'auteur de l'*Histoire journalière* donne d'assez grands détails sur ce combat qui paraît avoir été l'un des plus acharnés et des plus meurtriers du siége; voici comment il s'exprime : « Le 29, les ennemis dressèrent un grand amas de fagots, « vis-à-vis du grand Hoorn-Werck, le voulant attaquer, mais « ceux de dedans leur deffendirent l'approche avec quantité de « mousquetades et suivent le feu en leur ouvrage et en mêms « temps firent une sortie en laquelle ils tuèrent plus de cent des « ennemis. Dont les Espagnols voulant avoir leur revanche « allèrent avec 22 compaignies, sous la conduite de don Inigo « de Brosgado, attaquer une demie-lune au quartier du sieur de « Famars. Ceux de dedans, sans attendre qu'ils feussent à eux,

CHAPITRE XLIII.

Les morts sans sépulture; navires entrés; examen des prisonniers; l'ennemy tire de son canon; instrumens et nouveaux ouvrages faits; envoy des blessés; deux compagnies cavallerie partent vers Bréda; nouvel ordre pour les licences; basteaux arrivés; voyage et combat du comte Mansfelt *et* duc Christierne.

La sépulture est deue aux morts[1]. La nature l'enseigne et la charité oblige les chrestiens de faire cest office aux desfuncts. Tobit estant assis à table en un banquet, ayant entendu qu'un de sa nation avoit esté estranglé et jetté en la place, se leva bien viste devant qu'avoir gousté aucune viande, et le porta en sa maison, pour l'ensevelir après le soleil couché; acte louable, tesmoignant sa charité envers sa nation. L'Espagnol, quoyque grand zélateur en sa religion et bigotterie, estant retourné en ses gardes, revenu en ses retranchemens et mesmes approchant

« leur allèrent au devant et les contraignirent de donner la « retraicte : mais estant soustenus de leurs gens de cheval qui « les contraignirent de retourner au combat, et se servant de « quantité de grenades contre les assiégez, advancèrent un re- « tranchement derrière la demie-lune, avec lequel ils ne profitè- « rent pas beaucoup. En ce combat, on faict estat que l'Espa- « gnol perdit bien 500 hommes sans les blessez, qui estoient en « grand nombre. Ceux de dedans eurent mil escus de rançon « pour le corps mort de don Inigo de Portugal et trouvèrent à « dire 20 hommes des leurs de morts et 40 de blessez. » — *Histoire journalière*, etc., p. 12 et 13.

[1] Tobie 2.

derechef à la sappe, vers nostre demi-lune, laisse ses morts abandonnés sur terre, comme si meurtriers d'eux-mesmes, ils estoyent jugés indignes du tombeau. Mais cela procède de ce que sa charité et son courage ne luy sçavent oster la crainte qu'il a de nos mousquetades, qui ne faisoyent que gresler sur ses approches, ou bien qu'il n'a que trop de besongne à enterrer et panser les morts et blessés qu'il a peu trouver en son quartier, n'ayans pas le loisir de penser aux autres, qu'il laisse là jusqu'à la fin du siège, pour servir de spectacle à tous passans.

Après avoir dès le grand matin pris inspection de ce que dessus, revenus en la ville, nous voyons arriver de Delff un navire avec des planches et palissades et puis encor un, qui n'est chargé d'autre marchandise que de palissades, suivi d'un troisième qui amène grand'quantité de poudre. De la ville de Dordrecht nous est envoyé un vaisseau chargé de trois doubles canons et deux pièces de fer, avec leurs affusts et tout ce qui est requis pour les mettre en œuvre.

Les sieurs du conseil de guerre s'estans un peu reposés de la fatigue nocturne, retournent à leurs besongnes ordinaires et examinent les quatre prisonniers espagnols, à qui on avoit sauvé la vie parmi les combats furieux de la nuict précédente. Estans enquestés du nombre de leurs régimens et entre autres, si le *marquis Spinola* avoit envie d'attaquer la ville du costé du havre, au long du païs inondé, ou bien s'il y avoit apparence qu'il la deust assaillir par le haut païs, ils respondent tous d'un accord, que pour certain il avoit l'œil sur les marets et que

ses principales approches se feroyent de ce costé-là, pour gaigner le havre[1].

Pour digérer le regret qu'il a en son cœur et se venger de tant de noble sang espandu, l'ennemy fait jouer son canon, comme le chien qui pense se venger en abboyant celuy qui l'a bien battu. Il nous envoye beaucoup de bales, qui ne firent pas grand dégast, fors qu'une, laquelle print un povre crocheteur de ceste ville par le milieu, et luy mit le corps en deux pièces. *Qui aime le danger y tresbuchera.* Car cest homme estant adverti de plusieurs bourgeois, que le danger estoit grand de s'arrester en ce lieu-là sur le rampart, près du moulin à vent du costé du nort, où les bales passoyent sans cesser, n'en voulut rien croire, attendant l'aventure funeste qui tombe sur les téméraires; qui fut le premier bourgeois tué du canon de l'ennemy.

On travaille diligemment à préparer grand quantité de cercles mixtionés de poix, soulphre, godron, lin et autres tels ingrédiens et puis des longues perches à crochets, pour estre employés hors de la porte Steenberge. Et pour tant plus asseurer ceste demilune, qui a si bien caressé l'ennemy et à laquelle il semble vouloir adhérer, on lève encor de la terre par derrière et en fait-on un retranchement duquel on puisse au besoin arrester l'ennemy et luy tailler de

[1] Les secours qui arrivaient par mer aux assiégés tant en hommes qu'en munitions et en matériaux, étaient un obstacle sans cesse renaissant aux progrès des assiégeants. On comprend donc que tous leurs efforts tendissent à dominer le havre, afin d'empêcher autant que possible toute communication de la place avec l'extérieur.

la nouvelle besongne. Chacun se fortifie de son costé et fait de grands apprests; tous ces nuages menacent encor d'un grand orage prochain, qui ne crèvera point sans tonnerre et effusion de sang.

Le nombre des blessés estant accreu, non seulement par les escarmouches de la dernière nuict, mais aussy par la continuation des harquebuzades que l'ennemy tire sans cesse de ses tranchés; le conseil de guerre assemblé ce 31 d'aoust à son ordinaire, s'informe bien de ceux qui ne pourront de long temps faire service et en ayant trouvé jusques au nombre de 14 ou 15, les envoye vers Dordrecht accompagnés comme les autres par cy-devant, d'un chirurgien ou de son serviteur, afin de les panser en chemin, conduire en l'hospital et délivrer entre les mains des chirurgiens.

Cest ordre estant donné, fut fait lecture des lettres que *Monseigneur le prince* leur envoye, par lesquelles est ordonné que les deux compagnies de cavallerie demeurées de reste, se transportent vers Bréda; authorisant toutesfois ladite assemblée, pour en toutes occurences et si souvent qu'elle jugera estre expédient, mander et renvoyer par basteaux jusques au nombre de 50 ou 60 chevaux de ceste garnison ordinaire; le remettant à leur prudence et vigilance.

Entre les nouvelles arrivées ceste assemblée est advertie, que les seigneurs de l'admirauté de Zélande ont jugé estre très-nécessaire pour le service de l'Estat, que toutes sortes de vivres comme molue[1],

[1] *Molue* — morue.

hareng, chair salée, beurre, fromage, lard et autres semblables marchandises, que l'on transporte en païs neutres de France, Angleterre et autres quartiers, payeront autant d'imposts à l'Estat, qu'elles ont payé tout au dernier allant par delà le fleuve de l'*Escault* vers les terres de l'ennemy. Ce qui s'entend non seulement pour l'advenir, mais aussy pour les navires qui estans frétés, ont desjà payé les droits accoustumés, estans prests de partir, soit qu'ils soyent encor dedans les havres, ou mesmes sur les rivières et à la rade; promettans néantmoins d'en faire la restitution aux marchans, en cas que cy-après lesdites marchandises soyent moins taxées et chargées par expresse résolution de Messeigneurs les Estats-Généraux. Et voilà la vraye prattique de la vigilance et justice, pour ruiner son ennemy sans danger et conserver ses sujects sans dommage[1].

Tandis que cecy s'exécute pour rompre les reins à l'ennemy, nos voisins s'esvertuent à roidir et renforcer les nostres. Car ce mesme jour nous arrive un navire de Zélande ayant reçeu grand'quantité de poudre à *Middelbourg*, en fait la livraison au commissaire. De *Delff* nous arrive un vaisseau chargé de palissades avec leurs fers pointus; de la *Briele* un autre avec force paille et outre tout cela, les mareschaux de ceste ville sont mis en œuvre, pour faire quantité de fers pointus et autres engins dont on

[1] Les membres des Etats Généraux se montrent ici à la fois hommes d'État et bons économistes; sans priver les producteurs de la vente de leurs denrées, ils grèvent celles-ci d'impôts à la sortie, pour les faire payer cher à l'ennemi, qui ne pouvait s'en passer.

aura besoin. Car le mesme soir on porta au quartier du sieur *de Famars* plusieurs falots, brandons et instrumens à feu et des longues perches à crochets, qui serviront très-bien à descouvrir, accrocher et despouiller l'Espagnol qui se piafe avec ses braves casaques [1].

L'ennemy nous donna le bon soir de quelques canonnades qu'il tira deçà et delà par la ville et entre autres du nombre de sept qu'il lança sur la grande église, laquelle luy semble faire grand mal aux yeux. Mais nous recevons bien d'autres nouvelles d'Anvers, qui nous font oublier tout ce tintamare de l'artillerie et des mousquets de nostre ennemi.

Les lettres nous diseut pour certain, que le *comte de Mansvelt* et *Christierne, duc de Brunswyck,* ayans fait un voyage admirable, descendans depuis le Palatinat à travers des terres de leurs ennemis, tant celles de l'*empereur* que du *roy d'Espagne*, ne trouvans en chemin aucuns amis, sont enfin venus jusques aux Païs-Bas. Et tout ainsi que la venue de *Tirhaka*, roy d'*Éthiopie*, troubla le roy des *Assyriens*; ainsi le bruit de la venue de ces princes valeureux, se venans jetter avec leurs armées à corps perdu, au beau milieu du païs de l'ennemy, luy fait avoir martel en teste, trouble tout son païs, met tout son peuple en alarme, le contraint de lever des troupes, et armer les païsans, pour les aller empescher de passer plus avant. Mesme pour tant plus asseurer son cas, il tire *don Gonsales de Cordua* de

[1] C'est-à-dire: qui fait le fier dans ses beaux habits.

l'*Allemagne*, pour les talonner et serrer de si près, qu'ils soyent contraints de donner bataille. Il semble que tout doive fondre aux yeux de ces nouveaux soleils, qui sont accoustumés de tenir le sourcil à deux doigts des nues, et triomphans devant la victoire, de crier : *Engloutissons-les comme un sépulchre tous vifs et tous entiers, comme ceux qui descendent en la fosse. Nous trouverons toute précieuse chevance, nous remplirons nos maisons de butin. Mais tels mangent le fruict de leur train, et se saoulent de leurs conseils. D'autant que l'aise des sots les tue, et la prospérité des fols les perd.* Car encor que les gens de ces princes généreux n'ayent pas gousté de pain en plusieurs jours, vivans de racines et herbes qu'ils cueillent en chemin, si ne laissent-ils pas de résoudre à une bataille, lorsque l'ennemy les y viendra nécessiter. Le jugement d'un chef de guerre ne se doit pas estonner, ny son courage esbranler[1] aux occasions les plus déplorées : ains il faut qu'il se représente tousjours le pourtrait de la peur sur les espaules de son ennemy. Estans donc enserrés de *Cordua* qui pensoit les engouffrer et avaller tous vifs, en ce quartier près de *Gemblours* et *Fleuri*[2], ils parent aux coups et passent et repassent comme la foudre, à travers de l'ennemy, le mettans en désordre. Voire nonobstant que le *duc Christierne,* un second *la Noue,* perde son bras, si ne laissent-ils pas de battre l'ennemy dos et ventre, et obtenans la victoire de se rendre maistres de la campagne, faire un brave butin, et en despit de tout

[1] *Lisez :* ne doit pas être étonné, ni son courage être ébranlé.

[2] *Gemblours et Fleuri* — Gembloux et Fleurus.

de passer à travers de la *Brabant*[1], menans leurs riches despouilles, faisans trembler tout le païs, et marchans à leur aise la teste levée vers le quartier de Bréda, où on les attend. L'honeur de ces deux enfans de Mars est tel, que l'ennemy mesme à leur mémoire éternelle confesse que l'un a combattu en *grand capitaine*, et l'autre en *lyon*. Si jamais la *couronne impériale* fut mise au rabais, et si jamais la *Majesté Catholique* fut affrontée, certes il faut confesser que c'est maintenant, par le passage glorieux que ces princes se font, en fracassans et foulans sous leurs pieds toutes les forces qui s'eslèvent contre eux. Et c'est ainsi que Dieu fait tousjours gresler le malheur sur ces testes orgueilleuses qui veulent toucher la lune du front et les abysmes du pied ; qui veulent donner loy au ciel, à la terre et aux enfers. C'est ainsi que le Dieu des batailles veut rabbattre la sourcileuse grandeur d'Espagne montée sur l'orgueil insupportable de sa nation, orgueil qui fera l'estrieu par où enfin tout le monde luy montera sur la teste et qui frayera le chemin à sa ruine : Espagne le levain qui a enaigri toute l'Europe et la butte de l'indignation des peuples chrestiens, voire des Turcs et Barbares et sur qui un amas de vapeurs noires s'eslève peu à peu et où desjà bourdonnent des sourds esclats de tonnerres qu'on verra enfin crevasser sur la Castille; bref Espagne contre la tyrannie de laquelle les hommes et les élémens sollicitent la vengeance du ciel, outre ce que de long temps les Allemans grondent, les Siciliens murmu-

[1] *De la Brabant* — de la province ou de *la duché* de Brabant.



rent, les Néapolitains souspirent contre ses usurpations, les Valtolines qu'il a traitté en boucher, crient le meurtre et les Païs-Bas qu'il a outragés de son inquisition tyrannique, espandent encor journellement leur sang, attendans le temps qu'il plaira au *Dieu d'Israël de consumer les espines et ronces d'iceluy tout en un jour*[1]; voire avec leur sang espandent sans cesse leurs prières se joignans et prosternans *sous l'autel, avec les âmes de ceux qui avoyent esté tués pour la parole de Dieu et pour le tesmoignage qu'ils avoyent maintenu, et crians à haute voix, disent, jusques à quand, Seigneur, qui es sainct et véritable, ne juges-tu point et ne venges-tu nostre sang de ceux qui habitent sur la terre*[2]?

CHAPITRE XLIV.

Munitions amenées; dessein de l'ennemy failli; arrivée du sieur Manmaker; 9 *prisonniers amenés; escarmouche de l'ennemy; redoublé au soir à* 9 *heures; feux de joye ès deux quartiers de l'ennemy.*

C'est trop extravaguer; il est temps que revenans à nostre siège, nous voyons arriver à ce matin, le premier de septembre, deux basteaux chargés de fascines, pieux, perches, estaches[1] et autres matériaux de mesme nature, et puis encor un vaisseau qui nous amène deux canons avec leurs affusts et tout ce qui en dépend, lesquels le commissaire *Doncker* a fait embarquer par ordre de nos supérieurs.

[1] Esaïe 10. [2] Apocalypse, 1.

[1] *Estaches* — liens, échalas.

Cependant que la descharge de ces basteaux se fait, ceux qui selon la coustume reviennent de descouvrir la campagne rapportent, que l'ennemy avoit esté ceste nuict rangé en bataille du costé du nort, ayant quelque notable dessein, pour lequel il avoit fait grand'provision d'eschelles amassées en ses tranchés ; mais que se voyant descouvert à plein par nos falots qui brusloyent toute la nuict, il trouva bon de ne rien attenter, retirant ses cornes en son escaille, de peur qu'il ne soit receu et traitté comme à son dernier essay, qu'il fit avec sa noblesse espagnole. Et s'en ressouvenant encor, il envoye un tambour qui vient cercher entre les morts quelques grands seigneurs, mais ne trouve que celuy de la maison de Portugal que nos gens avoyent gardé, lequel il requiert de rançonner. Le sieur *de Famars* ne voulant pas que les morts fussent rançonnés luy accorde le corps, à condition qu'il face quelque petite courtoisie à son sergeant qui l'avoit retiré d'entre les morts[1].

Le sieur *de Manmaker* estant député de par la province de Zélande, pour comparoistre au collége de Messeigneurs les Estats-Généraux, a charge de prendre son chemin par la ville de *Bergues*, où il arrive ce jourd'huy s'informant de tout ce qui se passe en nostre siège, traictant spécialement avec le conseil de guerre de la venue du *comte de Mansfelt*

[1] Cette générosité du sieur de Famars n'est pas d'accord avec ce que dit l'*Histoire journalière;* dans celle-ci, comme on l'a vu plus haut, on affirme que les assiégés eurent mille écus de rançon pour le corps du prince portugais; est-ce cette somme assez ronde, qui est qualifiée ici de *petite courtoisie,* faite au sergent du sieur de Famars ?

et du *duc de Brunswyck,* dont on avoit nouvelles asseurées ; et ayant achevé ce qui est de sa commission en ceste ville, il part le lendemain vers la Haye.

Le soir environ huict heures l'ennemy nous donne une aubade après son souper, faisant jouer son artillerie du costé du midy, qui donnant au travers de la maison d'un bourgeois, blesse un boulenger d'un amas de briques qui luy entama le ventre, dont il fut guéri heureusement. Et quoyque l'ennemy tire encor quelques coups sur la ville durant la nuict, si est-ce que l'on ne s'apperçoit pas qu'il ait apporté aucun dommage. *Dieu donnant tous les jours, voire à chaque moment, aux habitans de ceste place suject de luy offrir les bouveaux(?) de leurs lèvres en action de grâces*[1].

Nos cavalliers estans de nuict sortis à pied reviennent à l'aube du jour amenans nœuf prisonniers qu'ils ont attrappés hors de la porte de Wouwe près d'une maladerie[2] qui est sur le grand chemin, estans les uns soldats et les autres vivendiers. Ce petit passe-temps n'est rien au prix de l'entrée magnifique des navires, qui viennent richement chargés. De *Delf* nous en arrivent trois avec force bales de canon et de mousquet, grand' quantité de cloux de toutes sortes, de la poudre à canon et plusieurs centaines de sapins et de poutres; pareillement sont envoyées de *Camphère* autant de grosses et petites

[1] « Les dernier août et premier septembre les assiégeans se « voulurent approcher du Conins-Berg ; mais furent contraincts « de se retirer. » — *Histoire journalière,* p. 13.

[2] « *Maladerie* — hopital de lépreux ou ladres.

bales qu'un grand vaisseau peut mener. Ce qui est du tout nécessaire; car c'est à bander et racler que les esteufs[1] se perdent le plus; peu de chose n'y peut suffire, sur tout quand le jeu est chaud et de longue durée.

Ce mesme jour, environ trois heures après midy, l'ennemy commence à tirer fort asprement de ses tranchés, et à jetter par dessus le parapet de nostre demi-lune des bales à feu[2], qui pour la plus grande partie ne s'allument point et estans inutiles pour luy, ne font aucun mal aux nostres; mais, pour le payer de meilleure monnoye, nos gens luy en jettent une quantité qu'il trouve beaucoup mieux préparées que les siennes. Et afin qu'il ne mange point ces grenades sans sauce, l'artillerie joue de tous costés et nos mousquetaires font si bien leur devoir, que fonsans jusques en ses ouvrages, ils le chassent hors de ses cachots, venans aux mains et se gourmans opiniastrement à coups de picques et d'espées, tant qu'à la fin ayans acquis assés d'honneur pour ce coup, pour monstrer les signes de leur courage, ils apportent des pèles, louchets et autres semblables matériaux qu'ils recueillent en passant. Ces escarmouches durèrent environ trois heures, où entre autres fut tué un jeune gentil-homme françois, nommé le sieur *de la Roche,* frère au sieur *d'Arnaux,* qui estoyent venu faire leur apprentissage en ceste escole avec les volontaires. Le courage de ce jeune soldat luy ayant eslevé le cœur et la teste par dessus les panniers, fait qu'une bale de mousquet luy perce

[1] *Esteufs* — projectiles.
[2] Des bombes, sans doute.

le front, et qu'il rend peu d'heures après son esprit. Son corps fut embaumé, et envoyé en France, pour y estre enterré de ses amis.

Nostre siège se change et devient presques un combat continuel, tousjours à refaire, nouveaux ralliemens, nouvelles charges. Car le mesme soir, environ nœuf heures, l'alarme se donne bien chaude au mesme lieu; l'ennemy voulant venir jouer son personnage à tour de rolle se présente sur son théâtre; les escarmouches durent bien longtemps, et on se bat furieusement; où nous perdismes quelques vingt hommes, et eusmes douze ou quinze blessés. L'ennemy n'en a pas eu à si bon marché, trouvant plus de suject de chanter le *Requiem*, que le *Te Deum;* et pourtant ne nous amuserons-nous point à conter ses morts, luy en laissant prendre la peine et le soin de bien payer le curé pour son service[1].

Nous vismes ce mesme soir un feu très-grand et extraordinaire en l'un et en l'autre quartier de l'en-

[1] « Le 2 se fist une escarmouche vers le North; mais ceux de « dedans envoyèrent à leurs ennemis telle quantité de cano- « nades et de grenades qu'ils les chassèrent, leur faisant quitter « quelques-uns de leurs forts mesmes, dont ils emportèrent les « hoyaux et besches et autres outils. En ce combat, ceux de « dedans eurent 20 hommes de morts et 14 de blessez; mais « il y en eut bien un plus grand nombre du costé de leurs « ennemis. »

« Sur ces entrefaictes les nouvelles arrivèrent au camp, que « don Cordova avoit deffaict le comte de Mansfeld, dont les « assiégeans firent telle feste, qu'ils quittèrent quelques-unes « de leurs dernières tranchées, qui furent aussitôt saisies par « ceux de dedans qui en emportèrent quantité d'ais et autres « ustensiles, puis les esplanèrent. »

nemy et l'entendismes tirer environ cinquante coups de canon, les uns sur les maisons, les autres sur le grand temple, mais la grande partie par dessus la ville. Quelques-uns de ceux qui se venoyent rendre, disent que c'estoit pour le grand convoy que l'ennemy avoit receu d'*Anvers;* mais la plus part juge qu'il triomphe à cause de la victoire que *don Gonsales de Cordua* avoit emporté du *comte de Mansvelt* et *duc de Brunswyck,* ayant emporté quelques cornettes de leurs troupes en la ville de *Bruxelles,* où ils sont mis en monstre au lieu accoustumé, avec les autres trophées et monumens de la guerre[1]. Mais ce sont resjouissances pareilles à celles des povres Troyens à l'entour du cheval de bois; car elles ne dureront guères, non plus que les feux de joye que fit l'ennemy, après avoir desfait le régiment escossois et zélandois, devant la battaille près de *Nieuport,* qui luy fit bientost desgorger ce morceau friand qu'il avoit si doucement avallé et changer sa malvoisie en vinaigre et son miel en fiel, son chant en pleurs et sa triomphante bravade en dueil et mélancolie. Nous ne nous esbahissons point de ceci. Car c'est sa coustume de triompher devant la victoire, ou faisant à mauvais jeu bonne mine, de faire le brave après avoir esté bien battu. Il se vantera mesme cy-après d'avoir emporté une belle victoire, de s'estre enfui et si bravement desgagé de ce siège sans estre battu en son champ de battaille. Quant à nous, puisqu'il se plaist tant en telles conquestes et victoires,

[1] La victoire demeura incertaine, mais, en dépit des efforts de Gonzalve de Cordoue, Mansfeld continua sa route et rejoignit l'armée de Maurice de Nassau.

nous ne luy souhaitons pas moins que l'accomplissement de ses propres désirs, tous les ans une fois. S'il en reçoit du contentement, nous ne luy en porterons point d'envie.

CHAPITRE XLV.

L'ennemy reculé; navires entrés; ordre pour le pain; joye sur la venue du comte Mansfelt *et* duc Christierne; *sortie des soldats; munitions amenées; volontaires anglois; assaut de l'ennemy bien repoussé.*

Le reste de la nuict s'escoule sans faire plus de bruit; combien que l'ennemy du costé du nort s'estant un peu reculé travaille bien fort, ayant abandonné ces ouvrages qu'il estime avoir trop avancés. Si tost que nos gens apperçoivent, ils y entrent à la foule, arrachent et démolissent tout, et entrainent les planches, le bois et tous les matériaux qu'ils y trouvent, sans que l'ennemy leur ose donner empeschement. La joye de son triomphe est (ce semble) si grande, qu'il ne soucie pas de perdre un petit meschant retranchement, et laisser du bois à nos gens, afin d'en faire quelque jour les feux de joye à leur tour. Mais celuy qui donne à plus riche que soy n'est pas trop sage, snrtout s'il se fait quite de ce dont il a besoin luy-mesme. Car ceste ville durant son siége est comme une foire de *Francfort,* où l'on ne fait qu'apporter en telle abondance, que ce qui ne se peut recouvrer là ne se trouve nulle part. Ce matin nous arrivent deux navires de *Dordrecht* avec force bales, brouettes, roues, planches de chesne,

couvertures tissues de poil et deux de *Delf* chargés de mesche, bales et sapins grands et petits.

Les sieurs du Magistrat trouvent bon de donner ordre pour cuire le pain, soit de seigle ou de froment, deuement; ordonnans à tous les boulengers de la ville de faire leur pain selon le poids qui leur sera adjusté et enjoint par les inspecteurs ou surintendans sermentés à cela; en après, d'accomoder de leurs fours les bourgeois qui préparent et pestrissent leur propre pain de mesnage, sous peine d'y remédier par voye de justice, en cas que les plaintes parviennent à leurs oreilles. Et quant au pain qui est apporté de dehors la ville, cela est laissé à ceux qui le font, pour en user selon qu'ils désireront d'en avoir la vente et vuidange.

Après midy les cornettes des sieurs *de Rihoven* et *du Mets* s'embarquent pour, suivant leurs patentes, faire voile vers Bréda, d'où les mariniers nous apportent certaines nouvelles de l'arrivée du *comte de Mansfelt* et du *duc de Brunswyck*, estans en personne en ladite ville. Et estans bien informés de la bataille, où ils estoient demeurés maistres de la campagne, le conseil de guerre fait jouer tout le canon par trois fois, faisant le circuit tant dedans que dehors la ville et ès forts d'alentour, environ nœuf ou dix heures du soir. L'ennemy se tient coy, nous respondant de huict ou dix canonnades qui ne font guères de mal à la ville. Chascun à son tour. L'ennemy ayant triomphé hier, nous menons aujourd'huy joye pour le mesme suject. On ne sauroit souhaiter plus heureux combat que cestuy qui fait triompher les deux parties.



La volonté de nos soldats est comme un grand chemin battu et leurs courages comme autant de pas ouverts, pour aller de plein pied à l'ennemy et donner des pieds et des ongles sur luy, voire luy arracher les yeux et le cœur. Ce tonnerre de nos canons leur allume tellement le cœur, que comme les chevaux généreux au son de la trompette, ils ne se peuvent contenir dedans leurs tranchés, bruslans de désir pour aller attaquer l'ennemy. Congé leur estant donné par ceux qui commandent, ils sortent et attaquent courageusement la demi-lune, que l'ennemy a advancé du costé du nort vers nos ouvrages; y estans entrés rompent, deschirent, fracassent et démolissent la plus grande partie, emportans les fascines et les planches avec le bois dedans leurs tranchés; l'ennemy n'ayant point l'asseurance de bouter le nés dehors pour les empescher, se tient enclos comme un œuf dedans sa cocque[1].

Et tout ainsi que les arbres bien enracinés, nourris et appuyés de paisseaux[2] soustiennent les tempestes, et nonobstant toutes leurs secousses apportent leurs fruicts en leur saison : ainsi aussy nos soldats enracinés au service de l'Estat, bien nourris de l'Estat, et appuyés du secours continuel des munitions qui leur sont envoyés, tiennent ferme contre les secousses de

[1] « Le 3, vindrent nouvelles dans Bergues de l'armée du comte « Mansfeld à Bréda, dont ceux de dedans en signe de joye dé- « chargèrent tous leurs canons par trois diverses fois, auxquels « fut respondu par ceux du marquis de (Spinola) par dix fois.

« La nuict ensuivant, ceux de dedans en sortirent sur les forts « du costé du North, mais leurs ennemis ne se monstrèrent « poinct. » — *Histoire journalière*, p. 14.

[2] *Paisseaux* — Echalas.

l'ennemy, ne sachans que c'est de luy céder ou faire joug, et produisent jour sur jour des fruicts admirables à nostre patrie. Le commissaire *Schilperoort* reçoit ce matin, quatrième de septembre, un navire venant de *Camphère* en Zélande, et de *Delf* en Hollande, trois, qui apportent force munitions de toutes sortes, entre autres deux dragons de bronze avec leurs bales, cartouches, affusts et autres instrumens qui en dépendent.

Le mesme jour arrive en ceste ville le *baron de Montjoie* bien accompagné de plusieurs gentilshommes anglois et d'une belle suite[1]; qui se vient présenter en ce *temple* et sur ce *théâtre de Mars*, comme par tiltre d'honneur *Epaminondas* appelloit la plaine de *Bæoce*[2]. Ceste noblesse volontaire se range dès sa venue au quartier du midy, sous la conduite du colonel *Morgan*, se trouvant durant ce siège en toutes les occasions qui se présentent pour attaquer l'ennemy et acquérir de l'honneur.

Sur le soir, l'ennemy vient d'une grande furie assaillir du costé du nort nostre demy-lune, laquelle il ne peut oublier, où la nation françoyse estoit en garde. Et quoy qu'il s'opiniastre à l'attaquer jusques à la quatrième fois, pensant l'emporter à la force, si ne fait-il pas plier les reins à nos gens, ains[3] plus eschauffés que jamais à se remuer, ils le repoussent et puis, sortans sur luy le chassent, le poursuivent et le serrent de si près, qu'il ne sçait presques reprendre haleine. Voire, le battant en ses tranchés, ils luy

[1] Voyez à la fin du volume la liste des volontaires anglais.

[2] *Bæoce* — Béotie.

[3] *Ains* — Mais.

arrachent des piques de la main, bruslent quantité de fascines qu'il a apprestées pour avancer ses ouvrages. De part et d'autre furent jetté plusieurs grenades et feux artificiels. Nous y perdismes deux hommes, et furent amenés trois ou quatre blessés, d'autres apportent du butin qu'ils ont despouillé et arraché des morts et des vivans. Car l'ennemy a payé ceste attaque si cher, que nous voyons pour le moins une trentaine de corps morts gisans devant nos ouvrages, sans ceux qu'il avoit entraînés à la haste, et les blessés, qui s'estoyent retirés de bonne heure dedans ses tranchés[1]. Ceste ville de *Bergues* se peut bien rendre propre et particulier le nom illustre et glorieux jadis donné à la ville de *Sparte: Damasimbrotos*, qui domte les hommes.

CHAPITRE XLVI.

Le sieur Thenis *arrive; munitions venues à diverses fois; l'ennemy descend vers le Crabbeschans; soldats de l'ennemy se rendans à nos gens;* Waltorpher *commande à cinq compagnies; une mine joue; grande batterie de l'ennemy, attaquée et en partie démolie.*

Voilà de la besongne taillée pour ceux qui ont la charge d'enterrer les morts, pour les chirurgiens,

[1] « Le 4, les assiégeans assaillirent, de nuict, la demie-lune « qui regarde le North et en furent repoussés par quatre diverses « fois, à la dernière desquelles ils furent poursuivis jusques en « leurs forts mêmes, où le feu fut mis en quelques fagots qui « se trouvèrent là amassez. En ce conflit, les assiégeans perdirent trente des leurs. Ceux de dedans en eurent deux tués et « quatre ou cinq blessez. » — *Histoire journalière*, p. 14 et 15.

pour les chartiers, et pour les hospitaux d'*Anvers*. Et pour revenir en la ville, après avoir passé ceste nuict en repos, le cinquième jour de ce mois nous fait voir arriver le sieur *Estienne Thenis*, conseiller, député et envoyé de la province de Zélande pour, suivant l'ordre arresté par messeigneurs les Estats-Généraux, venir résider icy en la place du sieur *Jacob Campe*, ayant une commission et instruction tout de même teneur. La ville de *Delf* continuant toujours en ses bons devoirs, et ouvrant tous les jours l'arsenal de l'Estat nous envoye trois vaisseaux tous pleins de bales, cartouches, sapins, poutres et toutes sortes de munitions de guerre. Ce que nous jugeons ne devoir estre omis (nonobstant que le mesme se dise souvent) afin que tout le monde voye la vigilance, fidélité et le zèle ardent de nos supérieurs, en la conservation de ceste place. On ne jette pas le dé, ny on n'abandonne rien au sort, ny au hazard, comme faisoit *Alexandre* qui se fioit sur sa fortune; mais le tout se manie par bon ordre et meure délibération. *C'est la vraye prattique pour ruiner son ennemy sans danger. Autrement celuy qui hazarde chose d'importance à un coup de dé, sera peu craint et beaucoup mésestimé de son ennemy.*

Or comme le bruit de l'arrivée du *comte de Mansfelt* et *duc Chrestierne*[1] croissoit et s'espandoit de plus

[1] *Le duc Chrestierne.* — Le duc Christian Brunswick-Lunebourg, évêque d'Halberstadt, né le 10 septembre 1599.

Il commandait avec Mansfeldt l'armée qui vint au secours des provinces des Pays-Bas. Ayant été blessé d'un coup de feu au bras gauche, le 19 août, dans la bataille livrée à den Cordeva, la gangrène se mit dans la plaie; il se fit couper le bras en

en plus par tout le païs, aussi entendons-nous de la bouche de ceux qui se viennent rendre, que l'ennemy tire et oste son artillerie de ses batteries, la plantant sur la bruyère; ce que nous croyons tant plus aisément, que nous ne l'entendons plus tonner et foudroyer à l'accoustumé. Qui plus est nous remarquons évidemment qu'il s'est maintenant du costé du nort reculé quelque peu, descendant par ses retranchemens du costé des marets[1] vers le *Crabbeschans*. Il trouve tousjours *Hercule* avec la peau de lyon et sa masse, pour combattre parmi les *Hydres* et *Centaures*, pourtant est ce qu'il ayme mieux quitter les montagnes pour aller pescher aux escrevisses, *mais garde les tenailles; car tel pense prendre l'escrevisse, qui s'en trouve attrappé.*

Le commissaire avec tous ses conducteurs et assistans, a tous les jours de la besoigne assés pour l'engarder d'estre oisif. Car il reçoit le sixième de ce mois quantité de mousquets, rondasses, bales, mesches, cloux, boistes de fer blanc, poudre, deux pièces de campagne avec toute leur monture, puis un double mortier de bronze, tirant douze cens bales de mousquet à la fois, pourveu d'affust et de tous les instrumens requis pour faire jouer ce tonnerre bruyant, qui touteffois n'a pas esté mis en œuvre, à cause que la nécessité extrême ne nous y a point contraint.

présence de l'armée au son des tambours et des trompettes. Il contribua à faire lever le siége de Berg-op-Zoom et mourut à Wolfenbuttel en 1626. On répandit le bruit qu'il avait été empoisonné.

[1] *Marets* — Marais.

Il ne faut pas qu'un prince ravalle et rende son authorité piétonne[1]; qu'il donne au peuple subject de se roidir bride[2], pour courir à l'abandon, dresse l'enseigne à toute licence, ny fraye le chemin à une effrenée rébellion. Au contraire il faut que son œil soit comme un horloge, qui reigle toutes les actions de ses sujects, se souvenant qu'il est le nerf qui donne mouvement à la république, le cœur et le chef qui la fait vivre, et l'esprit vital qui l'anime. Il faut que son authorité soit comme une tour haut eslevée, une muraille hors d'escalade, de sappe et de batterie. Cependant, faut-il qu'il soit non seulement bon seigneur, mais aussy bon père du peuple, prudent économe de leur bien, arc boutan de leur liberté, tuteur, caution et dépositaire de leurs vies. Alors est-ce que Dieu fait une infusion et distillation du cœur de ses sujects au sien : ils ne vivent qu'en luy et pour luy : ils ne respirent et n'aspirent qu'à son contentement, et tousjours au besoin ils ont la main prompte et les espées bien tranchantes à son service. Et voilà ce qui conserve tout nostre Estat, et particulièrement ceste ville en sa disposition florissante.

Mais le grand nombre de ceux qui continuent encor journellement à se venir rendre, abandonnans le camp de l'ennemy, donne assés à cognoistre le gouvernement et le régime qu'il exerce sur ses gens; les maudissons[3] et exécrations qu'ils desgorgent et

[1] *Authorité piétonne*, — C'est-à-dire autorité qui descend et se met à pied.

[2] *Roidir bride* — L'action du cheval qui tire la bride, pour prendre le mors aux dents et ne plus obéir au cavalier.

[3] *Maudissons* — Vieux substantif, se disait pour malédictions.

la vengeance qu'ils crient contre luy n'en donnent que trop d'esclarcissement. Plusieurs de ceux qui se viennent rendre aujourd'huy, disent que le *Roy d'Espagne* auroit escrit, qu'il ne veut nullement que ses gens lèvent le siège de devant ceste ville, qu'il hazardera plustost sa couronne, que d'endurer un tel affront. Adjoustant aussy, que l'ennemy avoit reçeu grande quantité de farine pour avitailler son camp. Il a besoin d'une armée de vivendiers pour ne mourir de faim et d'une armée de soldats pour aller au convoy, sans celle qu'il luy faut pour occuper ses tranchés et attaquer la ville. Et appert évidemment par la conduite de ses affaires qu'il a assiégé ceste ville, plus par grandeur de cœur, que par bon conseil. Il croit que rien ne le peut empescher, que les élémens luy doivent faire place, que frappant du pied en terre il en feroit sortir cent légions, que sans crainte de la foudre il peut conduire le chariot du Soleil. Il n'y a rien entre les extrêmes de sa résolution. Il veut avoir la ville, ou il faut mourir devant icelle.

Le conseil de guerre assemblé ce septième du mois à l'heure et place accoustumée, authorise le capitaine *Waltorffer*, pour commander à cinq compagnies flamendes, qui seront adjoustées à la sienne, lesquelles ont esté et demeureront encores employées au quartier du costé du midy sous le commandement de *sir Charles Morgan*, continuans en leurs bons devoirs comme ils ont fait jusqu'à présent. Les compagnies spécifiées en l'acte sont celle du *lantgrave de Hessen*, du capitaine *Brienen*, *Middachten*, *de Race*, *de Vriese*, qui ont continué

d'ensuivre cest ordre jusqu'à la fin de nostre siège.

L'envoy des munitions ne cesse non plus que la marée, qui revient tousjours à son ordinaire. De la *Briele*, nous arrive un vaisseau chargé de paille; de *Delf*, trois pleins de bois pour bastir, afin de réparer les ouvrages et au besoin en faire des nouveaux; *car en un siège il a tousjours quelque chose à faire ou à refaire.*

Bien tost après le midy nos gens firent jouer une mine du costé du nort, à cause qu'ils s'appercevoyent que l'ennemy en préparoit une tout près de là, qui pourroit grandement endommager la nostre. Le succès en fut très-bon, car, par ce moyen, ils firent crever celle de l'ennemy, en telle sorte que la place luy est rendue du tout inutile. *Tel pense prendre qui se trouve attrappé. Ayant conceu travail il a enfanté ce qui le trompe*[1].

L'ennemy a ces jours passés travaillé à force du costé du midy, eslevant une batterie superbe dedans le bois sur la cime d'une montagne qui commande à plomb une bonne partie de la grand'corne et du rampart de la ville; il la fait en forme de forteresse, estant résolu d'y planter onze pièces de canon, comme il appert par les embrazures. Voicy, comme des géans qui semblent vouloir monter au ciel et menacer le souleil du sourcil de leurs ouvrages. Son cœur est boursoufflé de présomption et fierté qui le rend si audacieux, à cause *qu'il habite ès pertuis des rochers et occupe la hautesse des costaux. Mais quant tu aurois eslevé ton nid comme l'aigle,*

[1] Psa. 7.

si te jetteray-je bas de là, dit l'Éternel.[1] Aussy ne sommes nous pas si simples, que de nous estonner pour la hauteur des montagnes, ni le nombre de ses forteresses et batteries. Nous sçavons bien que tout cela n'est bastant[2] que pour dissiper les fumées et non forcer une ville. Il faut bien qu'il s'approche plus près de nous, devant que nous avoir. S'il pense que nous nous irons prosterner devant ses hauts lieux, pour nous jetter entre ses bras, il s'abuse. Cestuy-là est fol, qui pour se garentir fait comme l'oiseau, lequel poursuivi par l'esparvier, se jette dans le sein du chasseur, qui le met en cage, le captive à jamais, ou le mange. *Ce remède est autant grief que la maladie.*

Tant s'en faut que nos affaires soyent en tels termes, que, tout au contraire, nos gens vont tous les jours à luy plustost comme assaillans que soustenans et continuans la vogue courante du progrès de leurs affaires; jusques icy conduits, non par les mains ny par le conseil des hommes proprement, ains par une guide et escorte divine et par un vent en pouppe du ciel, ils érigent trophées sur trophées, enfilans d'un tenant, leurs triomphes à d'autres triomphes ; le sang de leurs armes estant encor chaud, se lave par un autre second.

Cecy paroist par le joli stratagème que le colonel *Morgan* prattique et exécute ceste nuict environ dix ou onze heures. Car il fait tendre une longue corde sur le grand chemin qui va vers le *Bal*, à laquelle

[1] Jer. 49. 16.
[2] *Bastant* — Suffisant.

il fait attacher quantité de mesches allumées, pour amuser l'ennemy de ce costé-là. Si tost qu'il apperçoit ceci il fait sortir ses gens, qui se mettans en ordre vont à la charge vers ces mesches ardentes et tirent force mousquetades là dessus. Durant lequel temps, une partie commandée de fonser par un autre endroit les ouvrages de l'ennemy, où ils entrent d'une telle impétuosité, que comme un tourbillon effroyable, ils chassent devant eux ne plus ne moins que poussière ou paille tous ceux qu'ils trouvent dedans les retranchemens, avançans jusques à ceste machine superbe de sa nouvelle batterie; de laquelle ils arrachent les gabions et les panniers plantés sur le parapet, les coupans et les deschirans en mille pièces; démoulissent et rasent un retranchement nouvellement fait et en somme, rompent et destruisent autant de ses ouvrages qu'il pourra réparer en quatre ou cinq jours[1].

Ceste troupe de braves soldats eust bien fait un autre ravage, si le temps et la commodité eust permis de leur envoyer plus ample secours, pour les raffroischir et soustenir. A la retraitte ils trainent quant et eux[2] autant de fascines que leurs forces

[1] « Le 7, ceux de dedans firent jouer une mine en la demy-« lune du North, pour prévenir celle que les ennemis y avoient « faicte, le dommage fut petit et bien tost réparé et la demy-« lune demoura à ceux de dedans comme auparavant.

« La nuict suivante, ceux de dedans firent une sortie sur les « tranchées de l'ennemi, entre 11 et 12 heures, et les leur « firent quitter, les chassans jusques dans leurs batteries. Et « furent bien deux heures à umporter les fagots qu'ils y trou-« vèrent, puis comblèrent leurs tranchées et abatirent leurs « parapets. » — *Histoire journalière*, p. 15.

[2] *Quant et eux* — Avec eux.

peuvent tirer et les amènent dedans leurs tranchés. Et ne font nos gens désormais autre chose que braver et affronter l'ennemy, si non deux, à tout le moins une fois le jour; aussy bien de l'un que de l'autre costé, attaquans, démolissans ses ouvrages et luy emportans ses matériaux, armes et habillemens, rasans de jour ce qu'il a basti de nuict et destruisans de nuict tout ce qu'il a fait de jour. En somme il se voit chaque jour tout à fait désarçonné; et à peine luy donne on le temps pour revenir de pasmoison.

CHAPITRE XLVII.

La demi-lune réparée, partement du sieur Campe; *défense de mener des vivres au païs de l'ennemy; venue de* Cordua; *munitions arrivées; sortie de nos gens au costé du nort.*

Or d'autant que la mine jouant hier du costé du nort n'avoit pas seulement fait crever celle de l'ennemy, mais aussy fait sauter une partie du parapet de nostre demi-lune; voilà pourquoy est ordonné de réparer ceste bresche, le huictième de ce mois de septembre[1]. Nos gens y vont à la veue des ennemis et en despit de leurs dents relèvent la terre, racommodent et occupent le demy-lune, sans qu'ils osent

[1] « Le 8, après midy entre 4 et 5 (heures), arrivèrent au camp « de Spinola 56 ou 57 enseignes de gens de guerre, avec quel- « ques pièces de canon, que l'on disoit estre les troupes de « don Cordova.

« Le mesme jour ceux de dedans eurent nouvelles, que « l'ennemy faisoit un fort à Santvliet, village situé entre « Bergues et Lillo. » — *Histoire journalière*, p. 15.

sortir de leurs tranchés pour leur venir donner destourbier[1].

Le sieur *Jacob Campe* ayant achevé son mois tout entier et fait place au sieur *Estienne Tenis*, s'en retourne vers *Middelbourg*, où il informe à plein[2], les sieurs du conseil de Zélande, de tout ce qui se passe en ce siège mémorable. *L'admirauté* de Zélande escrit ce mesme jour à tous leurs receveurs; leur faisant entendre, que par les hauts et puissans seigneurs les Estats-Généraux, est défendu de mener, par quelque voye que ce soit, en terre de l'ennemy, par mer ou par terre, aucunes vivres, vin ou bière, sous peine establie par leurs placcats. Mais que, pour les autres marchandises, elles y pourront estre transportées, comme par ci-devant, en payant les droits ordinaires qui sont ordonnés.

Tous les orages qui ont secoué l'Allemagne et autres païs viennent fondre sur ceste ville. Toutes ces harpies infectes, qui fouillent et polluent tout ce qu'elles touchent, les retraicts et pots de chambre de l'empire et l'Espagne, se viennent amasser en ceste povre Brabant, pour la rendre l'héritage de la violence, le partage des brigands et le repaire des voleurs. Toute ceste vermine vient grenouiller[3] à l'entour de nous. Car, peu après midy, nous vismes de dessus nos lieux éminens, plusieurs escadrons et grosses troupes tant de pied que de cheval, marchans sur le grand chemin d'Anvers, vers le camp

[1] *Donner destourbier* — Détourner, on disait autrefois destours, pour détour.

[2] *A plein* — Pleinement.

[3] *Grenouiller* — Barboter, passer son temps à boire.

de l'ennemy. Nous les entendismes tirer sur la bruyère six coups de canon et puis une salve de mousquetades. Comme nous le jugions, aussi sceumes nous bien tost après que c'estoyent les troupes de *Don Gonsales de Cordua* eschappées de la bataille de *Gemblours*[1]; il vient encor mouillé du nauffrage dont il s'est sauvé, estant sorti d'un destroit il s'embarque icy en haute mer. Ses playes ne sont pas encor consolidées, que le voicy envoyé aux coups.

Ce torrent ayant ravagé l'Allemagne vient icy bruyant et bouillonnant d'une impétuosité si grande, qu'il semble devoir en peu de temps tout fracasser et emporter. Une gendarmerie, qui n'est qu'une sentine d'ordure, un auge de toutes corruptions; dont on peut dire, que tout y est permis, excepté d'estre vertueux; de laquelle, âme vivante n'a peu encor dire aucun bien; tous ceux qui les ont veus tesmoignent que c'est un peuple sans discipline, sans règlement, sans crainte de Dieu, sans respect des bons, sans compassion des misérables, *qui mange le pain de meschanceté et boit du vin d'extorsion*[2], qui affiige et tourmente esgalement autant l'ami que l'ennemi, pille les églises, brusle les temples, assassine le marchant, tyrannise les veillards, viole les vierges, fait avorter les femmes enceintes, rançonne le païsant par des cruautés enragées qui jadis n'estoyent cognues que des Scythes, des Canibales et Lestrigons. Le peuple en gémit encor à

[1] *La bataille de Gemblours* — Ce n'est pas à Gembloux, mais bien à Fleurus, qu'avait eu lieu la rencontre de Cordova et de Mansfeldt.

[2] Prov. 4.

ceste heure et ne scait mettre fin à ses sanglots pour les doulcurs cuisantes qu'il ressent de ces playes presque désespérées et incurables. Oh ! qu'heureuses seriés vous terres du Païs-Bas et de l'Allemagne, si ceste canaille en estoit sortie pour faire place vuide aux gens de bien ! Ce ne sont que maladres[1], que bosses, que pestes en vostre Estat. L'Espagnol ne les a jamais fait passer de l'Allemagne qu'à dessein d'empuantir et infecter tous les pays de leurs ordures. Car d'où vous sont venues tant de maladies estranges et non ouïes en ces païs, sinon de ceste vermine contagieuse? Chassés, chassés-les au loin; faites que l'espouvante saisisse ceste belistraille[2] et que la peur leur face monstrer les talons, banissans loin de vous ceste race vénimeuse de serpens, qu'il n'en soit jamais plus mémoire des Païs-Bas.

Mais pour n'enrouiller plus nostre histoire de ces paroles funestes, que le zèle au bien de la patrie a arraché de nos cœurs, revenons à l'armée de nostre ennemy qui se renforce de ces gens barbares, comme on emplit un meschant pourpoint de paille, pour faire peur aux oiseaux; nous voyons marcher une partie de ces troupes de *Cordua* vers le quartier du nort; mais luy mesme en personne s'arreste avec la plus grande partie au quartier du midy, où il commande en la place de *Paulo Baglioni*, faisant le brave avec les plumes empruntées de l'aigle. Ceux qui se viennent rendre nous disent que depuis ce

[1] *Maladres* — crevasse située au pli du genou, d'où découle une humeur acre qui corrode la peau.

[2] *Belistraille* — vient de bélître, homme de rien, homme sans valeur.

temps-là ledit *Baglioni* feignant d'estre malade, et l'estant de despit en son esprit, ne bonge de sa tente, et se fait mener peu de jours après vers la ville d'Anvers.

Ce jour s'achève en desbarquant grand' quantité de bales, poudre et mousquets et de planches de chesne que divers navires amènent de *Dordrecht* et de *Delf.* Le jour ensuivant commenceant par la mesme besongne, l'on faict dès le matin la descharge d'un basteau chargé de fascines envoyées de *Dordrecht* avec bon nombre de brouettes, et puis d'encor un venu de *Delf* plein de sapins grands et petits, planches et poutres de diverses sortes. Et estans plus amplement informés par divers advis, nous entendons pour asseuré que par la venue de *don Cordua* l'armée de l'ennemy est renforcée de cinquante et six compagnies d'infanterie et de sept cornettes de cavallerie, ayans amené treize pièces de canon; adjoustans à cela que jamais on ne vit un si petit corps avec une si grande queue, une si petite armée avec un tel nombre de chariots, chevaux de bagage, bidets, vivendiers, garçons, femmes, enfans et un tas de racaille, qui faisoyent un nombre sans comparaison plus grand que l'armée mesme. Tout cela ressemble au corbeau qui a ses revenus hypothéqués sur le bien d'autruy. *Car une armée sans argent sera tousjours à ventre vuide, tousjours à mains crochues, s'émancipant à la rapine et volerie.*

Nos gens bravent à toutes heures les efforts de l'ennemy, luy faisant abboyer la lune et combattre les nues. Car environ le midy ils vont du costé du nort attaquer ces renards en leurs cachots où ils se

fortifient, bruslans leurs fascines qu'ils ont amassés pour advancer leur demi-lune, arrachans et jettans par terre une grande partie de leurs ouvrages, et en somme démolissans plus qu'ils ne sauront réparer en deux jours après. Cecy fait enrager l'ennemy, lequel ne sachant que faire, se tonrne deçà et delà, tantost à droite, tantost à gauche, changeant et remuant souvent de place, n'osaut plus faire teste ny regarder nos ouvrages en face, pour venir droit à nos gens. La seule pensée de ce siège luy hérisse les cheveux en teste et fait frissonner tout le corps. Car il voit bien qu'il n'a point à faire à un peuple de *Laïs* qui habitoit en repos et se tenoit asseuré; qui fut cause que les enfans de *Dan* les trouvans en tel estat, les frappèrent au tranchant de l'espée et bruslèrent la ville[1]. Il sçait bien que Samson n'est pas endormi pour se laisser couper les cheveux et perdre ses forces par sécurité. Il trouve par effect, *qu'il y a en ceste ville presques autant de capitaines que des soldats.*

CHAPITRE XLVIII.

Munitions amenées; ouvrages de l'ennemy démolis; qui fait jouer son canon; sortie de nos gens; commandement fait aux bourgeois de se pourvoir; le canon de l'ennemy tire derechef; ses gens fuyent; il fait nouvelles approches.

Rien ne s'espargne en la défence de ceste ville; aussy le secours est comme une rivière qui ne tarit

[1] « Le 9, ceux de dedans bruslèrent grande quantité de fagots « que leurs ennemis avoient préparés pour avancer leurs « ouvrages. » — *Histoire journalière*, p. 15 et 16.

point, coulant tousjours d'une teneur vers ceste place en grande affluence. Nostre canon ne cesse quasi point de tirer sur l'ennemy ; c'est pourquoy on tire grand' quantité de bales de l'arsenal de *Camphère,* qui sont envoyées et arrivent le dixième de septembre en ceste ville ; l'Estat aimant mieux qu'il y en ait dix mille de trop, qu'endurer le défaut d'une seule.

La récompense est un poignant aiguillon pour inciter l'homme à la vertu et luy faire entreprendre les choses les plus difficiles. *Cyrus le jeune* mettoit en desbauche la plus grand' part des sujects de son frère *Artaxerxès,* le thrône et les richesses d'*Asie* estoyent les soufflets de son ambition. Voyés ses promesses ; il mendioit le secours des *Lacédémoniens* pour les faire entrer en ligne avec luy : mais que promet-il ? *Ceux, dit-il, qui viendront à pied auront des chevaux, qui viendra à cheval aura un chariot, je donnerai des villages à ceux qui auront des métairies et des villes à ceux qui auront des villages.* Il savoit très-bien que l'espoir de rémunération porte l'homme à l'exécution de choses qui semblent impossibles.

C'est aussy ce qu'en diverses occasions a esté très-bien considéré et prattiqué par les chefs de ceste garnison. Entre autres cejourd'huy environ quatre heures après midy, le sieur *de Famars,* considérant que l'ennemy, pour approcher vers son quartier, estoit occupé à emplir le fossé de nostre demi-lune de fascines et de saucisses, qu'il y apporte en grande abondance, et que par ce moyen il se fait un chemin, pour venir fondre tout en un coup sur nos gens, promet de récompenser ceux qui s'employeront à

emporter ces matériaux de l'ennemy. La parole n'est pas si tost dite, que pour un, en voilà dix, et pour dix cent, qui se présentent de le faire. Pourtant fait-il préparer bon nombre de mousquetaires pour favoriser ces gens tandis qu'ils exécuteront ceste entreprise valeureuse. Chacun estant en sa place ordonnée fait son devoir, les mousquetades greslent en telle façon, que l'ennemy n'ose lever la teste par dessus ses tranchés; durant lequel temps les nostres butinent et emportent en peu d'espace ses fascines et mesmes ses saucisses, quoy que pesantes et grosses qu'elles soyent, ayans huict ou nœuf pieds de longueur, emplies de briques par dedans, chacune estant la charge d'un homme; tout cela se nettoye si bien qu'il n'en demeure rien de reste. Et c'est ainsi que nos gens luy font la barbe quasi tous les jours, estans résolus à toute heure plustost de mourir que de faire banqueroute à l'honneur et au devoir[1].

L'ennemy fait jouer par la première fois l'artillerie qu'il a planté sur sa grande machine dedans le bois, du costé du midy, vis à vis de la grand'corne. Et s'en prend pour le premier à nostre batterie qui est sur le bastion de la porte de Wouve, laquelle luy a apporté grand dommage, tirant presques jour et nuict sur ses ouvrages, et luy taillant tousjours tant de

[1] « Le 10, ceux de dedans sortirent en plein jour du costé du « North et emportèrent quantité de bois, que leurs ennemis « tenoyent prests, pour combler les fosses des forts de ceux de « dedans, ce qu'ils continuèrent encore de faire les 11 et 12 dudit « mois. »

« En ce temps, plusieurs des assiégeans se rendirent en la « ville, se plaignans de la faute des payements. » — *Histoire journalière*, p. 16.

besongne, qu'il a bien de la peine à advancer ses approches, un seul pas qui ne soit pas arrousé de sang.

Et pour monstrer que l'on ne craint pas ce grand *colosse* de sa haute batterie, qui luy enfle le cœur et fait porter la teste à deux doigts des nues, nos gens le vont trouver le lendemain jour de dimanche en ses tranchés du costé du midy, environ les dix heures, où ils donnent le dernier disner à plusieurs de ses gens qui ne sceurent courir viste assés et, ayans nettoyé la place, despouillent les morts, apportent quelques casaques, avec nombre de pèles et louchets, faisans une retraitte courageuse, n'ayans qu'un mort et un blessé.

Ce mesme jour le Magistrat considérant la durée de ce siège, et que l'ennemy s'opiniastrant à l'avenir devant la ville, il pourroit tirer en longueur, trouve bon de commander à tous leurs bourgeois, qu'ils ayent à se pourveoir, un chacun selon sa qualité, de grain, beurre et bois ou tourbes pour trois mois, dont la visite se fera dedans huict jours, à fin de savoir si un chacun aura fait son devoir; ceste résolution estant arrestée, la publication s'en fit le lendemain au lieu et à l'heure accoustumée. *C'est un acte de prudence de percer le temps à venir et prévoir les choses de loin; c'est un acte de vigilance d'y pourvoir en temps.*

Nos ouvrages qui ont eu des petits commencemens, se haussent avec le temps, se fortifient et s'embellissent de plus en plus, tendans à leur perfection. Cecy fait enrager l'ennemy, qui pour passer sa furie a recours à son canon planté du costé du

nort, fulminant de sept ou huict pièces par plusieurs fois, tantost sur nos ouvrages, tantost sur la ville, ne plus ne moins qu'un insensé, qui estant enserré en son cachot crache et crie de loin contre ceux qu'il voudroit destruire. Les villes se défendent bien, mais ne se gaignent point par les canonnades. C'est bien par là que *Bergues* a esté défendue, mais ce n'est point par là qu'*Ostende* a esté perdue. Il faut bien d'autres mitaines pour prendre tels chats.

Au lieu que le bruit de son artillerie nous devroit estonner, il semble tout au contraire plustost donner l'espouvante à ses propres soldats, qui s'en viennent ne plus ne moins qu'une volée de pigeons esperdus et escartés du colombier, où ils ont entendu une harquebuzade qui ne leur touche point; car ses gens continuent encor journellement à se venir rendre en ceste ville, détestans la cruauté de l'ennemy qui ne les paye point et les contraint à coups de baston à travailler ou à venir escrimer contre nostre artillerie. Il les met à la besongne ceste nuict du costé du midy tirant une ligne, qui sort du bois, traversant le grand chemin, pour s'approcher du *Kyck-inde-pot* devers l'occident; faisant un grand corps de garde au bout de ceste approche, dont il n'a eu que bien peu, voire point de profit. Il pense bien avoir planté la masse de *Hercules*, dont parlent les poëtes, qui germa à *Trezene* et produisit un excellent olivier; mais il trouve, en effect, que luy et tout son travail, ressemble plustost au figuier qui, n'ayant apporté que des fueilles, reçoit la malédiction pour son salaire. L'ennemy de tout son bruit n'en reçoit nul fruict, que sa propre ruine et confusion.

CHAPITRE XLIX.

On remande 60 *cavalliers; défense de sortir; sortie de nos gens; le sieur* de Famars *blessé; nostre mine fait crever celle de l'ennemy; soldats de l'ennemy se rendent; l'ennemy se fortifie; défense faite de descendre des ramparts; ordre pour les blessés et malades; secours du Magistrat et des villes voisines.*

Tout ainsi que l'ennemy au dedans est un vray coupe-gorge de l'Estat : ainsi au rebours, l'ennemy au dehors n'est qu'une pierre affiloire pour aiguiser nostre vaillance, nous instruisant tous les jours par ses actions de ce que nous devons résoudre et exécuter. Les sieurs du conseil de guerre, examinans bien ceste dernière approche de l'ennemy du costé du midy, et présumans qu'à l'occasion du renforcement qu'il a receu par la venue de *don Cordua,* il pourroit bien livrer l'assaut au *Kyck-inde-pot,* trouvent bon que dès ce douzième du mois soyent remandés soixante de nos cuirassiers pour le présent à *Bréda,* ou bien des cavalliers bien montés de ladite garnison avec les officiers lesquels le sieur *de Nassau* jugera les plus propres et idoines [1] pour ceste place.

En ceste mesme assemblée est résolu de faire publier à son de tambour, que personne, qui que ce soit, sous peine de la vie, ne s'avance de sortir hors des portes, pour passer outre les retranchemens, si ce n'est avec congé expres du gouverneur, ou ayant ordre de celuy qui commande au quartier.

[1] *Idoines* — propres à quelque chose.

Nos gens sont desjà tellement faits à la guerre, qu'ils ne savent où porter la main que sur la poignée de leurs espées, le pied que sur une bresche, l'œil que sur le dos de l'ennemy. Après le disner environ deux ou trois heures, ils font une saillie du costé du nort, entrans dedans les tranchés de l'ennemy, où ils s'escarmouchent et combattent longtemps main à main; tant qu'à la fin ils le contraignent à la fuite, pour se sauver en perdant ses ouvrages; et puis travaillans avec la pèle luy emplissent sa galerie de tant de terre, qu'elle luy est rendue du tout inutile[1].

Le sieur *de Famars* fut blessé d'une grenade en son bras gauche, lequel il porta quelques sepmaines en escharpe, ne laissant pas pourtant d'aller et venir, et de continuer en l'exercice de sa charge comme auparavant, se trouvant au conseil de guerre et en son quartier, sans laisser passer la moindre occasion qui se présente, pour garder son honeur et acquitter sa conscience. La force et vigueur est nécessaire en un chef de guerre, mais surtout la vigilance et magnanimité, pour ne reboucher[2] à tant de labeurs, qui sont de la grandeur de sa charge, pour estre ordinairement meslé parmi ses troupes et familiariser médiocrement avec les moindres; non pas tant qu'il en soit mesprisé, ni si peu qu'il en soit

[1] « Le 14, ceux de dedans sortirent par une nouvelle tranchée « des ennemis, desquels ils tuèrent bon nombre, beurent deux « tonnes de bière et emportèrent quelques armes et habits qu'ils « trouvèrent; le reste du jour et de la nuict se passa en travaux, « canonades et mousquetades. »

[2] *Reboucher* — se fausser, se replier. — L'épée se *reboucha* contre sa cuirasse. La pointe de cette épée ne vaut rien, elle *se rebouche*.

haï ; les guidant si courageusement au péril, que les soldats envient plustost de l'imiter en ses actions, qu'en ses paroles, contraignant plus par son exemple, que par son commandement.

Cest acte valeureux estant exploicté, commandement est fait pour la retraitte. L'ennemy ayant laissé environ quarante hommes sur la place, nous en perdismes un ou deux et furent amenés quelques blessés vers la ville. Mais à fin de fondre ceste glace, dont le cœur du povre Espagnol est engelé et saisi, et pour luy faire changer sa mine fièvreuse, on luy allume un feu sous terre de ce mesme costé du nort, faisant jouer une mine, qui fait crever la sienne, qu'il nous avoit apprestée près de là. Tout son art s'esvente, et son fard se descouvre, dont il pense nous surprendre et tromper.

La vraye prattique pour faire la guerre heureusement est de garder son authorité, en se faisant plus aymer que redouter et pourtant faut-il luy donner des longues et profondes racines ès cœurs des sujects, par loix équitables et tenir ses branches au large par un gouvernement amiable esloigné de toute tyrannie, ne permettant jamais que l'ombre s'en raccourcisse. Mais l'Espagnol est d'une opinion du tout contraire. Pourtant ne faut-il point estre esbahi, si tout le monde luy résiste, ne luy voulant point faire joug et si ses sujects se débandent de luy pour secouer son joug. Car une bonne quantité de ses gens se venant rendre ce jourd'huy et enquestés d'où ils viennent, un *Italien* respond en son langage : d'*infierno*, c'est-à-dire de l'enfer.

Nous apperceusmes le lendemain au matin que

l'ennemy avoit travaillé toute la nuict précédente, advançant ses ouvrages du costé du nort, haussant et renforçant ses retranchemens, pour les mettre en défense. Car, il voit bien qu'il y a des gens en ceste ville, qui ne se contentent pas seulement d'avoir l'honeur de bien garder leurs retranchemens, mais ont bien le courage aussy de marchander ses fortifications. Puisqu'il s'est engagé si avant, il se trouve obligé à faire bonne garde et à bien fortifier ses approches.

Le conseil de guerre fait défense par tous les carrefours à son de tambour, que personne n'ait à descendre en bas des remparts de la ville, pour y aller cercher des bales de canon, ou recueillir du bois ou chose que ce soit, sous peine de correction arbitraire. Fut aussy en ceste assemblée donné ordre pour envoyer quelques soldats malades et blessés vers l'hospital de Leyden, accompagnés d'un chirurgien gagé de l'Estat. Le nombre des malades s'accroist par les fatigues continuelles et celuy des blessés par les escarmouches journalières qui se présentent.

Tellement que les sieurs du Magistrat, considérans que les places ordinaires et les revenus accoustumés de l'hospital ne suffisoyent pas pour le nombre qui se présentoit, firent accommoder une grande sale qui estoit là tout près, dedans l'enclos du jardin, ayans auparavant, dès le commencement du siège, fourni du thrésor de la ville cinquante francs toutes les sepmaines, et continué en ce devoir de charité non seulement tout le temps de ce siège, mais aussy tout l'hyver ensuivant.

Et comme nous ne voulons flatter ni enjoler



personne par vaines louanges, aussy ne pouvons-nous passer outre sans dire la vérité; tesmoignans à tout le monde et à la postérité du devoir que les villes de Hollande et Zélande et beaucoup des particuliers en icelles, ont fait envers ceste garnison, envoyans une quantité incroyable de linge vieil et nouveau, linceuls, chemises, serviettes, nappes, devanteaux[1], mouchoirs et mesmes quelques habits; à fin que les blessés fussent bien pansés, les malades soulagés et les povres revestus. En quoy nous avons veu une alégresse et promptitude de courage telle que l'apostre déclare avoir trouvé parmi les corinthiens[2]. Comment pourroyent tomber en ruine ceux qui s'acquittent de ceste façon? *Qui donne au povre, n'aura point disette*[3]. *Car le charitable*, dit S. Hierosme, *est porté d'un monde d'intercesseurs*. Et est comme impossible que tant de prières ne soyent admises au thrône de la divine Majesté. Voicy une harmonie vrayement céleste, où le peuple des Provinces Unies prie pour ceste ville et assiste les affligés qui y sont par ces œuvres de charité; les assiégés combattent pour ceux qui prient pour eux (leurs biens et mesmes leurs vies estans en oblation et holocauste pour le service de la patrie) et prient pour ceux pour lesquels ils combattent; sacrifians les bouveaux (?) de leurs lèvres à Dieu, qui allume ès cœurs des uns et des autres la charité chrestienne et le courage invincible.

[1] *Devanteaux* — tabliers.
[2] 2 Cor. 9. [3] Prov. 28.

CHAPITRE L.

Munitions amenées; sortie de nos gens; combat à jetter de la terre; mort d'un capitaine; poudre apportée; jour de jusne[1] publié; l'ennemy fait une grande batterie que nos gens démolissent; la cavallerie de Bréda fait un butin.

Tous les jours se font icy des actes de grandeur tant signalée, que rien ne se peut dire davantage. On fait toute sorte de prattique, on remue toute pierre, on se sert de toutes sortes d'engins et on invente toutes sortes d'attrappes et stratagèmes, pour engager l'ennemy à continuelles fatigues. Ce que nous verrons après avoir fait un tour vers nostre havre, où arrive un navire de *Delf* chargé de plusieurs chevaux de frise, de bales à feu et panniers, costoyé d'un autre vaisseau venant de *Dordrecht*, qui amène grand nombre de perches et fascines pour les fortifications.

Le colonel *sir Charles Morgan* désirant d'amorser l'ennemy, pour le faire sortir de ses tranchés et l'attirer jusques au-dessus d'une mine qui est preste à sauter, fait jouer le canon de ce costé-là du midy, avec force mousquetades, et l'irrite autant qu'il est possible, mais il fut si sage que de ne bouger, non pas mesme de lever le nés pour se faire veoir tant soit peu par dessus ses ouvrages. Il se trouve bien mieux de son grand convoy, que nous voyons arriver en son camp ce quatorsième de septembre. Il faut laisser ces povres corbeaux manger et boire à leur aise, à fin que

[1] *Jusne* — jeûne.

le cœur leur revienne. Mais après souper entre dix et onze heures, la lune estant couchée, on luy va donner l'aubade, à fin de faire tant meilleure digestion. Si tost que nos ménestriers s'approchent de ses tranchés et luy jouent un branle ou deux, le voilà si esveillé et bien à pied, qu'il prend la courante et se desrobe du milieu de ce bal. Ceux qui ne le savent gaigner à la fuite estans endormis avec leurs pères, nos gens s'en prennent à ses ouvrages et en démolissent bien soixante verges, beuvans deux tonnes de bière d'Anvers qu'ils y trouvent bien à propos, pour se raffraischir en ceste besongne ardente et hastive, où il n'estoit pas question d'estudier aux estoilles, ni de pescher aux anguilles[1].

Le combat du costé du nort ayant duré tout le jour continue encor toute ceste nuict d'une mesme façon ; où l'ennemy, ayant mis bas les armes, nous fait la guerre avec la pèle, jette la terre à force en avant, pour gaigner tant plus de place et emplir nos retranchemens ; les nostres le payent tout de mesme monnoye et ne luy demeurent redevables d'un seul grain de sable, luy en jettans tousjours autant qu'ils reçoivent, et ne luy voulans céder un doigt de la terre qu'ils occupent. La justice distributive, qui rend à un chacun le sien selon la proportion géométrique et arithmétique, fleurit d'une façon estrange en nostre

[1] « La nuict du quinzième, les Anglois et Escossois, par commandement du sieur Morgan, firent sortie sur les approches « de l'ennemy, lequel ils chassèrent bien soixante verges de son « ouvrage et faisant bonne chère de quelques vivres qu'ils y « trouvèrent, y demeurant jusques à soleil levé. » — *Histoire journalière*, p. 16 et 17.

guerre, où un chacun jette sa terre à son ennemy, à fin de se faire maistre de luy et de ce qu'il possède. *Bartholus* et *Baldus* et tous les jurisconsultes et advocats de *Paris* et de *la Haye* ne savent que c'est de plaider une telle cause.

Pour changer de propos en advançant nostre histoire, il ne nous reste de ceste journée qu'à vous dire le trespas du capitaine d'*Espalingues*, lequel atteint d'une véhémente maladie mourut au bout de peu de jours en la maison du capitaine *la Caze* et fut honorablement enterré en la grande église de ceste ville. Et ainsi passans au quinzième du mois, le havre estant ouvert, donne entrée à un navire venant de *Delf*, avec grand' quantité de poudre à canon, sans laquelle nous ne sçaurions allumer le feu ny faire parfums, en sacrifians les taureaux de *Basçan*, dont l'*Espagne* nous a environnés.

Mais il y a bien un autre parfum de plus grande force que tout ce que la terre et les autres élémens peuvent produire ; c'est la prière, le vray parfum du soir et du matin, à laquelle le prophète royal avoit son recours en ses oppressions, disant : *Que ma requeste soit addressée devant toy comme le parfum, et l'élévation de mes mains, comme l'oblation du soir*[1]. Voilà le vray moyen de destourner les jugemens de Dieu, de luy faire tomber les verges des mains, lors qu'il nous chastie et d'obtenir la victoire sur nos ennemis. Car il est certain que pour abbattre nostre ennemy, il faut luiter comme Jacob avec l'Éternel ; celuy qui est invincible se laisse vaincre

[1] Psa. 141.

par la prière de son serviteur, disant, *je ne te lairrai pas aller que tu ne m'ayes beni*[1]. Voilà un légitime moyen de luy faire la guerre sans rébellion, de le combattre et demeurer à sa solde, de le vaincre sans l'offenser. A ce combat sommes-nous appellés en tout temps : mais cestuy-cy nous y convie signamment. Nous sommes assiégés de nostre ennemy; il est temps que nous assiégions la Jérusalem céleste et le thrône du Seigneur, si nous voulons estre désassiégés. Il nous faut fourbir nos armes, nous munir et fortifier pour combattre avec Dieu. Mais quelles armes? non pas celles d'injustice pour résister à sa volonté et l'empescher. Il faut qu'elles soyent de sa trempe : car il ne peut estre vaincu que par ce qui vient de luy. Ce sont nos péchés qui ont armé sa justice contre nous, il les faut mettre bas, les rompre et les destruire, combattre et abbattre cest ennemy qui est en nous; c'est la repentance, le jeusne et l'oraison qu'il nous faut empoigner, endosser et mettre en œuvre, à fin que la justice de Dieu se laissant vaincre, nous puissions voir *miséricorde se glorifier à l'encontre de condamnation*[2] ; Dieu combattant avec nous et pour nous, sans doute *nous serons délivrés de la crainte de nos ennemis et de la main de tous ceux qui nous haïssent*[3]. Et quoy que nous portions les marques de ce siège sanglant l'un en son corps, l'autre en ses biens, l'autre d'une autre façon; ce ne seront qu'autant de tesmoignages honorables, que nous avons esté aux occasions; quoy que ce soit nous demeurerons et les verges seront jettées au

[1] Gen. 32. [2] Jaq. 2, 13. [3] Luc 1.

feu, les marteaux usés et la coignée qui se glorifie contre celuy qui en coupe, sera ébréchée et réduite à néant.

C'est ce qui a esmeu messeigneurs les Estats Généraux d'ordonner et faire publier ce jourd'huy en nostre ville par le moyen de nos Magistrats, un jour solennel de jusne et oraisons publiques, qui sera le mercredi vingt-uniesme de ce mois, pour supplier sa Majesté divine qu'il luy plaise continuer sa faveur paternelle en vers les païs confédérés, nous faisant la grace de ne plus abuser de sa bénignité, par sécurité et ingratitude, pour aggraver sa main pesante sur nostre patrie; destournant arrière de nous les glaives de sa vengeance qui sont desgaignés[1] contre nous et bénissant pour cest effect les résolutions qui seront prises et les moyens qui seront employés pour la préservation des Provinces Unies, assaillies par les forces extrêmes de nos ennemis. La proclamation de cest édict estant faite, chacun se prépare à la célébration de ceste journée, comme l'effect le monstrera en son temps.

Vous venés de voir la vigilance, prudence et piété de nos supérieurs, retournons derechef aux actions guerrières de nostre garnison martiale, qui n'a point de repos, que lors qu'elle a tout le moins de repos[2]. L'ennemy nous pense apprester du costé du nort encor un grand colosse, bastissant une batterie, semblable à celle qu'il y a eslevé du costé du midy dedans le bois, à fin de commander tous nos ouvrages,

[1] *Desgaignés* — dégainés.
[2] *Tout le moins de repos* — le moins possible de repos.

et qui plus est le havre du bout en bout[1]. Nos gens, voyans que cest ouvrage leur pendroit si près sur le nés, sont résolus de ne point endurer le progrès de cela. Et pourtant comme l'on trouble et chasse les chats par l'odeur des parfums : ainsi vont-ils faire des parfums à ces chats grippans et estendans leurs ongles vers nos retranchemens. Ils sortent bien tost après midy, vers ceste batterie que l'ennemy eslève à force de fascines, où ils mettent le feu par leurs grenades, cercles de godron et autres instrumens, de telle façon, que la flamme s'en voit de nos remparts; cest embrazement chassant l'ennemy de là, fait tomber la terre, fondre son ouvrage comme cire et luy taille de nouvelle besongne pour plusieurs journées. En ces escarmouches fut tué le sieur *de Viliers,* un des gentils-hommes de la suite de Monseigneur le *comte de Bethune.*

Nous avons veu au commencement de ce siège que nostre cavallerie s'esbattoit à prendre des perdreaux ; maintenant qu'elle est à *Bréda* elle a envie d'aller à la chasse aux oyes sauvages venues d'Allemagne. Il sortent ce jourd'huy, faisans une troupe environ de deux cens chevaux, et se viennent rendre à *Huyberguen,* qui est un village distant environ heure et demi de chemin de ceste ville; où ils se mettent en embusquade et font sortir une troupe d'entre eux, pour aller battre la campagne; qui n'est advancé guères loin de là, que voici une partie de huict ou dix chevaux de l'ennemy descouverte et tout aussy tost attrappée. Mais poussans outre, ils

[1] *Du bout en bout* — d'un bout à l'autre.

s'en viennent tout près de l'armée des ennemis du costé du midy, où ils font un bon butin et s'en retournent vers *Bréda* avec septante-cinq chevaux, empruntés du camp de *don Cordua*. Et quoy qu'ils fussent poursuivis de quatre compagnies de cavalliers, menés, comme on nous a dit, du *comte Jan de Nassau*, si ne daignent-ils point de haster le pas pourtant, ains marchans à leur aise et en bon ordre entrent avec ces despouilles en leur garnison, où ils en font de l'argent. Or entendans les nouvelles de ces braves actes militaires, qui n'espéroit une issue et fin heureuse de ce siège[1]?

CHAPITRE LI.

Exploits des nostres en Flandre et Frise; une mine de l'ennemy sautée à son dommage; 60 cavalliers retournés et bientost employés; ordre pour le placcat de la monnoye; redoublement des gardes et fatigues; la levée du havre réparée; sortie des cavalliers vers Burchvliet.

Avec le souffle de ce bon vent, nous sommes encores gratifiés de la bonne nouvelle, que l'on apporte de l'Escluse. Car ceux qui viennent de là nous disent que le sieur *Philippe de Hautain*,

[1] « Le même jour, 15 septembre, arriva chose fort notable, « c'est qu'un chien estant sorty avec son maistre alloit furetant « çà et là par le champ, dont il rapporta un sac à son dict « maistre, lequel estant visité, fut trouvé en iceluy quelques « balles empoisonnées.

« Le même jour, cent cavaliers sortirent de Breda et allèrent « loger à Huysbergen, lieu distant de Bergues une heure et « demye de chemin, où ils attrapèrent huit cavaliers de l'en- « nemy, et ayans envoyé des espions vers le Rayberg, au

gouverneur de ladite ville et commandeur de tout le quartier de Flandres pour monseigneur le prince *Henri Frédéric de Nassau*, voulant punir et réfréner à l'avenir les fureurs barbares et inhumanités brutales que certaine canaille de *Keurlins* (?) exerçoit journellement en *Flandres*, a fait assembler environ deux mill' hommes en la ville d'*Ardenbourg* et qu'estant sorti avec ceste troupe, trainant une pièce de campagne, pourveu de canonniers et matelots, il marcha le dixiesme de ce mois vers un nouveau canal appellé la *Suyd-leye;* et puis ayant passé à guay ceste rivière, emporta le fort avec la redoute au village appellé *Saint-George*, et ayant prins prisonniers le capitaine de *Cavrin* avec son enseigne, un sergeant et cent et vingt hommes, se contentant de cela, pour ceste fois, retourna le lendemain avec ses troupes, distribuant les prisonniers à chaque garnison, selon que l'équité et droiture le portoit.

Tandis que l'ennemy nous veut venir donner sur le nés et que nous amusons ses plus grandes forces devant ceste ville, on luy donne bravement sur les doigts en *Flandres*. Et lors que peu de jours après, il pense aller faire le mauvais garçon en *Frise*, y voulant faire quelque ravage, avec une troupe tirée de ses frontières proches de là, on luy donne des verges bien gentiment. Le sieur *Smelsing*, ayant la

« camp, gaignèrent encor soixante et quinze chevaux, qu'ils « emmenèrent avec leurs huit cavaliers à Breda. » — *Histoire journalière*, p. 17.

L'Histoire journalière n'est pas tout à fait d'accord avec le journal, celui-ci ne parle pas de l'anecdote du chien et élève à deux cents le nombre des cavaliers sortis de Breda.

charge de ce quartier-là, les suit jusques en un village, où il les enserre si bien, que tous ensemble, jusqu'au nombre de six cens, se jettans à genoux, viennent comme chiens couchans, ventre à terre, se rendre à la merci dudit sieur *Smelsing*, qui les prend tous prisonniers, sans leur vouloir promettre rien d'asseuré, mais les remettant à la discrétion de *Monseigneur le Prince*. Cecy contraignit l'ennemy à faire le quartier, lequel il avoit rompu en plusieurs endroits, dont les articles se verront sur la fin de ceste histoire.

Le terme du sieur *Teylingen* estant expiré, il part ce jourd'huy vers la Haye, où il fait rapport de ce qui s'est passé durant sa résidence en ceste ville. Arrive puis après, un navire chargé de grosses planches de chesne que la ville de *Dordrecht* envoye, à fin qu'il y ait tousjours bonne provision pour faire entretenir les batteries. Ce mesme jour partit le *comte de Bethune*, à cause de sa maladie griève dont il se sentoit de plus en plus affoiblir.

Envers la vesprée l'ennemy fit jouer une mine du costé du nort, pour faire bresche à nostre demi-lune où nos gens estoyent en garde ; leur ayant premièrement donné l'alarme, à fin d'amorser et faire sortir nos soldats par dessus ceste caverne trompeuse où il les veut engouffrer, mais ils furent plus fins que cela, ayans veu le loup et cognoissans ses ruses, ils se gardent bien de se jetter esperduement et mal à propos au milieu du danger. Ils gardent donc leur demi-lune selon leur devoir. Et furent plusieurs d'entre eux couverts de l'abondance de terre, que ceste mine esleva en haut, qui en tua un ou deux et

en blessa quatre ou cinq. Tant y a, que la mine s'estant crevée du costé de l'ennemy, il n'en a pas eu à si bon marché que les nostres, l'ouvrage payant bien son ouvrier. Car outre cela pensant entrer par ceste bresche en nostre demi-lune il est chocqué et repoussé bravement des nostres, qui au mesme instant réparent ceste ouverture; et qui plus est sous la faveur de nos canonnades et mousquetades, ils le vont surprendre par derrière d'une grande dextérité, fondans sur luy et entrans dedans ses tranchés, d'où ils emportent beaucoup de ses grenades, armes et munitions de guerre, tandis que leurs camarades travaillent non seulement à réparer ce qui est démoli, mais mesmes, advancent leur ouvrage plus outre et gaignent beaucoup de terre qu'ils n'ont pas encor occupé jusqu'à présent[1].

L'ennemy a du commencement, estimé nos ouvrages n'estre que des forests, comme s'il ne faloit que des bucherons pour en couper les arbres, une huyée de paisans[2] et une meute de chiens, pour en chasser les habitans. Mais il y trouve des lyons qui défendront tousjours l'entrée de leur caverne et qui deschiront à

[1] « Le seizième, l'Espagnol fit jouer une mine vers le North « qui tua deux de ceux de dedans et en blessa quatre ou cinq, « ceux de Bergues se jettèrent incontinent dedans et tuèrent « dix ou douze des ennemis et sous la faveur des mousquetades « et canons dressèrent un rampart et contraignirent les autres « à sonner la retraite. » — *Histoire journalière*, pages 17 et 18.

[2] *Une huyée de paisans.*— Il faut entendre l'action des paysans qui huent ou crient, pour rabattre le gibier, c'est-à-dire, pour le pousser devant le chasseur. M. Littré cite cet exemple au mot « *huer :* Je me reprens de ce que je l'ai *huyé* et fait *huier* mes « chiens sur lui. » Froissard, II. III, 22.

coups d'ongles et de dents ceux qui s'en voudront approcher. Ce sera dommage de leurs habits et non du lard de *Castille*, qui graissera le sablon stérile de la povre *Brabant* désolée par sa venue.

Mais voyons ce que nous apprendra le dix-septiesme de ce mois. Allans vers le havre un vaisseau y fait son entrée chargé de planches de chesne, de fascines et perches. Arrivent puis après de *Bréda* sur le midy soixante de nos cuirassiers avec leurs chevaux, quinze de chaque compagnie, qui eurent puis après la garde ès ouvrages dehors la ville.

Les sieurs du Magistrat ayans esgard au placcat que Messeigneurs les Estats-Généraux ont fait publier touchant le cours de l'or et de l'argent, trouvent expédient de mander devant leur collège tous les doyens et chefs de chaque mestier ou stile de ceste cité, et puis leur font promettre par serment que d'oresnavant ils observeront strictement l'ordonnance dernièrement promulguée; qui plus est, leur donnent charge expressément de convoquer un chacun tous ceux qui sont de leurs confréries et du corps de leurs mestiers et d'obliger chaque personne, sous le mesme serment, à l'observation du dit placcat. Ce qui a esté effectué sans aucun désordre.

Et d'autant que l'ennemy menace d'attaquer la ville d'un assaut général, pour emporter nos ouvrages du tout ou en partie, les chefs de ceste garnison trouvent bon de changer l'ordre des gardes, ordonnans par provision que ceux qui sont dehors pour quatre jours demeurent huict jours sans entrer en la ville, et que ceux qui n'y sont que pour un jour, arresteront trois fois vingt-quatre heures, sans sortir

de leur retranchement assigné; à fin d'estre tousjours sur le lieu et appareillés lors que l'ennemy se viendroit présenter.

Prudente résolution! Car il n'est pas temps d'endosser la soye et le veloux, mais la cuirasse; il n'est pas question de dormir, mais de veiller; il ne faut pas cercher des jeux et passe-temps, mais penser à faire bonne garde. Il seroit trop tard de s'opposer à l'ennemy quand il auroit traversé et renversé nos ouvrages? Il vaut mieux blanchir les champs de ses os, que luy laisser rougir nos tranchés de nostre sang. Ce ne sont pas les habits précieux qui font quelque brave exploict, mais le courage. Les belles actions se font en veillant. Les affaires d'importance doivent estre maniées sérieusement. L'occasion veut estre empoignée lors qu'elle présente sa chevelure. Si le passé a esté louable, il faut prendre garde à ne perdre pas une louange desjà acquise et de n'ensevelir tant de gestes mémorables, en négligeant le futur ou en achevant honteusement, après avoir commencé et continué si glorieusement. La fidélité et le courage de nostre soldat est si grand, qu'il ne sçauroit permettre que le repos et l'oisivité triomphent, sur les triomphes de ses travaux et de ses rouges victoires. Il s'esjouit d'en faire voir la vérité par effect et se tient tellement à cest ordre establi, que l'on n'apperçoit aucun signe de regret ou mescontentement; ayant offert sa vie en holocauste pour la patrie, il a renoncé à toutes ses aises et commodités. Quand il veut repaistre et reposer, les pierres ou le sable luy servent de table et de chevet, le ciel de dais et de pavillon.

Ce mesme jour fut par ordre du conseil de guerre escarpée la digue ou levée du long du nostre havre et fait en parapet la cime d'icelle tout depuis la ville jusques au grand fort, servant non seulement pour aller et venir à couvert du canon de l'ennemy, mais aussy pour y loger des gens et l'empescher toutes les fois et quantes qu'il feroit semblant d'approcher nostre havre.

Peu après minuict, furent employés nos cavalliers retournés de *Bréda*, qui, montés à cheval s'en vont tout doucement vers *Burchvliet*, avançans tout près du quartier de l'ennemy, mais voyans qu'il n'en vouloit bouger, craignant l'embusquade, ils s'en retournent, après avoir assommé deux ou trois de ceux qui estoyent en garde hors du quartier. Il n'est pas tous les jours jour d'assaut ou de bataille. Cependant il faut ou affermir son courage, durcir et acérer son cœur aux petites escarmouches pour un grand jour[1].

[1] Le récit des actions de ce jour semble plus complet dans l'*Histoire journalière* que dans le journal des trois pasteurs, parce que ce récit met sous la date du 17 les événements arrivés le 18. Toutefois, le premier ouvrage mentionne le fait curieux de la vente des chevaux, qui ne se trouve pas dans le second.

« Le dix-septième furent renvoyés soixante cavaliers de « Breda à Bergues.

« Le mesme jour ceux de dedans, menassez de leurs ennemis « d'être furieusement attaquez, ordonnèrent que les compagnies « qui ne logeoient hors de la ville que quatre jours, y en demeu- « reroient huict.

« Le même jour ceux de dedans prindrent quantité de che- « vaux sur leur ennemy, lesquels ne pouvans nourrir faute de « fourrage, ils les mirent à si vil prix qu'ils les bailloient pour « sept, huict, neuf et dix sols, jusque là qu'il y en eut un qui « fut donné par un Anglois pour une pipe de petun (tabac).

« Le mesme jour fut travaillé de part et d'autre à l'entour et

CHAPITRE LII.

La mine joue; nos gens sortent; le canon joue de part et d'autres; munitions arrivées; sortie des nostres; capitaine Schot *tué;* 30 *canons hors la ville; mine de l'ennemy: deux mines des nostres sautées; une de l'ennemy crevée; l'ennemy et les nostres en armes sans rien effectuer.*

Il ne faut pas qu'un homme de charge dorme toute la nuict. Le chef d'armée n'évitera pas les embusches d'un ennemy rusé et ne fera rien digne d'honeur, s'il n'est vigilant et soigneux. *Saül* dormant avec tous les principaux de son armée, est exposé à la merci de *David* duquel il cerchoit la vie[1], qui luy pouvoit aussy facilement oster la sienne, qu'il luy

« au dedans de la demye-lune des Mors, elle estoit minée de « tous les deux partis, la mine des Hollandois estoit quelques « pieds au-dessous de l'autre, elle joua sur les neuf heures du « soir, mais sans effect, ce qui donna bonne espérance aux « Espagnols d'y faire leurs affaires, mais le colonel Morgan « avoit pourveu à tout, ayant ordonné deux cents mousque- « taires dans le fossé, dont cinquante allèrent donner l'alarme « aux tranchées et forts de l'Espagnol, ce qu'ils firent : telle- « ment qu'ils le chassèrent jusques au grand quartier du Ray- « berg, duquel l'ennemy sortist en gros, ce qui fit prendre la « fuitte aux autres et quitter leur buttin et entrèrent avec eux « pêle mêle dans le fossé et montèrent sur le rampart de la « demye-lune, où ils furent receus des mousquetaires qui les « attendoient, et en même temps l'une et l'autre mine joua, « qui fit sauter grande quantité d'Espagnols, qui jettoient des « cris horribles en mourant et firent ceux de dedans une sortie « sur ceux qui estoient restés, dont ils tuèrent bon nombre. » — *Histoire journalière*, p. 18 et 19.

[1] Samuel, 26.

emporta, sans qu'il l'apperceust, sa halebarde. Les chefs de ceste garnison ne se contentent pas d'avoir employé la cavallerie à minuict, mais sont résolus de ne point laisser passer toute la nuict, sans faire une seconde espreuve dedans les retranchemens. Ayans réparé et fortifié le corps du peu de repos qu'ils luy ont donné, l'on va dès quatre heures au matin faire jouer une mine de ce mesme costé du midy. Et à fin d'y attirer l'ennemy, le colonel *Morgan* met ses gens en ordre en bas dedans le fossé de la grand' corne, commandant seulement à cent hommes de faire l'alarme. L'ennemy l'entendant se présente pour parer aux coups, et ayant advancé une bonne troupe de ses gens sur nostre mine, on la fait sauter et emporter plus de quarante hommes. La troupe qui est en bas du fossé sort avec les autres et donne de grande furie sur l'ennemy, en tue plusieurs, démolissant et rasant beaucoup de ses retranchemens, selon leur coustume. Mais nos soldats voyans qu'il n'y avoit nulle apparence de gaigner des casaques espagnoles, estiment qu'il est heure de faire la retraitte et en passant achèvent les douleurs à ceux qu'ils trouvent à demi enterrés dedans le sable, n'ayans pas le loisir de les retirer pour leur sauver la vie. L'enseigne du *capitaine Win* fut abbattu tout roide mort d'une bale de mousquet tirée en sa teste.

Sur les huict heures deceste mesme matinée, l'ennemy nous veut donner à desjuner, en récompense du traittement qu'il a receu la nuict passée. Car il nous fait présent de force bales, que son artillerie nous jette deçà delà par la ville. Et à fin qu'il ne

pense que nostre canon soit au Lombard[1], ou que nous soyons dépourveus de munitions, sur-le-champ on fait jouer les pièces tant de la grand' corne que dessus le rempart de la ville et luy rend-on tousjours du moins trois coups pour un, à ce qu'il s'asseure bien fermement que nous ne luy ferons point banqueroute. Cecy continua puis après sans faillir, en sorte que les vieux Espagnols (selon que l'on nous a bien advertis) ne savent assés admirer nostre très-grande libéralité envers eux, et la dextérité et promptitude de nos gens à manier ceste loy canonique.

Il est aisé d'estre libéral quand les biens ne cessent de venir en affluence comme un fleuve. Il est aisé de bien estudier, quand on n'a faute ny de maistres ni de livres. Les navires ne cessent tous les jours de nous apporter force munitions. De la *Briele* nous vient un basteau chargé de paille. De *Dordrecht* un qui mène des grosses planches de chesne, trois doubles canons avec leurs affusts et puis de la poix, du salpêtre, camfer[2], soulphre, canevas, huile d'olive et de lijnuise. Le commissaire *Doncker* envoye deux demi-canons avec trois affusts, des boistes de fer blanc et tous les instrumens qui y sont requis. Ceux-là ne sont pas entrés qu'en voicy encor deux semblables fournis de toute leur monture et garniture, et puis un double canon, bien pourveu de tout ce qu'il luy faut, tant pour le planter que pour le mettre en œuvre. De *Vlissingues* nous est aussy envoyé un

[1] *Au Lombard* — c'est-à-dire au mont-de-piété, à la maison de prêt sur gages.

[2] *Camfer* — camphre.

basteau, qui apporte une bonne partie de poudre à canon. En somme, le havre est tousjours plein de basteaux entrans ou sortans et l'arsenal est tousjours occupé à recevoir ou distribuer les munitions, ne plus ne moins qu'un moulin à l'eau, qui allant sans cesse ne fait que puiser et jetter les eaux d'une place à l'autre.

C'est de là que tousjours doncques, et tousjours le courage et la fidélité de nos gens s'approfondit en racines, ne se pouvant faner par le temps, ni flestrir par la tempeste; elle demeure en verdeur sur les ruines de leurs ennemis, et comme le lière est sur les masures de leurs superbes ouvrages. Car ceste mesme nuict ensuivante ils se vont jetter derechef du costé du midy sur les ouvrages de l'ennemy, portans avec eux des pèles et louchets pour tant mieux remuer le mesnage. Mais ils le trouvent mieux sur ses gardes que le jour auparavant, les empeschant de ses mousquetades qu'il tire par de costé. Tant y a qu'ils firent ce qu'ils peurent pour ceste fois et firent beaucoup de retourner avec honeur sans recevoir aucun dommage. Car il ne faut jamais advancer en la loge du lyon, sans regarder par où on en pourra seurement sortir[1].

La nuict se passe ainsi sans que rien s'effectue davantage et le soleil ne nous apporte pas si tost

[1] « Le dix-huictiesme fut employé aux travaux de part et « d'autre sans intermission des canons et des mousquetades.
« Le mesme jour fut envoyé force linge aux assiégés, qui fut « employé à faire coissins (coussins) et oreillets pour appliquer « aux poitrines et autres parties des malades et blessez. » — *Histoire journalière*, p. 19.

la lumière pour le dix-nœufiesme de ce mois, que voilà le capitaine *Guillaume Schot* emporté d'une bale de mousquet qui luy perce la teste. Tout le monde regrette la perte d'un si brave soldat, recognu pour homme de bien et aimé de tous. *L'homme ne cognoist point son temps, non plus que les poissons qui sont prins au mauvais filet et les oiseaux qui sont prins au lacet. Il n'y a rien si certain à l'homme que la mort et rien si incertain que l'heure d'icelle; sage et heureux est celuy qui pense tousjours que celle qu'il vit est sa dernière*[1].

L'arsenal de *Dordrecht* estant presque tousjours ouvert, nous fournit cejourd'huy d'un basteau chargé de plusieurs sortes de bales pour l'artillerie, laquelle ne cesse de tonner et foudroyer tant dedans que dehors la ville. Et si jamais s'est veu chose remarquable en un siège, celle-cy ne doit pas estre estimée des moindres, qu'en nos ouvrages dehors la ville, on a veu plantées pour le moins trente pièces d'artillerie tant de bronze que de fer, grosses que petites. Cela donne assés à entendre, que la résolution de ceste garnison est semblable à celle du roy *Henri le Grand*, lequel enquis à *Ivry* au jour ordonné de la battaille (que Dieu signala par sa victoire) quel lieu il se proposoit pour la retraitte, fit ceste response : *Icy*, dit-il, *en mon camp, entre les morts, ou là dans celuy de mes ennemis desfaits*. Nostre canon, logé hors de la ville et qui plus est aux extrémités de nos ouvrages, tout près de l'ennemy, luy fait croire, ou que nos gens se lairront plustost tailler en pièces et en-

[1] *Ecclesiaste* 9.

sevelir en leurs tranchés que d'en perdre un seul pied, ou mesmes, qu'ils sont délibérés de luy aller marcher sur le ventre et planter leurs trophées sur le sommet de ses plus hautes batteries et fortifications. Car les chefs de ceste garnison ne s'estiment pas capitaines de peuples couards, ni lyons conduisans des cerfs; mais ils sçavent bien que, tous pour mourir glorieux, sont résolus de mourir en gens de bien; jugeans leur mort bien récompensée, s'ils sont regardés mourans aux pieds de leurs chefs qui les mènent.

La terre et l'air de *Brabant* se purifient, par l'embrasement continuel des mines par dessous et des canonnades et mousquetades par dessus. Environ deux heures après midy, l'ennemy fait jouer une mine du costé d'aquilon, laquelle fit une grande bresche en nostre demy-lune et nous emporta trois ou quatre hommes. Mais craignant que nos gens ne viennent fondre par là sur luy il répare le trou en toute diligence avec force fascines, resserrant son retranchement, quoy qu'avec perte de terre. Car il recule plusieurs pas en arrière; les nostres advancent et gaignent autant de place, réparans leurs ouvrages et s'approchans de plus en plus vers l'ennemy.

Tout cela estant bien raccommodé et mis en défense, on luy va bien tost après cuire un pain de mesme farine. Les nostres ayans surpris l'*Espagnol* et gaigné quelque advantage sur luy, font sauter deux mines, l'une après l'autre, qui firent crever par derrière, celle que l'ennemy nous alloit apprester bien près de là. Bien est vray que par mesgarde la poudre en blessa quatre ou cinq des nostres; mais

l'ennemy n'eschappa point pour si peu. Car ayant assemblé ses gens, pour (incontinent après que sa mine auroit joué) aller à l'assaut, estant anticipé par les nostres, il se trouve frustré de son dessein, avec une perte signalée de ses gens. Plusieurs lettres d'*Anvers*, en divers endroits asseurent, qu'il a eu à ceste fois pour le moins mille hommes tant blessés que morts et mesme un tambour venant peu après de son quartier, confessa qu'il y en avoit bien trois cens de tués; qu'entre autres chefs, grands seigneurs et officiers qualifiés, il avoit perdu un *Piementelli*, parent au *Marquis Spinola* et le principal ingénieur de toute l'armée[1].

Bien tost après se vient rendre un Anglois, lequel advertit le sieur *de Rihoven*, que l'ennemy se prépare pour la nuict ensuivante venir attaquer furieusement nos ouvrages. A quoy fut advisé et ordonné que toute la garnison se mettroit en armes environ onze heures, à fin de luy faire teste. Et quoy que l'ennemy ayant fait tous ces grands apprests se soit assemblé et rangé en bataille dedans ses retranchemens; si

[1] Le 19, les Espagnols avoient fait une mine par dehors, à la « demye-lune du North et les Hollandois une par dedans, tellement qu'un certain François de ceux de dedans, appercevant « que les ennemis se préparoient à faire jouer la leur, n'en peust « aussitot advertir ses compagnons, qu'il n'y fut surpris luimesme avec deux des siens; mais ils furent secourus et délivrez, les Espagnols voyant qu'après le jeu de leur mine, personne ne se présentoit dans la demye-lune, y montèrent avec « grande joie, mais ceux de dedans faisant jouer leur mine, elle « en emporta et enterra grande quantité, ce qui arriva sur les « quatre heures après midy. » — *Histoire journalière*, p. 19 et 20.

La mort de Piementelli y est mentionnée, sous la date du 20. *Voir* p. 280, fin de la note.

est-ce qu'il n'en a rien fait, remettant la partie à une autre fois; ou bien estouffant son dessein dans le berceau; il se veut monstrer semblable à ce *Mandrabulus* dont parle le prophane *Lucian*, qui ayant trouvé un thrésor, fit le premier an une offrande à *Imon* d'une brebis d'or, le second d'une d'argent, le tiers d'une d'airain; en fin le temps morfondant sa dévotion, il n'en fit point du tout. Ainsi toutes les rodomontades de l'Espagnol s'esvaporent et se distillent durant ce siège ardent, par l'alambicq de la crainte, tant que tout se réduit à un beau rien.

CHAPITRE LIII.

Arrivée du sieur Huyssens; *le canon joue; le conseil de guerre ordonne nouvelles fortifications; retour du sieur* Van der Meeren; *munitions amenées; une mine de l'ennemy esventée à son dommage; le jusne solennel célébré; sortie de* 30 *soldats qui démolissent un retranchement et deux mines de l'ennemy.*

Il restoit encor à vous faire savoir l'arrivée du sieur maistre *Jan Huyssens Catendijck*, chevalier, seigneur de *Monsterhouck*, qui entra hier vers le soir en ceste ville, estant députté de par les sieurs du conseil d'Estat de Zélande, pour venir prendre la place du sieur *Thenis* (duquel le terme est escoulé) et besoigner avec les députés de Messeigneurs les Estats-Généraux, suivant la teneur de la commission et instruction desjà donnée et de celles qui leur pourroyent encor estre envoyées à l'advenir, selon l'occurrence des affaires.

La nuict donc estant fort avancée, l'ennemy fait dès le grand matin jouer son artillerie du costé du midy non seulement sur le temple, mais aussy le clocher, lequel il bat et perce d'une furie si désespérée, comme s'il nous vouloit dire qu'il ne s'attendoit point d'y venir chanter sa messe, et que puis qu'il n'en espéroit nul bien, il luy faloit faire tout le mal qu'il pouvoit; ne plus ne moins qu'un pirate, qui espargne un beau vaisseau qu'il chasse, si longtemps qu'il espère de l'avoir pour s'en servir, mais voyant qu'il perd sa peine, il tasche de le tirer en fonds, à fin que personne n'en reçoive aucun profit. Les nostres (qui ne sont point accoustumés de se taire) luy rendent response, voire au double, selon leur manière usitée jusques à présent, ne cessans de foudroyer sur sa grande batterie qui est dedans le bois, jusqu'à ce que son caquet luy soit rabbattu et que silence soit imposé à ce superbe *Marane*[1] qui pense en tonnant estonner, en bavant braver et en huyant esbranler la résolution, le courage et la fidélité de nostre gendarmerie, qui ne sçait que c'est de crainte, estonnement et lascheté[2].

[1] *Marane* — Maranero ou maranoso, brouillon, menteur, querelleur.

[2] « Le 20, l'ennemi canonna le temple et la tour de la ville « plus furieusement qu'il n'avoit encore fait et présumoit-on « que c'étoit pour se venger, de ce que le gouverneur d'Ysendyck « estoit entré en la Flandre avec 2000 soldats, 800 mathelots et « quelques pièces d'artillerie, ayant desjà passé la rivière de « Lege, bruslant, pillant et saccageant tous les villages jusques « à Ghent (Gand) et faute d'avoir payé la contribution, les « assiégeant menassoient fort leurs ennemis de la venue des « Cosacques et Polacqnes (Polonais).

« En ce temps les assiégez dressèrent une grande batterie entre

Après ceste tourmente vient la bonnasse, durant laquelle on s'assemble à l'heure ordinaire pour les exercices publics de piété et religion. Jadis le peuple ancien, voulant entreprendre quelque chose d'importance, consultoit la bouche de l'Éternel et marchoit en suite à l'exécution avec plus de courage. Le roy d'*Epire* avoit accoustumé, après un sacrifice solennel fait à *Jupiter Martial*, de promettre aux *Épirotes* toute aide et protection. La coustume des Perses a esté exaltée de tout temps, qui chaque matin, avant le lever du roy, luy envoyoyent dire par l'un de ses chambellans : *Levés-vous, Sire, et pourvoyés aux affaires que Mesoromasdes le grand Dieu, vous a mis en main.* Aussy très-louable est l'ordre que les sieurs *députés* et chefs de guerre ont observé et observent jusqu'à la fin du siège, d'assister aux presches et prières publiques, qui se font tous les jours du matin et puis de se transporter de là au conseil de guerre, à fin de pourvoir aux affaires que le Dieu des armées leur met en main. Les hommes se plaignent que leurs entreprises ne succèdent pas bien et, s'ils les examinent bien, ils trouveront que c'est parce qu'ils n'y ont pas appellé l'Éternel et que

« les deux havres qui endommagea grandement leurs enne-« mis et retranchèrent la digue du havre jusques à la contres-« carpe, faisant un rampars pour empescher les approches de « leur ennemi vers le havre et eslevèrent un ravelin dedans le « poldre et munirent très bien le fort du havre, dressant une « demye-lune devant pour l'asseurer davantage.

« Ce mesme jour fut tué un grand seigneur espagnol de la « famille de Piementelli, homme fort aguerri, chose qui con-« trista grandement *le Marquis*. » — *Histoire journalière*, p. 20 et 21.

sa parole n'a point esté escoutée et qu'ils n'ont à se plaindre que d'eux-mesmes.

Le service divin donc estant achevé, les sieurs du conseil de guerre assemblent selon leur coustume, où le sieur *Huyssens* fait sa première entrée et session et donne à cognoistre la charge et commission qui luy a esté donnée par ses principaux. Est par ceste compagnie trouvé bon, de faire faire au quartier de *sir Charles Morgan*, devant le grand retranchement, depuis Kyck-inde-pot jusqu'à la porte d'Anvers, trois ravelins ou demi-lunes, qui convrent les courtines dudit retranchement et puis une dedans la grand' corne hors de ladite porte. Maistre *David Orliens* estant authorisé pour les marquer, marchander et en faire l'accort au plus grand profit et service de l'Estat.

Le sieur *Nicolas Van der Meeren* ayant résidé au milieu de nous du commencement de nostre siège, jusques au vingt-cinquiesme d'aoust, retourne derechef député comme auparavant de par Messeigneurs les Estats-Généraux, et y fait sa demeure jusques au vingt-troisiesme d'octobre. Avec la mesme marée, nous arrivent plusieurs navires amenans force munitions. De *Delf*, deux avec quantité de bales, chevaux de frise, pourveus de leurs chaines et anneaux de fer et puis une infinité de bales de mousquet. De *Camphère* un avec des bales de canon. De *Dordrecht* un avec des fascines, perches, pieux et estasches. Vous diriés que tout le païs est changé en boscages et toutes les pommes et prunes en bales.

Cependant advertence est faite au conseil de guerre, que l'ennemy a fait trois diverses mines bien

grandes du costé du nort, et qu'il les feroit sauter toutes ensemble, jouant de son canon, pour là-dessus attaquer nos ouvrages d'un assaut général. Mais celuy qui conte sans son hoste s'abuse lourdement. Nous voyons les terriblement admirables, mais justes exploicts de la justice de Dieu, qui renverse les conseils des hommes à un pas près de l'exécution, qui ne peut souffrir ceux qui le bravent. Nous combattons sous ses auspices et sous sa faveur, et qui plus est, il entre en lice avec nous et pour nous contre nos ennemis. Car peu de temps après, l'une de ces mines s'esventa inopinément, par une tonne de poudre, qu'ils y avoyent apporté, ayant pris feu par mesgarde; qui fit un horrible carnage parmi ses gens, en jettans les uns tous entiers outre les parapets dedans nos ouvrages, les autres par pièces, cy un bras, là une jambe; entre autres il y en eut un, qui fut jetté d'une telle violence contre la grande ligne, que le corps bondit comme un estœuf du coup et un de ses bras luy estant arraché fut emporté jusques à la corne du sieur *de Famars*. Qui est-ce sinon Dieu, qui pour l'advancement de sa gloire et nostre bien, se riant des conseils des hommes, a monté sur le théâtre de nos ouvrages, pour jouer son personnage et produire ces effects esloignés de la pensée de nos ennemis. Or, si Dieu descend en bataille contre les hommes, qui pourra subsister devant luy, lequel d'un seul vent de sa bouche peut terrasser toute chair, puis qu'à sa présence les montagnes se fondent et qu'à sa voix tout le monde tremble?

Tout cecy est bien digne de considération. Les tesmoignages de la bonté de nostre Dieu se multi-

plient de jour en jour sur nous; voire nonobstant que nous luy ayons fait la guerre par armes d'injustice, multiplians nos péchés contre luy, si est-ce que nous le voyons faire la guerre à nos ennemis, pour maintenir la justice de sa cause. O que bienheureux serions-nous, si recognoissans et détestans nostre infirmité, nous mettions les armes bas, ayans recours aux larmes, nous abbatans devant qu'estre battus! Pour cest effect, il nous faut livrer la guerre à nous-mesmes, combattre le péché qui habite en nous et enfin l'abbattre. S'il est une fois vaincu en nous. Dieu aussy se laissera vaincre par nos prières et nous donnera victoire sur nos ennemis. C'est raison pour laquelle Messeigneurs les Estats-Généraux ont ordonné ce ving-uniesme du mois (comme nous avons dit) à jeusne et oraisons publiques; admonestans leurs sujects à repentance : les advertissans de se donner bien garde de n'outrager le Seigneur davantage commettans leurs forfaits, comme dit la langue saincte *avec main eslevée*[1], c'est-à-dire par fierté, de ne point dresser comme géants des eschelles contre le ciel, comme voulans arracher le tout puissant de son thrône, ny dresser les batteries de leurs iniquités contre luy, pour violenter sa patience et irriter sa justice; mais que tous se convertissent à luy de tout leur cœur, *ostans de devant ses yeux la malice de leurs actions*[2] *cessans de mal faire et apprenans à bien faire*[3], *espendans leurs âmes devant l'Éternel, eslevans les mains pures*[4] vers le ciel, dressans l'eschelle de Jacob, pour monter par dessus les

[1] Nombre 15, 36. [2] Esa. 1. [3] Sam. 1. [4] Tim. 2.

cieux des cieux et les batteries de leurs prières publiques pour avoir entrée dedans le Sainct des Saincts ; et par ce moyen, obtenir une finale et heureuse délivrance de ce siége et de toutes autres entreprises que l'ennemy brasse contre nostre patrie.

Ce commandement de nos supérieurs est tant agréable et tellement respecté de tous, que la place ordonnée est plus de la moitié trop petite, pour contenir le peuple qui s'assemble avec très-grande affluence, tant de bourgeois, que de gens de guerre. De manière que la nécessité nous fit prendre la place qui est à l'entrée du palais, afin que toute ceste multitude peust être édifiée. Car c'est estre trop superstitieux de croire que les prières, mesmes particulières, sont plus efficacieuses en un temple qu'un un lieu privé ; en certains temples plus qu'en autres, devant certaines statues que sans icelles. De tous endroits le ciel est accessible et également distant ou approchant de nous. De tous lieu donc nous pouvons et devons eslever nos mains et nos yeux au ciel vers nostre Dieu. Les prières ne sont point recommandables pour le lieu, mais pour l'assemblée, laquelle en un champ et une prée et une grotte mesme, sera autant agréable à Dieu si elle prie avec foy, qu'en un temple eslevé et magnifiquement voûté et lambrissé. *Ne cerchons point d'excuse*, disoit Chrisostome [1], *que le lieu de la prière n'est pas proche, car si nous sommes sobres, la grâce du Saint-Esprit nous fera nous-mesmes temples, afin que de tous costée nous*

[1] De fide Annæ Homil.

abonde la faculté de prier. Le service de Dieu entre nous, n'est pas comme jadis entre les Juifs, qui avoyent beaucoup de cérémonies sensibles et de grand peine. Là il falloit que celuy qui prioit montast au temple, qu'il achetast une tourterelle, qu'il eust en main du bois et du feu, etc. Icy ne nous est rien de tel : par tout où tu seras, tu as prest l'autel, le couteau et la victime; toy-mesmes tu es sacrificateur, l'autel et le sacrifice. En quelque lieu que tu sois. tu peu dresser un autel, si tu apportes une volonté sobre le temps et le lieu ne te peuvent empescher. Tout ce peuple donc amassé en ce lieu, qui a le ciel pour voûte, est comme une armée qui joignant toutes ses forces ensemble, s'en va fonser et ravir le royaume des cieux ; ils montent sur le chariot d'Élie et mettent en campagne sa chevalerie. Ils savent bien *que si deux dorment ensemble ils en auront plus de chaleur : et que la corde de trois cordons ne se rompt pas si tost*[1]. Ils s'asseurent, *que là où deux ou trois seront assemblés au nom du Seigneur, il est là au milieu d'eux*[2] : beaucoup plus où il y en aura cent, beaucoup plus où mille. Une corde de tant de cordons ne peut faillir d'estre forte; un feu nourri de tant de bois ne se peut esteindre aisément ; ce parfum montant de tant d'autels tout en un coup, ne s'esvanouira pas en l'air, mais entrera jusques au thrône de l'agneau et fera descendre sa grâce sur son peuple, qui passe ceste journée en ces exercices religieux[3].

[1] Eccles. 4. [2] Matth. 12.

[3] « Le 21, fut ordonné le jeûne et les prières publiques.
« Ce mesme jour, le sieur de Famas (Famars) fit entrer cent « soldats dans la demye-lune dont les assiégeans avoient oc-

Tandis que Moyse prioit, Josué combattoit les Hamalekites. Aux armes spirituelles de l'Église, sont conjoinctes les armes corporelles de la garnison. Car après le premier presche, entre douze et une heure, le sieur *de Famars* avec les autres chefs de son quartier, allans veoir ce qui se passoit, trouvent une belle occasion pour faire quelque chose de bon. Ils prennent trente hommes, promettans à chacun trois francs, pour aller démolir et raser un certain retranchement, que l'ennemi a eslevé droit devant nostre dernière demi-lune. Ce qu'ils exécutent d'un singulier courage, arrachans les fascines et tout le bois, sous la faveur des bales à feu que l'on jettoit à l'ennemy, de nostre canon qui estoit braqué et des mousquetades qui ne cessoyent de jouer et gresler sur les avenues. Durant lequel temps l'ennemy n'ose

« cupé le fossé trois semaines auparavant et en furent alors vail-
« lamment chassez, leurs tranchées applanies et deux de leurs
« mines enfoncées.

« Les assiégez ont eu nouvelles, que ceux d'Anvers se fas-
« cholent de ce que ce siége prenoit si long traict et de ce que
« *le Marquis* n'avoit encore gaigné un pouce de terre sur ceux
« de dedans et que tout ce qu'ils envoyoient au siége s'absorboit
« sans apporter aucun profit.

« Ce mesme jour, ceux de la ville escrivirent en Zeellande
« pour avoir seize canons avec l'esquipage et provisions, pour
« asseoir au dedans la batterie royale, d'autant que le *Marquis*
« employoit toutes ses forces pour incommoder le havre.

« C'est chose esmerveillable, que si grand nombre de canon-
« nades et mousquetades n'ayent davantage tué de monde en
« la ville, car on est contraint d'enlever les balles de fer et de
« plomb qui sont dans les rues avec des brouettes et de les por-
« ter aux magazins publics et les femmes et enfans sont tel-
« lement accoustumez à ces tonnerres, qu'ils ne monstrent plus
« en avoir aucune crainte. » — *Histoire journalière*, p. 22 et 23.

monstrer son nés, de peur qu'il ne luy arrive comme à ce *Créon* des poëtes, qui, voyant sa fille toute en feu, la courut embrasser et s'embraza et brusla avec elle et ces trente vaillans ouvriers jouent si bien leur personnage, qu'ils destruisent en l'espace de deux heures, tout ce que l'ennemy avoit avec beaucoup de peine, basti en trois sepmaines. En la fin l'ennemy resveillé par sa conscience honteuse et criminelle, s'enhardit de jetter quelques grenades, jusques environ soixante, sur nos gens, qui les fit retirer pour un peu de temps; mais retournans bien tost après, ils se remettent à la besoigne, amassants plein un pannier de bales que nostre canon y avoit tirées et viennent si avant, qu'ils descouvrent et rompent en pièces deux mines que l'ennemy avoit presques achevées, pour venir à la pointe de nostre demi-lune, revenans chargés des planches et matériaux qui y avoyent esté employés[1]. Voicy donc un siége d'autant plus miraculeux que nous subsistons et d'autant plus glorieux que par iceluy nous vainquons nostre ennemy. Confessons la vérité et : *Que la main de*

[1] « Le 22, ceux de dedans firent jouer trois mines su quartier « des Anglois et Escossois vers le midy, lesquelles endommagèrent aucunement les forts et trenchées de leurs ennemis, « non sans grande perte de leurs soldats.

« Le mesme soir, ceux de dedans firent jouer une quatrième « mine, laquelle emporta grande quantité de leurs ennemis et « alarma tout ce quartier, les trois batteries que les assiégeans « avoient en ce quartier jouèrent incessamment, auxquelles res- « pondoient continnellement les six que ceux de dedans avoient « de ce costé. Quelques jours après, ceux de dedans apprindrent « que tous leurs ennemis de ce quartier avoient esté en bataille « toute la nuict et que leurs canonnades en avoient beaucoup « emporté. » — *Histoire journalière*, p. 22 et 23.

l'Eternel repose sur ceste montagne-ci. Mais Moab est foulé sous luy, ainsi qu'on foule la paille pour en faire du fumier. Il estend ses mains au travers d'iceluy, ainsi que celuy qui nage les estend pour nager, et rabaisse la fierté d'iceluy, se faisant ouverture avec ses mains. Il abbaisse la forteresse des plus hautes retraites de ses murailles, il les met bas, et les jette par terre, les réduisant en poussière.

CHAPITRE LIV.

Résolution pour nos mines; prisonniers et logis des soldats; munitions apportées; 3 *mines jouent; l'alarme ensuit; courage de nos gens allumé par les lettres de son* Excellence; *ordre pour loger la garnison et soin pour les fortifications.*

Le courage de nos soldats demeure tousjours sur son quarré. La vigilance et le soin des chefs de ceste garnison ne cesse jamais, ne se lasse jamais. Le soin du public leur fait oublier le soin de leur particulier, c'est là leur boire et leur manger, leurs festins délicieux; tout ce qu'ils respirent tout ce à quoy ils aspirent, c'est le bien de la patrie. Ce n'est pas assés d'offenser l'ennemy, de le despouiller et destruire ses ouvrages; mais il faut adviser de garder ce que l'on a et porter soin que l'ennemy n'y apporte aucun dommage. C'est pourquoy, les sieurs du conseil de guerre entendans que l'ennemy estoit après à cercher nos mines, que nous avons sous la demi-lune du costé du Midy, travaillant bien fort pour les trouver, jugent estre expédient de les faire sauter,

afin qu'il ne s'en prévaille et que l'on puisse donner de l'incommodité à ses mineurs.

Et puis que l'ennemy a renvoyé certains cavalliers des nostres, qu'il avoit prins prisonniers, à condition que l'on relaschast ceux que nos gens avoyent amenés d'entre les siens, l'assemblée susdite, ayant meurement pesé cest affaire, accepte l'offre qui leur est faite; hormis un sergeant prins par les soldats du colonel *Famars*, lequel sera gardé et retenu prisonnier contre un sergeant que l'ennemy tient enserré dans la ville de *Bois-le-Duc*, jusques à ce qu'il le laisse sortir en contre-échange de celuy qu'ils ont en leurs mains. Plus est résolu que, doresenavant toute la garnison sera logée hors de la ville et que pour cest effect, seront bastis des corps-de-gardes bien commodes et appropriés à cela.

Le sieur *Estienne Tenis* ayant voulu célébrer le jour de jeusne et oraisons avec les habitans de ce lieu, s'en retourne maintenant vers Zélande après l'expiration de son terme, sa place estant occupée par le sieur *Huyssens*. La marée revenant vers le soir nous amène plusieurs navires chargés de munitions de guerre. La ville de *Dordrecht* nous fournit quantité de bales de mousquet et d'artillerie ; *Gorcum* envoye force poudre; le troisième chargé de mesme marchandise vient de *Zélande*. Et afin que nos batteries soyent bien pourveues d'hommes, on fait venir d'*Enchusen* cinquante matelots pour servir à l'attirail.

L'après midy nos gens ont du costé du midy fait jouer trois mines, qui fut cause d'une alarme bien chaude et que l'on tira de part et d'autre force

mousquetades et canonnades. Et quoy que l'ennemy ne face point grand'perte de ses gens, si est ce que nos mines endommagent ses ouvrages de beaucoup, tout estant mis en pièces et renversé de fond en comble. On luy met le dos en hachis et ses ouvrages à pièces et lambeaux. Il se voit engagé par une révolution continuelle de nos labeurs à toutes sortes de fatigues indésinentes[1] et réparations sans fin, recevant playe sur playe et ruine sur ruine.

La mémoire d'avoir bien fait est autant qu'une centaine d'obligations pour faire mieux; et, comme dit *Homère, La vertu est une félicité qui chemine de l'un à l'autre.* Mais la vérité d'estre vaillant est plus honorable que la vanité de l'avoir esté. Tout courage porté à l'honeur s'avance tousjours sur l'avenir. Il ne va point en reculant ni en escrevisse. Jamais il ne dit qu'il a fait, mais qu'il veut faire. Autrement ce seroit comme le chien égyptien, qui boit et aussy tost s'enfuit[2]. Ceste brave garnison n'est de rien tant désireuse que d'advancer le cours de ses exploicts glorieux; et ne jette pas tant les yeux sur ce qu'elle a fait jusqu'à présent, que sur ce qui luy reste à faire pour l'avenir; ne craignant plus grand malheur en ce monde, que la renverse de ses trophées et la flestrissure honteuse de ses palmes et lauriers. Ce courage invincible s'allume et renforce au double, lors que les lettres de *Monseigneur le Prince* se lisent au conseil de guerre, par lesquelles

[1] *Indésinentes* — sans fin.

[2] M. Littré dans son dictionnaire, donne toute une colonne de proverbes, où l'espèce canine joue le premier rôle; celui-ci ne s'y trouve point et nous n'avons pu découvrir son origine.

il approuve avec grande louange tout ce qui est passé durant le siège pour la conservation de la ville, les exhortant de continuer en ces bons devoirs, avec promesse et asseurance qu'en brief temps ils se verront secourus moyennant la grâce de Dieu. Voicy un poignant aiguillon, un perpétuel resveille-matin, qui leur tire l'oreille au milieu de leur repos et de leur repas, un feu qui embrase leurs cœurs et les pousse d'une violence incroyable, à l'œuvre qui leur est commise et baillée en charge. Cecy donne un contentement extrême à tous les habitans de ce lieu, sachans que le secours d'une armée royale ne nous manquera point, laquelle peut en peu de jours s'amasser aux environs de ce quartier. Tout le monde se la représente logée sur la bruyère de *Brabant*, pour mettre en eschec le camp qui nous assiège; ou bien allant toute fraische et gaillarde fondre sur celle de l'ennemy recreue[1] de veilles et sentinelles, fatiguée des escarmouches et assauts qui ne cessoyent presques jamais, et énervée de ses travaux excessifs et convois pénibles ausquels il est obligé. Il n'y a celuy qui ne trouve grand contentement en son esprit pensant à la gloire du passé, mais l'espérance de l'avenir engloutit tout cela et fait que nous franchissons allaigrement et d'une merveilleuse gayeté de cœur toutes fascheries et difficultés, comme si quelque oracle nous asseuroit de nostre délivrance.

Toutesfois à cause que Dieu enveloppe l'avenir

[1] *Recreue* — recrues. Ce mot signifie ici harassée, fatiguée, il est peu usité et a vieilli.

d'un espais nuage, impénétrable aux yeux de nostre foible entendement et que la vérité des choses futures ne se peut déterminer par l'homme, si long-temps qu'elles luy sont contingentes, voilà pourquoy on continue tousjours d'une mesme teneur de pourveoir à toutes choses, ne plus ne moins que si nous n'estions favorisés en aucune façon; balançans sérieusement l'incertitude des évènemens qui pourroyent survenir en une infinité de manières diverses. Le laboureur ou marinier ayant beau temps considère le changement qui peut arriver, le médecin examine les crises qui sont ordinaires ès maladies, et le soldat prudent ne se voit jamais si bien asseuré, qu'il n'attende quelque changement. Veu donc que les soldats ne peuvent pas si tost estre logés et accommodés dedans les tranchés, selon qu'il a esté résolu, le conseil de guerre et le magistrat trouve bon d'en députer quelques-uns de leur part, pour aller visiter les maisons et prendre par toute la ville inspection des commodités qu'il y a pour, par provision, mieux loger la garnison.

Il ne faut pas prodiguer la santé, le sang ni la vie de ceux que la guerre a rendus lyons par longues fatigues et exercices. C'est ce qui esmeut les seigneurs à faire ce que nous venons de dire; c'est ce qui les esmeut à faire une si grosse despense aux fortifications. L'Estat n'espargne point d'argent pour espargner les soldats, aimant mieux hazarder de l'argent pour la conservation de la ville, que les hommes. La perte d'un brave cavallier leur est plus à regret, que celle d'un thrésor. Par ceste grande despense on sauve la vie à mille et mille personnes, dont la moindre feroit faute à l'Estat. Les ouvrages

ordonnés et entrepris s'advancent et se changent de jour en jour. La demi-lune marquée depuis peu de temps, dedans le fossé de la grand'corne hors la porte d'Anvers, se parachève aujourd'huy et n'y a ouvrage encommencé auquel on ne travaille en toute diligence. Les matériaux et munitions qui y sont nécessaires n'y défaillent jamais; car les basteaux ne cessent point de nous en apporter jour pour jour. Le magasin de *Delf* nous en envoye deux chargés de bales, poudre, cartouches, panniers, clous et autres semblables munitions de guerre.

Tellement qu'à ceste ville peut très-bien estre approprié ce conte fabuleux de la Lune, laquelle un jour pria sa mère de luy faire un petit surcot, qui luy joignist bien au corps. Et comment est-il possible, respondit la mère, veu que tu es tantost pleine, tantost en croissant, autrefois en décours[1]? Icy on va de jour en jour au change de gardes et d'ouvrages, que l'on aggrandit, diminue, démolit, rebastit, raccommode, répare et entretient. Et en l'un et en l'autre quartier, l'un ne fait nuict et jour que remuer la terre, l'autre ordonner des retranchemens, l'autre des mines pour aller sous terre à l'ennemy, l'autre des galeries et des coffres pour attendre l'ennemy, l'autre prattiquant des feux artificiels et mille inventions subtiles pour l'offenser tant qu'il est possible. En somme la face de ceste ville tant au dedans, qu'au dehors principalement, se change d'heure en heure sans arreste[2].

[1] *Décours* — décroissement de la lune, le temps qui s'écoule de la pleine lune à la nouvelle.

[2] *Arreste* — arrêt.



CHAPITRE LV.

Coussinets faits pour les mousquetaires; munitions amenées; trois mines sautées; sortie sur les ennemis; son Excellence *descend avec son armée vers* Geertruydenbergue.

Une chose avons-nous à remarquer qui ne change point pour les changemens qui surviennent. Car les mousquetades que nous avons fait gresler sur l'ennemy depuis le commencement du siège continuent encor de mesme teneur, jour et nuict sans interruption et l'ennemy en fait autant de sa part. Tellement que ceste ville durant le siège ressemble très-bien la chaux jettée au milieu de l'eau, laquelle se resveille, desploye toutes ses forces ardentes contre l'humidité froide de l'eau, bouillant, fumant, s'enflant, s'espandant, sautant, petillant, craquetant : ainsi ne voit on icy que la fumée et on n'entend nuict et jour autre chose que les mousquetades cracqueter, tant de l'un que de l'autre costé de la ville; le courage et la magnanimité de nostre garnison estant allumé dedans leur cœur se resveille de plus en plus par tous les efforts de l'ennemy et fait faire à nos soldats choses qui surpassent les forces naturelles de leurs corps. Ils ont presques tousjours le casque en teste, la cuirasse endossée, la pique ou le mousquet en la main, ne cessans de charger et descharger, jusques-là qu'ils ont les mains et les faces noires de la poudre comme celles des charbonniers et leurs poictrines toutes froissées des mousquets qui les heurtent incessamment de leurs afusts.

Chacun satisfait à tout le monde, mais ne satisfait pas pour cela à soy-mesme, pour l'insatiable désir qu'il a de s'acquitter de son devoir fidellement et dignement. Les bourgeois considèrent ceste promptitude et fidélité admirable de nos soldats, négligeans et prodiguans la santé et force de leurs corps d'une telle gayeté de cœur, qu'ils ayment mieux enfondrer leurs poictrines et énerver tous leurs membres, que manquer tant soit peu à leur devoir. La charité qui nous enseigne de bien faire à tous, esmeut quelques bourgeois qualifiés à inventer quelque moyen, pour soulager les mousquetaires tant foulés et harassés à force de tirer. Ils s'advisèrent donc (dés le commencement que l'ennemy faisoit ses approches) de faire des coussinets de toille emplie d'estouppes, cotton et autres matériaux, qu'ils distribuoyent aux mousquetaires, pour les attacher sur leurs poictrines, afin qu'appuyans sur leurs mousquets en les deschargeans, ils ne se blessassent davantage. Cecy fit grand bien aux soldats et les soulagea en telle sorte, que depuis ce temps-là ils n'estimèrent que jeu et passe-temps, ce qui autrement leur estoit un travail pénible et intolérable. *Ce remède de petite despense est de grande conséquence.*

Mais, pour gaigner temps, allons voir arriver un basteau de *Zélande* chargé de planches et puis deux de *Dordrecht* amenans une infinité de fascines de toutes sortes. Ce mesme matin dés le poinct du jour, nos gens ont du costé du nort fait sauter une mine, que l'on estimoit avoir esté trouvée de l'ennemy, laquelle n'a pas seulement dévalisé et

endommagé ses ouvrages de beaucoup, mais aussy emporté plusieurs de ses soldats, qui ne s'estoyent point préparés à un voyage si soudain ; ceste sourde Diane les endort aussy tost qu'elle les resveille et ils s'enterrent en mourant et se meurent en enterrant, sans qu'ils ayent un autre *de profundis* pour le présent. Le temps de desjuner estant venu environ huict ou nœuf heures, on luy appreste une mesme sausse du costé du midy, hors la porte d'Anvers. On fait jouer une mine qui démolit sa demilune fort avant et fait perdre à quelques affammés et alterés en un moment, tout appétit de manger et de boire.

Nos mineurs travaillent jour et nuict à bastir et apprester sous terre ces purgatoires qui nettoyent le monde des ordures espagnoles et immondicités italiennes. On fait des belles mines assés à l'ennemy ; mais on les luy fait payer bien cher[1]. Car ce mesme jour après disner fut au costé septentrional par charge des chefs de guerre mis le feu en une mine, qui joua si bien, que l'on en vit plusieurs eslevés bien haut en l'air et ses ouvrages grandement endommagés. Sur cela nos gens font une sortie, passans jusques au dedans des tranchés de l'ennemy, ne plus ne moins qu'un orage effroyable, abbatans à leurs pieds et tuans tous ceux qu'ils rencontrent : le reste ayant pris la fuite et laissé place belle aux nostres, ils prennent pour leurs despouilles plusieurs

[1] On voit que si la charité chrétienne des trois pasteurs ne reculait ni devant les anathèmes, ni devant les injures, leur gravité ne les empêchait pas de se permettre des calembourgs d'un goût douteux.

casaques espagnoles, des habits doublés de veloux rouge, de l'argent, des partuisanes dorées, des pèles, louchets et autres instrumens, armes et munitions de guerre, que ces povres Castillians ont abandonné saisis de ceste espouvante. En ceste sortie fut tué le lieutenant du capitaine *Cousin* et celui du capitaine *Bastillegio*, avec un gentil-homme françois surnommé *de Petibos*, un des volontaires dont a esté parlé ci-dessus en commun; et puis fut blessé le capitaine *Oom Kées*, que son *Excellence* a employé dés le commencement de nostre siège jusques à la fin, à la direction, inspection, promotion et réparation des ouvrages, selon les occasions qui se sont présentées[1].

Et nonobstant tous ces heureux succès que Dieu donne à nos armes jour pour jour, si est ce que quelques uns sont tant ignorans ou mal affectionnés à nostre patrie, que de juger ceste ville asseurément perdue : l'accomparans à ce fer de la coignée tombé en l'eau[2], et nous estimans enclos comme dans un gouffre d'où il n'y a aucune sortie. Les marchans d'*Anvers* pensent nous donner la fièvre et faire une bresche large pour entrer à pied et à cheval en nostre ville, à cause des commissions qu'ils ont donné en *Amsterdam* et *Middelbourg* de gager pour grandes sommes d'argent, que la ville seroit rendue

[1] « Les 23 et 24, ceux de dedans firent jouer plusieurs mines « tout autour de la ville avec perte de plusieurs de leurs enne- « mis, ce qu'ils firent de tant plustost qu'ils n'eussent fait, qu'ils « craignoient que l'on leur fit le semblable. » — *Histoire journaliere*, p. 23.

[2] Rois, 6, 6.

au bout de trois mois[1]. Mais tout cela ne nous débauche point; car nous savons, *que l'Éternel donne force à celuy qui est lassé, et multiplie la vertu à celuy qui n'a aucune vigueur. Les jeunes gens se lassent et se travaillent, voire les jeunes gens d'eslite tombent tout à plat. Mais ceux qui s'attendent à l'Éternel cueillent nouvelles forces : les ailes leur reviennent comme les aigles : ils courrent et ne se travaillent point : ils cheminent et ne se lassent point*[2]. Et pourtant nous nous consolons sur cela, croyans qu'encor que nous fussions réduits à l'extrémité, si est ce que nostre Dieu nous peut délivrer, tout aussy bien que le fer qu'Élisée fit remonter et nager, ayant coupé la branche d'un arbre qu'il fit tomber en l'eau. Nostre Dieu a fait croistre un *Oranger*[3] en nostre patrie, lequel l'Espagnol pense avoir par la main d'un meurtrier retranché du milieu de la terre sans espoir de ressource; mais ses branches demeurées au milieu de nos eaux troubles, verdoyent et fleurissent, si bien que par la grace de Dieu ces païs (qui sembloyent pancher à leur désastre et s'enfonser en ruine) surgissent et lèvent la teste par dessus les ondes enragées dont l'*Espagne* menace de les abysmer. Ce mesme jour est ce que,

[1] D'après ce passage, il semble que la manie des paris existait déjà et, chose étrange, c'étaient les citoyens des pays en guerre qui pariaient en faveur de leurs armées, contre les habitants des pays ennemis. Il y avait un sentiment de probité très grand de la part des vaincus, ils payaient volontairement aux vainqueurs le prix de la gageure !

[2] Esa, 40

[3] Cet Oranger, c'est Maurice de Nassau, prince d'Orange, fils de Guillaume le Taciturne.

l'homme de le dextre de nostre Dieu, celuy que l'Eternel s'est fortifié[1], pour l'amour de nous en tant d'occasions signalées, *Monseigneur le Prince d'Orange* (auquel le Seigneur a fait ceste grace de se faire aimer et obéir au dedans, redouter et admirer au dehors) descend avec son armée, partant du fort de *Schinck* et devallant au long de la rivière appellée la *Wale* et faisant le rendés-vous de toutes ses troupes à *Geertruydenbergue*. Tout ce grand corps et ce *prince*, qui est encor plus grand que tout ce qu'il mène, bouge après avoir bien asseuré le quartier d'en haut, pour venir desgager ceste ville assiègée. Un signe manifeste et tesmoignage indubitable de sa prudence, vigilance, magnanimité et fidélité accoustumée en la conservation des provinces confédérées : auquel appartient non seulement le tiltre de *Père de nostre patrie*, estant la foudre de sédition, la colonne de justice, la forteresse d'authorité; mais aussy de *Pére des soldats*, estant le Pédagogue de ceux qui sont nés au mestier de *Mars;* tousjours résolu en son courage, tousjours courageux en ses résolutions, constant aux affaires, vigilant aux occasions, prévoyant aux choses douteuses, modéré aux prospères, sage aux difficiles, qui jamais ne s'estonne aux combats, ne se trouble aux périls, ne cède aux malheurs; qui sçait ce qui se doit craindre et mespriser, ce qui se peut désirer et rechercher; qui fait raison à tous, la veut sçavoir de tout; prompt à destourner le mal et avancer le bien. Si tost que ce *prince* commence à bouger avec son

[1] Esa 28.

armée, nos cœurs tressaillent de joye et les ennemis tremblent saisis d'appréhension[1].

CHAPITRE LVI.

Munitions entrées; l'ennemy fait jouer deux mines; nos gens font une sortie: soixante cavalliers renvoyés; nostre mine joue et crève celle de l'ennemy; les garnisons circonvoisines affrontent l'ennemi; arrivée de l'armée à Geertrudenbergue; *réparation de nostre demi-lune du costé d'aquilon.*

Cependant donc que son *Excellence* descend et advance son voyage avec son camp, descendons et avançons vers la fin de nostre siège, entendans ce qui se passe au milieu de nous. Après avoir veu entrer un basteau de Zélande qui nous apporte de la poudre à canon, nous irons voir l'ennemy porter du costé du nort, où il nous fait jouer une mine, sans aucun dommage à nos ouvrages, blessant seulement un de nos soldats. Il s'estoit abusé et avoit mal pris ses mesures, en faisant sa mine trop courte, ou bien la grande haste qu'il a de nous offenser, luy fait précipiter et avorter son dessein à sa confusion. Les fruicts avancés contre leur saison sont souvent hors degoust et d'estime et les choses précipitées la proye du malheur et de la honte. Or voyant que ses mines s'esventoyent sans nous faire guères de mal d'une part et que d'autre part les nostres faisoyent grand

[1] Il y a certainement du vrai dans ce portrait de Maurice de Nassau, mais le souvenir de la mort de Barnevelt, jette une ombre sinistre sur ce brillant tableau.

dégast en son quartier, ses gens (comme des loups hurlans contre le ciel) crient tout haut de leurs tranchés à nos soldats : « vous n'estes point des soldats mais des schelmes et meurtriers, de nous traitter de telle façon; si nous gaingnons la ville, l'enfant qui est au ventre de sa mère en patira. » Cecy fait rire les nostres; car le courroux est vain où il n'y a point de force et on ne sauroit désirer meilleure musique que les larmes et plaintes de son ennemy. Cecy nous fait croire que ses *hombres*[1] ne sont plus qu'*ombres*, et que son courage est *vuidé et revuidé, voire tout espuîsé, de sorte que ce n'est qu'un cœur escoulé ; Il n'y a que tremblement de genoux, tourment ès reins de tous, leurs faces deviennens noires comme une marmite*[2]. Cecy nous fait louer l'Éternel, *qui a rebousché la pointe de l'espée espaguole, et ne l'a point redressé en bataille*[3]. *Qui a fait cesser sa splendeur, et a jetté par terre son throne, le couvrant de vergongne*[4].

Ceste journée et la nuict ensuivante se passsent ainsi, l'ennemy ne faisant autres escarmouches que de la langue. Mais le lendemain, après que le commissaire *Sehilperoort* eut receu un navire venant de *Delf* avec force mousquets, pèles, bales de mousquet et panniers, ceux qui vont vers la porte d'*Anvers*, voyent que l'ennemy du costé du midy, fait sauter une mine, qui fait tout autant d'opération que celle qu'il fit jouer hier de l'autre costé. Car tout son soin, toute sa peine, tout l'appareil et l'employ qu'il a fait ne nous blesse qu'un soldat. Tout son

[1] *Hombres* — signifie hommes en langue espagnole.
[2] Nahum 2. [3] Psea. 87.
[4] *Vergongne* — honte.

tintamarre et le bruit qu'il mène autour de nous, ressemble au bourdonnement des mousches irritées, lesquelles en picquant perdent leur aiguillon. Il perd son temps, espuise ses thrésors, consume ses hommes, pour en la fin faire nauffrage de toute sa réputation.

Et afin qu'il ne pense que nous dormions toute la nuict, ou que nous n'ayons plus de mines apprestées pour luy, ou que le courage nous soit failli, ou que nous ne vueillions plus rien attenter, nous reposans jusqu'à la venue de *Monseigneur le Prince*, nos gens font une sortie du costé du midy, environ nœuf ou dix heures du soir, taschans de l'amorser et attirer sur un petit purgatoire que nos mineurs luy ont préparé sous terre : mais il se doute bien de l'attrappe qu'on fait; l'expérience l'a rendu si advisé, qu'il ne s'avance plus si près de nos ouvrages, pour quelque belle offre qu'on luy face. Il se tient renfermé dedans ses retranchemens et se contente de se tenir à couvert, tirant quelques mousquetades sur nos gens.

Le jour ensuivant, fut trouvé bon par les sieurs du conseil de guerre, de renvoyer vers *Breda* les soixante cavalliers, que l'on avoit fait venir pour un peu de temps en ceste ville; commandement leur estant fait, ils s'embarquent et partent tout en diligence.

Or d'autant que l'on s'apperçoit que l'ennemy fait une mine du costé du nort, laquelle approche bien près de la nostre que nous luy avons préparée ; voilà pourquoy fut résolu par les commandeurs de la faire jouer promptement, afin de n'en estre prévenus

à nostre domage. Cecy réussit si bien, que la mine de l'ennemy estant crevée, il est contraint de reculer pour le moins vingt pas, et de s'aller retrancher autant en arrière par quelques nouveaux ouvrages qu'il haste tant qu'il luy est possible. *Les plus glorieux exploicts de guerre se font par prévention et n'y a résistence plus courageuse que celle qui va au devant de l'ennemy, duquel l'ombre ne doit jamais venir jusques sur la frontière de celuy qui veut avoir les coudées franches.* Ceste maxime s'observe très bien en nostre siège, ou l'on va tousjours à l'ennemy lors qu'il vient à nous, soit sur la campagne, soit sous terre, soit par retranchemens, soit par mines, soit par assauts, ou en quelque façon que ce puisse estre, on luy fait tousjours ceste courtoisie, d'aller au devant de luy, pour luy, abbréger son chemin[1].

Nous apprenons que quelques cavailliers de *Breda* s'estans mis aux champs pour cercher leur aventure, ont attrapé et amené prisonnier un lieutenant avec une partie des cavalliers de *don Gonsalves de Cordua*. Ceux de *Lillo* et *Liefkenshouck* sont souvent à la chasse et ne retournent pas qu'ils n'ayent bonne prise. Cest exercice est si coustumier

[1] « Les 25, 26 et 27 dudit mois, les assiégeans firent jouer « plusieurs mines, tant au quartier du North, qu'en celuy du « Sud, mais avec plus de perte de leurs gens que de ceux de « leurs ennemis. En l'effect de l'une de ces mines, il arriva une « chose bien extraordinaire, c'est qu'un Suisse et un Anglois « ayant esté tous deux enterrez la teste en bas et les pieds en « haut furent néantmoins sauvés par les leurs qui estoient ceux « de dedans. » — *Histoire journalière*, p. 23.

Le récit des trois pasteurs, bien qu'il soit d'une exactitude minutieuse, ne mentionne pas l'aventure de ces deux soldats.

et familier aux garnisons de la ville et isles *Ter Tholen*, que durant nostre siège, il ne s'est quasi passé un jour sans avoir fait quelque exploict sur le camp de l'ennemy, prenans de ses gens prisonniers et emmenans vingt, trente, voire quarante de ses chevaux en un jour. Ce loup se voit environné et si bien attaqué, que de quelque costé qu'il se tourne, sent les morsures et sa peau deschirée devant qu'avoir apperceu les veneurs qui le chassent.

Ce mesme jour receurent les sieurs du conseil de guerre nouvelles certaines, que son *Excellence* estoit en chemin avec son armée; le vent ayant esté contraire mesme avec grosse tempeste, les navires ne peurent venir que peu à peu, faisans toutesfois si bien leur devoir, qu'ils arrivent à *Geertrudenbergue* et entrent ce 27[e] du mois au canal d'*Oosterhout*, se logeans en bas et au-dessus du fort de *Steelhof*. Ces bonnes nouvelles nous font espérer et mesme croire asseurément que nostre siége ne sera pas de longue durée.

Mais celuy qui enyvré de bonnes nouvelles et de ses heureux succès se laisse emporter comme d'un torrent à la sécurité, ne pensant point aux traverses qui luy peuvent arriver, doit attendre sa desfaite et confusion pour la première nouvelle. Il y a des hommes si niais, de si mauvaise trempe et de si lasche posture (hommes que l'on peut dire de béguin et de baverolle[1]) qui ne sçavent que c'est de médiocrité

[1] C'est à dire faibles comme des femmes qui portent le *béguin*, ou comme les enfants auxquels on met une *baverolle* ou bavette.

et vigilance pour mesnager la prospérité[1]. Tout nous réussit à souhait jusques à présent en nostre siége; les nouvelles que nous recevons de dehors sont selon nostre désir. Si n'est-il pas temps de s'endormir pourtant, ains il est plustost temps de veiller et travailler autant que jamais. C'est pourquoy on fait relever, réparer et mesme renforcer du costé du nort, la demi-lune qui a tant esté disputée, à laquelle l'ennemy s'est attaché diverses fois; on y travaille ne plus ne moins que si le siège ne faisoit que commencer, regardans plus au futur et à ce qui pourroit advenir qu'à ce qui est passé. La prudence perce le temps à venir et voit les choses de loin. L'imprudence tire son autheur en une sanglante catastrophe. Ceste ville se peut à bon droit appeler la *boutique de la guerre,* comme *Xénephon* disoit de la ville d'*Éphèse*. Ce lieu où *Cadmée* semble avoir semé ses dents, formillière de soldats, qui ont et la prudence comme un flambeau allumé en la cervelle et le courage comme un feu ardent en leur cœur; ne plus ne moins qu'*Achille* en *Homère,* quand sa mère luy eut apporté les armes qu'elle luy avoit fait faire à *Vulcain*. Et voilà ce grand, ce magnifique et impénétrable bouclier que *Vulcain* forgea pour *Achille,* dans lequel il grava le ciel et la terre, l'océan, les nues, les astres, les foudres, les villes, les armées, les concions et les combats, bref, tout ce qui se peut voir au monde : ayant par là voulu faire entendre que la prudence et magnanimité rendent l'esprit de

[1] Il y a quelque chose d'oublié dans le texte et le sens de la phrase nous échappe.

l'homme plus invulnérable que le bouclier ne fait son corps. *Achille* alla à l'eschole pour apprendre à s'aider de ce bouclier. Le jeune soldat, qui n'a jamais veu champ de battaille qu'en peinture, combat que par l'oreille, qui tousjours hors du vent et de l'onde, parmi l'oisiveté a esté à couvert de l'orage, ne sauroit désirer eschole meilleure que celle-cy pour faire son apprentissage.

CHAPITRE LVII.

Munitions apportées; deux sorties de nos gens; son Excellence *prépare tout à* Geertrudenbergue; *munitions entrées; trois sorties de nos gens; une demi-lune faite et occupée des nostres.*

Or, pour reprendre nos erres, comme l'Estat ne se lasse point de nous envoyer force munitions, aussy ne nous peut-il ennuyer de le répéter à chaque fois, pour certaines raisons. Le vingt huictiesme donc sont envoyés de *Delf* deux vaisseaux chargés de poudre à canon, chevaux de frise, avec leurs anneaux et chaines et puis une grande quantité de panniers, avec plusieurs matériaux requis en nostre siège.

L'honneur (l'enseigne et le marteau de la vertu) qui fait que l'homme a tousjours le visage tourné vers l'ennemy et paroistre sur les ouvrages un pied en l'air et l'espée à la main, esmeut nos gens à luy aller donner la collation environ trois heures après midy. Ayans donc fait jouer une mine du costé d'aquilon, par le commandement du colonel *de Fa-*

mars, l'alarme se donne, nos soldats courrent et s'assemblent comme abeilles au son du bassin; tout à l'instant les voilà entrés dedans les tranchés de l'ennemy où ils le testonnent si gentiment de force grenades, mousquetades et puis à coups d'espées, de piques et mesmes de bastons, prenans pour armes tout ce qui leur venoit à la main, qu'en l'espace de demi-heure, que ceste escarmouche dura, il perdit bien cent hommes sur la place, sans les blessés qui estoyent en grand nombre, et dix-sept prisonniers qui furent amenés en la ville; entre lesquels y avoit un capitaine irlandois et un volontaire appellé *Semeines*, tous deux blessés dangereusement, qui moururent quelques jours après; parmi ces prisonniers fut recognu un jeune homme irlandois, qui apportoit sa sentence toute minutée et fut pendu, à cause qu'il avoit servi cest Estat et s'estoit enfui à l'ennemy. Nous y perdismes quatre ou cinq hommes et eusmes huict blessés, entre lesquels estoit le sieur *Guillaume de Nassau*, ayant receu un coup sur la main, le sieur de *Sainct Michel* une harquebuzade au tettin gauche et puis le lieutenant du capitaine *Pierre Besançon* ayant la cuisse brisée d'un coup de mousquet, qu'il avoit receu dedans les tranchés de l'ennemy, qui mourut quatre ou cinq jours après de ladite blessure. Les nostres firent leur butin des piques, espées, harquebuzes, mousquets, morillons, corcelets, escharpes et de l'argent qu'ils trouvèrent parmi les morts dedans les retranchemens de l'ennemy. On ne pouvoit rien plus désirer en eux, sinon qu'ils fussent plus hauts d'oreilles pour les alarmes et plus sobres pour les escarmouches. Car ils sont

tant eschauffés à attaquer l'ennemy, que les commandeurs ont de la peine à les retenir qu'ils ne sortent et puis se fourrent si avant aux sorties que l'on n'a point moins de peine à les retirer. Les chefs ne soignent qu'à mettre de l'eau froide en ces chauds bouillons.

Ceux-cy n'ont pas si tost mis l'espée au fourreau et leurs mains sont encores sanglantes de ceste escarmouche, que les autres du costé du midy, se préparent pour la nuict ensuivante, aller laver la teste à leurs antagonistes logés dedans le bois. Ils les attaquent si vivement qu'à force mousquetades et bales à feu qu'on leur jette, ils sont contraints d'abandonner leur tranchés, où ils en assomment une bonne partie et puis font la retraitte tout à leur aise avec peu de dommage. Et c'est ainsi que nos forces divisées de lieux, mais unies de volontés, conduites par les chefs dignes de telles charges, se conservent en elles-mesmes et s'employent à tous momens au service de la patrie[1].

[1] « Le 28, ceux de la ville, prenans garde que les assiégeans « advançoient grandement leurs approches au quartier d'entre « le midy et orient, tindrent prests grand nombre de soldats « pour soustenir leur effort et, sans les attendre, firent sauter « une mine et quant et quant (et au même instant), firent sor- « tie avec six vingt mousquetaires et plusieurs autres garnis « de hoyaux et picqs, sous la conduite du capitaine Famas « (de Famars), frère du colonel, et tuèrent bien cent einquante « de leurs ennemis, esplanans (aplanissant) leurs tranchées « et rempars, et emmenèrent dix-sept prisonniers, l'un desquels « estoit un capitaine anglois et un alfier, natif d'Anvers, fils « d'un Espagnol nommé Ximenès, homme hardy et de grand « conrage, car encore qu'il eust une jambe coupée et qu'il fust « prisonnier, si ne rebattoit-il rien de l'orgueil espagnol, fai-

Pendant ce temps *Monseigneur le prince* estant à *Geertrudenbergue*, employe le 28 et 29 de ce mois à apprester tout son cas et donner ordre à tout ce qu'il luy faut pour la conduite de son armée[1]. *Les grandes*

« sant infinies rodemontades, dont ceux de dedans ne se faisoient que rire. En ceste deffaite ceux de la ville gagnèrent « quantité de butin, d'argent, collets de bufle, mandilles et autres choses et s'y trouva en personne le seigneur Guillaume « de Nassau, fils naturel du prince d'Orange, qui s'y porta (comporta) vaillamment, combattant main à main avec l'espée un « fort grand espace de temps et fut blessé en un doigt.

« La nuict suivante le capitaine Clerg anglois faisant travailler ses soldats à une mine, en descouvrit une autre que faisoient les assiégeans; lesquels se voyant desconverts s'enfuirent pour la pluspart, les autres furent tuez et leurs habits et « outils emportez en la ville.

« La mesme nuict, le sieur Morgan colonel trompa les ennemis par un tel stratagème, c'est qu'il fit mettre plusieurs chappeaux sur des bastons, en sorte que les ennemis les pouvoient « voir, lesquels s'amusèrent à leur jetter plusieurs grenades en « regardant attentivement l'effect; cependant qu'il fit couler plusieurs soldats sur le ventre jusques au lieu où estoient leurs « ennemis et, les prenant par derrière, les tuèrent tous.

« En ce temps les assiégés recogneurent avoir fait démordre « à leurs ennemis de ce qu'ils avoient advancé cinquante verges du costé de septentrion et soixante de celuy de midy. » — *Histoire journalière*, etc. pages 23, 24 et 25.

[1] « Le vingt-neuvième, ceux de dedans donnèrent l'alarme « aux tranchées de l'ennemi avec seize ou dix-huit mousquetades dont fut tué le maieur des Wallons et un marquis « espagnol, ce qui fut cause que les Espagnols triplèrent leurs « gardes en cet endroit.

« Le mesme jour environ, quarante Espagnols se retirèrent « en la ville, portant les premières nouvelles de l'arrivée du « prince d'Orange à Gertruydenberg, menant avec luy la plus « grande part de son armée pour secourir la ville. » — *Histoire journalière*, etc., pp. 25 et 26.

L'*Histoire journalière* ne donne qu'un récit bien sommaire des sorties des assiégés qui paraissent cependant avoir eu une grande importance; elle est en retard pour annoncer l'arrivée de

charges demandent une grande vigilance et prudence. Mieux vaut sagesse que tous les instrumens de guerre[1]. Ce prince vertueux (duquel les premiers pas ont esté sous la caution de la main tutrice du seigneur, qui luy a mis la cuirasse avec le pourpoint et l'a voulu presques aussy tost armer que vestir) ce *Démétrius* de nostre siècle sçait bien que sa charge honorable est onéreuse et pesante; et pourtant ayant l'œuvre de Dieu en main, luy qui n'a pas encor sceu que c'est du repos et oisiveté, considère bien que sur tout maintenant il n'est pas question de reposer, comme on dit, le faix au col; mais que la diligence, le soin et la vigilance (qui par longue accoustumance luy sont tournés en nature) le doivent porter jusques à l'oubli de soy-mesme et de ses propres affaires. Il desrobe le sommeil de ses yeux, oublie le boire et le manger, et jour et nuict a son esprit bandé, n'ayant autre suject, autre fin, autre but, ni autre mire de toutes ses pensées, intentions, délibérations, conseils, desseins et actions que la défense de nostre patrie à la gloire de *Dieu qui est son droit*. Tellement qu'il

l'armée du prince d'Orange à Gertruydenberg, et elle attribue la connaissance de ce fait au rapport des déserteurs espagnols, tandis que, d'après le récit des pasteurs, le conseil de guerre en avait été informé dès le 27. Il est à présumer que le conseil de guerre n'avait pas voulu annoncer prématurément la nouvelle de la venue des secours, de peur de décourager la garnison et les habitants, si des circonstances imprévues retardaient l'arrivée du prince d'Orange. Dans cette hypothèse, la nouvelle aurait été connue du public, seulement après l'arrivée des déserteurs, et la plaquette, rédigée probablement sur des lettres particulières, a rapporté les faits connus de tout le monde et non les faits officiels.

[1] Eccles. 9-18.

peut à juste cause dire avec *Alexandre, que la fin de son travail est travailler.*

Mais pour ne sembler nous vouloir arrester à louer celuy que personne ne peut blasmer qu'à tort, poursuivans le fil de nostre histoire, nous verrons arriver deux basteaux venans de *Delf* avec grand quantité des fascines et planches, et puis, passans outre hors la porte de Steenbergue, nous voyons dix ou douze galants hommes en humeur de s'aller gourmer avec l'Espagnol, devant que desjusner. Et de fait si tost qu'ils sont entrés dedans ses tranchés *Seignor*[1] se mocquant d'eux leur tourne le dos, choisissant la fuite salutaire et aimant mieux laisser ses pèles, louchets et hoyaux à nos gens, que de se laisser testonner à l'ordinaire. Qui peut douter que cecy donne des tranchées merveilleuses au cœur du *Marquis Spinola?*

Nostre soldat a tousjours l'honneur à la main droite, marche à front eslevé, à yeux gaix et rians et qui a laissé à diverses fois son ennemy à mains vuides d'armes, le front tout blesme de peur et l'âme secouée d'appréhensions, n'osant lever les yeux devant gens d'honeur, comme obligé à une amende honorable et condamné à perpétuelle infamie. La vérité de cecy se monstre derechef par effect, lors que nos gens de ce mesme costé du nort, entre trois et quatre heures après midy, font sauter une mine et quant et quant[2] vont à l'assaut, entrans dedans les retranchemens de l'ennemy, les luy faisans quitter honteusement, le battans dos et ventre furieusement,

[1] *Seignor* — seigneur, c'est-à-dire les Espagnols.

[2] *Quant et quant* — en même temps.

n'espargnans ni grenades, ni mousquetades, ni canonnades; et après l'avoir poussé et chassé bien avant, avec grand' perte de ses gens, revenans parmi les morts semés en grand nombre, les uus prenent pour leur butin huict prisonniers, les autres apportent toutes sortes d'armes, de l'argent et des habits somptueux qu'ils ont osté à ceux qui ne s'en pouvoyent plus servir. Les nouvelles vindrent en la ville qu'un colonel de l'ennemy appellé *don Sebastiano* auroit esté tué à ceste saillie. La mort trouve aussy bien les grands que les petits, aussy bien le lyon que la souris, aussy bien le roy que l'esclave, le cèdre du Liban est aussy bien coupé que l'hysope. Nous y perdismes l'enseigne du capitaine *Cousin* qui receut le drapeau après la grande sortie où il s'estoit bien comporté, et puis un corporal du capitaine du *Bois*, avec encor cinq ou six soldats; les blessés furent sept ou huict, entre lesquels se trouve maistre *Henri Meyneker*, capitaine des canonniers, qui fut atteint tandis qu'il donnoit ordre pour jetter le feu artificiel vers l'ennemy et mourut de ses blessures quelques jours après.

La vertu et le courage de nos soldats n'eut jamais l'haleine courte ni la jambe lasse; leur carrière n'a point de bout, et il n'en va pas comme des bœufs de *Suse* ordonnés à tirer de l'eau pour les jardins du roy avec des grandes roues, et à certain conte de tours; qu'il n'estoit possible de faire passer, ni de gré ni de force. Tant s'en faut qu'aucun pense à forligner ou s'émanciper de son devoir, que tout au contraire il n'y a celuy qui[1] ne désire d'estre employé et ne craint

[1] *Il n'a celuy qui* — il n'y a personne qui.

rien tant que de n'en avoir quelque bonne occasion; par une saincte jalousie et envie innocente tous font à qui mieux mieux. Ceux du costé septentrional n'ont pas achevé leur rolle, que les autres du costé du midy montent sur le théâtre pour jouer leur personnage, entrés dedans les tranchées de l'ennemy, ils ressemblent au cheval généreux, qui ayant ouï le son de la trompeste et senti l'espéron, se met en fougue, desbande ses nerfs et s'en va la teste baissée fumant, escumant, bruyant, foudroyant au travers d'un escadron, couvert comme d'un tourbillon horrible, qui abbat et fracasse tout ce qu'il rencontre; ainsi l'ennemy est battu et chassé pour un temps hors de ses ouvrages, si bien que les nostres se servent de cest avantage, faisans une nouvelle demilune dedans celle que l'on avoit si long temps abandonnée et laissée vague, sans estre occupée ny de l'un ny de l'autre costé; ce petit retranchement estant encommencé, s'occupe, s'aggrandit et se renforce de plus en plus par nos gens, allans et advanceans vers l'ennemy : Vrais imitateurs d'*Alexandre* qui sur le bord de la grand' mer Océane fit sa prière aux Dieux, *que jamais capitaine ne poussast ses conquestes plus avant que les siennes*. Quelle langue sinon qu'acérée, quelle voix sinon que dorée, quelle grâce et éloquence sinon que céleste, quelles raisons sinon que nerveuses et pressantes, seroyent propres pour exprimer la louange que mérite ceste garnison? Qui eust pensé que tant de temps s'escouleroit, tant de force s'employeroit, tant d'argent se despendroit et tant de sang s'espandroit, sans gaigner un seul pied de terre, voire qu'au contraire nous ferions nos

approches vers l'ennemy, gaignans et prenans possession à sa barbe de ceste place, où il n'a jamais osé entrer et demeurer? Mais confessons vérité et donnons gloire à celuy *qui tient la mer bruyante enserrée dans ses bornes et empesche que toute enflée par l'eslération de ses vagues elle n'accable la terre, qui la rabbaisse et tient arresté tout court*[1]. C'est luy qui arreste nostre ennemy tout court; *qui rend les nostres une muraille d'acier bien forte*[2]; voire *l'Éternel mesmè est une muraille de feu à l'environ de nous, et est pour gloire au milieu de nous*[3]. Et c'est icy qu'il nous faut arrester, c'est icy qu'il nous faut laisser engloutir toutes nos pensées, paroles et actions, afin de ne faire tort à Dieu, aux hommes et à nous-mesmes.

CHAPITRE LVIII.

Munitions amenées; l'armée de son Excellence *et du* comte de Mansvelt *marché; la grande batterie de l'ennemy dissipée par les canonnades continuelles;* 24000 *livres de poudre consumée en trois jours; le* sieur Huyssens *député vers Zélande; l'ennemy attrapé par nostre mine qu'il a trouvée;* Albert Ambroise *estrangement né et préservé de la mort.*

Cette ville assiégée ressemble au poisson qui ne devient sale ni salé pour la tourmente, ni pour le sel de la mer; elle est plustost comme le *salemandre* qui, au lieu de se consumer prend force dedans la flamme ardente. Elle a ses justes proportions du

[1] Psal. 89, 10. [2] Jér. 15. [3] Zach. 2

corps aux membres et des membres au corps, toute entière et saine, toute artères et tendons, où rien ne bouge que le tout ne s'en ressente, toute recueillie en soy, comme s'il n'y avoit rien hors de soy, bien fournie d'armes, bien fortifiée, bien pourveue de munitions et de vivres en abondance. La vérité de ceci prouvée jusques à présent se ratifie encores à ce matin, lors que par dessus beaucoup de basteaux particuliers, on en voit entrer un venant de *Delf* avec quantité de planches et puis un de *Dordrecht* amenant multitude de clayes. A la mesme marée nous viennent lettres de *Breda*, qui nous advertissent des grandes préparations que *Monseigneur le prince* fait pour nous venir délivrer; et de fait ce dernier jour du mois son camp bouge de *Geertrudenbergue*, marchant au travers de la ville de *Breda*; celuy de monsieur *le comte de Mansvelt* part de son quartier qui estoit en la *Langestrate* et marche en mesme temps par dehors à l'entour de ladite ville, pour se mettre à costé de l'armée de *Monseigneur le prince*, logée és villages d'*Emmer*, *Haegh* et autres places circonvoisines.

L'ennemy estant adverti de ceci se haste autant qu'il luy est possible d'approcher vers nostre havre, lequel il tasche nous oster en advanceant sa grande et superbe batterie qu'il a commencé à faire du costé du nort, laquelle regarde droit et tout du long du havre. Mais comme la nature nous fait veoir les esclairs auparavant que nous faire sentir les rigueurs du tonnerre; aussy les sieurs du conseil de guerre voyant bien à quoy tend l'ennemy, y ont remédié en temps, n'espargnans chose quelconque

pour empescher cest ouvrage. On n'a fait que tirer et continue on encor de tirer jour et nuict, pour cendroyer et dissiper ceste machine superbe, jusques à crever et mettre en pièces plusieurs de nos canons, apprestans encor autant de batteries et d'artillerie que l'on pouvoit pour tonner là dessus. On luy fait bien entendre que ce dessein est plus difficile à exécuter qu'à résoudre. Nos canons et mousquets ne cessent jamais et luy rendent la place si chaude, que souvent réduit au désespoir il est contraint de tout quitter.

Les rats trouvent bien qu'il n'y a expédient meilleur pour se garder du chat, que de luy pendre une sonnette à l'oreille, mais nul n'ose entreprendre de l'attacher. Il se faut saisir de ceste place, mais qui sera si hardi? A chaque fois qu'il recommence à travailler, on le canonne si horriblement qu'il ne luy est possible de hausser une pouce de terre, tout s'abbat aussy tost qu'il s'eslève, tout se dissipe aussy tost qu'il s'amasse, avec une perte excessive de ses gens. Car plusieurs de ceux qui se viennent rendre afferment pour asseuré que le *marquis Spinola*, marchandant avec les ouvriers, promettoit à chaque homme qui travailloit en ceste batterie, dix patacons de 48 sols la pièce par nuict, et que le désir de gaigner 24 francs en si peu d'heures, avec beaucoup de belles persuasions adjoustées, en attiroit quelques-uns à la besongne, mais que de quarante hommes et plus entrans le soir en ce travail, l'on n'en voyoit le matin ordinairement que six ou sept revenir, laissans le reste enseveli en leur ouvrage. Tant ceste butte est familière et cognue à nos canonniers, qu'ils

addressent leurs coups aussy bien de nuict que de jour et ne sauroyent presques faillir quand ils voudroyent. Et ne faut pas estre esbahi que nous exerceons l'ennemy non seulement jusqu'à la sueur, mais mesme jusqu'au sang, en telle façon qu'à peine y a il pied de terre qui n'en soit empourpré et à peine fossé ou ruisseau qui n'en rougisse; car les officiers de l'Estat qui ont le maniement et la livraison de la poudre et autres munitions de guerre, ont notifié et donné à cognoistre, qu'en trois fois vingt-quatre heures, a esté consumé le nombre de vingt et quatre mille livres de poudre à canon, pour la défence de ceste place. Ceci estonne le *Marquis*, et (selon le rapport de ceux qui se viennnent rendre) le fait escrier, disant, *ils veulent tirer toute la Hollande, ou bien il faudra que toutes montagnes sablonneuses de son rivage deviennent poudre*. Ceste ville est comme une nue dans laquelle est enfermé le tonnerre, qui ne fait que bruire, gronder, tourbillonner, tempester, s'escartelant de tous costés, lançant ses feux et ses flammes de toutes parts comme la foudre qui, emportée par l'impétuosité du vent, vient fondre en terre; toute la campagne tremble et les fondemens des montagnes sont esbranlés par les efforts continuels de nostre artillerie tonnante. Jadis les *Romains* voyans le feu des *vestales* esteint, craignoyent la puissance de leurs ennemis et prenoyent cela presques pour un présage de la ruine de leur république; mais aussy tost que la plus digne des *vestales* eut trouvé l'invention de le rallumer par le bénéfice du soleil, ils commencèrent d'espérer pour les mesmes accidens qui les avoyent

fait craindre, croyans que le ciel leur avoit donné plus d'appréhension que de mal et plus de menaces que de coups. Ainsi ceste ville qui du commencement despourveue de beaucoup, voire quasi de toutes provisions, sembloit pancher à sa ruine, maintenant si bien fortifiée, gardée de si braves hommes et si soigneusement et abondamment pourveue d'artillerie et de poudre par la vigilance des sieurs députés, au lieu de craindre est si effroyable et redoutable à ceux qu'elle craignoit à leur arrivée, que le cœur leur tremble, le corps leur frissonne et les cheveux leur hérissent en la regardans seulement.

Et quoy qu'il y ait provision de toutes munitions à suffisance, mesmes pour plusieurs journées, et que selon toutes apparences tout le monde juge que l'ennemy ne la fera pas longue devant ceste ville; si est-ce que, les seigneurs députés de par l'Estat aiment mieux pourveoir à tout, long temps auparavant, qu'attendre tant que la nécessité les presse et précipite. *L'homme sage évite tousjours tant qu'il peut les extrémités et ne s'estime jamais si asseuré, que quelque changement ne luy semble pouvoir arriver.* Ils n'ignorent point l'histoire, qui racconte, qu'en une grande nécessité de vivres à *Rome*, *Pompée* s'en alla en *Sardaigne* et en *Sicile* pour faire provision de bleds; sa diligence faite, sur le poinct de s'en retourner vistement à *Rome*, une si grosse tourmente se leva, que les pilotes craignoyent de se mettre en la mer; mais luy s'embarquant le premier, commanda de lever l'anchre et dit tout haut, *il est nécessaire d'aller et non pas nécessaire*

de vivre. Paroles voirement[1] qui tesmoignent une magnanimité et fidélité louable envers sa patrie, mais il eust mieux valu d'y avoir pourveu à longues haleines, que de mettre et sa personne et la ville en ceste extrémité. Les sieurs susdits donc, présupposans, que le siège durant encor long temps, il pourroit survenir une tempeste continuelle de plusieurs sepmaines en ceste arrière-saison de l'année, qui empescheroit les navires de Hollande de nous apporter les munitions nécessaires, trouvent expédient de députer le sieur *Huyssens* vers les seigneurs du conseil d'Estat de Zélande, avec lettres de crédence, signées des sieurs *Vander Meeren* et *Huyghen*; pour remonstrer à leurs seigneuries la consomation extraordinaire et immense de poudre qui se fait en ceste ville et combien il importe à l'Estat de continuer en ceste despense pour nostre défense; en après, leur déclarer que voirement les sieurs du conseil d'Estat à la Haye ont non seulement jusques à ce jourd'huy très bien et abondamment pourveu à tout, mais aussy donné ordre pour l'avenir à ce que rien ne défaille ; néantmoins ils estiment du tout nécessaire, de peser meurement et penser sérieusement à ces empeschemens qui pourroyent arriver au détriment de l'Estat et d'y obvier en temps par voyes convenables. Estant arrivé à *Middelbourg* et sa proposition entendue des sieurs du conseil, la résolution est prise à l'instant d'envoyer une grande quantité de poudre et autres munitions les plus requises à ce que l'on en puisse avoir en réserve pour la nécessité

[1] *Voirement* — à la vérité : de l'italien *veramente*.

urgente. La prudence des supérieurs en un Estat est comme les veines d'or qui se trouvent en peu d'endroits et enrichissent la terre. Elle est le commencement et la fin des autres vertus, qui viennent à sa suite; elle en est la mère, la nourrice et la garde tout ensemble. O que la république est heureuse, qui est tousjours conduite par ceste guide-là !

Les veneurs enseignent à faire la guerre aux hommes, comme ils la font aux bestes; d'en prendre les unes par force d'armes, les autres par subtilité, comme ceux qui en courent aucunes à force, aux autres ils tendent des pièges et des laqs pour les surprendre. Il faut rompre nostre ennemy de quelque costé que ce soit. Il faut pour nous défendre luy faire la barbe à la nouvelle mode. C'est plaisir d'attraper le renard, quand il vient desrober les poulles et les rats lorsqu'ils viennent au fromage; tout le mesme passe-temps se voit aujourd'huy hors de la porte d'Auvers.

Car nos gens (s'apperçevans que l'ennemy avoit trouvé une de leurs mines et que sans doute il en viendroit prendre la poudre) ont trouvé bon de la boucher et apprester pour la faire jouer; mais pour ne faire faute à l'ennemy ils attachent premièrement une corde aux tonnes de poudre qui y sont encloses, faisans passer le bout d'icelle tout du long de la mine jusques dans nos ouvrages, où il y avoit une sentinelle posée avec commandement exprès de n'en bouger un seul pas. Si tost donc que ce soldat voit remuer ceste corde, il appelle les mineurs qui n'estoyent guères loin de là, lesquels y ayans mis le feu la font si bien jouer, que la poudre emporte

nœuf mineurs de l'ennemy, qui estoyent venus pour l'emporter et les délivrant de la peine qu'ils eussent eu de porter ceste charge pénible, les endort si subitement, que sans y penser, insensiblement ils se trouvent aussy tost morts que blessés et aussy tost ensevelis que morts et leurs amis se voyent soulagés des frais de leur enterrement : qui plus est, ceux qui se viennent rendre, asseurent que ceste mine emporta un corps-de-garde tout entier de cinquante hommes, qui estoyent en garde tout près de là. L'ennemy peut donc bien dire qu'il ressemble au dragon, lequel se nouant inconsidérément aux jambes de l'éléphant y trouve sa mort en y cerchant son vivre, et au loup que la faim fait téméraireument courir où il entent béêler la brebis, et tomber en un précipice où il laisse sa peau pour son escot.

Là dessus s'esmeut une alarme bien chaude. Le canon joue de part et d'autre sans interruption, redoublans et multiplians leurs coups à l'envie, à qui en tirera le plus; les mousquetades infinies ne font que craqueter parmi ce tonnerre ne plus ne moins qu'une grande quantité de sel jetté dedans le feu. Tout l'air et le ciel semble estre changé en flammes et fumées, et fut tué l'enseigne du capitaine *Couck*, lequel avoit receu son drapeau durant ce siège.

Et, comme ceux qui assiégés du feu sautent par les fenestres, ou ne plus ne moins que les vers sortent de la terre par centaines lors que jardinier frappe du pied en terre; ainsi voyons-nous sortir les soldats du camp de l'ennemy et abandonnans leurs tranchés, s'enfuir pesle mesle de toutes nations

l'un après l'autre, levans le chapeau en haut, crians tant qu'ils peuvent à nos soldats et se venans rendre jusqu'au nombre de quatre vingts hommes pour ceste journée; qui se plaignent que l'on les pousse avant comme brebis à la boucherie, qu'à coups de baston on les contraint d'aller escrimer contre le canon et de travailler aux ouvrages sans recevoir autre salaire qu'un povre pain du munition pour deux jours. *La crainte et la faim sont la ruine d'une armée, qui ne peut éviter une roulante dissipation, si on n'y remédie promptement*[1].

[1] L'*Histoire journalière* ne parle pas du combat d'artillerie qui eut lieu le 30 septembre, mais elle donne de très-curieux détails sur les faux bruits qui couraient à Anvers, et qui annonçaient la prise prochaine de Berg-op-Zoom, au moment même où les assiégeants allaient être forcés de lever le siége.

« Le trentième, dit ce recueil, entrèrent encore den la ville « quarante Espagnols confirmant les nouvelles précédentes (l'ar- « rivée de l'armée de secours).

« Ledit jour, ceux de la ville furent avertis par ceux de « Bréda, que le prince Henry (Frédéric-Henry de Nassau) de- « vait arriver ce soir à Rosendal avec partie de la cavallerie et « que le prince d'Orenge (Maurice) le devoit suivre avec le gros « de l'armée composée pour lors de vingt six mil hommes « de pied et huit mil à cheval.

« Ceux de la ville apprindrent encor par lettres d'Anvers, « que l'Espagnol y faisoit courre le bruict que tous les forts de « dehors la ville estoient pris, il y avoit longtemps, et que le « marquis de Spinola estoit logé dans les fossez, il y avoit bien « trois semaines, faisant conduire les mines jusqu'au dessous « du temple, lesquelles on feroit jouer à l'instant d'une célèbre « assemblée; que le havre estoit tellement incommodé qu'aucun « vaisseau n'y pouvoit plus entrer ne sortir: adjoutans que les « meilleurs canons et tout ce qu'il y avoit en la ville de quelque « valeur en estoit party à la bonne heure et qu'avant qu'il fut « huit jours la place seroit à la merci des Espagnols et que là « dessus se faisoient tous les jours des gageures en Anvers. Un

Ce seroit assés de ceste matière n'estoit que nous voulons gratifier nostre ennemy, par la description d'un coup admirable dirigé par la providence de Dieu. Car les lettres d'Anvers nous racontent et nous l'avons entendu depuis nostre siège de plusieurs gens dignes de foy, qu'une femme de soldat près du Raybergue au quartier de *don Cordua* estant allé puisser de l'eau en bas de la montagne, fut tuée d'une bale de canon tirée de la ville, qui la print par le milieu du corps, le mettant en deux pièces. Et comme elle estoit enceinte, au bout de son terme pour enfanter, ceux qui sont près de là s'estans apperceu de ce coup, y accourent et trouvans une partie de son corps tombé dedans le ruisseau, ils voyent l'enfant se remuer en la matrice parmi les entrailles qui flottoyent sur l'eau. Tout au mesme moment ils le retirent de là et l'emportent au quartier, où il est bien soigneusement gardé et entretenu et puis après emmené en *Anvers*, où il reçoit en son baptesme le nom d'*Albert Ambroise*, que l'Infante luy a fait donner. Dieu l'a miraculeusement préservé du feu et de l'eau. Le coup malheureux, qui oste la vie à sa mère le met bien tost hors de sa

« autre adjoutoit que l'on avoit desjà ordonné un gouverneur « pour la place, laquelle rendue, le marquis (de Spinola) s'en « yroit à Ter Tolleu en Zeelande, don Longo de Velasque à « l'Écluse, Cordova garderoit la campagne, de crainte que Maurice attentast rien et que Henry de Bergues et Anhold s'en « yroient avec leurs gens et les troupes de Bavière en Frise et « qu'en cette sorte, avant qu'il fust six semaines, ils seroient « maistres absolus de tout. Voilà le bruict que faisoient courir « les Espagnols en Anvers et autres villes de leur party. » — *Histoire journalière*, pages 26 et 27.

prison en ceste vie et luy tourne à un bien extraordinaire. Car l'Infante le pourvoit d'une bonne pension et donne ordre pour le nourrir et eslever ne plus ne moins que s'il estoit fils de quelque grand seigneur. Et de fait la chose le mérite d'autant plus qu'elle est sans exemple et que Dieu souvent préservant l'homme miraculeusement, le réserve pour quelque œuvre signalée qu'il veut exécuter par luy. Dieu le garde de ressembler à la vipère, qui naissant par la mort de sa mère, ne sert qu'à faire mal à l'homme par son venin : ains plustost Dieu luy face ce bien, que comme un vray *Cæsar* il employe quelque jour sa vie pour le salut de la patrie contre les estrangers, qui la contraignent à ceste longue et sanglante guerre. Voire le Dieu d'Israël luy face la grace de ressembler à *Moyse*, lequel estant en son enfance sauvé de la submersion, fut recueilli, nourri et eslevé *par la fille de Pharao jusques à luy estre pour fils; mais estant ja grand refusa d'estre nommé fils de la fille de Pharao; choisissant plustost d'estre affligé avec le peuple de Dieu, que de jouir pour un peu de temps des délices de péché: Ayant estimé plus grandes richesses l'opprobre de Christ, que les thrésors qui estoyent en Egypte.* Dieu luy face la grace *de quitter l'Egypte, ne craignant point la fureur du Roy*[1]; qu'il se démonstre un jour ennemy de tous idolatres courans après le bois et la pierre : bref, Dieu le vueille rendre un instrument de sa gloire, pour prendre la cause d'Israël en main contre *Pharao* et l'*Egypte*.

CHAPITRE LIX.

Son Excellence *marche avec son armée et pourvoit la ville de munitions; l'ennemy fait jouer une mine; prend une demi-lune, mais en est repoussé par nos gens, qui la reprenent et réparent, le capitaine* Gilles *blessé meurt peu après.*

Ce n'estoit sans mystère que les Egyptiens figuroyent leur prince par un œil et par un sceptre et le nommoyent *Osiris*. Car par là ils luy monstroyent qu'il devoit estre comme un *Argus* à plusieurs yeux, tousjours à cheval et au guet pour le bien public. Il est dit d'*Epaminondas* qu'il alloit tout seul revisitant les armes et les murailles, lors que les *Thébains* estoyent à faire bonne chère, disant qu'il veilloit et jeusnoit, afin que les autres peussent en seureté boire et dormir. Dieu nous a donné pour chef et gouverneur de nostre patrie un prince qui semble estre tout œil pour sa prudence et vigilance, tout cœur pour sa magnanimité invincible, tout bras et sceptre, pour son authorité inviolable et tout pied et jambe, pour sa fermeté et constance parmi les fatigues indésinentes qu'il soustient. Car tandis que le peuple est paisiblement conduit au dedans, il est aux champs avec son armée pour faire teste à l'ennemy; tandis que les bourgeois vivent à repos és villes et en leurs maisons, il est en campagne ayant la bruyère pour lieu de repos et le ciel pour couverture, exposé aux injures du temps et aux dangers de guerre; tandis que son armée se repaist

et repose, il veille et porte soin pour la bien asseurer, soit qu'il faille marcher avant, ou faire halte, ou se loger, il la conduit si bien qu'elle est comme si elle ne s'arrestoit jamais et comme si elle estoit tousjours campée; de nuict il pense à ce qui doit estre fait le jour ensuivant, de jour il ordonne ce que l'on fera la nuict prochaine. Et si la devise d'*Apelles* estoit, que pas un jour ne se passe sans avoir tiré quelque traict, à bon droit peut ce *prince* prendre pour sienne celle-cy, *Que pas une heure ne se passe sans avoir tiré quelque traict de l'art militaire, ou de la police.*

Ceste vérité se manifeste non seulement par le bon ordre observé en son armée, tant pour marcher ce premier d'octobre vers *Ten Houte*, que pour y loger commodément la nuict prochaine, mais aussy par le soin qu'il a de pourvoir ceste ville de tout, à ce que nous ne perdions un seul pied de terre, ni un seul grain de la réputation que ce siège nous donne. Car c'est par l'addresse de *son Excellence* que nous est envoyé de *Dordrecht* un vaisseau chargé de fascines, un autre de paille, un troisième de grosses palissades, doubles canons, affusts et clayes. De *Delf* et autres places de Hollande et Zélande arrivent plusieurs basteaux amenans force planches, poudre à canon, vieux voiles à faire des corps-de-gardes dedans les tranchés et autres munitions nécessaires.

L'ennemy tasche à l'entrée de ce mois de se faire une entrée en nos ouvrages du costé du midy, et pour cest effect il nous appreste une mine, laquelle il fait jouer dés le poinct du jour; mais n'endom-

mage rien qui soit nos gens, qui sont en garde aux extrémités de nos ouvrages, à raison que sa mine est trop courte environ de douze pieds. Ceste faute sert de belle escapade à nos soldats, car autrement nous y eussions perdu environ deux cens hommes. Tout le mal qu'il y fait, c'est qu'après avoir endommagé une de nos petites demi-lunes, il trouve passage et y entre d'une grande furie avec si grande multitude de gens, que les nostres se voyans accablés de la foule, trouvent bon de s'en retirer et luy quitter la place pour un petit de temps, combien que jamais ils ne quittent un pied de terre avec intention de l'abandonner pour tout[1]; tant s'en faut, que tout au contraire en leurs actions ils sont esgalement admirables et redoutables, faisans souvent voir en un seul jour à l'ennemy les quatre saisons de l'an : le printemps en la verdeur de leurs forces; l'esté en l'ardeur de leur courage ; l'automne és fruicts de leurs labeurs; l'hyver en la glace et en la froide crainte qu'ils luy lancent sur le cœur. Car si tost que le colonel *Morgan* s'approche d'eux, sa seule présence les rasseure, la troupe de réserve qu'il leur amène leur rallume tellement le courage, que sous la faveur de nostre canon et des grenades que l'on jette, ils fonsent l'ennemy et après une longue et furieuse escarmouche, ils le contraignent de desloger et abandonnant ceste demi-lune, de se sauver en ses retranchemens, sans qu'il en ose plus bouger un pas pour attaquer les nostres. Comme le dauphin suit la baleine pour estre conforté de l'ambre-gris

[1] *Pour tout*, — pour toujours.

qu'elle jette; ainsi cest œil martial et le courage des chefs attire les soldats et les fait suivre à la trace, comme après quelque odeur très-souefve et aggréable. Ces exemples ont plus de puissance pour attirer à leur devoir, que les bastonnades de l'ennemy à chasser avant les siens comme des esclaves.

Ce combat dura environ trois heures entières et furent apportées au magazin dedans la ville plus de soixante piques, que nos soldats avoyent rompu sur le dos des ennemis. Le nombre de leurs morts, que l'on voyoit estendus par terre, estoit environ de deux cens, sans ceux que l'on ne pouvoit veoir et qu'ils ont peu conter par après à leur aise, les logeans és tranchés, où ils se tiennent encor campés devant nostre ville. Ceux qui se viennent rendre ratifient et conferment le mesme, adjoustaus que l'ennemy a perdu deux capitaines et grand nombre d'*alpheros reformados*[1]. Car la multitude des assaillans estoit si grande et les troupes y estoyent si serrées, que nostre artillerie, nos bales à feu et nos mousquetades ne pouvoyent faillir de toucher quelqu'un et faire un horrible carnage. Nous y perdismes presques trente hommes et eusmes environ quarante blessés, entre lesquels estoit le capitaine *Clercq* qui fut bien tost regueri et puis la capitaine *Waltorffer* qui receut un coup de mousquet en la gorge, et en mourut peu de jours après. Ce grand *Scipion* disoit qu'il aimoit mieux la vie d'un *Romain* que la mort de cents ennemis. *Darius* s'est cent fois repenti d'avoir emporté *Babylone* voyant *Zopyre* mutilé.

[1] *Alpheros reformados*, — enseignes réformés.

Nous déplorons et pleignons plus la perte d'un tel capitaine valeureux, voire d'un de nos simples soldats, que nous n'estimons et faisons cas de la mort de plusieurs centaines de nos ennemis : car il n'y a presques soldat en ceste ville, qui ne sache aussy tost conduire que combattre, et aussy dextrement commander qu'obéir[1]. Qui ne souffriroit quelque esgratignure en ces profondes playes?

La perte néantmoins que nous faisons de nos braves soldats et le sang des blessés espandu n'est pas du tout inutile. Tout au contraire, le vaillant soldat n'est que plus courageux quand il voit de son sang et le bon luicteur ne lasche la prise pour quelque extension de nerf, laquelle il sent légèrement estant encore eschauffé. Les enfans embéguinés, les fols portans marotte, et les efféminés entre la quenouille et le fuseau palissent de crainte en voyans ces tragédies sanglantes; mais non ceux qui avec leurs courages et résolutions portent le fer et le feu, comme nouveaux *Hercules*, contre les monstres qui trainent l'horreur sur la face de la terre au milieu de la chrestienté. On dit que les chevaux que l'on nomme *Lyscopades*, pour avoir esté mordus du loup estans encore poulains, en devienent meilleurs et plus courageux. Tout le sang et les fureurs qui s'espandent à la défense de ceste place sont des vives et

[1] C'est là le grand avantage des armées chez les peuples qui jouissent, ou qui ont joui de la liberté et de l'égalité devant la loi. L'instruction étant accessible à tous et les soldats pouvant aspirer à tous les grades, il y a dans chaque troupe des sous-officiers instruits et capables, qui peuvent sans retard remplir les vides que la mort fait dans les rangs des officiers.

non tarissables fontaines, d'où coulent en l'âme des survivans un généreux désir de combattre, pour en avoir la vengeance, eslevant leurs cœurs en une grandeur et hautesse de courage, qui leur fait voir après les combats un trophée perpétuel dressé en mémoire de leur vaillance. C'est icy que se trouve ceste brave et généreuse response que fit *Crobylus* à ceux qui luy demandoyent, s'il vouloit mettre toute la *Grèce* en armes, et aux prises avec le roy de *Macédone?* Ouy, dit il, et aux robbes de dueil, et au convoy des funérailles publiques, et aux harangues funèbres, si nous voulons demeurer libres, et non pas nous assujettir aux *Macédoniens.* Car nos gens ayans repoussé l'ennemy en ses cachots, ils le tiennent enserré là dedans comme une tortue qui ayant receu des vives atteintes, n'ose tant seulement monstrer le bout de ses ongles. Et cependant qu'ils le tiennent ainsi saisi d'espouvantement, ils réparent à sa barbe la bresche que sa mine avoit faite en nostre demi-lune et raccommodent cest ouvrage en telle manière qu'il est beaucoup plus fort qu'auparavant. La crainte est la peste de nos âmes qui les transforme en girouettes, et traine l'honneur par terre pour en faire fumier et littière : le courage est la vraye et vive source de toutes belles et généreuses actions. Ceste crainte honteuse fait que nostre soldat ne craint rien, que son cœur est un boulevart inexpugnable, une muraille sans bresche et hors d'escalade contre l'audace de ses ennemis. Il a ceste crainte généreuse, propre et péculière[1] à un bon gendarme, qui ne craint autre

[1] *Péculière*, — particulière.

chose que d'offenser ses supérieurs par quelque nonchalance ou acte indigne des armes.

Les escarmouches du matin nous ont navré mortellement le capitaine des Suisses, la nuict prochaine nous apporte du costé du nort un accident tout de mesme nature, car le capitaine *Gilles de la Fosse*, sergeant major du régiment du sieur *de Famars*, estant un peu après minuict sorti des tranchés pour aller visiter les sentinelles perdues, et après avoir fait son tour, revenant vers le quartier, une bale de mousquet luy perce les deux joues, et le blesse si fort, qu'il en meurt au bout de cinq ou six jours; ce vieil soldat est regretté de tous, tant pour sa preud'-homme, que pour les bons services qu'il a rendus à l'Estat en plusieurs occasions et nommément en ce siége, où il a conservé et accreu ceste sienne réputation. En sa place a esté establi pour sergeant major le sieur *Guillaume le Levin* dit *de Famars*, capitaine d'une compagnie de ce mesme régiment, lequel *Son Excellence* a voulu honorer de ceste charge[1].

[1] L'*Histoire journalière* devance ici le récit des pasteurs; elle annonce, sous la date du 1er octobre, les précautions prises par l'armée espagnole en prévision de l'arrivée du prince d'Orange.

« Le premier octobre, ceux de la ville s'apperceurent que « l'Espagnol avoit transféré les canons du costé du North et « croyoient que ce fut pour les assoir sur les landes, pour la « bienvenue du prince d'Orenge. » — *Histoire journalière, etc.*, page 27.

CHAPITRE LX.

L'armée du prince d'Oranges *et celle du* comte de Mansvelt *marchent vers Rosendal; l'ennemy ne l'ose aller trouver; la sainte Cène célébrée; l'ennemy brusle ses quartiers, et commence à desloger.*

Nous tenons icy l'ennemy en eschec, tandis que ce grand guerrier le *prince d'Oranges* s'achemine pour luy donner mat; marchant par la bruyère de *Sprundel* en ordonnance de bataille droit vers *Rosendal* avec force attirail, pionniers, chariots, artillerie, et toutes sortes d'utensiles, engins, instrumens et munitions de guerre. Les compagnies extraordinaires des gardes avec plusieurs autres ayans la pointe, sont suivies de trois régimens françois, quatre régimens anglois, un régiment escossois, deux régimens allemans, un régiment walon, un hollandois, un zélandois, et un frison. Les troupes du *comte de Mansvelt* marchant à la main gauche de ceste armée, laquelle arrive peu après midy au bourg de *Rosendal*, et se loge avec vingt cornettes de cavallerie; *Son Excellence* donnant ordre pour quant et quant retrancher tout le quartier; car il mène tousjours ses gens si seurement, qu'il leur peut dire comme *Périclès* aux *Athéniens: Si autre que moy ne vous mène à la mort vous serés imortels.* L'ennemy envoye environ cent quatre-vingts chevaux pour recognoistre ceste armée, et voir ce qu'elle fait; lesquels s'approchans bien près et s'escarmouchans perdirent deux cavalliers sur la place, et prindrent un des nostres prisonnier.

On nous jette trois armées sur les bras, comme un *Cerberus* à trois testes, qui se va fortifier d'une quatriesme, ne plus ne moins que *Junon* envoya contre *Hercule* une *hydre*[1] pour le desfaire au berceau ; car l'armée du *comte Henri de Bergues* marche en toute diligence pour venir faire corps de troupes unies devant ceste ville. C'est maintenant que les désirs de nostre ennemy semblent s'aller accomplir. Voici la journée laquelle il a tant désirée. Car tout ainsi que *Benhadad*, roy de *Syrie* estant desconfit par une petite troupe d'Israélites qu'*Achab* fit fondre sur sa grande armée secourue de trente-deux rois; ses serviteurs pour l'encourager au bout d'un an à reprendre les armes, se mettre en campagne, et prendre la vengeance de ceste desfaite, luy disent : *Leurs Dieux, sont Dieux de montagne, et pourtant ont ils esté plus forts que nous : mais combattons contre eux en la campagne; pour vray, si nous ne sommes plus forts qu'eux!* Tout de mesme n'a on oui autre langage sortir de la bouche de nos ennemis depuis quelques années en ça, sinon qu'un défi par lequel ils provoquoyent le *prince d'Oranges* à se mettre en campagne, s'asseurans d'emporter la victoire. Il se tient, disent ils, tousjours serré dedans ses retranchemens et fortifications, il ne sort jamais de ses advantages; il ne fait que garder ses frontières, et se tient comme en garnison perpétuelle. Mais si nous le pouvions avoir seulement une fois en campagne, si nous le pouvions contraindre à une bataille, ce

[1] Ce ne fut pas une hydre, mais bien deux serpents que Junon envoya contre Hercule.

seroit bien tost fait de luy, et de tous ses povres huguenots, leur mémoire seroit en peu d'heures extirpée de dessus la terre pour jamais. Ainsi est-ce qu'ils parlent *se confians en homme et au bras de la chair*[1], comme si le nombre d'hommes donnoit la victoire, ne pensans point que *la délivrance appartient à l'Eternel*[2], et que *ce ne luy est non plus d'aider à celuy qui n'a point de force, qu'à celuy qui est en grand nombre*[3]. Vous diriés qu'ils n'ont jamais ouï parler de la victoire qu'*Abraham* avec cent et dix-huict serviteurs de sa maison obtint contre quatre rois, pour délivrer son frère *Loth*[4]. Et comme ils maintiennent l'insuffisance des Escritures sainctes, aussy ne semblent ils point croire que *Gédéon* avec trois cens hommes divisés en trois bandes mit en route et subvertit l'armée des *Madianites*[5]. Ils n'ont point appris és histoires que *Darius* et *Porus* furent desfaits par *Alexandre*, pour s'estre plustost fiés au nombre de leurs gens, qu'à préméditer le moyen de les bien conduire; qu'*Epaminondas* avec quatre mille hommes desfit l'armée de *Sparte*, qui estoit de six fois autant. Ils se mocquent de *Louis*, le dernier *comte de Flandres*, qui ayant réduit les *Gantois* à une extrême nécessité de vivres, les vouloit contraindre de se présenter à luy pieds et teste nuds, le hart au col, luy demandant pardon de leur rébellion; sans les asseurer d'obtenir pardon. Cinq mille de ces misérables n'ayans plus rien que les armes et le désespoir en main, sortent sur luy comme lyons

[1] Prov. 17. [2] Ibid 21. [3] Chron 14.
[4] Genese 14-14. [5] Juges 7.

affamés, et combattent si désespérément qu'ils passent par dessus le ventre de son armée qui estoit de plus de quarante mille hommes ; et le poursuivans pesle mesle dedans la ville de *Bruges*, le contraignent de quitter son chasteau, et caché dans la paille du lict d'une povre femme voir tomber cest orage sur ses sujects, jusques à ce que s'estant desguisé le lendemain il s'estime heureux de pouvoir sortir et sauver sa vie.

Or bien donc, le voicy celuy que vous avés tant désiré, le voicy *ce grand Maurice de Nassau*, vous l'avés maintenant où vous l'avés tant souhaité ; il est en campagne, et vous la donne aussy belle que jamais; c'est maintenant que l'on verra l'effort de ce monstre de votre *Ligue catholique*, si long temps couvée sous les ailes du *Pape* et en la fin esclose par la prattique des *Loyolites* en l'*Allemagne* ; c'est maintenant que l'on verra l'effect de toutes vos bravades, ayans amassé et fait descendre en *Brabant* toutes les forces que le *Pape*, l'*Empereur*, le *Roy d'Espagne*, l'*Allemagne*, les *Païs-Bas*, et autres vous ont suppéditées[1]. Que reste-il donc sinon que vous preniés ceste ville de *Bergues* comme une pomme que l'on cueille en passant, pour aller engloutir nostre petite armée, qui n'est qu'un desjuner pour tant de millions d'hommes assemblés en ceste province?

Le voicy ce prince généreux à la teste de son armée, comme un Comète brillant, comme un Mars

[1] *Suppéditées* — signifie *mettre sous les pieds*. Il est employé ici, sans doute, dans l'acception figurée de surélever les forces des assiégeants.

foudroyant, voire comme un Soleil environné de plusieurs luisantes Estoiles. Le voicy nostre *Gédéon* avec l'espée de l'*Eternel* en sa main, laquelle estincellant et flamboyant sur la bruyère de *Brabant* ramentoit[1] à l'ennemy la bataille de *Flandres*,[2], où il avoit tout à souhait, ayant desfait et selon sa perfidie accoutumée massacré les Escossois et Zélandois, tenant nostre armée en son païs, enserrée de ses troupes puissantes par devant, et de la mer par derrière; cependant il pleut au grand Dieu des armées bénir nos petites forces si miraculeusement, que l'*archiduc Albert* fut très-joyeux d'avoir trouvé le chemin pour porter des premiers les nouvelles de sa desfaite à *Bruges* et *don Francisco de Mendoça* d'avoir la vie sauve, pour aller capituler sa rançon à la *Haye*, à la délivrance de tous les prisonniers détenus captifs sous la tyrannie d'*Espagne*. C'est au nom de ce mesme Dieu des batailles que nostre *David* se met en campagne contre le grand *Goliath* avec tous ses *Philistins*. La cause qu'il a en main n'est pas la sienne, mais celle du Dieu vivant; pourtant *ne les craint-il point, et n'est point effrayé à cause d'eux. Car l'Eternel nostre Dieu est celuy qui marche avec luy pour combattre pour nous contre nos ennemis, et pour nous préserver*[3]. C'est luy qui fait eschine aux plus petits[4], pour abattre les plus grands quand il luy plaist.

[1] *Ramentoit* — rappelait.

[2] *La bataille de Flandres* — la bataille de Nieuport.

[3] Deut. 20, 3, 4.

[4] *Faire eschine* — c'est-à-dire, faire la courte échelle en tendant le dos ou l'échine à un camarade, qui veut atteindre un but plus haut que sa taille.

Cependant il nous faut confesser que durant la paix nous n'avons pas fait la feste avec Dieu prenans nos plaisirs aux dépens de sa gloire, accomplissans nos désirs, et pensans à nos affaires sans luy. Nous luy avons cueilli et préparé les verges et armé sa main vengeresse pour nous punir. Et voicy un temps trouble-feste, un son bruyant d'une musique autre que la fluste, l'esclat des menaces du tout-puissant, les effects de sa foudre, en somme les phioles de son ire versées sur la terre. Il faut que les enfans de Dieu en boivent leur portion avec patience, les lies estans réservées pour ses ennemis. Dieu ayant affligé son peuple en *Egypte*, luy prépare sa délivrance, et la ruine de *Pharao*. Il leur commande de célébrer la pasque en signe de ceste délivrance, la leur ordonnant comme un remède à la défiance, impatience et désespoir; mais non sans manger des herbes amères : Ainsi tandis que nous mangeons de ceste amertume des chastimens, avallons *l'aluine*[1] *et l'eau de fiel*[2], *et sommes repeus de pain des larmes et abbruvés de pleurs*[3], nous n'oublions et ne négligeons point ce jourd'huy, parmi les remuemens de ce siège sanglant, de faire la feste avec nostre Dieu, célébrans selon l'ordre accoustumé en ceste Eglise la sainte Cène de nostre Seigneur et sauveur Jésus-Christ, pour nous repaistre de la viande du sacrifice de nostre pasque immolé pour nous. Ce remède est très-puissant pour faire tarir les eaux amères versées sur nous et attirer le fleuve de la

[1] *Aluine* — synonyme d'absinthe.
[2] Jér. 23, 15. [3] Psal. 80, 6.

grâce de Dieu et les délices de ses bénédictions envers nous. Car c'est par ce moyen que Christ habitant en nous, nous convertit à luy, et mesme se convertit en nous, afin qu'il vive en nous et que nous vivions à luy, pour vivre à tousjours en luy après ceste vie mortelle. Ce seroit estre trop ingrats envers Dieu, de ne prendre ce remède souverain puis qu'il nous le présente.

Le peuple d'Israël n'eut pas si tost célébré la pasque en *Égypte,* que la mesme nuict il se vit délivré de sa servitude. *C'est la nuict qui est grandement à observer à l'Éternel, d'autant que lors il les retira du païs d'Égypte; ceste nuict-là est à observer à l'Éternel, pour tous les enfans d'Israël en leurs anges*[1]. Après avoir le matin repeu nos âmes au banquet de l'*Agneau,* nous retournons après midi pour continuer en ceste feste eucharistique selon nostre coustume. Devant que nos exercices de louange et actions de grâces soyent achevés, nostre ville qui souspire ses dernières plaintes subitement aspire à une prospérité qui semble se présenter à ses portes. Car ceux qui ont la garde aux ouvrages de dehors et sur le rampart remarquent que l'ennemy commence à plier bagage et faire ses apprests pour faire place vuide. Environ les trois heures il met le feu en son quartier du costé du nort, assemblant ses chariots et charettes toutes chargées, et sa cavallerie pour les faire passer vers le quartier qui est de l'autre costé de la ville. Les habitans de ceste ville voyans le feu advancer et croistre de plus en plus au quartier de l'ennemy, et

[1] Exod. 12, 41, 42.

que ses troupes de pied et de cheval passent sans cesse courans à grand' haste et en désordre vers l'autre quartier, commencent à croire qu'il veut desloger et lever le siège pour tout[1]. Et pour luy faire haster le pas, on luy envoye quelques bales de canon, qui servent comme d'esperons pour resveiller ses chevaux et les apprendre à galoper. Tant que le jour dure on ne voit autre chose, que ces lièvres sortis de leur giste et armés par les talons, traverser les champs d'une pleine carrière courans à perte d'haleine pour gaigner le Raybergue. Toutesfois sont-ils si honnestes, que bruslans tout le quartier, ils ne quittent pas leurs retranchemens tout à fait, mais les tiennent encor pour ceste nuict pourveus de gardes accoustumées, tandis que le reste bouge mesnage[2].

Le soir estant venu, l'ennemy commence à mettre le feu en l'autre quartier du costé du midy, donnant ordre à ses gens de demeurer ès approches, faire bonne garde ès tranchés et de tirer toute la nuict leurs mousquetades à l'ordinaire. Ce feu allumé des deux costés de la ville sur les hautes montagnes se voit de tout le païs d'alentour; la flamme de ceste embrasement monte si haut et donne un tel esclat en haut au ciel, que la réverbération ou réflexion d'icelle se voit jusques au milieu de la *Hollande*: les peuples de Hollande et Zélande voyans cecy sont en esmotion, ne sachans que penser; chacun en dit son advis, l'un est d'une opinion, l'autre d'une autre; l'un juge

[1] *Tout* — *toujours*.
[2] *Bouge mesnage* — lève le camp. On dirait aujourd'hui, plie bagage.

cecy, l'autre cela. La plus grande partie croit que l'ennemy lève son camp pour aller rencontrer et se battre avec le *prince d'Orange* et *le comte de Mansfelt;* nous nous esgayons en la lumière de ce feu que l'ennemy allume sur la cime de nos montagnes, comme d'un trophée eslevé devant tout le monde, pour faire voir à tous les peuples tant de l'un que de l'autre pôle la fuite honteuse de son armée superbe, le courage invincible de nostre garnison, mais sur tout la renommée redoutable de ce prince belliqueux, qui n'est accoustumé de voir la crainte que sur le talon de ses ennemis. L'histoire nous dit que *Cassander* ayant esté menacé d'*Alexandre,* s'imprima au cœur une telle frayeur, qui y pénétra si avant, que longtemps après, luy roy de *Macédoine,* et maniant les *Grecqs* à baguette, se pourmenant à la ville de *Delphes,* et y regardant des images, il en apperceut une d'*Alexandre* desjà mort et pourri au tombeau, dont il fut si effrayé que les cheveux luy dressèrent en la teste et ne se peut de long temps rasseurer. Pour faire trembler nostre ennemy il ne faut que le pourtraict de ce *prince* tiré au vif devant ses yeux, voire qu'un vent de sa venue, son nom une fois nommé pour mettre autant de glace sur son cœur qu'il a de sable sur ces hautes montagnes où il s'est logé[1].

[1] « Le deuxième, entrèrent en la ville quelques cent vingt « cinq soldats du siége et leur portèrent nouvelle de l'événe- « ment qui fut cause que ceux de la ville dressèrent tous leurs « canons vers la part où ils voyoient que leurs ennemis s'assem- « bloient et leur envoyèrent force canonnades pendant qu'ils se « mettoient en bataille.

« Ce mesme jour et la nuict suivante, les Espagnols deslogèrent

BERGUES SUR LE SOOM DÉSASSIÉGÉE.

CHAPITRE LXI.

Fuite de l'ennemy abandonnant ses quartiers avec toutes sortes de biens qu'il laisse pour butin aux assiégés, qui trouvent ses morts non enterrés; ses soldats exposés au feu amenés en la ville; le presche se fait au quartier du costé d'aquilon; les sieurs Manmaker *et* Huyssens *arrivés; action de grâces arrestée.*

Cléomène dernier roi de *Lacédémonie* a laissé une grande admiration de sa générosité, pour avoir avec les petites forces d'une seule ville de *Sparte* non-seulement résisté à toute la puissance des *Macédoniens*, et principalement d'un tel roi qu'estoit *Antigone*, des *Péloponésiens* et autres ennemis de la vertu *Laconique,* mais aussy tousjours assailli les ennemis sur leurs terres. Ceste ville de *Bergues* rend nos sens en extase, quand nous considérons qu'elle a soustenu les efforts de l'*Espagne* et de l'*Allemagne;* qu'une petite poignée de gens enclos en icelle fait si bien teste à l'ennemy, qu'elle réduit au désespoir trois ou quatre

« des quartiers de North et de Sud et ayant mis le feu aux deux
« quartiers demourèrent toute la nuict en bataille, envoyant le
« bagage devant, après lequel marcha l'infanterie en bon ordre,
« gardant la cavalerie pour l'arrière-garde.

« Ceux de la ville leur envoyèrent force balles de convoy « comme ils avoient fait celles de bienvenue. » — *Histoire journalière*, page 28.

armées, qui viennent fondre sur elle, les fait enrager de despit, abbayer la lune[1]; et après tant d'efforts emporter l'ignominie de n'avoir osé aller trouver son antagoniste sur le lieu où il se présente, non pas mesme attendre tant qu'il eust peu veoir de loin le bout de son pannache verd sur la bruyère de *Wouwe*. Qu'est-ce que faire amende honorable en la guerre? — Non pas en un parquet, teste nue, genoux à terre et la torche ardente au poing; mais la faire sur le théâtre de la chrestienté, voire de l'Europe, voire de tout l'univers, la teste couverte de honte, l'esclattant flambeau de sa réputation esteint et traînant ignominieusement par terre les trophées de ses victoires *Allemandes*, noircir sa mémoire de pusillanimité si long temps que le monde durera.

Quiconque voudra examiner à bon escient toutes les circonstances de son département, et en juger sainement sans passion, dira que voirement[2] la retraitte luy estoit très-utile et nécessaire du costé d'aquilon, mais qu'au lieu d'une retraitte de soldat, il a choisi la fuite du lièvre. Et pouvons à bon droit dire avec Esa. 33. *Éternel tu as eu pitié de nous : nous nous sommes attendus à toy; toy qui as esté le bras de ceux-cy dés le matin, tu es aussy nostre délivrance au temps destresse. Les peuples se sont escartés à cause du son bruyant, les nations se sont dispersées à cause que tu es eslevé. Et vostre butin sera ramassé ainsi que l'on ramasse les vermisseaux : on sautelera dessus iceluy comme sautellent les sauterelles.*

[1] *Abbayer la lune* — aboyer à la lune, crier inutilement.
[2] *Voirement* — en vérité.

Car si tost que le jour commence à poindre, nos soldats entrent en ses tranchés qu'il avoit quittés, et passent outre vers son quartier, où ils trouvent quelques corps-de-gardes encor garnis de mousquets, piques, corcelets et autres armes, avec quantité de bales, poudre et autres munitions de guerre. Le jour estant venu tout le monde va au butin, tant bourgeois que soldats, et trouvent des chariots et charrettes, des moutons vifs, de la chair apprestée, du pain, du vin et de la bière, des tables, bancs, selles et plusieurs sortes de meubles tant de bois que de fer, une infinité de pèles, hoyaux, picqs, serpes et instrumens de charpentiers et de mareschaux, sans les armes qui y estoient en très-grande abondance, et outre tout ce que le feu avoit peu consumer en l'espace de douze heures qu'il avoit duré.

Environ le disner il abandonne aussy son quartier du costé du midy et tire ses troupes tant de pied que de cheval vers *Woensdrecht,* descendant vers le rivage de la mer, où il fait halte, se cachant en certaines valées, tellement qu'il nous laisse voir une partie de son camp sur une montagne près d'un lieu appelé *Stalpaersandt.* Et comme les habitans de ceste ville n'avoyent fait qu'aller et venir depuis le matin, apportans force butin du costé du nort, ainsi en font-ils de mesme en ce quartier, lequel ils trouvent autant pourveu de toutes choses que l'autre[1]. Vous

[1] « Le troisième, au poinct du jour, ceux de la ville apper- « ceurent encor trois régimens qui furent salués comme les « autres.

« Voilà le succès du siége de Bergues sur le Zoom par le mar- « quis de Spinola, où l'on fait estat que l'Espagnol a perdu plus

diriés que ce sont abeilles sortans par centaines, et entrans avec leurs despouilles, revenans l'un avec son chariot tout plein, l'autre sa charrette, l'autre son cheval, l'autre une brouette chargée de toutes sortes de matériaux et munitions, l'autre apporte sur son dos deux ou trois cuirasses avec un pot sur la teste et un mousquet ou deux, ou autant de piques ou espées en ses mains. Ceste ville tire plus de profit de l'ennemy qu'elle n'eust jamais osé espérer. Cecy dura plusieurs jours quasi d'une mesme teneur, comme si les montagnes estoyent toutes munitions et toutes armes; mesme durant tout l'hyver ensuivant jusques au mois du may ne s'est quasi passé journée que quelques manans de la ville ou païsans de dehors n'ayent trouvé des armes ou munitions de guerre.

Qui eust jamais creu que celuy qui se vante d'estre maistre de la campagne, ayant une armée si puissante, deust quitter son quartier si hastivement et abandonner tant d'armes, que l'on en armeroit plusieurs mille hommes? Qu'auroit-il donc fait s'il eust perdu une bataille? Et quand bien il voudroit excuser cest abandon de tant de biens en ses quartiers, si ne peut-il en nulle façon s'excuser d'avoir laissé ses morts pour estre la pasture de la flamme ou des bestes sauvages, rendant la campagne de Brabant semblable aux îles des *Sirènes*, où l'on voit de loin

« d'un d'unze mil hommes qui ont esté tuez et deux mil qui « se sont rendus en la ville, sans compter ceux qui se sont reti- « rez ailleurs; la perte de ceux de la ville monte à six cents hom- « mes de morts et bon nombre de blessez.

« Ceux de la ville ont tiré pendant le siége deux cent mille « canonnades. » — *Histoire journalière*, pages 28 et 29.

les rivages tous couverts de carnage et blanchis d'ossemens de morts. Cecy n'est encor rien pour luy; combien que les payens et barbares auroient honte de le faire. Mais sa cruauté inhumaine et barbarie accoustumée se monstre évidemment en abandonnant ses soldats malades au milieu de son embrasement, et mesmes quelques femmes nouvellement accouchées. Jamais ne fut veu plus triste spectacle, ni trouvé mémoire plus honteuse d'une armée deslogée. Car icy se trouve un homme, là une femme malade à la mort gisans sur la campagne, ayans trainé leurs corps, pour se sauver du feu; d'autres sont trouvés bruslés dedans leurs baraques sur leurs licts, n'ayans point eu la force pour sortir; autres sont là gémissans et aspirans à la mort à demi bruslés[1]. Les spectateurs estans esmeus de compassion envers ces misérables, font tout ce qu'ils peuvent pour les soulager et secourir et mesme s'esvertuent jusques là que d'en amener plus de trente, tant hommes que femmes malades en la ville, dont les uns furent mis en l'hospital, les autres en autres places commodes, et receurent tous bon traittement, jusqu'à ce qu'ordre fut donné de les envoyer à ceux

[1] La cruauté de cette façon d'agir est malheureusement d'accord avec tout ce que les mémoires sur les guerres du XVIe siècle nous apprennent de la barbarie espagnole. Afin de ne pas laisser à l'ennemi les approvisionnements et les armes abandonnés par eux et, d'un autre côté, pour ne pas augmenter la masse énorme de bagages que les armées de ce temps-là traînaient toujours à leur suite, les Espagnols mirent le feu à leur camp. Ils paraissent s'être inquiétés fort peu de condamner ainsi au plus cruel supplice les malades et les blessés qu'ils abandonnaient lâchement et qui allaient devenir la proie de l'incendie allumé par leurs compagnons d'armes.

qui les avoyent si laschement et vilainement abandonnés. *Frapperais-tu de ton espée et de ton arc ceux que tu aurais prins prisonniers?* dit Élisée au roy d'Israël; *mets plustost du pain et de l'eau devant eux et qu'ils mangent et boivent, et qu'ils s'en aillent vers leur seigneur. Et il leur fit grand' chère, dont ils mangèrent et beurent; puis il les laissa aller, et ils s'en allèrent vers leur Seigneur. Depuis ce temps-là les bandes Syriens ne reviendrent plus au païs d'Israël*[1]. Le commandement de Dieu nous oblige à bien faire à nos ennemis, et sa promesse est un puissant aiguillon qui nous y incite. *Si celuy qui te hait a faim, donne luy à manger du pain et s'il a soif donne luy à boire de l'eau. Car tu prendras de la braise du foyer pour luy mettre sur la teste, et l'Éternel le te rendra*[2]. La cruauté naturelle de nostre ennemy monstre assés qu'il a tout une autre loy et foy, veu qu'il ne fait pas conscience d'abandonner ses amis malades et langoureux, non pas mesme d'allumer le feu pour les réduire en cendres. *Busiris* et *Phalaris* auroyent honte de cecy, l'un exerçant sa cruauté contre les estrangers, l'autre contre ceux qu'estoyent condamnés à mort. Et puis que l'espouvantement est la punition ordinaire des tyrans et oppresseurs, qui ne dira de nostre ennemy comme *Samuel* de l'armée des *Philistins* mise en désarroi par *Jonathan* et s'enfuyant à vau de route. *Il y eut effroy au camp, aux champs, et par tout le peuple, le corps-de-garde aussy, et les avant-coureurs furent effrayés et le païs fut esmeu; tellement que ce fut effroy comme envoyé*

[1] Rois. 6, 22, 23. [2] Prov. 25, 21, 22.

de Dieu[1]? Cecy n'est que commencement de douleurs. Le temps viendra qu'il se verra consumé du feu, dont il tasche d'embraser toute la chrestienté; et les cousteaux qu'il a forgé pour espandre tant de sang innocent se tremperont en ses entrailles. *Malheur sur toy qui fourrages et n'as point esté fourragé : et sur toy qui te porte desloyaument, et n'as point esté desloyaument traitté : si tost que tu auras parachevé d'estre fourrageur tu seras fourragé : si tost que tu auras achevé de te porter desloyaument, on te traittera desloyaument.*

Ceste ville a eu ses symptômes et ses jours noirs; mais ce jour est un jour de santé remise en son *en bon poinct;* levant le cœur et les mains au Dieu de sa délivrance et luy sacrifiant les bouveaux de ses lèvres. Et qui ne recueillera tous ses sens, pour ramasser l'esclatante et non jamais périssable réputation de ceste délivrance, qui comme les beaux rayons du soleil est espandue par tous les coings du monde? Pourtant est-ce que dès le matin fut faite la prédication avec action de grâces, au quartier du costé du nort, où la nation françoise avoit la garde. A quoy fut ce mesme jour plus amplement advisé par les sieurs du magistrat, à ce que les solemnités requises en une action tant signalée peussent estre deuement observées.

Tandis que le peuple ne fait qu'aller et venir, apportant autant de butin qu'il luy est possible de trainer vers la ville, et que les chemins s'accommodent pour y aller avec les chariots, voici arriver de

[1] Sam. 14, 15.

Zélande les sieurs *Manmaker* et *Huyssens*, ayans en chemin entendu les nouvelles de nostre délivrance par ceux qui les alloyent porter aux sieurs du conseil d'Estat à *Middelbourg*. Le terme du sieur *Huyssens* estant expiré il accompagne le sieur *Manmaker* chevalier, représentant le premier noble et premier conseiller en Zélande, qui vient succéder en sa place, ayant mesme commission et instruction de la part de l'Estat que les autres sieurs qui y ont esté députés jusqu'à préseut; pour la direction et conduite des affaires qui concernent la ville et le siège d'icelle.

Et comme desjà grand nombre de gens estoit venu des villes et places circonvoisines, pour voir la ville de *Bergues* délivrée du siège; aussy le dit sieur *Huyssens* partant le lendemain au soir vers *Hollande* rencontre une infinité de basteaux pleins de peuple qui s'achemine vers nostre ville, désireux de contempler ce théâtre où tant de sang a esté espandu. On ne laisse pas pourtant à l'accoustumée de faire la descharge d'un navire arrivé le jour d'hier de *Delf* avec grand nombre de planches et d'un venu de *Middelbourg* apportant grande quantité de poudre et autres munitions, que l'Estat continue encor d'envoyer, nonobstant la délivrance de la ville.

Dieu en bastissant le monde a fait au rebours des hommes qui bastissent. Les hommes commencent par le fondement, mais Dieu a commencé par le toict. Il a estendu les cieux devant que fonder la terre. Les œuvres naturelles de Dieu nous sont des instructions spirituelles, afin que nous suivions cest ordre, soit en adversité, soit en prospérité, commençans tousjours par le soin des choses célestes. Les

terriennes viendront au second rang, pour y penser non par amour ou par dessein, mais par nécessité, et autant qu'il est requis pour n'estre point cruel contre les siens, ou ennemy de la patrie et de soymesme. Toutes choses sont faites pour la gloire de Dieu. C'est par là qu'il nous faut commencer, et c'est là qu'il nous faut terminer toutes nos actions. *Je suis vivant, dit le Seigneur, et la gloire de l'Éternel remplira toute la terre*[1], et *je seray sanctifié en ceux qui s'approchent de moy, et seray glorifié en présence de tout le peuple*. Pour estre glorifié[2] il abbat les rois et renverse les empires en sa cholère[3], comme il dit à *Pharao: Je t'ay suscité à ceste propre fin, pour démonstrer en toy ma puissance, et afin que mon nom soit annoncé en toute la terre*. Dieu a frappé nos ennemis d'estourdissement, destourné leurs conseils, il les a aveuglés et dissipés en la pensée de nos cœurs; il a fait que les puissances du monde heurtans contre ceste place ont esté brisées comme un verre contre un rocher, *envoyant son espouvantement devant nous, et effroyant le peuple vers lequel nous allions, faisant tourner le dos de tous nos ennemis devant nous*. Il n'y auroit rien de plus injuste que d'ensevelir ces bienfaits de nostre Dieu par oubliance ou ingratitude; il est impossible que Dieu ne soit glorifié en quelque façon. Car qui ne le glorifiera volontairement, le gloriefiera par contrainte. s'il n'est glorifié par nous, il sera glorifié en nous. Afin donc que nous soyons hérauts de sa gloire et non exemples de sa justice, les sieurs du Magistrat

[1] Nomb. 14, 21. [2] Lev. 10, 3. [3] Exod. 9, 16.

ayans meurement pensé à cecy, par l'advis des sieurs députés, trouvent expédient d'ordonner le jour ensuivant qui sera le quatriesme du mois, pour avec toutes solemnités célébrer ceste heureuse délivrance, à la gloire de Dieu, admonestans tout le peuple sérieusement de s'y préparer deuement et de se trouver en l'assemblée où la prédication se fera et actions de grâces seront publiquement rendues à l'Éternel.

CHAPITRE LXII.

Halte de l'ennemy jusqu'au lendemain; les spectateurs viennent en grand nombre; Son Excellence *vient vers Bergues; lettres du commandeur de Steenbergues au* Marquis; *l'action de grâces solennelle remise au lendemain; les sieurs députés et les magistrats saluent les* princes, *qui vont voir les quartiers du costé du midy; deux tambours de l'ennemy venus;* Son Excellence *va voir les quartiers du costé du nort, et retourne à Rosendal; ouvrages démolis; l'ennemy marche, n'ayant rien gaigné par force ny par trahison; on le laisse aller sans l'attaquer.*

L'ennemy se trouve acculé et terrassé d'espouvantement, et voyant que son gendarme a l'âme mousse[1] et rabbatue il ronge son frein, le fiel luy grossit, et les esprits luy fument de chagrin, despit et indignation; il fait halte jusqu'au lendemain, et se brave de cela, comme le cocq battu qui va chanter sur le fumier, et pense par là excuser sa fuite à tous

[1] *L'âme mousse*, — pour *molle;* le masculin étant *mou* au singulier et *mous* au pluriel, les auteurs ont calqué là-dessus le féminin.

ceux qui la trouvent de mauvais goust : Mais toutes excuses ont les palles couleurs, quand la volonté cloche, là où les forces et le pouvoir ne défaillent point. Nul habit (diapré qu'il puisse estre) ne pourra couvrir sa vergongne, pour faire trouver belle ceste halte, qui n'est qu'une bravade fuyarde, l'abbayement[1] d'un chien battu se cachant en un trou duquel il veut faire le mauvais. S'il vouloit confesser la vérité, il diroit que la nécessité l'y a contraint, ne sachant comment il pourroit avec bon ordre asseurer son artillerie et ses munitions, qu'il désire de faire passer vers *Anvers* et *Malines*. Pourtant fait-il prudement de se loger en une place, dont la nature et situation est advantageuse, rendue presques inaccessible à cause de la mer, qui l'enceint par derrière, et des hayes et levées qui la garentissent par devant. Estaut donc bien marri de nous avoir laissé tant de despouilles, il ne peut moins faire que se camper en un lieu bien asseuré, d'où il puisse favoriser et mettre hors de danger ce qu'il a sauvé à la haste?

Le matin, si tost que les portes de la ville s'ouvrent, le monde y entre à la foule, et ne voit on tout le jour de tous costés que navires venans de *Hollande* et *Zélande*, et s'amassans comme une forest espesse depuis la teste jusques dedans le havre de la ville. Chacun se pourvoit d'un logis, mais le nombre des spectateurs est si grand, que les maisons ne les pouvans contenir, beaucoup s'accommodent dedans leurs basteaux qui les ont amenés. Vous diriés que la *Hollande* et *Zélande* se doivent espuiser de leur

[1] *Abayement*, — aboiement.

peuples, pour venir veoir ceste place, qui leur a fait ouïr le bruit de tant de canonnades et mousquetades en l'espace d'onze sepmaines.

Monseigneur le Prince ayant entendu que sa venue avoit desjà porté la peur dans le sein de l'ennemy, jusques à prendre la fuite, est désireux de voir l'estat de la ville et des ouvrages tant de l'un que de l'autre costé. Il s'achemine donc vers ceste place, estant accompagné de monsieur le prince *Henry Frédéric* son frère, et de monsieur le *comte de Mansvelt*, avec plusieurs chefs, colonels, seigneurs de marque, capitaines et officiers de son armée, suivi de trente compagnies de cavallerie; et estant venu au village de *Wouwe* il entend que l'ennemy avoit quitté le chasteau dés le matin, long temps devant le jour. Passant outre et advançant son chemin jusques sur la bruyère qui est près de nostre ville, on amène à *Son Excellence* un soldat de l'ennemy, qui venoit de *Steenbergues* desguisé en païsan, apportant lettres du commandeur de la dite ville au *marquis Spinola*[1], par lesquelles il luy signifie qu'il se trouve environné de tous costés de ses ennemis, logé en une place foible et de nulle défense, estant en peine comment il en pourra sortir avec honneur; et ce d'autant plus qu'il voit bien que le *Marquis* a levé son camp, et s'est retiré de la ville, tellement qu'il ne sçait en quel lieu il a logé son armée pour luy envoyer quelcun. Pourtant il le supplie de luy vouloir envoyer certaines nouvelles,

[1] Cecy est arrivé au retour de Son Excellence vers Roosendal, selon le dire d'aucuns. — *Note des auteurs.*

mander ce qu'il aura à faire, et donner l'ordre qu'il aura à suivre en toute occurrence. Le plus simple du monde voit assés que cecy est un tesmoignage manifeste et une preuve suffisante du désordre survenu en la retraitte du *Marquis*, causé par une terreur si grande, qu'il n'a point eu le temps ni le loisir de retirer toutes ses armes et munitions de ses quartiers, ny de faire marcher ses gens en troupes bien formées et rangées selon les règles et maximes de l'art militaire, encor moins d'avertir par escrit ou de bouche les garnisons de *Steenbergues* et *Wouwe* de son département, et leur donner quelque charge ou instruction, selon laquelle ils se pourroyent comporter à l'avenir. A bon droit donc peut on dire à l'ennemy, comme les sacrificateurs aux *Philistins*, *une mesme playe a esté sur vous tous et sur vos gouvernemens*[1]. Une mesme gelée a glacé les cœurs des grands et petits, qui tous ensemble s'estiment heureux d'estre eschappés à si bon marché. L'authorité du *Marquis* est affoiblie, son honneur tellement basanné[2] et sa grandeur tant mesprisée, que sans crainte d'estre repris, le crocheteur la traine de ses infames mesdisances et bouffonneries. Les langues mesmes d'aucuns prédicateurs servent de fuzil à ces mescontentemens et esmotions turbulentes[3]. Enfin le roy,

[1] Sam. 6, 4.

[2] On ne dirait pas aujourd'hui *l'honneur basanné*, mais l'honneur terni.

[3] Quand on fait intervenir Dieu dans les luttes armées, il est assez naturel d'imputer aux péchés des généraux la défaite des soldats; car, dans la croyance des deux partis opposés, les deux armées combattent pour la gloire de Dieu et le salut de la véritable Église. Spinola ayant échoué devant Berg-op-Zoom, a été

pour faire une emplastre à ce mal, a esté contraint par placcats publics de faire défense à tous de parler en mal de sa retraitte qu'il a faite de devant la ville de *Bergues*. Ce masque sert pour couvrir la témérité et audace de l'Espagne, mais en effect ce n'est qu'un ongle venimeux qui gratte sa playe et l'empesche de reguérir. La cuirasse de papier est ridicule en la guerre; il faut des exploicts valeureux pour se mettre à l'abri de la calomnie. Ceci sert plustost pour le noircir que laver. Aussy sa prospérité faite de verre *allemand*[1] devoit sa ruine à ce premier aheurt : Il faut que le corbeau qui se piafe si orgueilleusement avec les plumes d'autruy soit despouillé un jour et couvert d'opprobre. C'est chose juste que ceux qui ont affligé les autres soyent affligés à leur tour[2], et que ceux qui d'un orgueil insupportable se mocquent de tout le monde, soyent attrappés de la malédiction de Dieu, *pour estre en esbahissement, et dicton, et en brocarderie parmi tous les peuples de la terre*[3]. C'est ainsi que le Toutpuissant en son temps plonge les plus puissans dans le bourbier d'infamie et preste la main aux petits compagnons. C'est luy qui abysme *Pharao*, l'engouffrant en la mer Rouge; fait sentir le coup fourré de son indignation à *Achab*; chasse *Sancherib* par son

anathématisé en chaire; mais après la prise de Bréda, les mêmes prédicateurs l'ont probablement exalté comme un envoyé de Dieu, comme un ange exterminateur de l'hérésie.

[1] Le verre d'Allemagne était sans doute plus friable que les autres; c'est probablement pour cela qu'il sert de terme de comparaison pour les prospérités passagères de Spinola.

[2] Thess. 1.

[3] Deut. 28.

espée vengeresse arrière de *Jérusalem*, pour le faire tuer honteusement par les mains parricides de ses propres enfans; précipite *Nebucadnetsar*[1] de son trône pour aller manger l'herbe des champs; frappe de vermine cest orgueilleux tyran *Hérode*. C'est luy qui d'un seul regard fait baisser les plus hauts sourcils, et envoye cent pieds sous terre les plus crestés[2] estouffant tous leurs superbes desseins.

Mais pour changer de propos, sôrtons la ville, suivans le gouverneur, les colonels et chefs de nostre garnison, qui vont au devant de *Son Excellence*, et allons veoir arriver ce guerrier invincible, que tous attendent à cœurs ouverts. Tous mettent leurs âmes au large et en pleine liberté de se resjouir. Quel cœur ne s'espanouit d'aise, et quelle âme ne s'ouvre pour l'accueillir et bienveigner[3]? O que ceste douce rosée, qui nous distile des yeux à l'arrivée de ce premier capitaine du monde, nous roule tendrement par les joues, comme elle fit aux *Macédoniens*, lors qu'ils virent le sceptre de *Darius* en la main d'*Alexandre*; et comme à *Damaratus* le *Corinthien*, qui voyant *Alexandre* en la ville de *Suse*, s'escria les yeux tous coulans de larmes : que les *Grecs* desjà morts estoyent privés d'un singulier contentement, de voir *Alexandre* assis sur le thrône royal de *Darius!* Les resjouissances à sa venue, et les exclamations de tout le monde à la vene de ce *Soleil* sont plus aisées à

[1] Nabuchodonosor.

[2] *Les plus crestés*, — on dit lever la crête, pour témoigner de l'audace, agir avec outrecuidance.

[3] *Bienveigner*, — vieux mot qui signifie bien venir, souhaiter la bienvenue.

croire qu'à représenter. Quand les rues de ceste ville seroyent aussy larges que le chemin *Appien*, si seroyent elles trop estroittes pour le peuple qui sort au devant de ce *Prince* et le suit par tout où il va : Il u'y a assés de chapeaux ny de genoux pour le saluer : Ce ne sont que cris d'alégresse, qu'applaudissemens, que souhaits, que vœux, pour bénir sa venue.

Tout ce remuement du peuple allant et venant, sortant et retournant des champs à l'occasion de ceste arrivée de *Monseigneur le Prince*, est cause que la solennelle action de grâces ne s'observe pas selon la résolution prise le jour auparavant. Pourtant est-ce que les seigneurs députés des Estats généraux avec le magistrat, trouvent bon de la différer au lendemain, lors que le tout se pourra faire à bon loisir et par meilleur ordre, avec édification et glorification plus grande du nom de Dieu.

Ce qu'estant arresté, ils s'en vont donner la bienvenue à ces *Princes* près la porte de *Wouwe*, d'où ils vont (sans entrer en la ville) visiter les quartiers tant de nos gens que de l'ennemy, et donnent ordre pour la démolition des ouvrages de l'ennemy et de ceux d'entre les nostres qu'ils jugent inutiles. Estans donc venus sur la cime de la Raybergue, ils voyent une bonne partie des troupes de l'ennemy tant de l'infanterie que de sa cavallerie, faisans encor halte au mesme lieu; et furent tirés plusieurs coups de canon du bastion de la porte d'Anvers et d'une petite demi-lune hors de la dite porte, desquels aucuns tombèrent trop court, mais quelques-uns tombèrent au milieu des esquadrons de l'ennemy.

Son Excellence donne charge d'amener une pièce de canon ou deux sur la Raybergue pour tant mieux dire adieu à l'ennemy; mais à cause que les approches de l'ennemy n'estoyent pas encor démolies, l'incommodité fut trouvée trop grande, et le jour desjà trop advancé fait que (les susdits princes estans résolus de retourner à *Rosendal*) charge est donnée de ne rien bouger, ains de laisser pour quelque temps l'artillerie partout sur les batteries de la ville en tel estat comme elle est à présent.

Durant ce temps, la gendarmerie est toute en armes, les compagnies se mettent en ordre, avec les drapeaux desployés, et rangées au long des ouvrages font comme haye et palissade d'esquadrons où les princes passent. *Son Excellence* donne à cognoistre, et de parole et de contenance, le contentement qu'il a du devoir que tous ont fait durant le siège, pour la conservation de ceste ville. Si tost qu'il entre en la ville pour aller disner, toutes les troupes de ce quartier luy applaudissent de trois salves de mousquetades.

Après que *Monseigneur le Prince* eut disné, estant levé de table, on luy présenta deux tambours envoyés de l'ennemy, lesquels entre autres discours interrogés de la cause qui avoit esmeu le *Marquis* de desloger si hastivement, respondirent, en retirant les espaules, qu'ils n'en sçavoyent rien. *Vous venés*, dit Son Excellence, *avec vos rodomontades comme si vous deviés prendre la ville en trois jours et puis vous fuyés comme des povres compagnons;* c'est, répliquent-ils, la fortune de la guerre ; *Non*, dit le prince, *ce n'est pas cela, mais c'est que vous souste-*

nés une mauvaise cause. Car de fait, l'arsenal le mieux muni, l'armée la plus vigoureuse d'un prince, et son plus riche *Péru*[1] pour la solde, c'est de mettre le droit de son costé, et puis recommandant le tout, non au phantosme de la fortune, mais à Dieu, dire hardiment avec Cæsar : *Le dé en est jetté*. Quiconque a *Dieu pour son droit* ne demande rien au ciel qu'il n'obtienne, et ses voisins ne luy osent rien refuser. Que craint-il? — Et de qui n'est-il craint?

Les troupes du costé d'aquilon s'apprestent et se mettent en ordre avec leurs enseignes desployées, pour recevoir *Son Excellence*, qui va visiter leur quartier de bout en bout. Tous ses gestes et ses propos rendent tesmoignage évident que le tout est à son gré; et après avoir de toutes sortes de courtoisies amiables caressé les officiers, mesmes jusques aux soldats de ce quartier, pour leur vaillance et fidélité démonstrée en la défense de la ville, si tost qu'il part pour aller contempler les approches et le quartier de l'ennemy du costé du nort, toute la gendarmerie luy donne l'*adieu* de trois salves de mousquetades. Ayant fait l'inspection de ce quartier du *Marquis*, *Son Excellence* s'achemine vers *Rosendal*, accompagné des princes et seigneurs susmentionnés, et suivi de la cavallerie, qui prend le grand chemin de *Wouwe*, pour l'aller trouver sur la bruyère[2].

[1] *Peru* — Pérou. On dit au figuré le Pérou, pour la richesse, parce que l'or était tellement abondant dans cette contrée lorsqu'elle fut envahie par les Espagnols, qu'on l'employait aux usages les plus vulgaires.

[2] « Le quatrième de septembre (*lisez* octobre) arrivèrent à « Bergues sur le Zoom le prince d'Orange, le comte de Mansfeld

Dés lors on commence à rompre, abbattre, et démolir les ouvrages de l'ennemy et n'y a celuy qui ne s'employe à amasser le bois, le fer, les armes, les munitions et toutes sortes de matériaux, qu'il trouve ès batteries, tranchés et quartiers de l'ennemy; lequel ayant fait halte (ou plustost esté arresté par force de son attirail et armée de vivendiers) nous voyons marcher vers *Put* et quitter les marches du *Marquisat* [1], pour aller cercher autres contrées, où il pourra hyverner avec son armée toute deschirée et desmembrée.

Une chose faut-il que nous remarquions, qui semble estre fatale à ceste ville. Le venin est en la queue du serpent; et c'est à l'issue d'une foire, qu'il se faut garder des coupe-bourses. Le *Prince de Parme* ayant assiégé ceste ville en l'an 1588, ne voit aucune apparence de la prendre avec la peau de lyon, pourtant il se sert de celle du renard, ourdissant une trahison par laquelle il cuide [2] se rendre maistre du fort qui est au costé du nort de nostre havre; ce que luy estant failli, et réduit au désespoir, il lève le siège, perd la réputation qu'il avoit acquise par

« avec trente cornettes de cavalerie et furent receus de ceux de la « ville en grande magnificence et allégresse.

« Le mesme jour, le prince d'Orange, le comte de Mansfeld et « tous les colonels de la ville et autres officiers, allèrent visiter » les forts et ravelins, ordonnant sur-le-champ ce qui devoit estre « osté et explané (aplani), puis se retira le dit sieur prince pour » donner ordre aux autres affaires. » — *Histoire journalière*, page 29.

[1] *Les marches du marquisat*, — les frontières du marquisat de Berg-op-Zoom dont la ville du même nom était le chef-lieu et qui faisait partie du duché de Brabant.

[2] *Il cuide*, — il croit.

toutes ses victoires, et ne fait après ce temps-là plus nulles conquestes au Païs-Bas. *L'Italien*[1] ne change point de mœurs, combien qu'il change de païs. Nostre ennemy donc ayant veu qu'il ne pouvoit porter son pied sur la gorge de ceste ville, a voulu pour son dernier refuge employer sa prattique esprouvée par cy devant aux villes de *Deventer* et *Geertrudenbergue,* devenant de soldat marchant, pour faire girouetter quelques-uns et mettre leur fidélité en desbauche. Ce banquier d'*Italie*[2] entreprend de cavaller les esprits[3], et avec le hameçon de ses largesses leur faire avaller la trahison et perfidie; ose faire accoster les meilleurs serviteurs de l'Estat avec paroles toutes luisantes de doublons, promesses honorables et advantageuses de grandeur, et les ceindre d'un nuage d'or, comme *Jupiter* pour dépuceler la belle *Danaé*. Mais il ne trouve nulle prise en ces âmes toutes guerrières et toutes fidelles, consacrées de leur jeunesse au service de la patrie, et qui aimeroyent mieux une bataille qu'une conférence. Et outre ce qu'ils sont venus de trop bons lieux, et ont desjà trop longtemps porté les armes avec grand

[1] *L'Italien,* — c'est-à-dire le marquis de Spinola qui était de Gênes.

[2] *Ce banquier d'Italie,* — c'est encore de Spinola qu'il s'agit. L'Italie et la Lombardie surtout fournissaient de nombreux banquiers ou prêteurs à la Belgique. Le nom de Lombard en est resté aux établissements de mont-de-piété.

[3] *De cavaller les esprits.* — Le mot cavaller ou chevaucher est pris ici comme terme de manége, et veut dire dresser; les auteurs prétendent que Spinola a voulu dresser les esprits des défenseurs de Berg-op-Zoom à la trahison, en leur faisant de brillantes offres.

honneur, pour se souiller et leur postérité après eux de ceste tache odieuse et infame de trahison, ils sçavent trop bien qu'il n'y a point d'autre courtoisie à attendre de luy, que celle que le *Cyclope* dans *Homère* présente à *Ulisse*, en récompense du bon vin qu'il luy avoit donné: *Je te mangeray*, dit-il, *le dernier de tes compagnons*. Si le cheval de *don Louis* sçavoit parler, il n'en diroit pas moins. *Philippe d'Austriche* fut trahi par trois de ses capitaines, qui luy firent croire, le jour de la bataille, que l'empereur (qui les avoit prattiqués) estoit le plus fort; *Philippe* se retire; les trahistres[1] demandent à l'empereur ce qu'il leur avoit promis; il le leur donne en espèces fausses : et comme ils se pleignent de ce payement: *Allés*, dit-il, *ceux qui faussent la foy à leur prince, doivent estre payés en fausse monnoye.*

Ceste trahison estouffée en son berceau sera (moyennant la grâce de nostre Dieu) comme celle du *prince de Parme*, une barrière qui arrestera les cours des victoires du *marquis Spinola*. Les dernières conquestes du *prince de Parme* se font en la *France*, troublée des guerres civiles que l'*Espagne* y a suscitées et puis mourant il est emporté en *Italie :* les dernières victoires du *marquis de Spinola* ont esté veues en l'*Allemagne*, laquelle l'*Espagnol* a mise en combustion, qui sçait combien il est près de son retour vers *Italie?* et qui sçait si au lieu de venir assiéger ceste ville, il n'eust mieux aimé faire un voyage vers *Genua*[2], pour se recréer avec ses amis?

[1] *Trahistres*, — traîtres.
[2] *Genua*, — Gênes.

Quoy qu'il en soit, nous nous devons contenter de ce que Dieu nous donne pour le présent, *nous esjouissans et esgayans en luy; pour ce que nos ennemis sont retournés en arrière, estans tresbuchés et péris devant sa face.* C'est estre ingrat à Dieu de penser que ceste victoire est petite. Aucuns murmurent que nostre armée ne va fondre sur l'ennemy, pour l'exterminer tout en un coup. Plusieurs eschauffés d'un zèle inconsidéré le désirent, le conseillent, et ne crient autre chose; comme si la victoire estoit en leur main. Ce n'est pas tout de se jetter au péril pour tesmoigner une grandeur de courage. C'est une grande témérité de vouloir entreprendre une chose, où l'asseurance du danger est autant, ou plus grande, que l'espérance de l'exécution, encor que la victoire la plus périlleuse soit estimée la plus glorieuse. Ces fautes là sont supportables en un soldat, qui, comme celuy de *Lucule*[1], veut mourir ou estre riche; ou comme *Jason Phereus* qui tenoit la mort plus douce que sa douleur. Mais à un chef ces promptitudes sont reprochables, mesmement au victorieux : Car si le bonheur luy a sauvé la teste, la témérité en avoit voulu perdre un million d'autres; *Les fautes des grands ne sont jamais petites et se trouvent de difficile réparation en la guerre.*

Ce n'est pas moindre louange à un prince belliqueux, de brider ses passions, que faire tourner le dos à son ennemy, de savoir modérer au plus fort d'un carnage l'insolence du soldat vainqueur et domter l'animosité de son ennemy par sa patience.

[1] *Luculle*, — Lucullus.

Ce grand guerrier sçait vaincre, mais, qui est beaucoup plus, il en sçait user. Il a bien appris par l'histoire, que *Sertorius* renvoyoit *Pompée* à coups de fouet apprendre le mestier de la guerre, si le vieil précepteur *Metelle*[1] ne l'eust secouru. Tant d'autres qui pour estre *Cæsars* en courage, ne l'ont pas esté en bon succés.

Qui sera si fol que d'aller suivre ces grues qui sont accoustumées de s'envoler en l'autoume? Si nostre ville est asseurée, et, comme on dit, dans les murs de *Sémiramis,* si elle est au dessus du vent, et à couvert de la tempeste, ne nous doit-il pas suffire? Et ne seroit-ce pas grand'folie d'aller exposer son armée au hazard, pour attaquer son ennemy, qui a l'avantage du lieu et du nombre de gens, sans comparaison plus grand que celuy de nostre armée? Les victoires sont souvent menacées de desroutes et si cher achetées, que le coust en fait perdre goust. Voilà pourquoy ceux-là doivent estre estimés sages, qui espargnent le sang de leurs ennemis, pour espargner celuy de leurs sujects. Il faut qu'un prince se garde d'estre furieux comme *Cotys, roy de Thrace,* ou sanguinaire comme *Sylla;* et puis qu'il pense, que plus souvent la victoire n'est pas si heureuse, que le vainqueur et le vaincu en fin ne pleurent et lamentent. A quoy serviroit-il d'aller donner bataille à l'ennemy, quand bien mesme il y auroit quelque advantage et apparence de le battre? *Non, non,* dit Monseigneur le Prince, *ils se batteront assés d'eux-mesmes, et n'est besoin de les aller battre.* Car de fait

[1] *Metelle,* — Metellus

ce ne seroit que soulager l'ennemy, en luy ostant ceux à qui il doit grandes sommes de deniers, et en tuant ceux qui le mangeront et l'iront ronger cest hyver jusques aux os. Ce seroit luy oster la peine de contenter beaucoup de mescontens et d'accommoder toutes ses grandes troupes pour l'hyver qui luy va tomber sur les bras[1]. Il vaut mieux choisir le certain que l'incertain, et battre l'ennemy par l'ennemy mesme. Car comme disoit ce victorieux *Jule Cæsar*, ce n'est pas moindre honneur à un prince de vaincre par conseil, que par armes.

D'ailleurs il faut qu'un chef croye plustost à son expérience qu'à la fureur d'un peuple, ou à l'insolence des soldats. Car quelques fois, pour ne sçavoir que c'est de combattre ils demandent le combat, et font souvent leur apprentissage à la honte et à la ruine de ceux qui les ont creu et conduits. *Pompée* en est tesmoin, qui après avoir esté contraint par des beaux-fils (plus propres à entretenir des dames qu'à l'exercice de *Mars*) à donner bataille, ils eurent si peur (estans blessés au visage) d'estre disgratiés de leurs maistresses, qu'ils aymèrent mieux perdre leur honeur, que les bonnes grâces de leurs bien-aymées. Voilà comment il est dangereux de se laisser aller à la persuasion des peuples aussy prompts bien souvent à fuir de la bataille qu'à la conseiller. Il vaut mieux comme *Fabe Maxime*[2] costoyer son ennemy

[1] Ce passage prouve que l'on appréciait fort bien en Hollande les causes de la faiblesse de l'armée espagnole : c'étaient le désordre et la misère qui en est la suite inévitable.

[2] *Fabe Maxime*, — Fabius Maximus. Il est très-singulier que dans un temps où on latinisait le nom de tous les hommes

de costeau en costeau, et le contraindre à dire ce que *Hannibal* disoit de luy, *Qu'à la fin ceste nuée qui sied aux montagnes se. dissoudra en pluye.* Il faut prendre le temps et conduire par raison ses entreprises, et non pas se remettre du tout au hazard, ores que comme *Alexandre* tout luy succède à souhait. Le bonheur ne veut pas estre gouverné selon la passion des téméraires.

L'insolence d'un chef d'armée vient souvent de sa bonne fortune (comme parle le monde) ne sachant non plus que le *Tantale* de *Pindare* diriger une félicité. C'est faute d'esprit d'abuser d'un bon succés et de s'enorgueillir des choses qui nous réussissent heureusement à la guerre. Les victoires de *Hannibal* et de *Pompée* furent leurs propres desfaites, et n'eurent jamais plus puissans ennemis que leurs prospérités. *La prospérité est comme les verres, qui plus ils sont clairs et tresluissans plus sont-ils fragiles* [1]. Les hommes expérimentent tous les jours par la vicissitude, que les choses adverses procèdent des plus heureuses, et les fortunées des adverses. Mais comme la magnanimité supporte l'affliction d'autant plus qu'elle est pesante, ainsi la prudence mesnage la prospérité d'autant plus que l'affaire est incertaine.

La gloire suit celuy qui la fuit. Ce *prince* géné-

vivants de quelque renommée, on se plut à franciser les noms des plus illustres Romains. Quand on nomme Peckins le chanceller Peck, on devrait respecter les noms de Fabius le Grand, de Lucullus et de Meteilns.

[1] Cette sentence confirme ce que nous avons dit à la page 354. Les verres d'Allemagne ou de Bohême étaient regardés comme les plus beanx et les plus fragiles.

reux, digne de louange, ennemy de toute vaine gloire, est assés cognu de tout le monde. Il se contente du laurier que le Dieu des armées luy a mis sur la teste. Si la vanité du monde luy chatouilloit le cœur comme celuy de *Cæsar*, il pourroit dire plus que luy, en ses triomphes *Pontiques*, lors qu'il faisoit porter devant luy d'une grande magnificence l'abbrégé de ses victoires en ces trois mots, *Veni, vidi, vici*, c'est-à-dire, *Je suis venu, j'ay veu, j'ay vaincu*. Car il pourroit à bon droit dire, *Veni, non vidi, et tamen vici*, c'est-à-dire. *Je suis venu, je n'ay point veu, et toutefois ay vaincu*. N'est-ce pas une grande victoire de faire fuir son ennemy devant qu'en avoir esté veu? de l'avoir plustost abbatu que combattu? de mettre un si grand corps des pieds contre-mont, devant que l'avoir touché du doigt? de faire succomber ses ennemis sans avoir souillé en leur sang ni la conscience, ni les mains de ses soldats? d'obtenir par une grâce spéciale de Dieu une victoire sans cruauté et un triomphe sans insolence?

Voicy un laurier qui sera tousjours verdoyant sur le front de ce prince illustre, d'avoir fait desloger son ennemy par le seul bruit de sa venue; mais ce ne luy est pas moindre gloire, d'avoir poursuivi sa victoire en le laissant aller pour fouetter la bourse d'Espagne. La magnanimité et générosité d'un chef de guerre ne se monstre pas seulement au front d'une fière bataille, tout couvert de pannaches, animant sa gendarmerie pour aller fondre sur son ennemy; mais elle paroist encor davantage aux délibérations et résolutions meurement prises, par lesquelles il évite le danger auquel il se pourroit

jetter, asseure son estat, et affoiblit son ennemy. Si *Thémistocles* vouloit qu'on fit des ponts d'argent aux soldats de *Xerxes*, encor qu'ils eussent esté mis en route, craignant que la contrainte ne les désespérast, en sorte qu'ils en combattissent plus furieusement; sachant bien qu'il est dangereux d'estre mordu d'une beste qui meurt, et de combattre un ennemy réduit au désespoir; certes c'est très-bien et prudement dit de ce prince belliqueux, qu'il n'est pas temps d'aller présenter bataille à l'ennemy, mais de luy faire des ponts d'or, se ressouvenant que Dieu chastia la témérité de *Flaminius* au lac *Trasimène*, qui, présomptueux de ses forces, vouloit à son opiniastre résolution gourmander le destin irrévocable. Bref puis que l'ennemy a receu cest affront d'avoir esté contraint de desloger de ses quartiers tant fortifiés; pour s'en venger, et réparer son honeur il ne peut moins faire, que d'aller à son tour la teste baissée tout droit à *Rosendal* et donner sur l'armée de *Son Excellence*, qui n'a commencé à se retrancher que depuis le jour devant cestuy-cy.

Pardonnés-nous *Monseigneur*, si nostre zèle nous fait commettre la faute d'*Icare*. *Auguste Cæsar*, appellé par quelques-uns le mignon de la fortune, s'offensoit si quelcun escrivoit ses louanges qu'il n'en fust capable. *Alexandre le Grand* ne voulust qu'autre peintre qu'*Apelles* l'osast tirer. Tournés les yeux sur le mesme, ce ne sont que pleurs, lors qu'il approche le tombeau d'*Achilles*; *Bien-heureux héros*, ce dit il, *qui as trouvé si excellent chantre de tes hauts faits qu'Homère.* Ciel qui faites esclater en un prince ce brillant rayon de vertu, que ne nous faites-

vous naistre un chantre, qui plus mignardement qu'*Apollon*, plus gravement que *Line*, plus fluidement que *Pindare*, plus doctement qu'*Homère*, peust entonner sur la lyre les louanges qu'il a méritées? *Achilles* donc et *Ulisses* auront-ils leur *Homère*, *Ænée* et *Auguste* leur *Virgile*, les capitaines *romains* leur *Tite-Live*, et le plus grand capitaine du monde, qui ne doit point de retour à pas un de tous ceux-là, sera comme *Busiris* dans *Virgile illaudatus*, c'est à dire, sans louange et sans chantre? Permettés-nous *Monseigneur*, que nous baisions vos mains victorieuses, et que disans sincèrement nostre advis avec permission de *Vostre Excellence*, nous publions à la postérité, que ce dernier acte n'est pas des moindres que *Vostre Excellence* a faits; la gloire en demeure à Dieu d'éternité en éternité, le service à l'Estat, l'honeur à *Vostre Excellence* tant que le monde durera, et le salut à ceste ville.

CHAPITRE LXIII.

Action de grâces solennellement faite dedans et hors la ville; venue du comte Ernest; *les feux de joye par toute la ville.*

La saincte assistence de nostre Dieu, comme une fidelle remore[1] attachée à nostre vaisseau, l'a tenu ferme contre la rage de tous les vents de *Castille*

[1] *Remore.* — Ce mot signifie ordinairement obstacle. Il semble avoir été employé ici dans un sens opposé. *Remores*, au pluriel, désigne des oiseaux auxquels les anciens attribuaient le pouvoir de retarder une entreprise et qu'ils considéraient comme des

dont il a esté battu. Le bon plaisir de Dieu a esté de nous visiter. Il est bon qu'il nous ait chastiés pour temps, qu'il ait combattu contre nous, pourveu qu'il ait combattu pour nous. Il a combattu contre nous, mais par les hommes, avec armes humaines, proportionnées aux forces qu'il nous a données. *Il nous a chastiés de verge d'homme, et de playe des fils des hommes*[1]. En père donc et non en ennemy. Mais il a accablé nos ennemis par son bras puissant, les frappant d'estonnement. De sa gauche il nous a attaqués, de sa droite il a rabbattu les coups. Et c'est ainsi (chose admirable) que le plus foible est vainqueur; toutesfois non admirable, si nous considérons le bras puissant du Dieu fort qui nous a aidé.

Or c'est luy qui jaloux de son honeur comme il nous donne tout, veut aussy que nous recoignoissions que tout vient de luy; comme il a presté l'espaule à tous nos desseins, aussy ne veut il que nous, ingratement arrogans, donnions la gloire de nos trophées à nostre bras, mais que le tout retourne à luy; et que nous disions avec le prophète Jérémie : *En vain s'attend on aux collines et à la multitude des montagnes; mais c'est en l'Éternel nostre Dieu qu'est la délivrance d'Israël*[2]. C'est à luy que nous devons l'hommage de nostre conservation. *Car la dextre de l'Éternel est haut eslevée, la dextre de*

oiseaux de mauvais augure. *Remora* désigne un poisson de mer du genre echeneis, auquel les anciens attribuaient la force d'arrêter les navires auxquels il s'attachait. Dans la pensée des auteurs du *Journal*, c'était dans un but utile et avantageux que le *remore* ou le *remora* était attaché à leur vaisseau.

[1] 2 Sam. 7, 14. [2] Jér. 3, 23.

l'Éternel a fait vertu[1]. Que pouvons nous donc mieux faire qu'imiter l'exemple de *Josaphat* après la desfaite des *Moabites* et *Hammonites :* Il est dit que! *Josaphat et son peuple vindrent pour piller le butin d'iceux et trouvèrent des richesses à force parmi les corps morts et des hardes précieuses et en saisirent tant qu'ils n'en pouvoyent plus porter; ils pillèrent le butin par trois jours, car il y en avoit en abondance. Puis au quartriesme jour ils s'assemblent en la vallée de bénédiction, d'autant qu'ils bénirent là l'Éternel et pourtant on a appellé le nom de ce lieu-là, la vallée de bénédiction, jusques à ce jourd'huy. Et tous les hommes de Juda et de Jérusalem et Josaphat marchant le premier, tournèrent visage pour revenir en Jérusalem avec liesse, car l'Éternel leur avoit donné liesse de leurs ennemis. Et entrèrent en Jérusalem en la montagne de l'Éternel, avec musettes, violons et trompettes. Et l'espouvantement de Dieu fut sur tous royaumes de ce pays-là, après qu'ils eurent entendu que l'Éternel avoit combattu contre les ennemis d'Israël. Ainsi le royaume de Josaphat fut à recoy*[2] *: d'autant que son Dieu luy donna repos tout à l'entour*[3].

Voicy le troisième jour de nostre délivrance ; le peuple n'a fait qu'amasser et apporter force butin en la ville. Dieu nous a donné liesse de nos ennemis, l'espouvantement du Seigneur est tombé sur leurs païs; il est donc temps *d'ouvrir les portes de justice pour y entrer et célébrer l'Éternel*[4]. Il est temps

[1] Psa. 118, 16.
[2] *Fut à recoy* — pour redevint coi, c'est-à-dire, calme, paisible.
[3] 3 Chro. 20, 35. [4] Psa. 118, 19.

que nous nous assemblions et dedans et dehors la ville, pour en faire une ville de bénédiction, et que nos montagnes et vallées soyent faites montagnes et vallées de bénédiction. L'heure ordinaire estant venue, ordre est donné pour assembler le peuple non seulement au lieu accoustumé dedans la ville, mais aussy dehors, dedans les retranchemens tant de l'un que de l'autre quartier : si bien que l'action de graces fut célébrée solennellement, la prédication se faisant dedans la ville où les supérieurs, chefs et magistrats de la ville se trouvent avec les habitans et un grand nombre d'estrangers; semblablement fut faite une exhortation pour la nation *françoyse* et *wallonne* au quartier du sieur *de Famars*, et puis une en la langue flamende au quartier du sieur *de Lokeren* ; les pasteurs *anglois* et *escossois* faisans aussy leur devoir un chacun en son quartier.

Bien tost après que le service divin fut achevé en tous endroits, arriva du camp de *son Excellence* en nostre ville monsieur le comte *Ernest-Casimir de Nassau*, accompagné de plusieurs seigneurs chefs, capitaines et officiers; et après avoir pris inspection tant de la ville au dedans, que de tous nos ouvrages et des quartiers de l'ennemy, de l'un et de l'autre costé, il s'en retourne après midy vers *Rosendal*. Tout le monde est désireux de voir ce lieu, où l'oppressé a chassé l'oppresseur, l'offensé l'offenseur et l'assailli l'assaillant; sa ruine estant nostre conservation, sa perte nostre victoire, sa despouille nostre ornement, sa mort nostre vie, son mespris nostre honeur, son tourment nostre repos, sa tristesse

nostre joye, son chagrin nostre contentement et ses armes nostre chant de triomphe[1].

Après l'arrivée de force navires de tous costés, nous amenans une formillière d'amateurs désireux de voir la ville et la descharge faite de deux vaisseaux, venus l'un de *Delf*, l'autre de *Camphère*, apportans quelques pièces d'artillerie, quantité de bales de canon et de mousquets, grenades, poudre et mesche; le soir estant venu, on va préparer les obsèques et funérailles de nostre parti, afin que nous ne semblions avoir du tout mis en oubli *los Grandos* et *Idalgos del Rey*, qui ont laissé leurs vies sur le lict d'honeur. Les feux de joye se font par toute la ville, les habitans d'icelle triomphent magnifiquement, s'esjouissans un chacun avec ses amis venus des païs circonvoisins; les sieurs du Magistrat font allumer un grand nombre de lanternes et donnent ordre de les pendre en haut de la galerie tout à l'entour du clocher, tellement que le pommeau de la tour semble estre couronné d'un diadème flamboyant, lequel se faisoit voir de loin tant par mer que par terre parmi les ténèbres de la nuict.

Si Dieu a obligé la ville de *Leyden* en *Hollande* à une annuelle et solennelle action de grâces; à la vérité il faut recognoistre qu'il n'en a point fait moins envers la ville de *Bergues* en *Brabant*. Il y a une convenance admirable et similitude extraordinaire entre ces deux villes, qui doit servir d'un lien très-fort d'amitié et correspondence extraordinaire

[1] « Le cinquième dudit arriva à Bergues le prince Henry de « Nassau (Frédéric-Henry) avec le comte Ernest, suivis de plu- « sieurs seigneurs et gentilshommes. » *Hist. journ.*, p. 29.

entre elles. Car il est assés notoire que la ville de *Leyden* fut assiégée par *Francisco Valdez, maestro del campo* en l'an 1573, bien avant en automne, et que sans avoir fait aucun effort il fut contraint de desmordre; que l'année ensuivante, après avoir esté campé pour la seconde fois devant icelle, près de cinq mois, Dieu le fit desloger miraculeusement le troisiesme jour d'octobre, les habitans s'estans monstrés courageux et constans en leurs extrêmes misères. La ville de *Bergues* assiégée par le *prince de Parme* l'an 1588 en automne, fut délivrée au bout de six sepmaines, par les pluyes extraordinaires dont Dieu le chassa comme à coups de bastons. Maintenant en l'an 1622, le 18 de juillet, *Paulo Baglioni, maestro del campo,* se campe devant nostre ville; et quoy qu'il soit fortifié de tant de troupes de cavallerie et d'infanterie, que le *marquis Spinola* y amène puis après, nonobstant tant d'ouvrages d'une immense grandeur et estendue, tant d'approches, tant d'assauts, tant d'efforts et tant de sang espandu; si est-ce qu'il est contraint de prendre la fuite, saisi subitement d'une espouvante, de laquelle l'Éternel le frappe. Dient donc ces deux villes[1] l'une à l'autre d'oresnavant, voire si long temps qu'elles seront en estre[2], *Seulement prend garde à toy et garde soigneusement ton âme, de peur que tu n'oublies les choses que tes yeux ont veues et de peur qu'elles ne se départent de ton cœur tous les jours de ta vie*[3] : *Mais que tu les enseignes à tes enfans et aux enfans de*

[1] Que ces deux villes se disent donc.
[2] Qu'elles existeront.
[3] Deut. 4, 9.

tes enfans. Voire die une, chacune d'icelle à soy-mesmes : *Ja ne nous advienne que nous nous révoltions contre l'Éternel et que nous nous destournions d'après l'Éternel, en bastissant un autel outre l'autel de l'Éternel nostre Dieu*[1]. Plustost que nostre dextre s'oublie elle-même : que plustost soit nostre langue attachée à nostre palais, que d'oublier les exploicts de l'Éternel et la louange que nous luy en sommes redevables.

CHAPITRE LXIV.

Reprise de Steenbergues; 4 compagnies demeurent en garnison; le marquis *marche vers Mastricht; les troupes et officiers partent de la ville; munitions amenées; les ouvrages démolis; les sieurs députés partent; le quartier se fait à Calmpthout; conclusion de l'histoire.*

Tandis que nostre soldat peut porter l'espée au poing il porte courage au cœur et ses coups sur l'ennemy. Nous l'avons veu en ce siège la rondasse[2] au bras, l'espée en la main, un autre avec l'harquebuze, l'autre la pique, l'autre le fléau plein de fers pointus, l'autre les caillous, l'autre les bales à feu, l'autre les cercles de bitume et de poix, l'autre la pèle, l'autre le hoyau, l'autre du bois, l'autre des fascines en la main relever les masures de leurs ouvrages débiffés[3] l'autre bastissant avec le ciment de sa hardiesse sur le tombeau des ennemis des nouvelles demi-lunes, vrais trophées de leurs rouges victoires. Or tant s'en faut que toutes ces fatigues ayent en rien diminué le

[1] Jos. 22, 29. [2] *Rondasse*, — Rondache, sorte de bouclier.
[3] *Débiffés*, — détruit.

courage ou leurs forces et agilité, qu'au contraire ceste coustume leur est tournée en nature, ressemblans à ceux qui cheminent au soleil et sans y penser, insensiblement se haslent, se colorent et changent de teinture. Il n'y a rien si puissant que la coustume et expérience continuelle. *Mithridates* s'estoit tellement accoustumé au contre-poison qui porte son nom, qu'il luy fut impossible de s'empoisonner, lorsque par le poison il cerchoit la mort, laquelle s'enfuioit de luy; le poison n'estoit plus poison envers luy, Ainsi en est-il de nostre garnison; par l'accoustumance la fatigue ne leur est plus fatigue, estant comme un diamant que le feu et le marteau de ce siège n'a peu rompre, une palme que le faix des travaux n'a peu courber, une rose qui n'a rien perdu de son odeur parmi tant d'espines.

Au contraire la victoire redouble et triple ses forces, voire elles se multiplient sans fin et accroissent de plus en plus par ce vent qu'elle a en pouppe. Voire tout ainsi que l'on dit de ce grand capitaine *Philopœmen,* que la paix ne luy estoit qu'une méditation pour la guerre; ainsi le repos de trois jours est une méditation à quelque exploict que ceste garnison désire d'effectuer. Et de fait il faut qu'en un soldat l'ambition et le désir d'enfiler honneur avec honneur, n'ait jamais la goutte aux mains, sur tout ayant desjà acquis de la réputation par l'heureux succès de ses armes. Autrement qui ne dira que *Pompée* avoit bien le cœur d'autre trempe que le nostre, plus roide, plus nerveux et qui ne désiroit finir ses conquestes que sur le bord du tombeau? Qui en tous lieux d'honeur ne luy donneroit la main

droite, et qui non le haut bout sur nous tous? car quoy que sur le couchant de ses jours ayant eu commission du peuple *romain* à la requeste du *tribun Manilius*, pour faire la guerre aux rois *Tigranes* et *Mithridates*, il fronçast les sourcils et frapast sur sa cuisse, comme ennuyé de tant de charges les unes sur les autres, et qu'il se fust escrié en la présence de ses amis : *O Dieux! ne seray-je jamais au bout de tant de travaux? N'eust il pas mieux valu pour moy, que j'eusse esté quelque petite personne basse et incognue, que d'estre ainsi continuellement à la guerre le harnois sur le dos? Ne verray-je jamais le temps que je puisse vivre avec ma femme et mes enfans aux champs en ma maison?* Toutesfois, dit l'Histoire, l'aise du cœur luy sautoit sur le visage, et le treper[1] de ses yeux monstroit bien qu'une si honorable charge luy arrivoit à grand contentement.

C'est ainsi que nostre garnison ayant encor plus de courage qu'elle n'a eu de fatigues tout le temps du siège, entendant que *Monseigneur le prince* est résolu d'aller reprendre la ville de *Steenbergues*, est toute preste pour s'aller emparer de ceste place, et pourtant supplie *Son Excellence*, que non seulement elle ait l'honneur d'avoir bravement défendu ceste place, mais aussy d'avoir conquis celle que l'ennemy avoit ostée à l'Estat, et dont il se glorifioit avec tant de bruit. Elle désire d'aller arracher les plumes que ce corbeau a desrobées, après luy avoir rompu le bec et les ongles; et faire paroistre à tout le monde

[1] *Treper*, — fouler, trépigner la terre. C'est figurément que cette expression est appliquée aux mouvements des yeux de Manilius et la figure ne nous semble pas heureuse.

que les canonnades et mousquetades que l'ennemy a tirées sur ceste ville sont comme les cailloux de *Deucalion* et les pierres de *Pirrha* dont sont venus les hommes. Il n'y a celuy qui n'ait la résolution de ce vaillant *Crastinus* allant fondre sur l'armée de *Pompée*, avec une troupe de gens d'eslite; *je feray*, dit-il, *mon capitaine, que tu me remercicras vif ou mort*. Le feu esprouve l'or, la fatigue les gens de cœur, les secousses leur sont une eschole et un apprentissage d'honeur; honeur qui est le fils aisné de la vertu et le délicieux apast des plus rares et braves esprits.

Ceste demande autant raisonnable que courageuse et autant courageuse qu'honorable, luy estant accordée par *Monseigneur le prince*, le jeudi sixiesme du mois partirent environ quarante compagnies d'infanterie de ceste ville, chacune sous le commandement de leurs colonels et autres chefs accoustumés et puis trois cornettes cavallerie, avec six pièces d'artillerie et force munitions de guerre de toutes sortes, pour lesquelles voiturer *Son Excellence* avoit envoyé bon nombre de chariots de son camp, qui s'assemblèrent sur la place de la ville et au marché au poisson. Ces troupes marchent vers *Steenbergues* pour se loger du costé du midy, et voyent que *Monsieur le comte Ernest Casimire de Nassau* estant venu du camp de *Rosendal* avec quelques troupes et six pièces de canon se loge du costé du nort, d'où il tire quelques volées de son artillerie, tandis que les troupes de *Bergues* prenent un fort que l'ennemy avoit fait sur le chemin devers midy, pour garder l'advenue de ce costé-là.

Le lendemain après que le capitaine *Blangerval* commandant de la dite place, eust apperceu les apprests que l'on faisoit pour l'attaquer, il la rendit par appointement entres les mains de nos supérieurs, sous les mesmes conditions qui avoyent esté capitulées, lors que le capitaine *Borrewater* l'avoit quittée à l'ennemy. Tellement qu'il sortit ce mesme jour avec quatre compagnies d'infanterie et une troupe de cinquante ou soixante chevaux, avec leurs pleines armes, mesches allumées, drapeaux desployés et quantité de chariots pour leur bagage, qui furent convoyés jusques au lieu qu'ils avoyent accordé par ensemble.

Les nostres entrent en la ville avec quatre compagnies, dont l'une est celle du capitaine *Nicolas de Brêderode* auquel est déféré le commandement de ladite ville, où nos gens trouvent deux fauconeaux de bronze que l'ennemy y avoit amenés, une quantité très-grande de farine, de froment, d'orge et autres telles provisions amassées là-dedans qui furent bien tost après vendues au profit de l'Estat. De manière que ceste place retourne plus riche et mieux fournie aux Estats, qu'elle n'avoit esté livrée à l'ennemy, combien que ce soit aux despens des povres païsans de ces contrées-là abandonnées au pillage. Car à quiconque il eschet de gaigner ou de perdre le jeu, il faut que le povre laboureur paye les estœufs[1].

Les quatre compagnies susdites demeurans là en garnison, *Monsieur le comte Ernest Casimire de*

[1] *Estœup, eteup,* — petite balle pour jouer à la longue paume. Le sens de la phrase est que le laboureur paye toujours les frais de la guerre, quel que soit le vainqueur.

Nassau s'en retourne vers *Rosendal* avec ses troupes, canons et munitions d'un costé, et de l'autre celles de *Bergues* arrivans envers le soir avec leur attirail, chariots et provisions. Ce mesme jour avons nous receu un navire venant de *Delf*, avec force planches, palissades, poudre, bales de canon et mousquet, fers pointus; semblablement un vaisseau de *Dordrecht* chargé de fascines, perches et estaches; et puis encor deux basteaux pleins de paille. Et nonobstant tout cest amas, si est-ce que, par ordre des sieurs députés, fut achetée en ceste ville une grande quantité de sapins tant grands que petits.

L'armée de l'ennemy marche tout doucement vers *Mastricht*, où le *marquis Spinola* séjourne et s'arreste une bonne espace de temps, la saison pleine d'orages et des pluyes ne le voulant point favoriser, pour faire son entrée triomphale en la ville de *Bruxelles*. Ce qui ne luy estoit de besoin, veu qu'il a par toute la *Brabant* laissé une infinité de trophées, qui publient à tout le monde la gloire de ses exploicts héroïques. Car outre le beau spectacle que nous avons trouvé des malades et morts abandonnés (dont nostre ville est encor pour le présent assiégée tant de l'un que de l'autre costé) on ne trouve puis après par tous les chemins, que les soldats malades, délaissés ou rejettés de leurs troupes, languissans et se trainans comme des vermisseaux sur terre, un grand nombre de corps morts sans sépulture et de charongnes de chevaux tués de povreté, travaux et fatigues excessives. Les païsans se pleignent non seulement que ses gens ont infecté tout le païs de maladies contagieuses et surtout d'une disenterie ou

flux de ventre dont beaucoup d'habitans sont morts, mais aussy des exactions, violences, extorsions et cruautés plus que barbares dont leurs villages sont fourragés et destruits. Il n'est point à dire combien de maudissons le povre peuple de *Brabant* a desgorgé et desgorge encor journellement sur ceste armée, et signamment sur ceste sentine où toutes les ordures de l'*Allemagne* sont descoulées, ceste exécrable canaille des *Crabates*[1], ressemblans au diable qui ne sort jamais d'une place sans y laisser quelque puanteur[2]. C'est à ces diables encharnés que tout le monde en veut, criant à pleine gorge : *O que bien-heureux sera celuy qui te rendra la pareille, de ce que tu nous as fait! O que bien-heureux sera celuy qui empoignera tes petits enfans, et les froissera contre les pierres*[3] *!*

Depuis ce temps ordre fut donné pour envoyer les compagnies de ceste ville en d'autres garnisons, afin d'y aller hyverner et se reposer, et furent à ces fins de la part des sieurs députés et du Magistrat autorisés quelques bourgeois, qui eussent soin d'accommoder tant les officiers de l'Estat qui ont esté employés en ce siège, que les compagnies, de basteaux propres pour les transporter avec leurs armes et bagage; celles des colonels et officiers des régimens partans les premières, les autres ayans tiré le sort, pour éviter confusion, partent chacune à leur tour, si tost que les navires se peuvent trouver et apprester.

[1] *Crabates.* — On disait alors Cravates pour Croates.

[2] Cet énergique et triste tableau des suites de la guerre est encore ressemblant après plus de deux siècles!

[3] Psa. 137, 8, 9.

A cecy venoyent très-bien à propos les vaisseaux qui nous apportoyent encor journellement grand' quantité de munitions; car si tost qu'ils arrivoyent on se hastoit de les descharger, afin qu'ils peussent s'en aller avec quelque compagnie. On continue à nous envoyer toutes sortes de munitions, ne plus ne moins qu'en la plus grande ardeur de nostre siège, à ce que le magazin soit bien fourni. De manière que nous pouvons très-bien accomparer ceste ville à cest homme dont parle *Plutarque*, qui receut un coup d'espée de son ennemy à travers le corps, duquel son apostume fut percée, laquelle sans doute l'eust estouffé bien tost si ce nouveau chirurgien ne l'eust crevée. Au commencement de ce siège nostre ville estoit bien malade, en tel estat que tousjours nous ne pouvions qu'avec crainte attendre d'estre surpris et accablés à l'improviste. Mais ce coup que l'ennemy nous a donné, en pensant nous transpercer le cœur et estouffer en nostre sang, a servi de lancette pour picquer nos apostumes, de corrosif pour nettoyer nos playes, de purgation pour nous descharger de beaucoup d'ordure, de médicament et de baume salutaire pour asseurer la santé de nostre ville.

A cecy sert grandement la résidence des sieurs députés de l'Estat qui demeurans encor icy pour quelque temps portent un soin singulier à faire démolir tous les ouvrages non seulement ès quartiers de l'ennemy, mais aussy ès nostres, les applanissans, afin de remettre la campagne en son premier estat, hormis la grand' corne hors de la porte d'Anvers, qui demeure en son entier, avec le Kijck-inde-pot et ses dépendances, et encor quatre autres cornes



servans à garder les principales advenues à l'entour de la ville. Le sieur *Manmaker* part le quatorzième vers Zélande ; mais les sieurs *Vander Meeren et Huygen* demeurent jusqu'au 23 d'octobre, auquel ils retournent vers la Haye.

Monseigneur le prince tient la campagne avec son armée à *Rosendal*, jusques au vingt-uniesme du mois ; durant lequel temps il n'est pas oisif, mais manie selon sa vigilance accoustumée les affaires tant de la police que de la milice. Et comme depuis quelques sepmaines estoit survenue une malentente, touchant l'observation du quartier fait par ci-devant par l'*admirante d'Arragon*, premièrement entre les gouverneurs de *Heusden* et de *Bois-le-Duc*, et puis après aussy entre tous les autres ; de manière que les prisonniers estoyent détenus de part et d'autre si opiniastrement, que nuls trompettes ni tambours envoyés tant de l'un que de l'autre costé, ne sçavoyent rien obtenir à la relaxation des prisonniers, voilà pourquoy fut en la fin trouvé bon, que de part et d'autre se fist une conférence entre personnes qualifiées, pour traitter ce poinct et voir, s'il ne seroit pas possible de trouver quelque moyen de faire sortir les soldats, qui par ceste longue détention se consument de povreté et misère ; fut aussy accordé que le lieu de ceste assemblée seroit le village de *Calmpthout*, estant presques au milieu, et d'esgale distance entre l'armée de *Son Excellence* et celle du *Marquis Spinola.*

Le *Prince d'Oranges* députe à cest affaire le sieur *de Brouchem*, capitaine d'une compagnie de cavalerie, drossart de *Bergues sur le Soom* et le

capitaine *Tinen,* lieutenant colonel du seigneur de *Brêderode* d'une part; le *Marquis Spinola* députe le capitaine *Oupremont* menant une compagnie de cavallerie et le capitaine *Fourdin,* commandeur de trois compagnies franches chacune de cinq cens hommes. *Monseigneur le Prince* envoye son trompette pour conduire les députés du *Marquis Spinola,* lequel envoye réciproquement son trompette pour convoyer les députés de *Son Excellence.* Le comte *Guillaume Frédéric de Stirum* accompagne ce 17 du mois les députés de *monseigneur le Prince* avec 26 harquebuziers à cheval bravement montés; le capitaine *Oupremont* vient avec 25 harquebuziers de sa compagnie; et estant arrivés à poinct nommé au village de *Calmpthout,* les troupes s'arrestèrent faisans halte l'une à l'opposite de l'autre; tandis que les députés descendent et s'entresaluent par entrevue et abouchement mutuel, et puis entrent ensemble en un logis, pour traitter de leurs différents.

Les lettres de crédence estans veues, et la lecture faite des articles du quartier, fust soustenu de nostre part, que les gouverneurs du costé du *Marquis* avoyent rompu le quartier, ou du moins donné grande cause de le rompre; ceux de l'autre parti soustenoyent le contraire. Finalement passans outre tout cela fust accordé et résolu, que le vieil quartier fait par *Son Excellence* et l'*Admirante d'Arragon* demeureroit en vigueur, et s'observeroit en tous ses poincts. Sur quoy le disner estant apresté ils se mettent à table, chacun faisant apporter sa provision. Monseigneur le prince *Henri de Nassau* avoit envoyé quelques officiers de sa maison avec un

service d'argent bien pourveus de viande et de vin.

Durant le repas, entre autre discours fut parlé des autres officiers, qui n'estoyent pas nommés au quartier, et demandé si on les comprendroit en cestuy que l'on feroit maintenant; ce qui fut couché par escrit si tost qu'ils se levèrent de table. Mais à cause que les députés de part et l'autre n'avoyent point de charge de traitter plus avant que ne portoit le quartier fait par l'*Admirante d'Arragon*, voilà pourquoy et les uns et les autres trouvent bon d'en informer chacun leur principal. Le tout estant bien veu (après avoir bien examiné les articles mis sur le papier) fut approuvé et ratifié tant de l'un que de l'autre costé. Le capitaine *Tinen* estant devenu malade en chemin, *Son Excellence* envoya en sa place le lieutenant colonel *Hacquet* et fut le quartier accordé de part et d'autre, sans aucune prééminence, en la manière qui s'ensuit.

1. Premièrement que le susdit quartier général fait le 14 de may en l'an 1602 sera d'oresenavant observé en tous ses poincts.

2. Que pour venir à bout, et effectuer la délivrance de ceux qui sont à présent détenus prisonniers, tant de l'un que de l'autre costé, tous seront relaxés, en payans leur rançon, et les despens de 25 jours suivant la taxe ordinaire du quartier général.

3. Que tous soldats prisonniers qui n'auront pas esté détenus le dit temps de 25 jours, ne payeront qu'à l'avenant du temps de leur détention.

4. Que tous prisonniers d'un et d'autre costé compris en ce présent escrit et au susdit quartier général seront

rançonnés, et leur rançon payée en dedans le terme du 24e de ce mois présent.

5. Que si quelque capitaine manque, au jour du 24e d'octobre susdit, d'envoyer racheter ses soldats selon la teneur de ce présent accort, il sera obligé de payer les despens des jours escoulés après le dit 24e d'octobre.

6. Commandement sera fait de part et d'autre à tous capitaines et officiers, de ne faire faute à envoyer la rançon et les despens de leurs soldats prisonniers, selon le susdit accort.

7. Et d'autant que dedans le quartier général on ne trouve point exprimés les lieux esquels le quartier doit estre observé, et que cela cause quelques fois de la dispute; l'on entend qu'il sera observé en toutes places où l'on paye contribution par consentement de celuy qui les possède, comme aussi ès terres neutrales [1]..

8. Et comme beaucoup d'officiers grands et petits, et autres tirans gage ès armées de l'un et de l'autre costé, ne sont point compris au dit quartier général, est déclaré que d'orésenavant tous ceux qui ne sont compris au dit quartier, de quelque qualité qu'ils soyent, et obligés de suivre les armées de part et d'autre jouiront du quartier, en payant six mois de leurs gages, exceptés les deux généraux.

9. Et pour ce qu'en quelque article du quartier général se trouve une clausule, qui dit que les capitaines ou autres officiers militaires, ayans autre charge que celle de la guerre, ne seront point compris au dit quartier général, est entendu que tels seront compris au quartier suivant leur charge militaire seulement, sans payer autre rançon.

10. N'estant aussy faite au dit quartier général mention des couriers ou messagers, est accordé que les postes

[1] *Terres neutrales*, — terres neutres.

ou messagers estans prins à cheval seront rançonnables pour la rançon d'un soldat à cheval, et celuy qui sera prins à pied pour la rançon d'un soldat fantassin, pourveu que sous ce prétexte ne se couvrent gens de qualité, ausquels de droit tels offices ne peuvent convenir ne toucher.

11. Pareillement est accordé, que l'on entend que tous trahistres [1], transfugiés, et sentenciés, et bannis par justice seront forclos [2] de cest accord, estans néantmoins quant à eux tenus de donner quartier à tous ceux qu'ils prendront prisonniers, tant de l'un que de l'autre costé, sans qu'on soit obligé de leur donner quartier pourtant.

12. Et puis qu'au quartier général est faite mention d'un auditeur de l'artillerie, là où toutesfois il n'y a point, est entendu et accordé, que sous le dit article seront compris les auditeurs des particulières garnisons, régiments et tertios. Et quant à l'auditeur général et ses greffiers de l'armée de Sa Majesté Catholique, et le fisqual et ses greffiers de l'armée des Estats des Provinces-Unies, ils seront comprins au huictiesme article touchant les officiers majeurs ou mineurs et autres qui ne sont compris au précédent quartier général.

Nous avons cy-dessus remarqué beaucoup de fruicts signalés que nostre siège a produits, cestuycy en est encor un, qui ne doit pas estre estimé petit; veu que par là sont ostés beaucoup de désordres et confusions, qui ne tendoyent qu'à rendre la guerre des Païs-Bas une *Lerne* [3] de toutes cruautés et bar-

[1] *Trahistres,* — traîtres.

[2] *Forclos,* — exclus.

[3] *Une Lerne.* — « C'est une *Lerne de maux,* se disait chez les « Grecs d'une cause qui doit nécessairement produire sans « cesse des maux nouveaux, par allusion aux têtes de l'hydre « qui renaissaient à mesure qu'Hercule les coupait. »

baries inhumaines. C'est beaucoup de trouver et establir quelque ordre parmi les désordres et confusions de la guerre, par lequel l'un et l'autre parti soit contenu dedans les limites de la raison et humanité; en attendant qu'un jour il plaira à nostre Dieu descharger les povres terres *Belgiques* de ce fardeau pesant de la guerre, jettant au feu de sa justice les verges dont il les chastie, pour les remettre en leur première, et florissante tranquillité, *délivrant le souffreteux criant à luy, et l'affligé, et celuy qui n'a personne qui l'aide*[1].

Cependant, *nous son peuple, et le troupeau de sa pasture, le célèbrerons à tousjours d'aage en aage, et raconterons sa louange*[2] *: Ayans souvenance des exploicts de l'Éternel, et de ses merveilles de jadis, méditans toutes ses œuvres, et devisans de ses exploicts, disans : O Dieu, ta voye est au sanctuaire : qui est le Dieu fort, grand comme Dieu? Tu es le Dieu fort qui fais merveilles : tu as rendu notoire ta force entre les peuples. Tu as recous ton peuple par ton bras. Les eaux t'ont veu, ô Dieu, les eaux t'ont veu, et ont tremblé, mesmes les abismes en ont esté esmeus. Les nuées ont espandu inondations d'eaux : les nues ont fait retentir leur son : aussy les traicts ont trotté çà et là. Le son de ton tonnerre estoit en la rondeur de l'air, les esclairs ont esclairé la terre habitable, la terre en a esté esmeue et en a tremblé*[3]. C'est toy Seigneur *qui emmènes despouillés ceux qui sont en authorité, et renverses les forts. Qui ostes la parole à ceux qui sont asseurés en leur parler, et soustraits*

[1] Psea. 72, 19. [2] Psea. 79, 13. [3] Psea. 77, 12, etc.

le conseil des anciens. Qui espans le mespris sur les principaux d'entre les peuples; qui rens lasche la ceinture des forts. Qui multiplies les nations, et les fais périr, qui espans çà et là les nations et puis les ramènes. Qui ostes le cœur aux chefs des peuples de la terre, et les fais vaguer ès déserts, où il n'y a point de chemin[1]*. O Éternel, à toy appertient magnificence, puissance, gloire, éternité et majesté. Car tout ce qui est aux cieux et en la terre est tien. O Éternel, le royaume est à toy, et tu es eslevé prince sur toutes choses. Les richesses et honeurs viennent de par toy, et tu as domination sur toutes choses. En ta main est vertu et puissance, et en ta main est d'aggrandir et de renforcer toutes choses. Maintenant donc, nostre Dieu, nous te célébrons, et louons ton nom glorieux. Car qui sommes nous que nous ayons assés de pouvoir offrir aucunes choses volontairement. Car toutes choses viennent de toy, et de ta main nous te les présentons*[2]*. Nous prendrons la coupe de délivrances, et invoquerons ton sainct nom, sacrifians sacrifices d'action de graces, et te rendans nos vœux devant ton peuple, ès parvis de ta maison, et au milieu de Jérusalem*[3]*. Nous te célébrerons Eternel de tout nostre cœur, nous raconterons toutes les merveilles. Nous nous resjouirons et esgayerons en toi; nous psalmodierons ton nom souverain. Pour ce que nos ennemis sont retournés en arrière, ils sont trébuchés et péris de devant ta face. Car tu nous as fait droit et justice; tu t'es* [assis] *au thrône toy juste juge. Tu as rudement tansé les nations, tu as fait périr le meschant : tu as effacé*

[1] Job. 12, 19, etc. [2] 1 Chro. 29, 11, etc. [3] Psea. 116, 13, etc.

leur nom à tousjours et à perpétuité. O ennemy, les désolations sont elles mises à fin? as tu aussy rasé les villes pour jamais? la mémoire d'iceux est elle périe avec eux? Nous raconterons toutes tes louanges ès portes de la fille de Sion : nous nous esjouirons de la délivrance que tu nous as donnée. Les nations ont esté enfondrées en la fosse qu'elles avoyent faite: leur pied a esté prins au filé qu'elles avoyent caché[1]. *L'Éternel a esté cognu de ce qu'il a fait jugement : le meschant est enlacé en l'ouvrage de ses mains. Nous en ferons récit à tousjours, nous psalmodierons au Dieu de Jacob*[2], disans, *Ta dextre, ô l'Éternel, est déclarée magnifique en force : ta dextre, ô l'Éternel, a froissé l'ennemy. Tu as ruiné par la grandeur de ta hautesse ceux qui s'eslevoyent contre toy; tu as lasché ire qui les a consumé comme chaume. Par le souffle de tes narines les eaux ont esté emmourelées; l'ennemy disoit: Je poursuivrai, j'atteindrai, je départerai du butin : mon âme en sera assouvie; je desgaignerai mon espée, ma main les destruira. Tu as soufflé de ton vent sur luy, frayeur et espouvantement est tombé sur luy; par la grandeur de ton bras il est rendu stupide comme une pierre*[3]. *Or à toy, ô Roy des siècles, immortel, invisible, à toy, ô Dieu seul sage, soit honeur et gloire ès siècles des siècles. Amen*[4].

[1] Psea. 9, 1. [2] Psea. 75, 10.
[3] Exod. 15, 6. [4] Tim. 1, 17.

FIN



AU LECTEUR

Si d'aventure en ce registre ou catalogue (qui contient les noms de ceux qui ont esté employés en nostre siège) les qualités d'un chacun ne sont pas toutes ou bien exprimées; si aussy quelcun se trouve postposé à celuy qui le devroit suivre, pour le rang qu'il tient en la milice, les auteurs prient d'en estre excusés et de croire qu'ils ne l'ont pas fait à dessein pour préjudicier ou vilipender personne; ains que s'estans esvertués tant qu'ils ont peu, pour estre informés de tout, ils ont en toute candeur, sincérité et rondeur mis sur le papier autant qu'ils ont peu apprendre; renvoyans pour tant le lecteur plustost à la substance de l'histoire qu'à ces circonstances, desquelles ils ne font pas profession d'estre exacts observateurs.

LISTE

DES DÉPUTÉS DES ÉTATS, DES MEMBRES DU CONSEIL DE GUERRE, DES MEMBRES DU MAGISTRAT, DES OFFICIERS DE TOUTE ARME EMPLOYÉS PENDANT LE SIÉGE DE BERG-OP-ZOOM.

Noms des sieurs députés qui, durant le siège, ont résidé en ceste ville et présidé au conseil de guerre, au nom et de par l'Estat.

Le sieur Nicolas Vander Meeren[1], bourgmaistre de la ville de Haerlem, du collége des hauts et puissants seigneurs, les Estats Généraux.

Le sieur Rutger Hughe[2], bourgmaistre de la ville d'Arnhem, du collége des nobles et puissans seigneurs du conseil d'Estat.

Le sieur Clement Baersdorp[3], membre du mesme collége.

Le sieur Gerart Guillaume de Teylingen[4], membre du conseil d'Estat de la province de Hollande.

Le sieur Adrian Manmaker[5], chevalier, représentant le premier noble, et premier conseiller de Zélande.

[1] Il arrive une première fois, à Berg-op-Zoom, le 27 juillet, et il y revient, après l'avoir quitté le 25 août, du 20 septembre au 20 octobre.

[2] Il paraît avoir séjourné dans la ville assiégée du 21 août au 23 octobre.

[3] Il n'est question de ce député que le 23 juillet.

[4] Son séjour commence le 24 août; il quitte la ville le 15 septembre.

[5] L'arrivée de ce député eut lieu le 1er septembre; il partit le 14 octobre.

Le sieur ESTIENNE CORNEILLE TENYS[1], député de par la ville de Middelbourg au conseil d'Estat et en l'admirauté de Zélande.

Maître IAN HUYSSENS CATTENDYCK[2], chevalier, seigneur de Monsterhouck, etc., député de par la ville de Ter Goes au conseil d'Estat et en l'admirauté de Zélande, et président du conseil de Flandres qui est sous l'obéissance de messeigneurs les Etats Généraux.

Le sieur maître IACOP CAMPE[3], député de par la ville de Camphere au conseil d'Estat et en l'admirauté de Zélande.

Noms de ceux qui sous la direction des susdits seigneurs députés faisoyent le collége ordinaire du conseil de guerre.

LOUIS DE LA CATULLE, sieur DE RIHOVEN, gouverneur de la ville et des forts de Bergues sur le Soom, colonel de trois régimens de cavallerie, et capitaine d'une compagnie de cuirassiers.

Sir ROBERT HENDERSON, colonel d'un régiment escossois, commandant sur tous les ouvrages de dehors du costé méridional de la ville.

PHILIPPE DE LEVIN, sieur DE FAMARS, colonel d'un régiment walon, commandant sur tous les ouvrages de dehors au quartier septentrional de la ville.

Sir CHARLES MORGAN, colonel d'un régiment anglois, commandant sur tous les ouvrages de dehors au quartier du costé du midy.

ADOLPH PHILIPPE DE HORNES, baron DE LOKEREN et ANGEST, colonel d'un régiment flammend.

[1] Celui-ci vient prendre la place du sieur Campe le 5 septembre, et s'en retourne le 22 septembre.

[2] Le 17 septembre il vient remplacer le sieur Thenis.

[3] Ce dernier arrive à Berg-op-Zoom le 6 août, et il le quitte le 8 septembre.

Lambert Vander Wel, colonel d'un régiment de cavallerie et capitaine d'une compagnie de cuirassiers.

Pierre du Four, escuier, sieur du Mets, colonel d'un régiment de cavallerie et capitaine d'une compagnie de cuirassiers.

Guillaume Vander Rydt, chevalier, sieur de Brouchem, drossart de la ville et du marquisat de Bergues sur le Soom, colonel d'un régiment de cavallerie et capitaine d'une compagnie de cuirassiers.

Alan Couttis, lieutenant-colonel d'un régiment escossois.

Le capitaine Ian Coucq, commandant en qualité de lieutenant-colonel sur les Anglois durant le siège.

Le capitaine Iaques de Chantraine, dit Brouqsaux, commandant en qualité de lieutenant-colonel au régiment flammend durant le siège.

Pierre de Baldran, dit la Caze, commandant comme le plus vieil capitaine à la nation françoise durant le siège.

Le capitaine Walter Bruce, commandant en qualité de colonel à la vieille garnison, et général de l'artillerie durant le siège.

Le capitaine Gilles de la Fosse, sergeant-maieur au régiment du colonel de Famars, tué le 1er octobre.

Sir David Balfour, sergeant-maieur au régiment du colonel Henderson.

Le capitaine Guillaume Courtenay, exerçant la charge de sergeant-maieur sur le régiment anglois durant le siège.

Le capitaine Gerard Van Ilem, exerçant la charge de sergeant-maieur au régiment du sieur de Lokeren durant le siège.

Le capitaine Gipson, général de l'artillerie durant le siège.

IAQUES HECKART, sergeant-maieur de la garnison ordinaire de la ville.

HUGUE VANDER MAST, auditeur.

Les susdits officiers venoyent ordinairement au conseil de guerre, assistés de deux capitaines de leur répartition, prenans quant et soy[1] ceux que bon leur sembloit, selon les occurrences.

Le collége du magistrat de Bergues sur le Soom en l'an 1622.

Le sieur GUILLAUME VANDER RYDT, chevalier, drossart.

Doctor PASCASIUS TUECQ, premier bourguemaistre.

Maître IAN DE BERGAIGNE, second bourguemaistre.

Les eschevins.

CORNEILLE ADAM BOLLAERT.
IAQUES VAN HEUSDEN.
FRANÇOIS VEOETSCHAP.
IAN IOACHIMS.
CAREL CAEELS SCHULER.
IAN DE SCHAFTER.
Maître IAN ANTHOINE DE ROUCK.
IACOB ISRAEL TUECQ.

Receveurs.

DAVID VAN OOSTEN.
Maître ABRAHAM BUYDENS.
GRATIAN BASIN, secrétaire.
CORNEILLE VANDER MEULEN, greffier.

[1] *Quant et soy*, — avec soi.

Pour la chambre des orphelins.

GUILLAUME ADAM BOLLAERT.
GILLES RUBBENS.
HENRI DE ROVERE.

Liste de toutes les compagnies tant de pied que de cheval qui ont esté en ceste ville durant le siège.

La cornette

Du sieur DE RYHOVEN, gouverneur.
Du sieur LAMBERT VANDER WEL.
Du sieur DU METS[1].
Du sieur DE BROUCHEM.

Les compagnies d'infanterie françoyse sont celles du capitaine

LA CASE.
BEAUSTE.
D'ESPALINGUES[2], maintenant DE TOUR.
DU MENILET.
DU BOIS.
VILLETARD.
COUSIN[3].
DE GLANDES.

Les compagnies de la nation angloise sont celles de

Sir CHARLES MORGAN, colonel[4].

[1] Le 22 juillet, le premier corporal de M. de Metz fut blessé, ainsi que son lieutenant, M. de Brignon.
[2] Mort de maladie le 15 septembre.
[3] Le lieutenant du capitaine Cousin fut tué dans la sortie du 24 septembre.
[4] Lorsque le colonel Henderson fut mortellement blessé, sir Morgan lui succéda dans le commandement du quartier du midi,

Du colonel OGLE.
Du sergeant-maieur COUCQ [1].
Du sergeant-maieur COURTENAY [2].

Du capitaine

Sir THOMAS WINNE[3].
Sir GEORGE BLUNDEL.
Sir MICHEL EVERARD [4].
Sir IAN BORROWES.
Sir EDUARD CONWAY.
THOMAS FEEYER [5].
FRANÇOIS WOODHOUSE.
HENRI MEOLIS.
HENRI CLARCKE[6].
WILLIAM BUTTLER.
LOVELESSE [7], maintenant HOLLIS.
THOMES AMES.
HENEI KILGRAY [8].
ROBERT HYAT.
FERDINAND KERREY [9].
THOMAS OGLE.
CHRISTOPHER APPLEGATE.
THOMAS IORCKE [10].

[1] L'enseigne du sergent-major Coucq fut tué dans le combat du 6 août; il en eut un second tué le 30 septembre.
[2] Blessé le 22 juillet.
[3] L'enseigne du capitaine Winne fut tué le 18 septembre.
[4] Blessé le 20 août; mort des suites de sa blessure.
[5] Tué le 6 août, ainsi qu'un autre capitaine, le sieur Des Préaux, que nous ne trouvons pas dans la liste dressée par les trois pasteurs.
[6] Blessé le 1er octobre.
[7] Lovelesse, mort des suites de sa blessure.
[8] H. Kilgray, blessé le 22 juillet.
[9] Kerrey, blessé gravement le 16 août.
[10] J. Dexter, enseigne du capitaine York, tué le 20 août.

Les compagnies de la nation escossoise sont celles de

Sir Robert Henderson, colonel[1].
Alan Couttis, lieutenant-colonel[2].
Sir David Balfourd, sergeant-maieur.

Du capitaine

Ian Humme.
Lindesay.
William Schot[3].
George Sitton[4], maintenant Caddel[5].

Les compagnies de la nation walonne sont celles

Du sieur de Famars, colonel[6].
Du sergeant-maieur Gilles de la Fosse[7].

Du capitaine

Claude de la Forest.
Guilliaume de Levin, dit Famars, créé sergeant-maieur sur la fin du siège[8].
Iohan de Castilegio[9].
Pierre Besançon[10].
Guillaume de Boshuysen.

[1] Blessé mortellement le 16 août.
[2] Blessé le 22 juillet.
[3] Tué le 19 septembre.
[4] Tué le 22 juillet.
[5] Blessé le 20 août, mort.
[6] Blessé le 14 septembre.
[7] Blessé mortellement le 16 août.
[8] Après la mort de Gilles de la Fosse.
[9] Le lieutenant du capitaine Castilegio fut tué le 24 septembre.
[10] Son lieutenant fut mortellement blessé le 28 septembre.

Les compagnies de Flammends, Allemans et Suisses sont celles de

Don EMMANUEL, prince de Portugal[1].
Du lantgrave DE HESSEN.
Du RYNGRAVE.
Du sieur DE LOKEREN, colonel.
Du comte ALBERT DE NASSAU.
Du capitaine IAQUES DE CHANTRAINE, dit BROUCQSAUX.
Du capitaine WALTER BRUCE[2].
Du capitaine GERARD VAN ILEM.

Du capitaine

BERNARD PLOUCHARD.
HANS VANDEN BOSCH.
IAN EGGELS.
NICOLAS BREDERODE.
COESAR DE CRUNINGEN.
WALTORFFER[3].
DANIEL VAN HATTEM.
ROBERT DE LA SALE.
MOERBEKE.
PIETER BOTH.
BUDUWELS.
WALTER VAN BRIENEN.
SEGER VAN MIDDACHTEN.
CHRISTIAN BUVRY.
WILLEM DE VRIES.
THOMAS DE RACHE.

[1] L'aîné des fils naturels d'Antoine Bejs, prieur de Crato, et beau-frère de Maurice de Nassau.
[2] Blessé le 22 juillet.
[3] Mortellement blessé le 1er octobre.

Capitaine PIRON.
Capitaine SEROOSKERCKE.
REYNIER RUTTEN VAN AMELROY.
CORNELIS LAUREYNS.

Catalogue des voluntaires.

François.

Monsieur le duc DE CANDALE.
Monsieur le comte DE BETHUNE [1].
Le baron DE MONTATERRE.
Le baron DE VITAU.
Le baron DE NAVAILLE.
Le baron DE BIALAS.

Messieurs

D'ARNAUX, deux frères [2].
De SAINT-MICHEL [3].
DE VILETTE.
CAUQUE.
CHANTELOU.
DE VILLAR.
DE BERTIGNI.
DESGUIOS.
DU BREUL, deux frères.
PETIT-BOS [4].
CRAMMAR.

[1] Parti le 16 septembre pour cause de maladie, un de ses gentilshommes, le sieur de Viliers, avait été tué dans le combat de la veille.

[2] De la Roche d'Arnaux, l'un des deux frères, fut tué le 2 septembre.

[3] Blessé le 28 septembre.

[4] Tué le 24 septembre.

Anglois.

Le baron DE MONTJOYE.
Sir CHARLES RITCHE, son frère.
Le frère de mylord WENTWORTH.
Sir PIETER MANWOOD.
Sir IAN MANWOOD.
Sir IAN BUTLER.

Escossois.

Sir IAMES LIWISTON.
WILLIAM COBORY, baron DE TEMPIL.
Monsieur ACHIUMUTI, gentilhomme du Roy.

Flammends.

Le sieur GUILLIAUME DE NASSAU [1].
Le sieur GOVART LE LEON.
Le sieur CORNEILLE WILANDT.
Le sieur IAN DE LA SALE.
Le sieur ANTHOINE ROSA.

Registre de ceux qui avoyent le maniement de l'attirail.

Le capitaine WALTER BRUCE [2], général de l'artillerie.
Le capitaine GIPSON, général de l'artillerie.
Maître HENRY MEYNEKER [3], capitaine des canoniers, et maistre des ouvrages à feu au quartier du costé du Nort.
Maître IOHAN PHILIPPE ROTTEGATER, maistre des ouvrages à feu au quartier du costé du Midy.
Huict gentilshommes de l'artillerie.
Soixante-deux canoniers.

[1] Blessé à la main le 28 septembre.
[2] Blessé le 22 juillet.
[3] Mortellement blessé le 29 septembre.

Navires de guerre.

Le capitaine Marinus Hollers, vice-admiral de Zélande.
Le capitaine Willem Willemss, d'Amsterdam.
Le capitaine Iuynbol, de Rotterdam.
Le capitaine Iacob Calis, de Zélande.

Liste des commis.

Adrian Schilperoort, commis du magazin de l'Estat et commissaire ordinaire des monstres.

Wigbolt de Wael, commis et contrerolleur général de toutes les fortifications.

Salomon Borre, commis au contoir de Monsieur le receveur Doublet, et ordonné pour pagador des ouvrages durant le siège.

Corneille de Ionge, clerc des seigneurs députés.

Anthoine de Baudout et Abraham son fils, tous deux sous-commis du magazin de l'Estat, ayant seize conducteurs.

Ingénieurs.

Maître David Orliens[1].
Le sieur Trestorang.
Le sieur Albert Clair.
Monsieur Thomas Rudt.
Le sieur Byvoort.
Ian Dexter.
Capitaine Raphael Clerc.
Capitaine Henri Oom-Kées[2].

[1] Le 27 juillet, maître David Orliens reçoit des seigneurs du conseil de guerre la superintendance et le commandement sur tous les ingénieurs.

[2] Blessé le 24 septembre.

Capitaine Ian Piro, ingénieur des ouvrages de bois.

Chacun des susdits ingénieurs avoit ses conducteurs à part.

Mineurs.

Capitaine Gilles Louet, avec vingt-quatre hommes de sa compagnie.

Manouvriers.

Le lieutenant des charpentiers gagés de l'Estat, ayant trente hommes de sa compagnie, sans les charpentiers et mareschaux de la ville, qui estoyent employés continuellement de la part de l'Estat aux ouvrages qui survenoyent.

Liste de la gendarmerie de l'ennemy, selon la cognoissance que nous en avons peu obtenir.

Infanterie espagnole.

Le régiment de don Inigo de Borgia.
Le régiment de Simon Anthonio.
Le régiment de Diego Mexia.

Notés que quelques-uns de ces régiments ont maintenant d'autres colonels, desquels les noms nous sont incognus. Le régiment de don Gonsales de Cordua, consistant en Espagnols, n'est pas icy adiousté, à cause qu'il marche en l'armée à part avec don Gonsales.

Portuguais.

Le régiment de Louis Olivares, maestro del campo.

Italiens.

Le régiment de MARCELLO IUDICI.
Le régiment de PAULO BAGLIONI.

Notés que les régimens de CAMPO LATARO et de SPINELLI ne sont pas icy adioints, à cause qu'ils marchent sous l'armée de don GONSALES DE CORDUA.

Bourguignons.

Un nouveau régiment sous le baron DE BEAUVAIS.
Un autre régiment sous Monsieur DE MASIERES, ayant servi devant Iuliers en l'an 1621.

Notés que le régiment de BALANÇON, estans Bourguignons, n'est pas icy adiousté, à cause qu'il marche sous l'armée de don GONSALES DE CORDUA.

Anglois, Escossois et Irlandois.

Le régiment du conte D'ARGUEILL.
Le régiment de mylord VOS.
Le régiment du conte DE TIRON.

Walons [1].

Le régiment du duc DE BORNEVILLE.
Le régiment du sieur DE LA FONTAINE.

Liégeois.

Le régiment DE BARBANÇON [2].

[1] Monsieur d'Ognies, colonel et commandant général des garnisons wallonnes, et gouverneur de la ville de Bapalme (Bapaume), fut tué pendant le siége. — *Voir* DU CORNET, *Histoire des guerres*, etc.

[2] Le sieur Remont, lieutenant-colonel du prince de Barbançon, fut tué pendant le siége.

Allemans.

Le régiment du duc D'ARSCOT.
Le régiment du prince DE CHIMAY.
Le régiment du duc DE NIEUBOURGH.
Le régiment du marquis DE BRANDENBOURGH.
Le régiment du conte D'ALTHEIM, ou une partie d'iceluy.
Le régiment DE FOUGGER.

Notés que les régimens du conte D'EMDEN et du conte D'IRENBOURG ne sont pas icy exprimés, à raison qu'ils marchent sous l'armée de CORDUA.

Flammends.

Le régiment DE WYNGARDEN, ou une partie d'iceluy.
Un grand nombre de compagnies franches et libres, qui sont de trois à quatre cens testes.

L'armée de don Gonsales de Cordua.

Infanterie espagnole.

Le régiment de don GONSALES, montant à seize compagnies.

Italiens.

Les régimens de SPINELLI et CAMPO LATARO, faisans ensemble trente-huit compagnies.

Walons.

Le régiment DE VERDUGO et celuy du conte DE BUQUOY, montans ensemble à vingt-huit compagnies.

Bourguignons.

Le vieil régiment du sieur DE BALANÇON, consistant en treize compagnies.

Allemans.

Le régiment du conte D'EMDEN et celui du conte D'IRENBOURG, faisans ensemble trente compagnies.

L'armée du sieur d'Anholt.

Quatorze compagnies d'infanterie.

La cavallerie.

Du marquis SPINOLA trente compagnies.

De don GONSALES aussi trente compagnies, desquelles don PHILIPPE DE SILVA estoit général.

Du conte HENRI DE BERGUES vingt-huit compagnies.

Du sieur D'ANHOLT premièrement le régiment de Cratz, consistant en dix compagnies.

Et puis celuy DE LINDTLOO, aussi de dix compagnies.

Le régiment du sieur VANDER NIERS de dix compagnies.

Les Crabates estoyent cinq compagnies.

Outre ceux-cy il y avoit encor deux régiments de cavallerie : l'un du duc DE SAXEN et l'autre du duc DE HOLSTEIN, chacun de dix compagnies, chaque régiment montant environ mille chevaux.

Les transfugiés.

Durant le siège se sont venus rendre de l'ennemy, et sont passés par nostre ville 2,500 hommes de toutes nations, sans ceux qui ont prins la fuite par le pays de Ter Tholen, Princelant, Sevenbergue, Breda, Lillo, et puis par le pays de Brabant vers celuy de Liége et autres contrées d'alentour.



TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

CHAPITRE XVIII.

CHAPITRE XIX.

CHAPITRE XX.

CHAPITRE XXI.

CHAPITRE XXII.

Pages

CHAPITRE XXIII.

CHAPITRE XXIV.

CHAPITRE XXV.

CHAPITRE XXVI.

CHAPITRE XXVII.

CHAPITRE XXVIII.

CHAPITRE XXIX.

CHAPITRE XXX.

Pages.

CHAPITRE LIV.

CHAPITRE LV.

CHAPITRE LVI.

CHAPITRE LVII.

CHAPITRE LVIII.

CHAPITRE LIX.

CHAPITRE LX.

BERGUES SUR LE SOOM DÉSASSIÉGÉE.

CHAPITRE LXI.

CHAPITRE LXII.

CHAPITRE LXIII.

CHAPITRE LXIV.

FIN DE LA TABLE.

IMPRIMÉ A BRUXELLES

CHEZ M. WEISSENBRUCH IMPRIMEUR DU ROI

AUX FRAIS ET PAR LES SOINS

DE LA

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE BELGIQUE

MAI MDCCCLXVII

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE BELGIQUE

1re SÉRIE. — XVIe SIÈCLE

Numéros.

1. Mémoires de Fery de Guyon, publiés par M. de Robaulx de Soumoy.
2. Mémoires de Viglius et d'Hopperus, publiés par M. Alph. Wauters.

3, 7, 12 et 20 et 24 Mémoires anonymes sur les troubles des Pays-Bas, tomes I, II et III, publiés par M. J. B. Blaes, tomes IV et V, publiés par M. Alex. Henne.

4 et 21 Mémoires de Pasquier de le Barre et de Nicolas Soldoyer, tomes I et II, publiés par M. Alex. Pinchart.

5. Mémoires de Jacques de Wesenbeke, publ. par M. Ch. Rahlenbeck.

6. Mémoires de Frédéric Perrenot, sieur de Champagney, publiés par M. de Robaulx de Soumoy.

8 et 17 Les commentaires de don Bernardino de Mendoça, l'un des lieutenants du duc d'Albe, tomes I et II, publiés par M. le général Guillaume.

9. Mémoires de Philippe Warny de Visenpierre *sur le siége de Tournay* en 1581, publiés par A.-G. Chotin.

10 et 11 Mémoires de Pontus Payen, avocat d'Arras, tomes I et II, publiés par M. Alex. Henne.

13 et 16 Mémoires de Francisco de Enzinas (Dryander), tomes I et II, publiés par M. Ch.-Al. Campan.

15. Mémoires sur Montigny, annotés par feu J. B. Blaes.

19. Histoire des troubles advenues a Valenciennes, publiés par M. de Robaulx de Soumoy.

22. Mémoires sur les troubles de Gand, publiés par M. Kervyn de Volkaersbeke.

23. Les subtils moyens par le cardinal Grandvelle avec ses complices inventez, pour instituer l'inquisition, publ. par M. Ch. Rahlenbeck.

2e SÉRIE. — XVIIe SIÈCLE

25. Siége de Bergues sur le soom, 1622, publié par M. Ch.-Al. Campan.

26. Abrégé historique du règne d'Albert et Isabelle, publié par M. Adrien Campan.

3e SÉRIE. — XVIIIe SIÈCLE

14 et 18 Procès d'Anneessens, doyen de la nation de Saint Nicolas, à Bruxelles, 1719, tomes I et II, publiés par M. L. Galesloot.

SOUS PRESSE

Les mémoires du sieur du Cornet, publiés par M. de Robaulx de Soumoy.

On trouve au siége de la société de l'histoire de Belgique, 11, Place du Musée, et chez Muquardt, libraire, les publications de la société des *Bibliophiles de Belgique*.

1° Correspondance de Marguerite de Parme (ne se vend plus séparément).

2° Lettres de Van Male sur la vie intérieure de Charles-Quint . fr [illegible]

3° Mémoires du duc Charles de Croy . . . . . [illegible]

Les trois ouvrages réunis . . . . . [illegible]



